

Nº 664
HEMEROTECA MUNICIPAL

Número del registro 1370

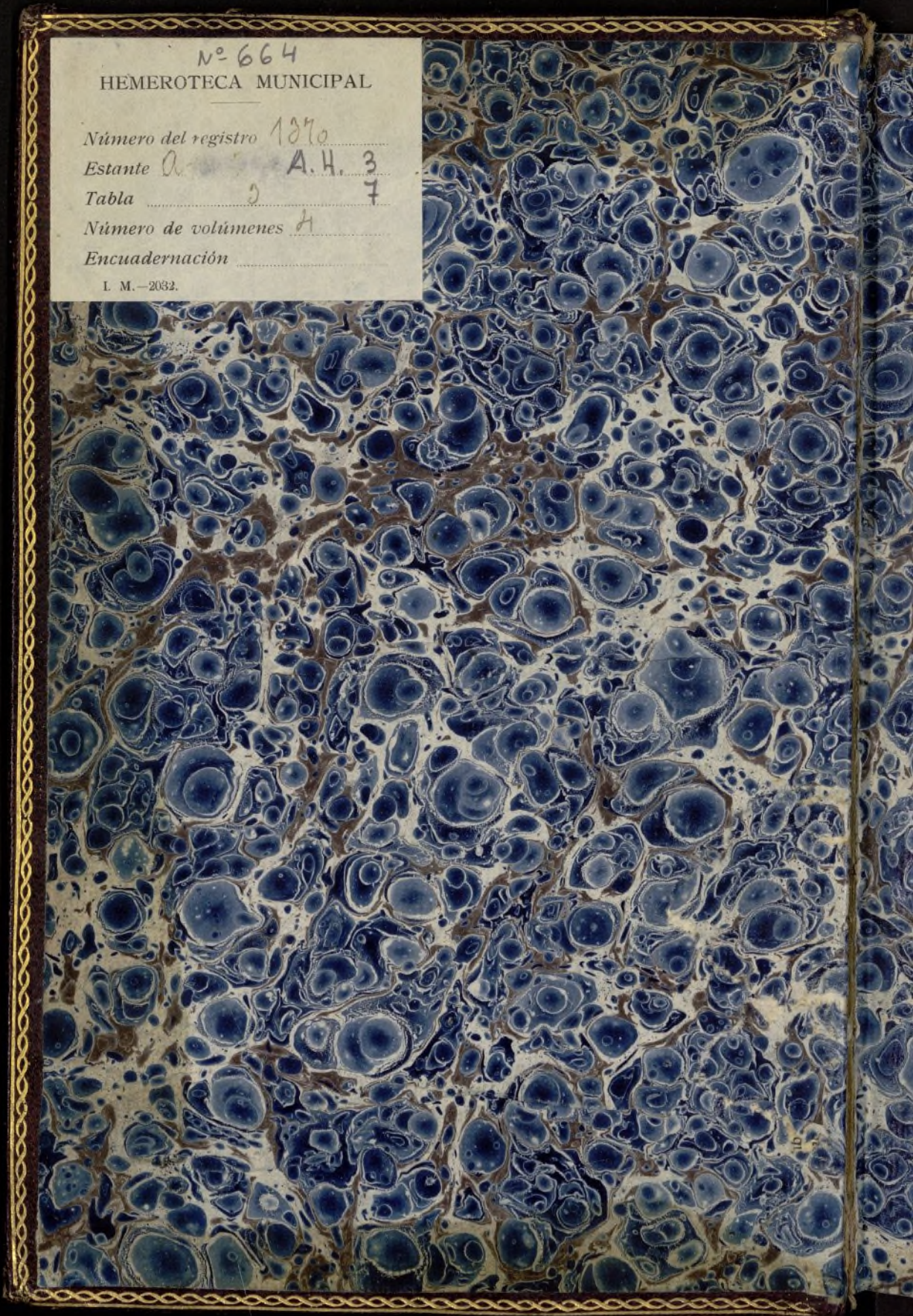
Estante A A.H. 3

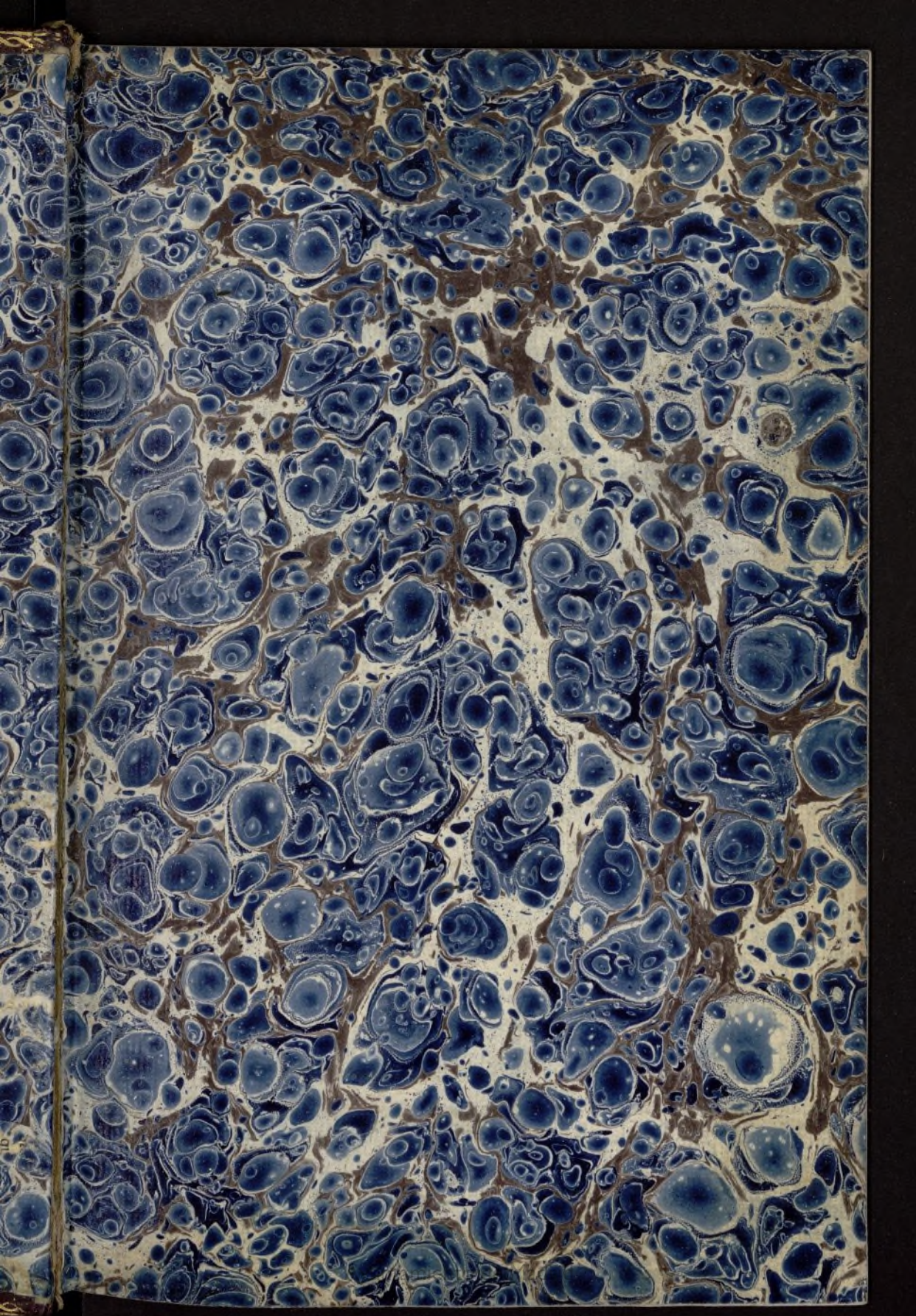
Tabla 2 7

Número de volúmenes 4

Encuadernación

L. M.—2032.





38/6/4



MERCURE DES SALONS.

25/6/4



MERCURE

DES SALONS.

REVUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Album des Modes.

TOME QUATRIÈME.

MERCURE DES SALONS.

MERCURE DES SALONS

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE,
FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

MERCURE

DES SALONS,

REVUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Album des Modes.

TOME QUATRIÈME.



PARIS.

BOULEVART DES ITALIENS, N° 2 L.

Quatrième Trimestre 1830.





MERCURE

DES SALONS

REVUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Album des Modes

TOME QUATRIÈME



PARIS.

BOUTIQUE DES ITALIENS, N. 22.

MERCURE

DES SALONS.

L'ANCIEN

ET

LE NOUVEAU PARIS.

(Ce morceau est extrait de la première livraison du nouvel ouvrage de Lady Morgan : *la France en 1829 et 1830.*)

Il existe un petit défaut dans la manière dont les voyageurs anglais visitent la France et sa capitale; c'est qu'ils vivent à Paris comme à Londres, au milieu de leurs compatriotes. Après avoir vu les spectacles, les musées, les gobelins, parcouru le jardin du Roi et le cimetière du père La Chaise, vu les eaux de Versailles, et le Roi à la messe des Tuileries, ils croient connaître parfaitement tout ce qui mérite d'être connu. Quand, pour ajouter à ces promenades obligées, ils ont fait leur tour de restaurants, vidé à moitié les boutiques du Palais-Royal et le Petit-Dunkerque, et commandé autant d'habits qu'ils croient

IV.

I

pouvoir en passer en contrebande, ils reviennent chez eux, persuadés que Paris, au bout de quelques semaines, est un ennuyeux séjour, où rien ne peut attirer l'attention d'un étranger, une fois qu'il a strictement suivi les indications de son *Guide du Voyageur* ou de son valet de place.

Il faut avoir vu beaucoup dans cette grande capitale pour croire avoir vu quelque chose. Il faut qu'un étranger se contente long-temps d'observer les superficies, avant que le temps et les occasions lui fournissent le moyen de pénétrer les profondeurs, d'analyser les élémens. Aujourd'hui mes diverses affaires, mes devoirs sociaux, mes plaisirs, m'ont conduite, à l'aide de chevaux de louage parisiens (que leur patience à supporter la fatigue met presque au niveau des machines à vapeur), dans presque tous les coins de Paris. Charmante ville! chaque maison est un monument, chaque quartier a ses annales; les pierres même, comme celles de Rome, sont de l'histoire incorporée. Les noms des rues indiquent les époques diverses, les temps où la bigoterie détruisait le genre humain, et ceux dans lesquels la philosophie travaillait à son bien-être. Dans les étroites ruelles et les sombres édifices des anciens quartiers, que d'alimens pour la méditation! La fièvre, la peste, la mort subite, semblent planer sur ces intérieurs malpropres, mal aérés. On ne peut parcourir sans horreur les descriptions fidèles de l'ancien Paris. La seule énumération de ses localités trahit un état de choses aussi déplorable au moral qu'au physique. La rue *Malvoisin* conduisant à la rue *Coupe-Gorge*, la *Vallée de misère*, la rue *Vide-Gousset*, montrent le manque de sécurité, le malheur d'un peuple barbare et indiscipliné. Dans les grandes et populeuses cités, rien ne favorise plus le crime que ces obscures retraites où peuvent se cacher les malfaiteurs, les vicieux. Quand Paris était en général ce que sont encore ses vieux quartiers, toutes sortes de violences étaient publiquement commises dans les rues. « Chose étrange, » s'écrie le naïf l'Estoile, l'historien de Henri IV, » chose étonné de dire que dans une ville telle que Paris se

» commettent avec impunité des villainies et brigandages tout
» ainsi que dans une pleine forêt. » Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, des troupes de bandits organisées, portant des masques et des dagues, poignardaient et volaient les passans, pillaient les maisons en plein jour, dévalisaient les bateaux sur la Seine, au-dessous des fenêtres du palais du roi, et se retiraient, sans être inquiétés par les autorités, dans leurs repaires des faubourgs. Telle était la bande bien connue qui, sous le nom de *mauvais garçons*, offrit un exemple de rapacité triomphante que les princes eux-mêmes, au lieu de la punir, imitaient dans des vues de plaisir ou de vengeance.

Dans le siècle de Louis XIV, le *siècle d'Auguste* de la France, où les poètes furent pensionnés, où la *langue fut fixée*, comme disent les classiques modernes (c'est-à-dire quand le roi fixa également les bornes de sa capitale et celles de l'esprit de ses sujets), l'ignorance du souverain et des ministres était si grande qu'une tentative pour étendre les limites de la métropole encombrée, paraissait un attentat contre la prérogative royale. Le dix-septième siècle s'appuyait des précédens du seizième et du quinzième pour la propagation de la peste; car Henri II, en 1548, fit un édit pour empêcher d'agrandir la ville en bâtissant au-delà de ses murailles; Louis XIII en fit un semblable en 1638; et Louis XIV, dans son conseil, arrêta que les bornes de Paris et des maisons qui avaient été construites en dehors de ces bornes seraient déterminées. Un autre acte déclare que les propriétaires de ces maisons pourront les conserver, à la charge de payer une taxe du dixième environ de leur valeur, et que l'on démolira celles dont les possesseurs n'auraient pas payé la somme prescrite dans un temps donné. Or, à cette époque les habitans de Paris étaient logés jusque sur les ponts, alors encombrés de bâtimens, et jusque sous les combles des maisons. Quand on se rappelle le nombre prodigieux de couvens fondés dans les murs de cette ville par Louis XIV, sa mère, sa femme, ses maîtresses; que ces vastes édifices, accompagnés de cours, de jardins spacieux, étaient pris sur le terrain assigné

pour la résidence des citoyens ; que la cour attirait dans la capitale toute l'ambition , toute la richesse des provinces ; que les parlemens et les autres cours de justice remplissaient la ville de plaideurs , de témoins ; que les académies , les bibliothèques en faisaient le centre de la littérature et des sciences ; que l'accroissement des divertissemens publics et la magnificence de la noblesse quadruplaient la population par le nombre d'étrangers qu'ils attiraient et la forçaient à « déborder son enceinte ; » on a peine à croire que le gouvernement ait fait des lois si mal conçues , ait si grossièrement ignoré les besoins les plus évidens de l'état. Cependant c'est là , dit-on , le siècle intellectuel par excellence. Une tragédie de Racine , une oraison de Bossuet ont été regardées comme des preuves d'un progrès au delà duquel le génie humain ne pouvait plus s'élever.

Tous les ouvrages de ce règne fastueux sont des monumens de l'orgueil sans bornes , de l'égoïsme de celui qui donna au siècle son caractère. Même l'élargissement de la rue de la Féronnerie qui avait , par son manque de largeur , favorisé les assassins de Henri IV , fut marqué par un de ces hommages exigés en toute circonstance par l'insatiable vanité de Louis XIV ; et son buste , coiffé de la volumineuse perruque obligée , fut placé à l'un des coins de cette rue. Toutes les améliorations avaient pour but le roi et sa noblesse qui , renfermés dans des palais isolés du reste de la ville par un entourage de cours et de jardins , ne s'apercevaient pas de la misère des citoyens relégués dans leurs rues étroites et leurs sales habitations exposées aux inondations de la Seine , qui très souvent entraînaient les maisons bâties sur les ponts et les quais , et aux ravages de la peste qui , sous diverses formes , remplissait ces hôpitaux , l'honneur du monarque dont le mauvais gouvernement les avait rendus trop nécessaires.

Dans les perfectionnemens qui frappèrent mes yeux en traversant Paris *, je remarquai que la plupart étaient plus à l'a-

* Un mémoire fort étendu a été fait avec beaucoup d'habileté par le comte

vantage du peuple qu'à celui des privilégiés. De vieilles rues ont été élargies ou démolies, on en a construit de nouvelles d'une largeur suffisante. Des portiques offrent des abris commodes; des passages facilitent les communications; des trottoirs s'élèvent de tous côtés, continus dans les nouvelles rues, interrompus dans les anciennes *.

Il est remarquable que, tandis que l'échelle de l'architecture domestique descend à Paris au niveau convenable à de petits propriétaires, les demeures des citoyens de Londres s'améliorent en sens inverse. Le besoin d'air et d'espace est comme un nouveau sens manifesté chez les habitans de cette ville; et les réglemens de police ne sont plus nécessaires pour que chacun se conforme à ces conditions essentielles de bien-être physique, dans les constructions.

Les riches marchands de Londres ne voudraient plus habiter, comme leurs ancêtres, les ruelles, les allées exigües dans lesquelles leurs magasins sont établis; ils ont émigré à l'ouest de la ville où ils occupent les nombreuses places qui font l'ornement particulier de notre moderne capitale. L'ouverture de la rue du Régent et d'autres améliorations semblables que l'on exécute maintenant dans notre métropole, sont d'accord avec l'opinion publique, les besoins et les vœux du peuple envers lequel ces changemens sont un acte de déférence. En Angleterre comme en France, le *tiers-état* prend tous les jours plus d'importance, et le gouvernement est forcé de porter son attention sur la santé, le bien-être de cette classe. Il est cependant déplorable d'être obligé d'ajouter que l'influence des taxes ex-

de Chabrol, sur les améliorations et embellissemens dont Paris est susceptible et qu'on se propose d'exécuter progressivement. L'exécution de ces plans augmentera la superficie des rues de Paris de 396,481 mètres carrés; celle des quais, de 21,516; celle des places, de 16,012.

* Dans les anciennes rues, on a donné trois ans aux propriétaires pour établir des trottoirs; et l'on m'a dit que, pendant les deux premières années, les frais seraient supportés en partie par la ville. Comme le terme fixé pour le complément de cette opération n'est pas écoulé, l'état inégal du pavé montre le degré respectif d'activité de chaque maître de maison.

cessives se montre dans notre pays sous mille formes de gêne ou de souffrance auxquelles les Français sont bien moins exposés. A cette cause doit être attribuée la dimension lilliputienne des maisons de nos artisans; et, ce qui est pis, l'insuffisante et périlleuse manière dont elles sont construites. Il en résulte des incendies, trop souvent accompagnés de la perte de la vie des habitants. Ces maisons, composées de planches rendues aussi minces que des lattes, pour éviter la surcharge de l'impôt, peuvent être comparées à des bottes d'allumettes; et l'on dirait qu'un logis moderne de cette espèce est calculé pour être enflammé dans le moins de temps possible à la première application d'une étincelle. La quantité de valeurs annuellement détruites de cette manière est hors de toute proportion avec celle de l'impôt; il est donc complètement onéreux pour l'état. Mais le démon fiscal est aveugle et mauvais calculateur; il a besoin d'être souvent tancé par le *maître* pour empêcher son activité de dépasser les bornes convenables.

L'élégante rue de Rivoli est un monument qui justifie la révolution et montre, dans la composition de son état actuel avec celui qui l'a précédé, les immenses bienfaits que cet événement tant calomnié a répandus sur l'humanité. Sous Henri III, le terrain sur lequel la rue de Rivoli est bâtie, était occupé par l'un des plus riches couvens du puissant ordre des capucins *. Situé rue St.-Honoré, avec ses cours, ses jardins et son église, ce couvent s'étendait jusqu'aux murs du palais des Tuileries, et constituait la plus magnifique de toutes les capucinières du royaume. Cent vingt moines et leurs dépendans y vivaient comme des princes; et leur gouvernement despotique était hors des atteintes des lois et du souverain. La consommation de leur table, constatée par leurs propres livres, passe toute croyance; et leurs *quêteurs*, qui tous les jours exploitaient les rues de Paris en demandant l'aumône aux citoyens, levaient

* Là, se trouvait aussi un couvent de Feuillans, duquel une des terrasses des Tuileries a pris son nom.

ainsi une contribution exorbitante sur l'industrie de la ville.

Le pouvoir de ces moines fut attaqué, et les ténèbres qui couvraient leurs crimes furent pénétrés par les premières étincelles de ces lumières dont le plein éclat dissipera enfin toute ancienne erreur, toute ancienne tromperie. En 1761, les vices et les querelles de ces pères et les scènes scandaleuses qui en résultèrent, donnèrent lieu à une poursuite judiciaire. L'attention de la nation une fois éveillée mena à d'autres recherches. La procédure mit au jour des énormités impossibles à supposer. Des crimes prouvés, des horreurs dévoilées, rendirent cette maison l'objet du mépris populaire. Au commencement de la révolution, elle fut la première dévouée à l'exécration publique; et l'assemblée nationale, en 1790, chargea la municipalité d'en faire évacuer les bâtimens pour établir des bureaux d'administration sur l'emplacement de ce vaste et autrefois impénétrable asile monacal.

Pendant le règne de Louis XVI, ce règne de faiblesse, d'incertitude, de projets conçus par la sagesse et ajournés par l'indolence, le déblaiement des quartiers insalubres de Paris fut discuté, mais seulement discuté. Dans les premières périodes de la révolution, il n'y avait ni temps ni argent à employer à de telles fins. Les revenus de la nation étaient entièrement absorbés par la guerre, dans laquelle il fallait triompher ou périr. Les ruines du couvent des capucins continuèrent donc à présenter des amas de décombres entremêlés de murs grossiers et de cahutes bâties jusqu'auprès des portes des Tuileries, que les moyens pécuniaires des gouvernemens directorial et consulaire ne leur permettaient pas de faire disparaître. Ce ne fut qu'en 1804 que le grand *embellisseur* des villes, Napoléon Bonaparte, dirigea son attention sur cette place et fit enlever enfin les restes de la *grande capucinière*. Alors on vit les rues de Rivoli, de Castiglione, du Mont-Thabor, s'élever comme par enchantement avec leurs arcades et leurs portiques, au grand avantage de la capitale, sous le rapport de l'ornement, de la facilité des communications, de la santé et du plaisir.

En comparant l'aspect de la scène actuelle avec les *oubliettes* et les *vade in pace* * qui peuvent avoir jadis occupé la place du cabinet de toilette élégant dans lequel j'écris ces notes, le contraste paraît si frappant, si terrible, que la sensibilité et l'imagination cherchent à se réfugier dans la croyance que de telles horreurs n'ont jamais existé. Mais l'histoire ne laisse pas une telle ressource à notre sympathie; et si les vœux impies d'un parti pouvaient une fois encore ramener les *frères anges* des capucins, ce boudoir reviendrait peut-être un *in pace*, où quelque fille rebelle de l'Eglise et de l'Etat, telle que moi, expierait sa révolte contre les maximes orthodoxes de l'ordre social.

* *Vade in pace*, était la formule d'une révoltante hypocrisie que les capucins employaient pour prendre congé des malheureux qu'ils faisaient murer tout vivant, pour transgression des statuts de leur ordre.





LE DEY D'ALGER A NAPLES.

Il faut prendre votre mal en patience! Voyez Jacques II; voyez Christine; voyez Charles X; n'êtes-vous pas heureux d'ailleurs? Naples vous a prêté son soleil, ses théâtres, ses jardins, son ciel si pur que lorsque vous fumez vous pouvez pendant un quart d'heure suivre les caprices de la fumée qui s'échappe de votre chibouque.

— Flatteur! tu as donc oublié que le ciel d'Alger est brillant aussi? Mais qui me rendra ces matinées où mon lion et moi nous rendions la justice, où de ma fenêtre ouverte je voyais blanchir l'antenne du forban qui me rapportait le sucre et le café des infidèles. Ah! où sont ces caves où nous comptions et recomptions les sequins de Venise et les piastres fortes! Giboul, croiras-tu qu'on m'a empêché de pendre un de mes esclaves par les pieds!

— Mais, par Mahomet, Hussein, qui vous empêche d'avoir du sucre et du café autant comme devant? Qui s'oppose à ce que vous comptiez huit heures par jour vos sequins et vos piastres? Comptez et buvez.

— Mais ce n'est plus voler. Tu ne connais donc pas la volupté du vol? Rien n'est parfumé comme ce qui nous a coûté de la peine et du sang. La Trabacolo, la DJEMYLAH, me disais-

je, sont parties pour Bonne avec nos trois neveux et douze pièces de canon... Dieu les ramène! Et quand ils revenaient, j'étais sûr d'avoir des comestibles frais et des esclaves anglais ou danois dans mon bague. Puis le consul baissait son pavillon, parlait, m'envoyait des notes diplomatiques, des pendules, et tout s'arrangeait à l'amiable : je gardais les esclaves, je buvais le café, je montais mes pendules, et mes neveux partaient encore. Voilà vivre, mais à présent!

— Vous avez encore des pendules et des neveux et des nièces, j'ose dire.

— Ah! les femmes, mon ami; qu'elles sont belles à Alger. Je suis vieux comme la cigogne de la mosquée, voûté comme la tortue, mais je me rappellerai toujours nos femmes grasses comme des cailles, si grasses qu'elles pouvaient se laisser tomber de toute leur hauteur sans se faire plus de mal qu'un cousin; puis leurs sarmes d'or, leur jambes de mousseline, leurs sourcils peints, leurs figures dorées avec des jaunes d'œufs, et leurs danses, et leurs parfums, et leurs aisselles musquées.... Ah! mon ami, tu es enrhumé!

— Puisque vous le dites, cela doit être. Je suis enrhumé. Cependant les Napolitaines....

— Ah! mon ami, Giboul, ne m'en parles pas; on m'en a apporté une l'autre jour, qu'on disait la plus belle de la saison. Les misérables! Ils m'avaient choisi une femme qui avait un petit pied, des petites mains, une petite taille : tout petit! Quelle monstruosité! Enfin, voyons, me dis-je : d'abord une robe, puis encore une robe, puis un corset, puis un quatrième vêtement. Oh! mon ami, Giboul, je ne trouvais jamais la femme. Enfin!... assez là-dessus. Qu'il te suffise de savoir que les Européennes ne sont composées que de linge, de soie et de coquetterie. Elle a osé dire que ma barbela piquait, Giboul!

— O mon maître, quelle horreur!

— Oui, Giboul, elle l'a dit! quel pays!

— Si, au moins, la table dédommageait du reste! mais on

mange avec des fourchettes, chacun a son verre, et l'on s'assied sur des chaises. Voilà leur civilisation. A présent; parle-moi, Giboul, de chibouque, de ciel, de jardin, de liberté! Y a-t-il du bonheur possible là où l'on n'est pas maître de pendre les hommes par les pieds, où l'on ne mange pas avec ses mains, où les femmes n'ont pas d'odeur, et où la barbe des hommes les pique. O Giboul! j'en mourrai; gratte-moi les pieds en attendant.

(*Le Tocsin National.*)



UN JOUR DE SOUS-PRÉFECTURE.

TABLEAU DE MOEURS.

Élégante chambre à coucher.

Préval (couché. Il baille et regarde sa montre.) — Ah!... sept heures!... oh! le cours n'est qu'à huit, ainsi.... ah! mon Dieu, qu'est-ce que je dis donc? (Il se frotte les yeux).... je suis sous-préfet, je suis, dans mon hôtel, à Riberac... Ça n'est pas étonnant : arrivé d'hier soir, je n'ai pas encore l'habitude. (Regardant autour de lui.) Diable, quel genre! quel changement! Il y a quatre jours, simple étudiant, en mansarde.... et aujourd'hui!... ce que c'est que de connaître une dame du canapé qui a des bontés pour vous. Sous-préfet à vingt ans! quel bonheur! (Il saute à bas de son lit et fait deux ou trois tours en courant en chemise dans sa chambre).... Ah Dieu! quelle brioche pour commencer : j'allais me lever tout seul, comme à mon sixième étage de la rue des Grés. (Il se remet dans son lit et agite une sonnette. François paraît.)

François. — Que désire Monsieur ?

Préval. (A part) — Voilà!... allons, de la dignité! (*haut*) Mon cher.... ouvrez-moi mes volets... (*Pendant cette scène, Préval s'habille*). Vous étiez au service de mon prédécesseur?

François. — Oui, monsieur, si j'osais me flatter que mon zèle, mon respect...

Préval. — C'est bien, mon cher, c'est bien, nous nous ferons un plaisir d'employer tous ceux qui concourront.. franchement.. (*à part*) c'est singulier, voilà déjà que je dis des bêtises.

François. — Monsieur est bien bon! (*à part*) il a l'air drôle, mais c'est égal, il est bon enfant, (*haut*) monsieur veut-il ses journaux?

Préval. — Ah diable! oui, certainement... (*à part*) c'est fort agréable, ça me coûtait deux sous tous les jours, galerie de l'Odéon. (*François apporte les journaux*). Du 18!.. qu'est-ce c'est que ces vieilleries là?

François. — Monsieur ne songe pas qu'ils mettent quatre jours à venir.

Préval. — Ah! c'est juste... ce sont les nouveautés de Ribera... on est un peu en retard ici... voyons les spectacles.... la première représentation de *Junius Brutus*... moi qui avais tant d'envie de la voir... allons, je suis mort à tout cela... Y a-t-il un théâtre ici, François?

François. — Oui, monsieur, très-bien monté encore. Par exemple, il n'est ouvert que trois mois par an: Nous avons eu l'hiver dernier Mlle Clara, du théâtre du Luxembourg à Paris, qui a donné douze représentations... Quelle bonne actrice!... aussi fallait voir les bouquets, les madrigaux!.. Mais j'y songe, monsieur doit connaître le théâtre du Luxembourg?

Préval. — Tiens! si je connais le théâtre du Luxembourg, où était la petite Angéline que... (*à part*) imbécille! qu'est-ce que je vais dire là. (*haut*) C'est là votre extraordinaire? l'ordinaire doit être bien! Allons, je n'irai pas au spectacle: un fonctionnaire se doit à ses administrés.

François. — Oh! monsieur trouvera ici Paris en miniature. Un cabinet littéraire très-bien assorti... toutes les nouveautés...

les *Méditations poétiques* de M. de Lamartine, *Marino Fallero*, *l'Homme des ruines* de M. Dinocourt et les *Mémoires de Samson*, qui ne sont pas encore coupés.

Préval. — Vraiment! c'est du neuf.

François. — Nous avons encore une société Philharmonique qui reprendra ses séances dès qu'elle aura trouvé des basses, des hautbois et une seconde clarinette... si monsieur ne dédaignait pas.... peut-être monsieur joue-t-il de la clarinette.

Préval. — Non! du tout... (*à part*) avec cela que j'aime les concerts d'amateurs!

François. — Mais ce qui plaira à monsieur, c'est l'Athénée, où l'on fait des lectures tous les mardis. M. Durand, le professeur de rhétorique, un homme rempli de talent, qui n'est pas à sa place, y a déjà lu les trois actes de sa fameuse tragédie de *Romulus* et *Rémus*, dont monsieur aura sans doute entendu parler.

Préval. — Oui! Romulus.... certainement (*à part*) Oh Dieu! perruque, archi-perruque! (*François sort*) Je vois que je ne serai pas distrait; je n'aurai même pas grand mérite à résister à de pareilles séductions.... il paraît qu'on vit ici.... enfin!... je donnerai tout mon temps aux devoirs de ma place.... car il y a sûrement quelque chose à faire... si je sais quoi, par exemple!... j'ai pourtant vu ça dans les Institutes du droit administratif, à mon quatrième examen... voyons : un sous-préfet! à quoi diable cela peut-il être bon?

François, rentrant. — Monsieur Germon demande à monsieur l'honneur d'un instant d'audience.

Préval. — (*A part.*) D'audience!... (*Haut.*) Qu'est-ce que c'est que M. Germon?

François. — C'est celui qui était secrétaire avant la révolution.

Préval. — Ah! j'entends! qu'il entre... Il vient me demander à conserver sa place, mais s'il ne concourt pas, ma foi, tant pis pour lui.

Germon, entrant. — (A part.) Ah! mon Dieu, c'est un enfant.

Préval. — (A part.) Ah! mon Dieu, c'est une tête à per-ruque.

Germon, pesant ses paroles. — Monsieur, me permettra-t-il de lui offrir mes hommages, comme c'est mon devoir, et de lui demander s'il est dans l'intention d'user de mes services comme ses devanciers. Il y a vingt ans que j'occupe cette place et il me serait dur d'être renvoyé.

Préval, affectant de l'importance. — Je dois vous demander avant tout, monsieur, si vous donnez une adhésion franche et sincère au nouvel ordre de choses. L'administration doit entrer dans des voies plus larges et plus consciencieuses. Le gouvernement a le droit d'exiger que ses délégués le secondent dans ses intentions régénératrices, il faut que tous portent la main à... à l'arche de nos institutions... pour achever... de la faire sortir... de l'ornière... *(A part,)* Allons, je m'enfonce.

Germon. — Monsieur, je ne crois pas que mes cadres aient jamais été trouvés inexacts, ni mes rapports fautifs, et je puis me flatter que les calculs les plus compliqués ne m'effrayent pas;... quant à la politique je ne m'en mêle pas beaucoup;... je connais mon affaire et voilà tout.

Préval. — (A part.) C'est déjà bien gentil et se trouve on ne peut mieux. *(Haut.)* Eh! bien, monsieur, je vois que vous êtes disposé à marcher dans les voies d'amélioration, et ce sera pour moi un vrai plaisir de vous garder auprès de moi.

Germon. — Monsieur est bien bon... Monsieur a certainement déjà des données sur les communes dont se compose sa sous-préfecture et sur la division de son administration.

Préval. — Oui... sans doute... je dois savoir ces choses-là.. mais je serais bien aise d'entendre vos idées là-dessus.

Germon. — Monsieur va sûrement commencer par faire une tournée dans son ressort.

Préval. — Oui.... il faut toujours commencer par là.... *(A part.)* Cela va être amusant!... *(Haut.)* Tenez, M. Ger-

mon, vous allez me faire le plaisir de déjeuner avec moi et vous m'accompagnerez.

(*Ils sortent.*)

(Sept heures du soir.)

Préval, (il se jette sur un fauteuil.) — Ouf! quelle corvée, bon Dieu! et que de brioches j'ai faites! D'abord, je veux conduire mon cabriolet comme je conduisais ceux de louage au bois de Boulogne; j'accroche la charette d'un paysan qui se fâche, et sans Germon qui se tuait de décliner ma qualité, les gendarmes et les gardes champêtres conduisaient M. le sous-préfet chez le maire... Et puis, des visites à mes administrés, qui me parlent de dégrèvements, d'indemnités, de chemins vicinaux, de... quoi encore? Je n'y comprenais rien; car il n'y a pas à dire, tout cela ne se devine pas, et sans Germon, je n'aurais su que devenir. Puis, quelle galerie d'originaux! M. le substitut; M. le receveur; M. le maire, chez qui il m'a fallu accepter un diner qui m'a fait regretter ceux de Poinsignon à 3^e sous, rue de La Harpe. Il fallait peser toutes mes paroles, et encore je suis sûr que j'ai fait cent bévues... Dans quelle galère m'a-t-on fourré là, et quelle mauvaise plaisanterie que de m'affubler d'une sous-préfecture. Moi, qui étais si heureux dans ma mansarde. Avec cela, il paraît qu'il n'y a pas une jolie femme dans le pays... Ça me fait penser à cette pauvre Jenny, la petite modiste de la rue des Francs-Bourgeois Saint-Michel... Je suis sûr qu'elle est inconsolable de mon départ... Oh! oui!.. voyons; j'ai mis trois jours pour venir: oui, elle est encore inconsolable. Si l'on m'entendait... Dieu que c'est ennuyeux la tenue et la dignité. (Il regarde à sa montre.) Sept heures!... Je m'amuserais maintenant à Paris.... Je jouerais la poule au café Molière, ou bien je sifflerais une mauvaise pièce à l'Odéon; car, Dieu me pardonne! je regrette jusqu'à l'Odéon, tant je m'amuse. Et Germon qui va venir me soumettre je ne sais quel travail... Il faudra pourtant dire quelque chose... et il verra que je n'y entends rien... Quelle honte! Mais aussi où madame

R.... va-t-elle s'aviser de demander pour moi une sous-préfecture? Je la donne au rabais. Qu'est-ce qui en veut, de ma sous-préfecture?

François (entrant). — Monsieur, une lettre qui arrive à l'instant. (*Il sort.*)

Préval (brisant le cachet). — C'est du ministre... que peut-il... Ah! mon Dieu! (*Lisant.*) « Monsieur, je ne doute pas qu'un jeune homme aussi distingué que vous pouvez l'être n'ait plus que la capacité nécessaire pour être sous-préfet (*j'en doute, moi*); mais votre extrême jeunesse a déjà été pour les ennemis du gouvernement un prétexte d'attaquer le nouveau choix qu'on a fait de vous. (*Tiens! on s'occupe de moi!*) J'ai donc cru devoir, pour concilier à la fois les intérêts de l'État et ce que je devais à une famille aussi honorable que la vôtre, transporter à M. votre père des fonctions plus en harmonie avec son âge et ses habitudes. (*Bravo! cela ne sortira pas de la famille.*) Il importe même que le gouvernement puisse dire, et le public croire, que telle a été la nomination dès le principe. Soyez persuadé, du reste, monsieur, que s'il est en mon pouvoir de vous dédommager par quelque place plus analogue... » — Grand merci! je suis revenu de la manie des places. Voilà une leçon qui me profitera... Gardons mon indépendance et allons à Paris reprendre ma bienheureuse vie de garçon. Allons, vite en poste, *un cheval, mon royaume pour un cheval!*

(Historique. *Pour les pièces justificatives, voir le Moniteur du 17 septembre.*)

(*La Silhouette.*)



LA PÊCHE A LA LIGNE.

Nargue des rieurs, la pêche a ses attrait, sans parler de l'épervier, de la senne, vaste complication de filets pareils à ceux de Saint-Cloud; il ne s'agit ici que de la ligne, instrument qui a une bête à chaque bout, dit M. Ancelot. Ainsi se délassent innocemment des êtres que la nature avait doués d'une âme ardente et sensible. Le riche, désabusé des vanités du monde, après avoir long-temps mordu à l'hameçon des plaisirs et de l'ambition, vient par une pente irrésistible stationner au bord des étangs, comme le bourgeois de Paris sur les trains de la Gare. Tel fournisseur retiré des affaires, et faisant pénitence, aime encore à pêcher en eau trouble, et fait fortune, tandis que le pauvre artisan achète au fermier de la rivière un permis d'amorcer le poisson depuis le matin jusqu'au soir, et souvent n'a pas même un plat de frétin à son souper. La pêche miraculeuse de l'Évangile n'est plus de ce monde.

Il y a un spectacle curieux pour celui qui le dimanche entre à Paris par la Râpée. Une foule d'amateurs, armés de cannes et de gaules, dès la pointe du jour assiègent à l'envi barques et bachots. Ici, placés en amphithéâtre sur l'escarpement de la rive, on les prendrait de loin pour des saints sculptés dans des niches. Là, ils forment une galerie qui n'applaudit pas les

coups. Celui-ci, solitaire, perché sur un pieu d'amarrage, ne bouge pas plus que le pieu lui-même, et a l'air d'une statue sur piédestal. Celui-là s'est incorporé à la proue d'un bateau, le corps penché en avant, un bras tendu, l'autre rejeté en arrière; on dirait un professeur d'escrime qui se met en garde. Mais le point d'appui est mobile, et obéit au courant. Le corps reste à la même place, pendant que les pieds s'éloignent insensiblement du centre de gravité. Arrive le moment où l'équilibre est rompu; la position horizontale succède rapidement à la verticale, et le voilà donnant un plat-ventre ou une tête aussi bien qu'un maître de natation; il va boire d'autant avec les poissons qu'il effraie, et revient sur l'eau comme un triton de l'Enéide. Remonté à grand'peine sur sa bête, on l'accuse d'avoir fait fuir l'ablette et le goujon prêts à mordre. Ce crime de lèse-pêcherie ne se pardonne pas plus au pont Royal qu'à la Gare; il bat en retraite, et porte ailleurs sa honte et ses appâts!

Cependant on se plaint de toutes parts, il fait trop chaud ou trop froid; la rivière est agitée, le menu poisson trop nourri à cet endroit, fait fi de l'asticot qu'on lui jette par poignées; le barbillon saute et semble insulter au *liège trompeur*, expression de M. Delille. Quelquefois les lignes s'entremêlent, vous retirez avec la vôtre celle du voisin : trop heureux quand il ne vous accroche pas vous-même comme de bonne prise. Mais le pêcheur est patient.

Parlez-moi des canaux, des petits ruisseaux et des fossés à vingt lieues de la capitale. Là au moins il y a des mares qui servent d'abreuvoirs, et les charretiers ont la politesse de ne pas mener leurs chevaux boire à côté de l'honnête homme qui pêche. Là, livré à un paisible sommeil, la gent aquatique ne s'enfuit pas à l'approche d'un maudit bateau à vapeur; libre dans son domaine, elle est d'une simplicité, d'une gentillesse et d'une crédulité dignes des fables de La Fontaine. Aussi le moindre vermisseau y fait merveille. Les carpes, ces commères de l'eau qui voient tout, entendent tout et happent tout, signaleraient l'apparition des asticots, comme l'Observatoire fait

celle d'une comète; l'anguille jésuitique, qui n'y voit goutte, ne manquerait pas de crier à la révolution. Mais ce n'est pas avec de puans insectes qu'un gastronome délicat doit garnir ses engins. Le ver rouge, la mie de pain, la cerise ou la mouche artificielle, voilà les élémens du succès. Le bouchon remue : « Ah! dit-il en monologue, je suis mordu! » On le croirait volontiers à voir la violente contraction de ses muscles. Le bouchon tremble une seconde fois et disparaît. Un novice enlèverait sa proie dans les airs, au risque de la laisser retomber dans l'eau ou de la pendre aux branches d'un arbre riverain : ce serait le monde renversé d'Ovide. Mais le connaisseur plus prudent sait se modérer, et d'ailleurs qui n'aime à faire durer le plaisir long-temps? Il laisse donc filer à souhait son captif, et l'accompagne même en promenade. Que tient-il? une loche, un gardon, un barbeau? C'est encore le secret des Nâïades plaintives : dans ce moment critique, toutes les espèces fluviales passent dans son imagination avec une étonnante rapidité. M. Cuvier n'improviserait pas mieux son cours d'histoire naturelle. Cependant il attire l'inconnu à la surface du liquide élément, le noie avec adresse, et quand celui-ci perd sa force, lui, déployant alors toute la sienne, l'amène à ses pieds. C'est une perche, et une perche qui fait des sauts de carpe! Il s'extasie sur ses reflets brillans; il se la figure à la Watertisch, à la pluche verte, au gratin! etc. *Fructus belli!* Mais il faut sacrifier l'hameçon, que la gourmande avala tout entier; et comme il n'est pas de roses sans épines, la victime en se débattant lui pique les doigts. Elle va enfin se débattre dans le panier qui devient en peu d'heures une boutique à faire envie à la *Renommée des matelottes*. Un peu de mie de pain a tout fait; c'est se perdre pour bien peu de chose, dira le sage. Terrible péché en effet que la gourmandise! Que de réputations sacrifiées aux bons diners! Le temps n'est pas loin de nous où l'on pêchait, non pas à la cerise, mais à la truffe, et nous avons vu des hommes poissons.

(Le Gastronomes.)

M^{ME} CATALANI ET GIRODET.

« Un visage noble , une taille élevée , rendent madame Catalani une fort belle actrice ; sa bienfaisance, sa bonté, la placent au rang des femmes les plus estimables. On cite d'elle plusieurs actions qui doivent la faire généralement respecter, quand on les joint à une réputation qui n'a jamais reçu la plus petite atteinte ; mais on dit son esprit peu saillant ; on cite à l'appui de ce jugement plusieurs traits qui le justifient. On m'a conté qu'étant à Berlin , on l'engagea à dîner avec l'illustre et vénérable Goëthe. Elle demanda de quel instrument il jouait. « D'aucun , madame , lui répondit-on ; mais c'est un auteur extrêmement distingué , il a composé des ouvrages admirables , entre autres Werther. — Oh ! celui-là , je le connais , il m'a fait le plus grand plaisir. Je serais charmée de voir M. Goëthe , et de lui exprimer la satisfaction qu'il m'a causée. » Le salon se remplit , et on annonce enfin l'écrivain célèbre que le maître de la maison , grand seigneur prussien , s'empresse d'aller recevoir , et de faire placer près de madame Catalani. Elle reçoit de lui des complimens flatteurs sur l'extrême désir qu'il a de l'entendre , sur tout ce qu'on lui a dit de son talent. Ne voulant point être en reste avec un homme remarquable , elle lui parle sur-le-champ de l'effet qu'à produit sur elle *l'incomparable*

Werther. Il m'a intéressée au-delà de toute expression, monsieur, et je regrette bien que vous ne l'ayez pas vu jouer à *Potier*, votre digne interprète. Un éclat de rire général suivit cette singulière phrase, que ne pouvait comprendre Goëthe, ignorant probablement que l'on s'était avisé de parodier la *sentimentalerie* de son roman favori.

Je vis dans le même salon mesdames Grassini et Catalani. J'avoue que l'expressive figure de la première me plaisait infiniment plus que celle, 'plus régulière peut-être, mais moins agréable, de sa rivale de gloire. Son chant entraînant me paraissait aussi préférable à ce feu d'artifice de traits, dont il ne restait rien après avoir entendu madame Catalani, si ce n'est l'étonnement de ce que des poumons et un gosier pussent résister à de telles fatigues.

Je voyais aussi très-souvent Girodet, dont le talent a été sitôt perdu pour sa patrie qu'il illustrait aussi par un beau caractère, un esprit vif et brillant, et une instruction peu commune. Assez heureuse pour l'avoir reçu chez moi, dans une grande intimité, je puis attester que je ne lui ai jamais entendu dire de mal de ses rivaux. Il rendait justice à tous, et discutait, avec une rare impartialité, le mérite de chacun d'eux. Il parlait peu de lui, moins encore de ses tableaux; mais en revanche, il causait avec plaisir de son exécution sur le violon. Passionné de musique, il en faisait chez lui tous les dimanches, et avouait que rien ne pouvait être comparé à ces concerts dont il voulait être le plus brillant virtuose. « Venez-y un jour, me dit-il en riant, et si vous avez le courage de rester jusqu'à la fin du premier quatuor, je vous déclarerai la plus intrépide femme du siècle. » On m'assura qu'en effet rien n'était si pitoyable que le charivari qui s'entendait pendant quatre heures de suite dans cet atelier plein des chefs-d'œuvre du premier violon. Je préférerais conserver ma réputation de poltronnerie, et n'entrer chez Girodet que pour admirer!

Il nous expliqua pourquoi dans quelques-uns de ses plus beaux tableaux, on a critiqué avec justice un coloris sombre

et verdâtre. Rarement content de ce qu'il faisait, il réfléchissait constamment au moyen de faire mieux. Au milieu de la nuit, saisi d'une espèce de fièvre inspiratrice, il se levait, faisait allumer des lustres suspendus dans son atelier, plaçait sur sa tête un énorme chapeau couvert de bougies, et dans ce comique costume, peignait des heures entières. Peut-on le blâmer de cette bizarre manie, lorsqu'on sait que *le Déluge* et *Endymion* furent peints ainsi? Cette défiance de lui même, qu'il portait à l'extrême, lui a causé des chagrins très-vifs qui ont, dit-on, commencé à détruire sa santé. Il ne croyait jamais avoir atteint la perfection que tout le monde reconnaissait dans ses immortels ouvrages, et le regret de n'y pas parvenir empoisonnait sa vie. »



CHRONIQUE.

2 OCTOBRE.

Les journaux anglais font mention d'une partie de thé, comme on en voit rarement. « Le capitaine Polhill, dernièrement élu membre du parlement par le comté de Berdsford, invita, le jeudi de l'avant dernière semaine, les dames des environs à prendre le thé chez lui. Ce jour-là, à quatre heures de l'après midi, tout le quartier de St.-Peters-Green à Berdsford, était rempli de tables à thé, près desquelles prirent place environ mille dames. Les hommes les remplacèrent ensuite. La rue du Cheval-Blanc se ressentit aussi de cette fête; une petite table d'une longueur suffisante pour le nombre de tous ses habitants, y fut dressée et abondamment fournie de thé, jusqu'à ce qu'un joyeux orchestre vint en arracher les amateurs. On estime que plus de dix-huit mille tasses de thé ont été bues dans cette mémorable circonstance. »

— Le 1^{er} septembre était la fête de Mahomet. Instruits de cette solennité, les soldats de notre armée d'Afrique se préparèrent à jouir avec délices des plaisirs qui allaient leur être offerts, la nuit qui la précède étant consacrée aux réjouissances.

Mais tout est si calme chez l'Algérien, qu'à l'exception des boutiques restées ouvertes et de quelques lampions clair-semés, rien n'a décelé la joie et le bonheur dont tous les cœurs étaient censés remplis. N'ayant donc que l'alternative de se livrer à la contemplation des vrais croyans, à travers la fumée de leurs pipes, ou d'aller se coucher, c'est ce dernier parti que nos soldats ont adopté.

— D'après les perfectionnemens apportés récemment dans la science des signaux, il va se former une administration de *télégraphie* ouverte au public comme celle de la poste aux lettres. Les résultats en seront d'autant plus précieux pour le commerce, qu'une dépêche de plusieurs lignes ne coûtera, dit-on, que la modique somme de 20 fr. pour franchir une distance de cent lieues en quelques minutes.

— Le chef d'une députation du Finistère était assis, un des jours de la semaine dernière, à la table du roi. L'abandon et la bonhomie de ses manières, qui n'excluaient point la politesse, avaient fixé l'attention du roi-citoyen, et le député breton avait eu, à plusieurs reprises, pendant le repas, l'honneur de causer avec le monarque. Au dessert, enhardi sans doute par cette royale franchise, il demande au roi si S. M. compte bientôt visiter les provinces de l'ancienne Bretagne. « Oui, très-prochainement, répond Philippe I^{er}. — Et vous, madame, dit l'envoyé à la reine, accompagnerez-vous *votre mari*? — Je ne le pense pas, répond la reine; *il faut bien, monsieur, que quelqu'un garde la maison.* »

— Quelques jours avant que M. de Bourmont ne quittât Alger, un officier supérieur entra chez lui : « Général, lui dit-il, vous voilà forcé de croire aux prophéties. J'apporte un livre arabe, écrit depuis bien des années, car il porte toutes les traces du temps; Eh bien, il dit dans l'une de ses pages que le roi de France descendra du trône dans le même mois que celui d'Alger. » Le fait, vérifié, a été trouvé exact.

— Les femmes américaines sont réputées pour leur goût excessif pour la toilette. Les filles en service se parent de robes

de soie et de crêpe de Canton, et par là deviennent fort difficiles à distinguer de leurs maîtresses. Elles se font en ce cas appeler *dames de compagnie*, et les qualifier du titre de *servantes* est un outrage impardonnable.

— A trois milles environ de Poltstown dans les États-Unis, il y a un endroit qu'on appelle la *vallée chantante* (singing valley). Il existe dans cette vallée une masse considérable et irrégulière de pierres difformes qui paraissent y avoir été lancées par quelque terrible convulsion de la nature. On suppose qu'une éruption volcanique s'est manifestée en ce lieu. Quand on frappe ces pierres, elles produisent les sons les plus variés qu'on puisse imaginer. La sonnerie des meilleures cloches du monde, ne peut égaler la variété de sons qu'elles rendent depuis la basse la plus grave, jusqu'au faucet le plus aigu, par une gradation extrêmement agréable. Nous ne connaissons aucune partie du monde où il existe un pareil phénomène.

— Les maîtres des requêtes récemment appelés au conseil d'état se sont déjà réunis plusieurs fois. Ils ont commencé à délibérer sur leur uniforme. On s'est d'abord demandé s'il fallait le conserver intact, malgré le nouvel ordre de choses, ou s'il devait subir des changemens. Ce dernier parti semble avoir prévalu. Plusieurs questions fort importantes qui se rattachent à ce sujet, ont déjà été traitées. Ces messieurs examinent en ce moment la question des chapeaux ronds et des chapeaux à trois cornes. Plusieurs des jeunes maîtres des requêtes récemment nommés ont été fort éloquens en faveur des chapeaux ronds. Les anciens maîtres des requêtes maintenus sont aux mains pour la défense des chapeaux à trois cornes. C'est l'ancienne étiquette qu'ils veulent. Mais est-il bien convenable, leur a-t-on répondu, qu'après une révolution on puisse encore se servir de ces vieux chapeaux? Une controverse très-passionnée doit encore s'engager à ce sujet dans la prochaine réunion. Nous ferons connaître les résultats. (*Revue de Paris.*)

THÉÂTRES.

Théâtre - Français. — Lorsque l'on parla pour la première fois de jouer *Corinne* à la rue de Richelieu, je me réjouis de bon cœur. Je voyais déjà cette grande figure, au Capitole, au milieu de tout ce que Rome la moderne compte de plus brillant, de plus distingué; j'entendais de brûlantes inspirations sortir de sa bouche... Mais quel désapointement! Je n'ai vu que Corinne, pour ainsi dire, dans son ménage, boudeuse, tracassière, jalouse, jetée enfin dans une intrigue des plus communes, et finissant par un coup de théâtre prétentieux. De désespoir de voir l'infidèle Oswald donner la préférence à une sœur aussi jeune que jolie, elle se retire pour toujours dans un couvent? Ce devait faire une bien mauvaise religieuse que cette femme si vive, si passionnée, et je plains de bon cœur l'abbesse chargée du soin de calmer et de diriger une pareille tête! Après un succès complet, mais qui malheureusement ne prouve pas que l'ouvrage nouveau ait de l'intérêt et du mérite, on a fait savoir au public que l'auteur désirait garder l'anonyme. Il paraît que c'est là une modestie d'homme du monde, qui daigne bien faire des vers, mais qui

craint bien de s'en déclarer publiquement le père. On ne rougit cependant plus aujourd'hui des talens et de l'esprit.

Gaîté. — Qui le croirait? notre glorieuse révolution s'est fait sentir jusque sur le théâtre de la Gaîté. Là aussi on s'est jeté dans le grand chemin des innovations, et la tragédie, oui, la tragédie, telle que la concevait Chénier, vient de se fourrer entre le mélodrame et le vaudeville; et quelle tragédie? *Fénélon* ou *les Religieuses de Cambrai*. La main de quelque Vandale s'est promenade sur l'œuvre du député de la convention, a ajouté des vers, en a retranché une grande quantité; bref, l'œuvre mutilée a été représentée devant un public favorablement prévenu, et un grand succès a été la récompense du zèle des artistes peu accoutumés cependant aux tirades de la tragédie. Le rôle de Fénélon a produit un effet immense; et en pouvait-il être autrement? L'acteur qui le joue, n'a qu'à ouvrir la bouche pour faire entendre les plus touchantes paroles...

C'est un père, un ami, que le ciel vous envoie,

dit le vertueux archevêque au peuple de Cambrai qui l'entoure, qui le presse...

Guidez mes premiers pas, adressez à mes soins
Ceux qui sont accablés du fardeau des besoins,
Ouvrez à mes regards le toit de la misère,
Montrez-moi, chaque jour, le bien que je puis faire,
Mes enfans n'épargnez ni mon temps, ni mes biens,
Je suis votre archevêque et je vous appartiens...

De pareils discours, dans la bouche du prélat, sont accueillis chaque soir par des applaudissemens frénétiques.

Ambigu-Comique. — Pour la troisième fois ce théâtre est régénéré. Dieu sait s'il vivra long-temps. Il a fait son ouverture samedi dernier 25 septembre. Sa troupe est d'une grande faiblesse; à l'exception de trois ou quatre acteurs, tout le reste est pris dans les théâtres de la banlieue ou de société, ce dont

le public s'est plaint. La première représentation d'un mélodrame, encore imité des *Patriciens*, roman de Wander-Veld, et intitulé *Henriette ou Deux Ans après*, n'a eu qu'un demi-succès. Il est de M. Ancelot.

Vaudeville. — L'enfant de la rue de Chartres s'émancipe, tranche de l'Aristophane depuis quelques jours et ne se contente pas de jouer sur la scène des généralités; il s'attaque aux corps, aux individus : armé d'un fouet, il déchire... Mais qu'il y prenne garde, on pourrait bien lui donner sur les doigts. Ce n'est pas un mal de couvrir de ridicule les braves du lendemain qui viennent réclamer le prix du courage d'autrui, d'offrir sur la scène un ouvrier déclarant qu'il n'aime que la paix, ne veut que la paix et ne souhaite que du travail et du pain, pas trop cher; ce n'est pas un mal de faire rire aux dépens des solliciteurs qui couvrent toutes les routes de la France, qui assiègent les bureaux des ministères, mais c'en est un de personnaliser la satire, de désigner le but des épigrammes. L'ouvrage qui nous inspire ces réflexions est *la Foire aux Places*, vaudeville en un acte, dont M. Bayard s'est déclaré courageusement l'auteur. Il a été l'occasion de quelque opposition dans le parterre et dans les loges, mais enfin la victoire est restée à l'auteur dont le nom a été proclamé. Malgré cette petite victoire, le Vaudeville fera bien de ne pas provoquer, par de pareils ouvrages, le retour odieux de la censure.



REVUE DES MODES.

Les discussions politiques se pressent et s'accroissent ; tous les esprits sont agités par une continuelle sollicitude pour l'avenir ; les plus petites particularités sont répétées , commentées , critiquées avec la plus inquiète persévérance ; ce sont les conversations du salon , même les discussions de boudoir. On relit plusieurs fois les noms immortalisés par le *Moniteur* ; on ouvre de gros livres pour savoir leur histoire ; on la demande à son voisin ; c'est une rage politique qu'on revêt le matin en se levant , et qu'on abandonne à peine en quittant les théâtres où nous allons écouter avec une singulière modestie nos propres louanges. La vie actuelle est mêlée aux affaires publiques ; dans l'air que nous respirons , dans les femmes qui veulent bien aimer , partout il y a de l'opposition. Il y a de l'opposition jusque dans nos modes , qui , par leur variété , offrent le contraste le plus frappant des toilettes de l'été et des parures de l'hiver. Ce sont des fourures et des mousselines , du velours et de la paille , des écharpes de gaze et des douillettes de satin ; enfin un mélange complet de tout ce qui a été vu et de ce que nous allons voir.

Coiffures. — Une grande tresse qui forme couronne sur la tête , et dont le bout vient se terminer par une touffe de tire-

bouchons qui tombent sur un côté est une des coiffures les plus simples et les plus attrayantes pour une jeune personne.

— Trois coques de rubans, nuances différentes, dont une s'incline sur une des touffes de boucles vers le front, et les deux autres s'entremêlent au nœud de cheveux sur la tête, se portent en négligé et en petite toilette de soirée.

— Une résille en soie, large de quatre doigts, s'emploie dans les cheveux en guise de rubans : les deux côtés sont soutenus par une canetille qui fait donner aux coques la disposition des rubans. Les bouts terminés par des franges tombent d'un côté jusque sur le cou. Cette coiffure que nous avons vu portée par une jeune Espagnole, avait une grâce charmante.

Lingerie. — On fait beaucoup de chemisettes en batiste plissée, collet plat rabattu, garni d'une petite dentelle.

Manteaux. — Le premier manteau que nous avons vu cette année était en tissu de laine croisée, fond marron, sur lequel étaient des colonnes formées de feuillage vert broché dans l'étoffe. Il sortait de chez M. Verspuy.

— A la sortie des spectacles, beaucoup de femmes portent déjà des pelisses en taffetas légèrement ouatées.

Étoffes. — Dans ce moment on voit beaucoup de châlys ; cette étoffe charmante s'emploie également pour les négligés comme pour les toilettes, et reçoit des dessins et des broderies de tous genres en couleur tendre : on en fait de jolies robes de soirée, auxquelles on adapte, au-dessus de l'ourlet, un double petit volant festonné ou un ornement en passementerie.

— Des châlys fond blanc, à dessins de couleurs, remplacent aujourd'hui les mousselines de fantaisie. Portés avec des manches blanches, et ayant un corsage drapé, autour duquel dépasse une coulisse de batiste brodée, ils forment des toilettes charmantes pour le spectacle.

Façon de robes. — On a appelé *corsages chinois* quelques corsages de gros de Naples qui avaient des doubles revers dé-

coupés à dents; ces dents étaient entourées d'un feston pointu, et le milieu orné de broderies en soie nuancée représentant des dessins chinois.

— Les corsages d'étoffes légères sont toujours doublés d'un corsage uni en percale ou taffetas, sur lequel on fixe les plis. On emploie ce système pour les robes en gerbe. Nous avons vu de ces gerbes formées en petits tuyaux garnis au haut d'une petite dentelle ou blonde.

— On porte aussi des robes demi-redingotes ayant un corsage croisé par-devant, uni par-dérrière, mais ne montant qu'à moitié du dos et des épaules. Si la robe est en soie, elle est garnie, autour du corsage, par une bande de mousseline brodée ou par une dentelle qui rabat; si elle est en mousseline, la garniture tient à la robe. Le devant de la redingote est ouvert et laisse voir le jupon. Les plis du corsage doivent s'entr'ouvrir assez sur la poitrine pour découvrir la chemisette brodée qui cache le corset.





L'ETNA.

Une éruption nouvelle a eu lieu dernièrement en Sicile. Si ce qu'en disent des lettres particulières est exact, cette éruption a dû être terrible. On parle en effet de cendres portées par le vent jusqu'à Florence et même jusqu'à Turin. En attendant quelque chose de plus positif, nous avons pensé qu'un petit nombre de détails sur l'Etna et sur ses éruptions offriraient un certain intérêt.

Long-temps on a cru l'Etna la plus haute montagne de l'Europe, et Brydone, voyageur anglais, qui écrivait en 1770, ne hasarde qu'avec timidité le soupçon que le Mont-Blanc pourrait bien être plus élevé. L'Etna n'a pourtant que 10,200 pieds, c'est-à-dire plus de 4,000 pieds de moins que le Mont-Blanc, mais il frappe bien plus vivement l'imagination. C'est du niveau de la mer qu'il part en effet, et de mille points de la côte l'œil l'embrasse tout entier. Les monts qui l'entourent sont d'ailleurs élevés, et le grandissent au lieu de le rapetisser par la comparaison. Je ne connais pour moi rien de plus beau, rien de plus imposant que cette énorme montagne d'une forme si régulière, d'une structure si hardie, qui, couverte à sa base d'une admirable végétation, porte au milieu deux ceintures,

l'une de forêts, l'autre de neige que surmonte une tête toujours fumante; je ne connais rien de plus curieux que les monts secondaires qu'elle a produits, que les larges fleuves de lave noire qu'elle a de tous côtés lancés à travers la campagne. Vrai nain à côté de l'Etna, le Vésuve lui-même n'en saurait donner une idée. Au Vésuve, d'ailleurs, c'est presque toujours dans le cône supérieur que s'opère tout le travail. Ce cône ressemble à un vase qui, une fois vidé par une éruption, va sans cesse s'emplissant jusqu'à ce qu'il déborde et se vide de nouveau. L'Etna procède autrement, et son cône supérieur se déchire rarement. Plus de fumée seulement et un plus grand bruit au sommet annonce chaque éruption, mais sans que rien fasse pressentir où cette éruption pourra se manifester. Tout à coup sur un point quelconque de la base, et souvent à une assez grande distance du cône, la terre s'entr'ouvre, engloutissant tout ce qui la couvrait. Des maisons, des villages entiers disparaissent, et des torrens de feu, de cendres et de pierres sont violemment poussés au dehors. Ils s'accumulent, s'entassent, et un mont nouveau, un cône se trouve formé qui, pendant quelques jours, vomit lui-même des débris enflammés. Enfin le volcan semble s'apaiser; et s'apaise en effet; mais c'est le moment le plus redoutable pour toute la contrée. Privées de la force nécessaire pour jaillir jusqu'au sommet, les matières brûlantes se fraient un passage à la base, et un fleuve épais et rouge commence à couler lentement. Il y a peu de danger pour l'homme; car, se refroidissant à mesure qu'il avance, ce fleuve ne fait guère plus d'une demi-lieue par jour; mais malheur aux champs, malheur aux villes ou aux villages qu'il trouve sur son chemin. Il n'est point d'obstacle qui lui résiste, point de force qui l'arrête. C'est d'ailleurs vers la mer qu'il marche d'ordinaire, et là vient expirer sa fureur. Mais avant d'y arriver, que de circuits, que de détours! Qu'il rencontre une colline, et il se divise s'il ne peut la franchir; un terrain creux, et il s'y étend comme un lac avant de continuer sa route. Cette épouvantable promenade dure souvent plusieurs mois. Telles sont les éruptions de



L'Etna. Il est des coulées qui ont jusqu'à une lieue de large et trois cents pieds de hauteur. Quand on les voit d'un point élevé, on dirait un fleuve d'encre subitement congelé; quand on les rencontre sur son passage, de hautes murailles inégales, crevassées, calcinées; quand on s'y promène, une roche dure et noire tout hérissée de pointes. Mais le temps enfin amollit cette roche et la prépare pour la végétation; si quelques parties restent lisses et pelées, d'autres laissent germer des plantes vigoureuses. Plus tard la main de l'homme s'en empare, et des arbres s'y plantent, des champs s'y cultivent, des jardins s'y forment, des maisons s'y bâtissent. Il n'est point alors de terrain plus riche, de végétation plus brillante. La lave qui, il y a sept ou huit cents ans, combla le port d'Ulysée et refoula la mer jusqu'à trois milles de distance, est maintenant le jardin le plus frais et le plus productif du pays.

On compte onze éruptions célèbres de l'Etna avant notre ère, et soixante-cinq depuis. De toutes ces éruptions, il n'en est aucune à laquelle ne se rattachent d'effroyables souvenirs et de tristes particularités; mais peut-être l'éruption de 1669 efface-t-elle toutes les autres. C'est à Nicolosi, village riche et populeux, qu'après deux jours d'obscurité complète, d'effrayantes détonations et de secousses multipliées, un gouffre s'ouvrit d'où le mont connu aujourd'hui sous le nom de Monterossi, s'élança. Ce gouffre, qui plusieurs fois changea de place et de forme, eut un moment quatre lieues de long sur cinq à six lieues de large, et pendant quelques jours, il en sortit des amas énormes de cendres et de sable. Enfin, au pied du nouveau mont, une large ouverture se fit, ouverture que l'on voit encore, et d'où la lave enflammée prit son cours vers Catane. Frappés de stupeur, les Catanéens ne voulurent pas du moins être vaincus sans combattre. Quand il fut certain que le torrent les menaçait, ils se portèrent à sa rencontre, et là, munis de pioches et de pelles, essayèrent, en élevant une colline artificielle, de lui imprimer une autre direction; mais la lave alors eut ruiné d'autres pays. Ceux qui les habitaient se ras-

semblèrent donc de leur côté, et vinrent les armes à la main s'opposer au projet des Catanéens. On se battit au pied du fleuve de feu qui, cause du combat, poursuivait lentement et irrésistiblement son chemin; on se battit avec toute la fureur que donne un grand danger. Spectacle unique, guerre civile sans exemple! Les Catanéens furent vaincus, et sans plus de résistance, la lave continua. Enfin, après beaucoup de jours de marche, elle arriva devant les murs de la ville. Mais ces murs étaient hauts et solides; et, refroidie, la lave n'avait plus la force de les jeter à bas. Elle se grossit donc, monta, et, quand elle eut atteint le sommet, se précipita en cascade de feu dans la ville. Étrange destin de Catane, de cette ville si souvent ravagée et détruite! Dans le seizième siècle, une éruption, lançant au loin en mer une coulée de lave, lui donne une jetée qu'en vain elle avait essayé de construire; dans le dix-septième, une seconde éruption l'ensevelit en partie, comble son port, et fait disparaître le fleuve qui la traversait. Cependant Catane existe toujours, et chaque fois se rebâtit plus belle et plus régulière; de temps en temps seulement un amateur des arts perçoit la lave, et, à 40 ou 50 pieds, retrouve des débris d'églises et de palais.

Avant l'éruption qu'on annonce, celle de 1819 était la dernière éruption bénigne, pour parler comme les gens du pays, et ne dura que six semaines environ. Cette éruption d'ailleurs n'eut lieu que dans les parties élevées et désertes de la montagne. Sur la plate-forme qui sert de piédestal au grand cône, et assez près des ruines informes que si ridiculement on appelle la tour d'Empédocle, un cratère s'ouvrit, d'où la lave prit son cours vers une vallée désolée. Elle tourna là et retourna, forma des collines et des vallons, mais n'en sortit point et respecta la zone habitée. C'est cinq ans après, en 1824, que celui qui écrit cet article visita la Sicile et monta jusqu'aux cratères supérieurs de l'Etna. Ce jour-là, par malheur, le vent était furieux et la fumée étouffante. Je ne vis donc qu'un gouffre énorme, d'une lieue de tour environ, à rebords inégaux et

déchirés, et où des tourbillons de fumée empêchaient l'œil de plonger. Mais voici, d'après des renseignemens certains, quel était alors l'état du grand cratère. Au fond du gouffre, à peu de distance, s'étendait un plancher, espèce de croûte que les matières qui bouillonnent au-dessous avaient soulevée dans quelques endroits et déchirée dans d'autres. Deux cônes ainsi s'y étaient formés, et un trou oblong, irrégulier, sans fond. C'est par ces trois soupiraux que depuis 1816 les matières n'avaient cessé de s'échapper. La croûte avait donc eu le temps de se durcir, et par un temps calme on y pouvait descendre. C'est ce qu'avait fait plus d'une fois le savant de qui je tiens ces détails.

Tel était, même après l'éruption de 1819, le grand cratère de l'Etna. Un énorme vide au sommet du cône, puis au fond un plancher avec deux autres petits cônes et un gouffre de forme irrégulière. Maintenant qu'est devenu tout cela? On cite dans le seizième siècle une éruption où le grand cône lui-même s'enfonça tout entier dans le sein de la montagne. Il est peu probable qu'il en soit ainsi cette fois; mais du moins les petits cônes intérieurs et le gouffre auront-ils changé de forme ou de place? Au reste, ce n'est que dans quelques mois que notre curiosité sera satisfaite; car les éruptions de l'Etna durent long-temps; et qui serait parti de Paris, quand la première nouvelle en est arrivée, eût pu arriver à temps en Sicile. Il est singulier qu'un tel spectacle ne tente pas quelques-uns de nos savans. L'éruption même terminée, leur voyage serait loin d'être perdu.



LE SOLDAT FOUBERT.

Le nommé Foubert, vieux troupier, était accusé devant la sixième chambre du tribunal de police correctionnelle d'avoir volé deux billets de banque de 1000 francs, et des pièces d'or à l'archevêché, dans la journée du 29 juillet dernier. Cette prévention, si grave par sa nature et par son importance, avait pourtant été réduite de beaucoup par l'instruction ; car lorsque Foubert avait été arrêté, la rumeur publique grossissant à chaque instant contre lui, avait été jusqu'à le présenter comme n'ayant pas volé moins de 200,000 en or et en billets de banque. Foubert avouait avoir eu deux billets de banque en sa possession, et en avoir disposé ; mais il soutenait les avoir trouvés à la porte de la caserne de l'Ave-Maria, avec plusieurs billets de loterie. « Ces billets de banque, disait-il, ne pouvaient provenir de la sainte maison : car ils étaient avec des billets de loterie, et ces objets ne sont pas analogues à un archevêque. Voilà, mon président, comme les choses se sont passées : D'abord je suis Français et patriote, j'ai servi et je suis prêt à servir de rechef pour la loi et la liberté. Alors, j'ai fait comme les autres dans ces jours-là. Je me disais : Où sont-ils ? qu'ils

viennent! le vieux Foubert est toujours bon là. Des armes, donc! des armes! Ah! si j'avais seulement mon vieux fusil d'Austerlitz, l'enthousiasme de la liberté...

M. le Président. Au fait, au fait.

Foubert. C'est un fait que l'enthousiasme de la liberté me demandait des armes. Alors j'allai à l'Ave-Maria pour qu'il m'en fut communiqué ainsi qu'à tous les braves Français, amis de la liberté et défenseurs persévérans des lois et de la Charte, car on m'avait dit : Foubert, tu participeras à des armes à la caserne de l'Ave-Maria. A l'Ave-Maria il n'y avait plus d'armes, il ne manquait pas de particuliers qui étaient avides de la chose; mais j'y trouvai une quantité *conséquente* de cartouches. Il pouvait être environ neuf heures et demie à la soupe des soldats. (On rit.)

M. le Président. Expliquez-vous?

Foubert. C'est bien clair; vous savez bien que les soldats trempent toujours la soupe à neuf heures; c'était comme cela de mon temps, et ce sera toujours comme cela; on trempe la soupe à neuf heures. Quand j'entrai, les soldats n'y étaient plus, mais la soupe y était encore. Alors, comme elle n'était pas encore froide, je me dis : La soupe a été trempée à neuf heures..., elle n'est pas encore froide, donc il est neuf heures et demie.

M. le Président. Passez ces détails.

Foubert. Pardon, mon président! mais ils sont énergiques et indubitables. Alors je remplis mes poches de cartouches. Je sortis, et je rencontrai de braves gardes nationales qui criaient : *Vive la Charte!* Je criai : « Vive la liberté! J'ai des cartouches et je veux vous en communiquer. » Alors je leur en participe de mes cartouches, et les voilà partis au Louvre. Je me retourne, et tout prêt du ruisseau, je trouve des papiers chiffonnés. Voilà l'affaire. C'étaient des billets de banque et des billets de loterie mêlés. Les billets de banque sont bien loin; les billets de loterie, les voilà.

M. le Président. Vous avez changé l'un de ces billets?

Foubert. C'est vrai que j'ai eu l'enthousiasme de changer l'un des billets pour sustenter les braves, mes frères. Il y eut un brave qui me donna 800 fr. pour un des billets. Foi d'homme! le soir, le volume de l'argent était distribué.

M. le Président. Vous avez payé à boire à tout le monde?

Foubert. Oui, mon président, en bon Français, pour mes braves frères de liberté. Le soir, il n'y avait plus rien. Je dois dire que j'en ai bu ma part, comme de juste. J'ai payé dans tout cela un demi-setier à mon épouse; c'est mon usage, quand j'ai de l'argent, d'aller trouver mon épouse, qui est blanchisseuse, à son bateau, et de lui payer un demi-setier. Quoi?... Une politesse à mon épouse.

M. le Président. Vous saviez bien que cet argent ne vous appartenait pas.

Foubert. C'est identique et fatal, mon président. Je sais très-bien que les matières d'or, d'argent, bijoux de prix, argenterie et autres billets de banque qu'on trouve dans les rues, doivent être déposés chez le commissaire respectif de son district. Mais, mon président, je n'ai pas besoin de vous dire que ce jour-là les commissaires n'étaient plus commissaires; ils étaient tous cachés... à l'ombre, les commissaires.

M. le Président. Qu'avez-vous fait de l'autre billet de banque?

Foubert. Également changé, mon président. Distribué de même à mes braves frères, blessés et victimes des oppresseurs. Allez demander plutôt à Jean Legrain qui a eu l'épaule percée d'une balle, si, quand j'ai été l'embrasser à Saint-Louis, je ne lui ai pas mis quelque chose dans la main! Allez, demandez...

M. le Président. Quand vous avez changé le second billet, il y avait des commissaires.

Foubert. Pas plus que sur la main. Le jour de Rambouillet, je n'avais plus rien; vous savez bien, quand Rambouillet s'est soulevé.... c'est-à-dire, quand les ennemis de la Charte ont voulu avoir l'air de faire une démonstration à Rambouillet. »

Après ces explications, dont nous répétons les termes sans pouvoir reproduire la pantomime toute militaire qui les accompagnait, M. l'avocat du roi, Ségur-d'Aguesseau, a abandonné la prévention, et Foubert a été acquitté, sans que le tribunal voulût même entendre M^e Claveau, son avocat.

(*Gazette des Tribunaux.*)



DU THÉÂTRE EN FRANCE

PAR

LADY MORGAN.

« L'abandon du grand théâtre national de Corneille et de Racine, et l'affluence des spectateurs aux petits théâtres, quand on y représente les pièces de Scribe ou les drames historiques, justifient du moins les assertions que j'ai faites dans ma *France*, (ces assertions pour lesquelles on m'a si durement attaquée) si elles ne justifient pas le goût des Parisiens. Mais ce goût s'est formé par degrés pendant près d'un siècle. Comme toute autre innovation, il a été craint, évité même par les talens les plus éminens; et Voltaire, qui coquetait avec le drame à la *dérobée*, de même qu'un amant fait sa cour à une maîtresse qu'il adore mais dont il est honteux, composa son *Adélaïde Duguesclin* dans le printemps de sa vie et de son talent. C'était précisément le drame actuel, monté, à la vérité, sur les échasses de la tragédie déclamatoire, mais tiré des mêmes sources et présentant les mêmes personnages que ceux qui sont maintenant exploités. Les chroniques de Bretagne avaient

fourni le sujet; et les noms de Vendôme, de Couci, de Nemours, semblaient si étranges au théâtre en ce temps, que la pièce fut sifflée et bannie de la scène au milieu des brocards. C'est ainsi que le génie, en dépit des jugemens de son siècle, qu'il devance, marche vers les applaudissemens de la postérité, tandis que les esprits ordinaires, aisément satisfaits, tournent dans leur cercle étroit, et s'arrêtent où il s'arrête. A l'époque où Molière écrivit le *Tartufe*, qui aurait osé supposer que l'hypocrisie religieuse pouvait être jouée?

La pièce d'*Adélaïde*, remise au théâtre sous le titre du *Duc de Foix*, et présentant au public des noms qui lui étaient plus familiers, reçut un accueil favorable. Dans l'*Orphelin de la Chine*, Voltaire agrandit encore le cercle du romantisme. En parlant cependant de l'*Orphelin de Tchao*, à qui Métastase et lui avaient emprunté leur sujet, il dit que « l'action du drame » chinois comprend vingt-cinq ans, de même que les monstres farces de Shakespeare et de Lope de Véga, auxquelles on donne le nom de tragédies. » Mais il n'en continua pas moins ses tentatives d'innovations contre les règles dont il sentait la funeste influence, quoiqu'il ne rejetât pas entièrement leur autorité. Sans s'en douter peut-être, il commençait une révolution dans la littérature dramatique presque aussi étendue que celle qui se préparait dans la religion et la politique.

Voltaire décrit la salle du Théâtre-Français de son temps comme une sorte de jeu de paume, où quelques décorations d'un goût barbare, placées au fond de la scène, formaient le local permanent de tous les actes; et les spectateurs, pressés dans le parterre et sur la scène même, se heurtant, se coudoyant, se battant, offraient l'image d'une insurrection populaire. Que dirait-il, s'il pouvait revoir maintenant ce théâtre, où chaque mise en scène est une étude historique, où l'architecture, les meubles, les costumes, jusque dans les plus petits détails, sont d'exactes copies de ce qui existait dans le temps de l'action dramatique, pour lesquelles les trésors de la plus riche bibliothèque du monde sont consultés par de savans antiquaires,

afin que rien ne puisse violer la chronologie et détruire l'illusion? Clytemnestre en paniers et César en perruque à la Louis XIV nous sembleraient maintenant à peine plus ridicules qu'une Clotilde, du cinquième siècle, habillée comme Marie Stuart, ou une Catherine de Médicis dans le costume d'Anne d'Autriche.

Mais la cause principale des changemens dans le drame moderne consiste dans l'altération de l'état social, et les nouvelles exigences de ceux qui fréquentent les théâtres. Profondément occupés des scènes de la vie réelle, les Français de nos jours n'ont pas le temps d'apporter une attention sérieuse et suivie aux représentations dramatiques. Les grands intérêts de la politique, de la philosophie, de la morale offrent des sujets de méditations plus intéressants que les infortunes des Atrides, le parricide d'OEdipe et l'adultère de Phèdre. Le théâtre est maintenant ce qu'il doit être, l'amusement, non l'occupation du public, qui, même dans les heures passagères qu'il lui consacre en les dérochant aux affaires et aux plaisirs de la soirée, veut retrouver sur la scène quelque reflet des objets qui l'agitent dans le monde. Indépendamment de l'intérêt dramatique de l'intrigue, il veut y trouver quelque chose qui le rattache à ce qui occupe l'esprit dans le moment; il veut y trouver l'occasion de déployer ses propres sentimens, et devenir ainsi l'un des personnages de la pièce.

Cette préoccupation du public est encore une des causes de son désir ardent, insatiable de nouveauté et de rapidité dans la conduite des drames. La variété des travaux de l'esprit fait aspirer à des délassemens qui ne fatiguent point l'attention et ne durent pas trop long-temps: on veut qu'une pièce puisse être vue en passant, avant de se rendre à une soirée politique, un bal ou une *conversation*. Si l'on endure quelque chose au-delà des deux actes des comédies de Scribe, si une comédie en cinq actes arrive à un nombre honnête de représentations, si un drame devient populaire, c'est en raison de quelque relation à des événemens actuels, ou de quelque allusion aux objets du

ressentiment public. C'est ainsi que *Marino Faliero*, *Henri III* et une centaine d'ouvrages moins méritans remplissent les salles de spectacle jusqu'à la suffocation ; tandis qu'*Alzire* et *Britannicus* sont joués devant des banquettes vides : c'est ainsi que *Tartufe* et *Figaro* sont toujours reçus avec transport, plutôt comme des satires des abus existans que comme deux des meilleures comédies de l'ancien répertoire. J'ai souvent entendu dire à des gens de lettres ou de professions exigeant un travail de tête continu, que l'exercice de la critique les fatiguait, et qu'ils ne s'amusaient au spectacle que quand il s'adressait plus à leurs sens qu'à leur jugement. Ceci explique non seulement le triomphe de l'opéra parmi nous, mais les succès des mélodrames de mauvais goût, des pantomimes et des légers intermèdes empruntés au théâtre français. Cette profonde et sérieuse attention, que des spectateurs qui ont passé la matinée dans l'oisiveté peuvent accorder à une tragédie d'une poésie élevée, deviendrait infiniment pénible pour un marchand ou un légiste, dont toute la journée a été consacrée aux affaires. Le théâtre ne sera donc plus ce qu'il a été dans un temps plus tranquille, lorsque les moyens de subsistance journalière étaient plus assurés. Des nouveautés de peu d'importance, se succédant rapidement, font la fortune d'un théâtre ; et le système d'expérience sur le public s'oppose à ce qu'on s'attache à aucune règle de critique, à aucune autorité d'Aristarques incorporés, quand ils auraient de l'esprit comme quarante ou comme quatre.

Mais quels que soient les changemens arrivés sur la scène, ceux qui ont eu lieu dans les coulisses sont encore plus frappans. Les acteurs seuls ont maintenant le droit d'y pénétrer ; et le théâtre n'est plus cet asile du vice et du désordre, où le libertinage trouvait un refuge pour se soustraire à l'autorité paternelle *. Pendant que nous admirions les beaux yeux et le jeu

* Une fois reçue à l'Opéra, une fille ne pouvait être réclamée par ses père et mère ; Louis XIV avait ordonné que le théâtre serait pour les filles débauchées

exquis d'une actrice favorite du Gymnase, je dis quelque chose du changement opéré dans les habitudes théâtrales à un amateur distingué dont nous occupions la loge.

« Oui, dit-il, sur la scène et derrière la scène, tout est changé. L'amélioration des mœurs des comédiens est un trait remarquable des temps modernes. Cette ingénieuse actrice que vous admirez tant, est la *sagesse même* : elle veut se marier. Comme c'est une idée prédominante parmi les jeunes actrices, leur conduite offre une décence qui aurait scandalisé les duchesses de la vieille cour, comme quelque chose de tout-à-fait *roturier*. La vie de Léontine Fay comparée à celle des Clairon, des Sophie Arnoult, même à celle d'une comtesse de Boufflers, d'une maréchale de Luxembourg, laisse un grand poids en faveur de la femme de théâtre. »

Je répondis que le théâtre était depuis long-temps chez nous le chemin de la *pairie*.

« Ici, reprit-il, c'est beaucoup mieux. Un mariage honnête dans leur état ou dans la bourgeoisie, est le *nec plus ultra* de l'ambition de nos jeunes actrices. Il y a encore quelques défauts dans les mœurs d'un pays où la jeunesse des plus hautes classes d'une société aristocratique cherche des liaisons intimes parmi des personnes avec lesquelles les habitudes de dissipation et d'oisiveté peuvent seules les mettre en rapport. Mais, pour revenir à notre morale, non la morale sentimentale et guindée de l'ancienne comédie, mais celle de tous les jours de la vie réelle. Clairon-*Phèdre* n'empruntait aucune leçon de vertu à l'horrible rôle qu'elle jouait, et les caractères de Molière ne se dessinent que par un dialogue spirituel.

« On peut dire, à la louange de nos drames domestiques, qu'en dépeignant les mœurs du temps, ils les épurent. Non que cette comédie moderne n'ait aussi ses lieux communs de morale, qui servent de signal pour les claquemens de mains, en faisant écho aux sentimens régnans.... »

un asile contre les poursuites de leurs parens. Elles pouvaient impunément s'y livrer au libertinage. »

(DULAURE.)

« — C'est, interrompis-je, comme nos *Wooden walls of old England* (les murailles de bois de la vieille Angleterre) et *Britain's best bulwarks* (les meilleurs boulevards de l'Anglais.)

» — Précisément. Vos comédies sont pleines de *tartuferie* de mœurs. Nous avons aussi sous l'empire la *franchise militaire*, les *lauriers* et le jour de la *victoire*, qui étaient sûrs d'exciter une salve d'applaudissemens. Maintenant c'est la *classe industrielle*, et le bon père qui est fier d'enrichir la patrie par son travail, etc. »

(La France en 1829 et 1830.)



LA TORTURE.

(Extrait du *Prêtre et la Juive*, chronique du temps de Philippe IV,
par ISRAËL JERUSAÏM.)

Arrivé dans la salle des tortures, Philippe prit siège sur un fauteuil de velours cramoisi, seul meuble qui décorât cet affreux théâtre de la barbarie du quatorzième siècle; Enguerrand et les autres seigneurs de la suite du roi se placèrent sur des espèces de plians grossièrement travaillés et qu'en ce lieu d'horreur on aurait pris volontiers pour des instrumens de supplice, pour peu qu'ils eussent été entachés de sang.

Le roi ordonna d'amener les coupables; il était avide de leur arracher des aveux, comme s'ils eussent dû l'aveugler lui-même sur le motif qui le faisait agir dans cet affreux procès. Soudain une porte s'ouvrit, et, précédés d'un geolier, six templiers parurent. Jacques Molay marchait à leur tête; il salua le roi, et ses compagnons imitèrent son exemple, à l'exception d'un seul qui passa fièrement et s'en alla s'asseoir sur un chevalet. Philippe feignit de ne pas le voir, tandis qu'il paraissait hésiter s'il répondrait au salut des autres qui sortaient lentement et un

par un de la porte étroite et noire. Tout était calme. Le roi rompit le silence : « Que les templiers, dit-il, qui ont fait des aveux sincères et qui, pour ce, ont obtenu la liberté, répètent ici en présence de Dieu et de leur roi les choses qu'ils savent, et qu'il soit connu qu'aucune pensée humaine ne se mêle à notre intention. Nous ne voulons que l'honneur de l'église. »

Quelques-uns des prisonniers levèrent les yeux vers le prince à cette déclaration hypocrite, mais ils les baissèrent aussitôt.

Flamel heurta du coude son ami, et celui-ci, raffermissant sa voix, s'écria : « Moi, Guillen de Boisru, chevalier du temple, je jure ici que tout l'ordre des templiers est infâme et digne du supplice pour œuvre de félonie, impiété, blasphème et impuretés de toute façon.

— Que le Dieu de vérité confonde ta langue traîtresse » s'exclama le grand maître.

Boisru furieux répondit :

« Que tous les diables t'arrachent.... »

— Paix, dit Philippe; Molay, attends qu'on t'interroge; vois plutôt si, parmi les chevaliers qui t'accompagnent, il en est un assez bien avisé pour faire les aveux que je requiers, sinon la torture leur fera tout-à-l'heure desserrer les dents.

— Aucun d'eux ne la craint, reprit le grand-maitre.

— Tu parles bien haut et tu te targues trop; toi-même tu vas éprouver si le bourreau sait se servir de ses instrumens. Qu'on torture Molay!... » Le grand-maitre lança à Philippe un regard de mépris, en disant avec confiance :

« Dieu, donne-moi ta force! »

Un rideau jaune, tendu au fond de la salle, s'ébranla; les anneaux rouillés glissèrent en criant sur les barres de fer, et au milieu des roues, chevalets, scies et tenailles, un homme, à demi-nu et grommelant l'air d'une ballade joyeuse, parut, graissant d'un lard jaune les écrous des machines.

Il leva d'abord vers l'assemblée des yeux stupides, qu'il abaissa tout-à-coup pour reprendre sa besogne interrompue.

Parmi les assistans, aucuns furent qui détournèrent un peu la tête, d'autres frissonnèrent de tous leurs membres, tandis que Flamel souriait en serrant la main de Guillen de Boisru, qui se considérait comme fort heureux d'avoir échappé aux tortures dont il voyait menacer le grand-maitre.

« Choisis, reprit alors Philippe, avoue tes crimes ou mets-toi sur cette chaise de fer. »

Molay ne répondit rien, et s'assit tranquillement sur la terrible chaise.

Le bourreau enleva rudement la tunique blanche qui couvrait les épaules du chevalier; il détacha un ressort, et aussitôt deux crochets de fer tordirent les pieds de Molay, pendant que six branches de même métal, disposées en triangles, se croisaient sur sa poitrine et pressaient ses épaules nues sur des pointes acérées qui garnissaient le haut de la chaise. Molay, les yeux au ciel, ne poussait aucun cri; sa respiration sortait en sifflant de sa poitrine écrasée, et de ses épaules le sang ruisselait sur les dalles luisantes.

« Parle! lui cria Philippe. »

— Je suis innocent, dit Molay, d'une voix qui semblait prête à s'éteindre.

— Sire, dit Enguerrand, il n'avouera rien.

— Qu'on l'ôte donc, un autre parlera » et Molay, dégagé des bras de fer qui écrasaient sa poitrine, respira!...

Quand le grand-maitre s'était assis sur la chaise aux bras de fer, un jeune templier avait versé des pleurs; il avait semblé souffrir autant que Molay, et quand celui-ci quitta l'instrument de supplice, le jeune homme s'écria avec transport : « Dieu soit loué! » Philippe tourna la tête de son côté :

« Quel est ton nom? » lui demanda-t-il.

— Pierre de Villeneuve.

— J'espère que tu ne seras pas si entêté que ton maître, la torture te fera parler.

— Je ne le pense pas.

— Qu'on l'y mette!...



— Sire, interrompit alors une voix, peu vous importe qui vous torturiez, puisque vous ne semblez le faire que pour la joie de voir souffrir un chevalier; ne mettez mon frère à telle épreuve, il est jeune; la chétive nourriture, le dénûment, l'humidité des cachots l'ont exténué, et pour ne pas souffrir long-temps, peut-être trahirait-il sa conscience. Qu'on me torture à sa place, je m'appelle Foulques de Trécy.

— Non, mon frère, reprit le jeune chevalier, soyez sans crainte : bourreau, fais ton devoir » et il s'avança vers le rideau jaune.

« Celui-là est jeune, dit à voix basse Marigny à l'oreille du roi, il n'aura pas le courage de soutenir la torture.

— Tant mieux, Marigny, il nous faut des aveux. »

Et ces mots furent prononcés d'un ton si terrible, que le ministre épouventé n'osa plus sonner mot de toute la séance. Les yeux du roi étincelaient de rage, et ce prince, qui n'avait consenti qu'avec peine à la terrible exécution, semblait vouloir épuiser tous les raffinemens de la cruauté pour apaiser sa conscience, et se persuader qu'il n'avait obéi qu'à la voix de la justice.

« Pierre de Villeneuve, dit-il, il est encore temps. » Le jeune homme garda un silence dédaigneux, et le bourreau l'étendit sur un appareil que l'on appelait *Croix-Saint-André*; c'étaient deux poutres croisées l'une sur l'autre, et presque à angle droit : sur chacun des côtés de cette terrible croix, le bourreau lia fortement les jambes et les bras du jeune homme nu, et commença à tourner lentement une manivelle qui faisait surgir petit à petit une lance acérée, dont la pointe s'enfonçait dans les reins du patient. Le bourreau s'arrêta un instant pour attendre qu'on interrogeât la victime; et cependant la pointe de la lance pénétrait déjà entre les cartilages qui unissent les vertèbres.

« Parle! lui cria le roi. »

Pierre de Villeneuve ouvrit lentement la bouche, sa langue

sortit de ses lèvres violettes, et d'une voix sifflante et aiguë, il dit :... « Innocent!...

— Continue » cria Philippe, furieux de trouver tant de courage en un si jeune âge.

Le bourreau reprit sa manivelle et tourna toujours. La lance ensanglantée montait, montait.... tout à-coup le patient poussa un cri aigu, donna à l'appareil une secousse violente, et la terrible lance, brisant ses os comme du verre, apparut luisante hors de son ventre sanglant. Le chevalier avait fermé les yeux, et sa tête retomba sur son épaule.

« Mon frère! s'écria Foulques de Trécy; les assassins, ils l'ont tué!

— Que n'avouait-il? dit Philippe, malgré lui, en détournant ses regards, tandis que le bourreau détachait le cadavre et l'emportait sur son épaule, d'où ruisselait le sang.

Au moment où l'on avait introduit les captifs, un d'eux, comme nous l'avons dit, était passé devant le roi sans s'incliner pour aller s'asseoir froidement sur un instrument de supplice : c'était Jean de Beaufremond. Sa tête avait blanchi sous le casque, il avait long-temps guerroyé contre les Sarrasins; c'était un homme d'une stature colossale, et depuis le commencement de l'exécution il n'avait cessé de fixer sur le roi deux grands yeux noirs, ombragés par des sourcils épais et grisonnans. Irrité de son audace, Philippe le désigna pour être torturé.

« Grand merci, répondit le chevalier, je commençais à craindre d'être oublié. Je désire expirer sur l'instrument qui vient de fracasser Villeneuve; je l'aimais comme mon fils, c'est moi qui lui avais appris à manier la lance; que mon sang se mêle au sien, je ne demande que cela.

— Non, non, reprit le roi, par Notre-Dame! tu ne mourras de mort si prompte, je briserai auparavant tes os l'un après l'autre.

— Comme il vous plait, dit Beaufremond, mais je croyais avoir répandu assez de sang au service de la chrétienté pour

qu'on m'accordât d'en verser les dernières gouttes où bon me semblerait.

— Qu'on l'attache au pendule » ordonna le roi : c'était l'instrument le plus terrible. On suspendait le patient entre deux poutres, et au-dessus de lui, sur deux barres de fer, glissait, à mouvemens réguliers, une masse énorme de plomb qui tombait sur les membres de la victime. Le bourreau essaya d'amener l'instrument au milieu de la salle, mais il put à peine l'ébranler; Beaufremond se leva alors, et d'une main robuste il attira lui-même au milieu de la salle l'appareil monstrueux.

Étonné d'une force si prodigieuse, le bourreau s'imaginait avoir à faire à un être surnaturel, et si en ce moment Jean de Beaufremond eût par hasard laissé tomber sur lui un des regards étincelans qu'il fixait sans cesse sur le roi, jamais il n'eût osé le toucher. Voyant qu'il hésitait, le chevalier se plaça lui-même sur la terrible machine, et la masse de plomb commença à marcher régulièrement au-dessus de sa tête. Le patient pouvait parler avant qu'elle fût arrivée à un gros point noir; là, elle tombait sur un de ses membres.

« Regarde cette masse, lui dit le roi.

— Inutile!

— Fais attention qu'au point noir elle va t'écraser un membre.

— Peu m'importe! » et ses prunelles immobiles dévoraient Philippe. Le roi était furieux; tout-à-coup la masse touche le point fatal, elle tombe, et la jambe du templier craque...

« Je n'ai plus qu'une jambe à briser, dit-il, sans cesser de regarder le prince.

— Qu'on l'ôte! » cria Philippe, et pour se délivrer des regards terribles du chevalier, il se leva de son fauteuil, détourna la tête, demanda son cheval et sortit. Marigny vint après lui, et il ne resta plus dans la salle que Jean Flamel et le légat du pape avec les templiers délateurs. C'était assez pour torturer ceux des chevaliers qui vivaient encore, mais ceux-ci avaient un air de majesté si foudroyante, leurs regards calmes étaient

si effrayans, que leurs nouveaux juges, privés de l'appui du maître, ne purent les soutenir plus long-temps. Ils quittèrent leurs sièges et prirent la fuite. Les templiers furent reconduits dans les cachots, et Flamel en sortant annonça au peuple qui se pressait encore autour de la prison, que les aveux avaient été complets, et que dans peu la justice du roi se ferait sentir.

« Vive le roi! vive Jean Flamel! » cria la canaille, et elle se dissipa en attendant le supplice qu'on lui faisait espérer.



CHRONIQUE.

9 OCTOBRE.

AGE DES DIVERS SOUVERAINS DE L'EUROPE. — Le pape Pie VIII, le plus âgé de tous, a 68 ans; sa santé est assez ferme. — Charles-Jean, roi de Suède, a 66 ans; quoique ayant dernièrement éprouvé une maladie grave, il jouit d'une santé robuste. — Guillaume IV, roi d'Angleterre, a 65 ans; il est sujet à une affection grave, mais il se porte très-bien dans ce moment. — Frédéric VI, roi de Danemarck, a 62 ans, et une excellente santé. — Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, a 60 ans, et est bien constitué. — Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas, a 58 ans, et est sujet à une affection chronique; il a l'apparence d'un vieux soldat. — François, empereur d'Autriche, a 62 ans. — Louis-Philippe, roi des Français, a 57 ans; des habitudes sobres ont fortifié sa constitution naturellement robuste. — François, roi de Naples, a 51 ans; il est sujet à la goutte, et une maladie de poitrine fait craindre pour ses jours. — Le sultan Mahmoud a 46 ans, et est doué de la plus forte organisation physique et morale: sa physionomie annonce un homme supérieur. — Ferdinand VII, roi d'Espagne, est âgé de 45

ans; il y a long-temps que sa constitution est dérangée; il a presque toujours la goutte, et est incapable de tout exercice actif; cela ne l'a pas cependant empêché de se marier déjà quatre fois. — Louis, roi de Bavière, a 45 ans; sa santé est altérée; son mérite, comme prince et comme homme de lettres, est reconnu. — Nicolas, empereur de Russie, a 34 ans, il est grand et beau, fort, actif et habitué aux fatigues. — Le plus jeune souverain, ainsi que le seul appartenant au beau sexe, est dona Maria, reine de Portugal, qui est âgée de 13 ans. Elle est très-belle, mais d'une santé délicate et boite un peu.

— Un débat fort comique s'est élevé le semaine dernière devant les tribunaux de Londres, entre un voiturier et un fermier de Dorchester. Le voiturier ramenant à vide une berline de Lulworth, s'arrêta dans une auberge et en repartit le lendemain. Pendant la nuit, un fermier, ne trouvant pas de place vacante dans l'unique auberge de l'endroit, prit le parti de se coucher sous un hangar : là, il aperçoit la berline, imagine de s'en faire un gîte commode, s'y tapit et s'endort si profondément, qu'il ne s'aperçoit pas du départ de son roulant domicile. Cependant notre homme finit par se réveiller; mais grand fut son étonnement de se retrouver dans une auberge riche et spacieuse où règnent un mouvement et un luxe tout nouveaux pour lui : il était à Londres. Alors commença le débat. Le voiturier voulait être payé du voyageur de contrebande qui avait fait route gratis avec lui; le fermier, juré à Dorchester, réclamait au contraire une indemnité pour avoir été détourné de ses fonctions : enfin les magistrats, vu la bonne foi réciproque, mirent les deux parties hors de cause.

— Dernièrement, à New-York, deux sœurs très-jolies aimant le même individu, étaient prêtes à décider le sort de leur amour par celui des armes, lorsque le jeune homme, pour prévenir un pareil malheur, épousa une veuve de soixante-cinq ans immensément riche. La première chose que firent, en apprenant cette nouvelle, les deux sœurs rivales, fût de *fraterniser*.

— Hier, chez Bandinelli, une dame, qui n'a pas l'habitude du langage des restaurants, a failli avoir une attaque de nerfs, parce qu'à une table voisine de la sienne, un garçon demandait à un monsieur à moustaches, comment il voulait sa tête et ses pieds, et que celui-ci répondit d'une voix forte : *Faites-moi sauter la tête et griller les pieds.*

— Il y a quelques jours, qu'à Exeter, dans *North Street*, un cheval, et ce qu'il y a de plus fort, un cheval de brasseur, s'est permis d'entrer dans la maison d'un gentleman et de grimper jusqu'au troisième étage, pour s'introduire ensuite dans le boudoir de sa femme, occupée à lire le *Rénégat*. On juge de la surprise de cette dame en voyant entrer ce *visiteur* et des cris qu'elle jeta. L'*inconnu* en fut si effrayé, qu'il s'apprêtait à s'enfuir par la fenêtre, lorsqu'un domestique accouru aux cris de sa maîtresse, lui fit reprendre le chemin par lequel il était venu. Non seulement l'*étranger* enfonça en s'en allant les marches de l'escalier et renversa les rampes, mais il laissa encore des marques de sa fuite, bien pardonnables dans une si difficile sortie.

— Quand on n'a pas habité Calcutta, on regarde comme exorbitante la solde dont jouissent les officiers anglais qui vont y servir. Dans le fait, à peine suffit-elle à leurs besoins. Un simple capitaine est forcé de nourrir et de loger cent domestiques au moins. Hélas! si cette armée d'esclaves servait du moins à quelque chose! Mais il n'en est rien. Les huit porteurs de palanquins restent les bras croisés dans l'antichambre. Comme les autres domestiques comptent les uns sur les autres, ils ne se trouvent jamais sous la main. A-t-on besoin du barbier? c'est le cuisinier qui se présente, le barbier est sorti ou fait la sieste. Il vous faut un Hindou pour étriller votre cheval, un autre pour le nourrir, un troisième pour le conduire à l'abreuvoir, un cinquième pour le brider; viennent ensuite le décroteur, puis celui qui nettoie les éperons et les étriers; le barbier, qui occupe une charge distincte de celle du coiffeur; le baigneur, qu'il ne faut pas confondre avec l'homme qui vous épile et vous frotte; les deux esclaves qui tiennent l'éventail et vous rafraîchissent

pendant la matinée ; deux autres pour le déjeuner, deux autres pour le dîner, deux autres pour le souper, sans compter celui qui agite sur votre tête un grand dais mobile, et celui qui vous évente durant la nuit. Tous ces gens remplissent fort mal leur office, cependant on vous montrerait au doigt dans la ville, si vous en aviez moins.

— Tous les lieux en France ont en ce moment leur illustration. Les nations, les villes et les hameaux comptent leurs jours de fêtes, et le Ranelagh devait aussi une fois illustrer ses souvenirs par un brillant triomphe. Un concert où l'on vit paraître une femme aussi ravissante par sa beauté et sa jeunesse, que par l'étonnante mélodie de sa voix, où venait se révéler un talent que réclament les plus brillantes couronnes, où M^{me} Raimbeau enfin, la fille de Gavaudan, l'élève de Garcia, consacrait à la bienfaisance les premiers accens qui devaient apprendre au public toute la puissance d'un organe supérieur à ce que la France ait encore possédé, fut pour le Ranelagh un de ces succès dont le souvenir sera célèbre dans les annales de nos plaisirs. Dans quelque temps, chacun se rappellera avec orgueil avoir assisté à cette intéressante soirée ; car nous avons l'espoir que M^{me} Raimbeau viendra recueillir cet hiver, dans les sociétés de Paris, l'admiration due à son rare talent, et ne dédaignera pas la gloire que lui promet l'avenir.



THÉÂTRES.

Théâtre-Italien. — Le Théâtre-Italien a fait son ouverture samedi dernier. Elle a été brillante et honorée de la présence de la reine et de sa belle famille. On donnait pour pièce de début un opéra célèbre en Italie, l'*Ultimo Giorno di Pompei*; mais cette célébrité pourrait bien être ternie en France, et il *signor* Pacini, l'auteur de la partition, se trouver fort désappointé. Il n'y a rien dans son ouvrage qui soit saillant, et à l'exception de deux ou trois morceaux qui ne ressortent peut-être que parce que les autres sont sans couleur, on ne saurait vraiment rien citer. Le succès de M^{me} Meric-Lalande a été plus franc que celui du compositeur. Cette cantatrice sortie du Gymnase de Paris, nous arrive d'Italie et de Londres, pleine d'âme, de talent, avec une voix puissante, étendue. Elle sera d'un utile service au Théâtre-Italien qui doit bientôt nous offrir M^{me} Malibran, le tenor Davide et le célèbre Lablache.

Vaudeville. — Tous ceux qui ont lu les romans de Pigault-Lebrun, avoueront que de ces ouvrages inspirés à une imagination brûlante et fantasque, *Angélique et Jeanneton*, est le plus agréable, celui que l'on reprend avec le plus de plaisir : on y trouve une peinture si vraie, si naïve de la nature ! Ce roman vient d'être mis à contribution par deux jeunes auteurs,

MM. Dupeuty et Villeneuve : quand nous disons mis à contribution, nous sommes bien honnêtes, car ces messieurs se sont seulement donné la peine de couper d'un côté, de faire quelques changemens de l'autre, de mettre en couplets la prose de notre spirituel romancier. Cette compilation a obtenu du succès, mais non un succès d'enthousiasme. La situation bizarre dans laquelle se trouvent *Angélique* et *Jeanneton* a été exploitée si souvent au théâtre. Cependant, la simplicité même du sujet, de gracieux détails ont empêché de faire toutes ces réflexions. *Angélique* et *Jeanneton* ont donc pris une place honorable dans le répertoire du Vaudeville, mais cet ouvrage sera du nombre de ceux dont les mères ne permettront ni la vue ni l'audition à leurs filles.

Nouveautés. — Ce théâtre n'est pas heureux en fait de représentations à bénéfice. Il en a donné une la semaine dernière pour son régisseur, M. Armand, et toutes les nouveautés offertes par lui, ont été sifflées. La première était *les Religieuses et les Dragons*, mauvaise édition revue et gâtée d'un ancien vaudeville intitulé le *Dragon de vertu*. La seconde, l'*Archer Écossais* ou le *Gendarme du XV^e siècle*. La nouveauté n'a pas été mieux traitée que la vieillerie, cependant on la représente encore. A l'exception de la figure du gendarme écossais, qui ne pense qu'à empoigner, qu'à incarcérer, il n'y a rien de vrai dans cette prétendue esquisse historique dont les auteurs ont prudemment gardé l'anonyme.

Variétés. — Après les *Jésuites*, qui ont été pendant quelque temps à l'ordre du jour sur nos théâtres, nous avons maintenant les religieuses et les capucins. Malheureusement les premiers passeront moins vite que les seconds! Il y a vraiment plaisir à voir les bonnes figures barbuës de ces révérends pères, mis dans la nouvelle pièce que MM. Dupin et Dumersan viennent de faire représenter, aux prises avec le malin vieillard de Ferney. Comme le philosophe se joue d'eux! mais aussi il est sur le point de payer par une réclusion perpétuelle le plaisir de leur avoir arraché la personne et la fortune d'un novice que l'on es-

pérait faire entrer dans la capucinière. *Voltaire et les Capucins* est enfin une des plus amusantes folies qui aient été représentées depuis long-temps, et elle attire la foule tous les soirs au théâtre des Variétés.

Porte Saint-Martin. — C'est tout au plus si la génération actuelle se rappelait le mélodrame fameux de *Robert, chef de Brigands*, imité de Schiller, et arrangé par feu Lamartelière. Grâce au zèle du directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin, nous avons pu le connaître. C'est un ouvrage terriblement long! Il y a des tirades qui durent dix minutes! mais en même temps il y a des scènes bizarres, intéressantes, dramatiques; enfin dans cette production qui rappelle l'enfance du mélodrame, il y a quelques élémens de succès; le seul désir de le connaître attirera des spectateurs.

Cirque-Olympique. — Sous le titre de *Guérison militaire*, ce théâtre qui ordinairement ne sacrifie pas au genre tendre et modéré, a donné un petit acte fort intéressant et qui peut-être eût été mieux placé sur une scène plus élevée. C'est un trait d'esprit d'un vieux soldat qui guérit son camarade avec un remède de sa façon et réussit complètement dans une cure que des médecins n'avaient pas osé tenter. L'auteur de cette pièce, qui n'avait pas osé se faire nommer le premier jour, est un M. Stanislas, nom nouveau en littérature dramatique et équestre.



REVUE DES MODES.

TOILETTE DE PROMENADE. — Au jardin des Tuileries et autres promenades où l'on se rend maintenant de trois à cinq heures, on voit beaucoup de robes en soie de tout genre. Les redingotes dominant le plus; elles sont toujours à dos plats, moins ouvertes sur la poitrine, mais assez pour laisser apercevoir les riches broderies de la chemisette. Elles ont un petit collet rabattu ou évasé, des manches exorbitamment larges vers le haut, étroites au bas, un très-petit poignet. Leurs ornemens, consistant en festons, pointes, rosettes de satin, ne s'appliquent que sur le devant; au bas, toujours un large ourlet.

— Les robes de gros de Naples sont accompagnées d'une pélerine pareille ou en velours; les premières ont une garniture brodée en soie; les dernières, une frange. Les pélerines en velours noir se portent sur toute espèce de couleur; quelques-unes sont entourées de pointes garnies d'un petit effilé; elles ont un collet évasé formé par des pointes.

— On commence à voir beaucoup de boas; on les porte indistinctement avec des robes de mousseline ou d'étoffe de laine; ils sont tous en martre.

— En voiture, quelques femmes élégantes roulent autour de leur cou leurs écharpes de cachemire en guise de boas.

— Le nombre des voiles est immense ; ceux en blonde noire se portent le matin ; les blancs après midi.

CHAPEAUX. — Les chapeaux les plus élégans et les plus nouveaux sont en satin noir, doublés de satin rose tendre ; rien que deux ou trois coques de larges rubans de satin noir pour ornement, et le tour garni d'une haute blonde blanche.

— Des capotes en moire gris perle sont doublées de bleu ou de rose.

— Des chapeaux en satin blanc, passe très-relevée d'un côté, sous laquelle est une légère branche de fleurs, se voient dans ce moment aux spectacles.

— On portera cet hiver beaucoup de berrets en velours, les premiers que l'on ait faits n'ont d'autre ornement qu'une bande de velours de la largeur d'un ruban, qui est garnie d'un côté par une petite frange ; elle traverse le fond du berret et vient former, sur un côté, un nœud dont les bouts sont garnis de franges.

BONNETS. — On simplifie beaucoup les bonnets en blondes ; une garniture très-légère est jetée sur une guirlande.

ASSORTIMENT DE COSTUMES HABILLÉS. — On vient d'envoyer à Londres, à la duchesse de Dino, nièce du prince de Talleyrand, le plus bel assortiment de costumes habillés. Un manteau, pour le costume de présentation, de velours épinglé violette des bois, enrichi d'une large broderie en or et argent, d'un dessin gothique, lamée et en relief.

Une robe de tulle, que ce manteau devait accompagner, avait un semis d'or et d'autres ornemens en colonnes d'or et d'argent. Une mantille à deux rangs, en blonde, entourait les épaules par devant, et traversait le dos. Au bas des manches, il y avait des sabots de blonde qui, au lieu de figurer l'oreille d'éléphant, étaient au contraire ouverts en dehors et relevés par une agrafe. Le corsage était à la Sévigné. Une robe de bal, en crêpe blanc, avait le corsage à schall par devant et formait par

derrière un petit collet. Ce collet était bordé d'une guirlande de pois de senteur, dont les tiges et le feuillage étaient en or et les fleurs en soie, des trois couleurs nationales. Au bas de la jupe se trouvaient deux rangs de palmes brodées en or et en soie. Des manches de tulle avaient quatre bouffans serrés par des rouleaux de satin.

Une autre robe de bal en satin blanc avait des manches longues en blonde, à poignets bordés de rouleaux de satin et d'une petite blonde. La garniture placée à la hauteur des genoux, se composait d'une rangée de plumes d'autruche et de marabouts entremêlés.

Une troisième robe de bal, en crêpe blanc, avait ceci de particulier, que des manches à la dona Maria, en blonde, étaient, dans la partie juste, froncées transversalement et à plis contrariés.

Une robe de soirée, en velours épinglé couleur grenat, avait des manches courtes, plissées à plis réguliers et recouvertes de pagodes en point d'Angleterre, retroussées en devant sur l'épaule par un nœud de ruban. La jupe était garnie d'un rouleau de satin qui faisait le tour presque entier, à la hauteur des genoux, et dont les deux bouts venaient, en remontant, se réunir à la ceinture du côté gauche; à ce rouleau était fixé un point d'Angleterre de près de six pouces de haut.

Enfin, le corsage d'une robe de satin couleur de bois, pour la promenade, était recouvert d'une espèce de canezous, ouvert par devant et boutonné.



PORTRAIT

DE

L'EMPEREUR JULIEN,

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

(Cet article est extrait d'un ouvrage inédit de M. de CHATEAUBRIAND, qui ne tardera pas à paraître et qui est intitulé : *Études historiques.*)

Julien avait des vertus, de l'esprit et une grande imagination : on a rarement écrit et porté une couronne comme lui. Il détestait les jeux, les théâtres, les spectacles; il était sobre, laborieux, intrépide, éclairé, juste, grand administrateur, ennemi de la calomnie et des délateurs. Il aimait la liberté et l'égalité, autant que prince le peut; il dédaignait le titre de seigneur ou de maître. Il pardonna dans les Gaules à un eunuque chargé de l'assassiner.

Un jour, on lui signala un citoyen qui, disait-on, aspirait à l'empire parce qu'il faisait préparer en secret une chlamide de

IV. 5

pourpre. Julien chargea l'officieux ami du prince légitime de porter à l'usurpateur une paire de brodequins ornés de pourpre, afin qu'il ne manquât rien au vêtement impérial. La loi défendait, sous peine de mort, de fabriquer pour les particuliers une étoffe de pourpre; un usurpateur était réduit, dans le premier moment de son élection, à voler la pourpre des enseignes militaires et des statues des dieux.

Maris, évêque arien de Chalcédoine, insultait Julien qui sacrifiait dans un temple de la Fortune. Julien lui dit : « Vieillard, le Galiléen ne te rendra pas la vue. » Maris était aveugle. « Je le remercie, répondit l'évêque, de m'épargner la douleur de voir un apostat comme toi. » L'empereur supporta cet accablant reproche.

Delphidius, célèbre avocat de Bordeaux, plaidait devant Julien, contre Numérius accusé de concussion dans le gouvernement de la Gaule Narbonnaise; Numérius niait les faits. « Qui ne sera innocent, s'écria l'avocat, s'il suffit de nier? — Qui sera innocent, répartit Julien, s'il suffit d'être accusé? »

D'autres avocats louaient Julien : « Je me réjouirais de vos éloges, leur dit-il, si vous aviez le courage de me blâmer. »

Un certain Thalassius était dénoncé par le peuple d'Antioche, comme exacteur et comme ancien ennemi de Gallus et de Julien. « Je reconnais, dit l'empereur, qu'il m'a offensé; c'est ce qui doit suspendre vos poursuites jusqu'à ce que j'aie tiré raison de mon ennemi. » Il pardonna à l'accusé.

Un homme vint se prosterner à ses pieds dans un temple, criant merci pour sa vie. « C'est Théodote, lui dit-on, chef du conseil d'Hiéraple, qui jadis demandait votre tête à Constance. — Je savais cela depuis long-temps, répondit l'empereur. Retourne en paix à tes foyers, Théodote. J'ai à cœur de diminuer le nombre de mes ennemis et d'augmenter celui de mes amis. »

Une femme plaidait contre un domestique militaire renvoyé du palais; elle n'avait osé l'assigner tant qu'il avait été en faveur. Celui-ci se présente à l'audience impériale avec la cein-

ture de son emploi; la femme se croit perdue, présumant que son adversaire est rentré en grâce : « Femme, dit Julien, soutiens ton accusation; le défendeur n'a mis sa ceinture que pour marcher plus vite dans la boue; elle ne peut rien contre ton droit. »

La publication du *Misopogon* tient à la même élévation de nature. A part l'orgueil cynique de cet ouvrage, un homme investi du pouvoir absolu, environné d'une armée de Barbares dévoués à ses ordres, un prince qui pouvait d'un seul signe faire exterminer ses insolens détracteurs, et qui se contente de tirer raison d'un libelle par un pamphlet, est un exemple unique dans l'histoire des peuples et des rois. César, dans l'*Anti-Caton*, n'eut à se venger que de la vertu, et il ne la put vaincre, même en joignant les armes à la satire.

Les *Césars* sont encore plus extraordinaires que le *Misopogon*. Quel souverain a jamais jugé ses prédécesseurs avec autant de rigueur et de supériorité. Jules César entre le premier au banquet des dieux : Silène avertit Jupiter que ce convive pourrait bien songer à le détrôner, et Jupiter trouve que la tête de ce mortel ne ressemble pas mal à la sienne. Vient Auguste, dont les couleurs du visage changent comme celles du caméléon; Tibère à la mine fière et terrible, et au dos couvert de lèpres; Caligula, monstre sur-le-champ précipité dans le Tartare; Claude, pauvre prince qui n'est rien sans Pallas, Narcisse et Messaline; Néron, une couronne de laurier sur la tête, une lyre à la main et qu'Apollon jette dans le Cocyte; ensuite des gens de toutes sortes, les Galba, les Othon, les Vitellius; Vespasien qui accourt pour éteindre le feu mis aux temples*; Titus qu'on envoie à la Vénus pudique; Domitien qu'on enchaîne auprès du taureau de Phalaris; Nerva, à propos duquel Silène s'écrie : « Vous autres, Dieux, vous laissez quinze années un monstre sur le trône, et ce vieillard affable et juste n'a

* Allusion à l'incendie du temple de Jérusalem et du Capitole.

pas régné un an entier! » Jupiter appaise Silène en lui annonçant que des princes vertueux vont suivre Nerva.

Trajan paraît : aussitôt Silène recommande à Jupiter de veiller sur celui qui verse à boire aux immortels. Que cherche Adrien? son Antinoüs? Il n'est point dans l'Olympe. Antonin, modéré, excepté en amour, s'arrêterait à couper en portions égales un grain de cumin. A la vue de Marc-Aurèle, Silène déclare qu'il n'a rien à lui reprocher. Survient un débat entre Alexandre et César, jouteurs de gloire. César affirme qu'il a effacé les grands hommes ses contemporains et les grands hommes de tous les siècles et de tous les pays. Que prétend Alexandre avec sa conquête de la Perse? Peut-il opposer quelque chose à la journée de Pharsale? Quel était le capitaine le plus habile de Pompée ou de Darius? Où étaient les meilleurs soldats. « Toi, Alexandre, tu as égorgé les citoyens de Thèbes, incendié les villes des malheureux Grecs; moi, César, j'ai conquis les Gaules, passé le Rhin, franchi l'Océan, sauté sur le rivage des Bretons. Tu as vaincu dix mille Grecs; j'ai défait cent cinquante mille Romains. » Alexandre, qui commençait à entrer en fureur, apostrophe Jupiter, et lui demande quand enfin ce babillard romain cessera de se donner des éloges. Il a triomphé de Pompée! Pompée, pauvre homme qui profita des triomphes de Lucullus! on lui donna le nom de grand par flatterie; mais pouvait-on le comparer à Marius, aux deux Scipions, à Camille? « Tu as battu Pompée, César? Pompée, si amoureux de sa coiffure qu'il ne s'osait gratter la tête que du bout du doigt! Tu ne soumis les Gaulois et les Germains que pour asservir ta patrie : fut-il jamais rien de plus impie et de plus détestable? Ne traite pas avec tant de dédain les dix mille Grecs que je me vis forcé d'accabler. Vous, Romains, qui à peine avez pu vous rendre maîtres de la Grèce dans sa décadence, vous qui vous êtes épuisés à soumettre un petit État presque ignoré aux beaux jours de l'Hellénie, que seriez-vous devenus s'il vous eût fallu combattre les Grecs unis et florissans? Il vous sied bien de par-

ler avec mépris de ma conquête de la Perse, fameux conquérans qui, après trois siècles de guerre, êtes parvenus, à la sueur de votre front, à vous emparer de quelques villages au-delà du Tigre! Moins de dix ans ont suffi à Alexandre pour dompter la Perse et les Indes. » La satire continue de cette manière impitoyable, haute et juste, jusqu'à Constantin, outrageusement traité par le restaurateur de l'idolâtrie; il le livre à la déesse de la Mollesse, qui l'embrasse, le revêt d'une robe de femme de diverses couleurs, et le conduit par la main à la Luxure. Après d'elle, Constantin trouve un de ses fils (Crispus) qui criait incessamment : « Corrupteurs de femmes, homicides, sacrilèges, scélérats, vous tous qui avez besoin d'expiation, approchez! avec un peu d'eau je vous rendrai purs. Si vous retombez dans vos fautes, frappez-vous la poitrine, battez-vous la tête : tout vous sera remis. »

Ici il y a triple calomnie et haine atroce : on ne reconnaît plus le souverain supérieur qui condamne les mauvais princes, et le grand homme qui juge ses pairs.

Julien était musicien et poète de talent : nous avons de lui deux épigrammes élégantes, l'une contre la bière, l'autre où l'orgue est décrit à peu près tel que nous le connaissons. Ses lettres sont instructives, quoique d'un style peu naturel*. En voici une où il y a trop de Néréides, de Grâces, de Nymphes, de lieux communs de mythologie, et qui ressemble assez à ces épîtres toutes fleuries de lis et de roses que le grand Frédéric écrivait à des gens de lettres, la veille d'une bataille; mais le sujet en est touchant et les descriptions agréables; elle nous apprend quelque chose d'intime de la vie et de la jeunesse de Julien. L'aïeule maternelle de Julien lui avait laissé une petite terre en Bithynie; l'empereur écrit à un ami dont on ignore le nom, pour lui en faire présent. Quel est le roi d'une province de l'empire romain qui ne croirait aujourd'hui déroger à sa

* Libanius prétend avoir atteint la perfection du style épistolaire, et il accorde la seconde place à Julien. Pline le Jeune offre le modèle de ce bel esprit élégant et recherché, imité par Julien et les Grecs de son temps.

puissance, démembrer le domaine de sa couronne, et compromettre la dignité de son sang, en offrant d'aussi bonne grâce l'héritage de sa grand'-mère à un ami ?

« La maison n'est pas à plus de vingt stades de la mer ; mais on n'y est point étourdi par le marchand, ou par le matelot ériard et querelleur. Cependant on y jouit des présens des Néréides, et l'on peut y avoir le poisson frais et palpitant. Si tu montes sur un tertre peu éloigné de la maison, tu verras la Propontide, ses îles et la ville qui porte le noble nom d'un empereur. Là tu ne seras point au milieu des algues, des mousses et des autres plantes désagréables et inconnues que la mer jette sur ses grèves, mais au milieu des saules, parmi le thym et les herbes parfumées. Couché un livre à la main, après une lecture attentive, tu pourras reposer tes yeux fatigués : la mer et les vaisseaux te seront un charmant spectacle. Dans mon enfance, ce lieu me plaisait, parce que j'y trouvais des fontaines qui n'étaient pas à mépriser, des bains assez propres, un potager et des arbres. Lorsque je devins homme, je désirai ardemment revoir ce lieu ; j'y suis maintes fois retourné en compagnie de quelques amis. Je m'y suis même assez occupé d'agriculture pour y laisser, comme un monument, une petite vigne qui donne un vin suave et parfumé. Tu verras dans mon clos Bacchus et les Grâces : la grappe pendante au cep ou portée au pressoir, exhale l'odeur des roses ; la liqueur dans le tonneau est déjà du nectar, si nous en croyons Homère. Tu me demanderas peut-être, puisque les vignes viennent si bien dans ce sol, pourquoi je n'en ai pas planté davantage ? Mais d'abord je ne suis pas un cultivateur bien habile ; ensuite les Nymphes tempèrent pour moi la coupe de Bacchus ; je ne voulais de vin qu'autant qu'il en fallait pour moi et mes convives, dont tu sais que le nombre n'est pas grand. Accepte donc ce présent, ô tête chérie ! il est petit sans doute, mais ce qui va d'un ami, à un ami de la maison, est très-doux, comme dit le sage poète *Pin-dare*. »

Les discours de Julien ont les défauts de la littérature du

temps ; mais celui qu'il adresse aux Athéniens , en partie purgé de ces défauts , montre avec quelle gravité il avait pu écrire l'histoire des Gaules et de la Germanie. Il est fâcheux que l'Apostat , dans deux panégyriques , ait si bien loué Constance , son persécuteur , et qu'il ait été si froid dans l'éloge d'Eusébie , sa bienfaitrice , et peut-être quelque chose de plus *.

Grand admirateur du passé , Julien a voulu faire remonter le vocabulaire dont il s'est servi aux jours classiques de la Grèce : assez souvent il habille à l'antique des idées modernes. On peut se faire une idée de ce contraste par un exemple en sens opposé. L'auteur des *Vies des grands hommes* a écrit en grec dans un idiome complet et vieilli , et il a été traduit en français dans un idiome incomplet et naissant ; d'où il est arrivé une chose assez extraordinaire : le génie de Plutarque était naïf , et sa langue ne l'était plus ; Amyot est venu , et il a donné à Plutarque la langue qui manquait à son génie. Mais Amyot échoue dans les *Morales* : le gaulois , qui s'était si bien prêté aux récits du biographe , n'a pu rendre les idées complexes et les expressions métaphysiques du philosophe.

De grandes imperfections balançaient dans Julien ses éminentes qualités : il gâtait son caractère original en copiant d'autres grands hommes , et semblait n'avoir de naturel que sa perpétuelle imitation. Il s'était surtout donné pour modèle Alexandre et Marc-Aurèle. Sa mémoire envahissait ses actions ; il avait fait entrer son érudition dans sa vie. Lorsqu'il renvoyait aux

* Cette princesse , aussi belle qu'humaine , dit Julien (*Paneg. Eus.*) , est représentée comme aimant les lettres , et pleine de compassion pour les malheureux : *in culmine tam celso humana*. On la voit protéger Julien , le défendre contre ses ennemis , lui fournir des livres , prendre pour lui tous les soins de la puissance et de la tendresse ; ensuite on la voit donner un breuvage à Hélène , pour la faire se délivrer de son fruit avant terme. Comment Eusébie , qui avait élevé Julien à la pourpre , et qui conséquemment ne semblait pas craindre son ambition ; voulait-elle le priver de postérité ? Eusébie était stérile ; Hélène n'était pas jeune , mais elle était féconde. Ces contradictions s'expliqueraient par la folie d'une passion. Dans cette hypothèse , Eusébie aurait désiré placer Julien sur le trône du monde , mais elle n'aurait pu souffrir qu'une femme , plus heureuse qu'elle , fût la mère des enfans de Julien.

évêques le traité de Diodore de Tarse, en faveur du christianisme, avec ces trois mots : *Anegón, egnón, categnón* : Ἀνέγνω, ἔγνω, κατέγνω : *J'ai lu, j'ai compris, j'ai condamné*; il rappelait mal le *Veni, vidi, vici* de César. Ses actes de clémence étaient peu méritoires, le dédain y ayant plus de part que la générosité. Léger, railleur, pétulant, questionneur sans dignité, d'une loquacité intarissable, il eût été cruel s'il se fût laissé aller à son penchant. Dans des emportemens involontaires, il s'abaissait jusqu'à frapper de la main et du pied les gens du peuple qui se présentaient à ses audiences. On pourrait soupçonner sa pudicité : bien que Mamertin assure que son lit était plus chaste que celui d'une vestale, il est probable, s'il n'est certain, qu'il eut des enfans naturels. Telle est la puissance d'un mot : le nom d'Apostat, donné à Julien, suffit pour flétrir sa mémoire, même aujourd'hui que nous sommes séparés de ce prince par quatorze siècles, et que tombent les institutions qu'il proscrivait.

L'antipathie de Julien pour le culte des chrétiens se fortifia de la haine que lui inspira le prince qui massacra son père, livra son frère au bourreau, et menaça long-temps sa vie : les anciens autels étant devenus les autels persécutés, Julien s'y attacha comme un caractère généreux s'attache à la patrie, à la faiblesse et au malheur; il voulut croire à des absurdités que sa raison condamnait; il employa son génie, comme les philosophes de son temps, à expliquer par des allégories le culte de ces divinités, personnifications des objets de la nature, ou passions matérialisées. La beauté des cérémonies du paganisme enchantait son imagination poétique, nourrie des songes de la Grèce : à la renaissance des lettres, au seizième siècle, quelques écrivains de la France et de l'Italie, ravis des belles fables, devinrent de véritables païens, et firent abjuration entre les mains d'Homère et de Virgile. Julien attribuait son salut à sa piété envers les dieux, qui l'avaient excepté seul de la juste condamnation prononcée contre la maison impie de Constantin.

Son aversion pour le christianisme se put augmenter encore du spectacle qu'offrait la société lorsqu'il parvint à l'empire. L'hérésie d'Arius avait tout divisé et subdivisé; ce n'était qu'anathèmes lancés et reçus : les catholiques mêmes ne s'entendaient plus; les évêques se disputaient des sièges, et le schisme ajoutait ses désordres à ceux de l'hérésie. Julien avait remarqué que les chrétiens sont plus cruels entre eux que les bêtes ne le sont aux hommes (c'est un auteur païen qui l'affirme.) Athanase fait la même remarque sur les ariens. Ces querelles dans toutes les villes, dans tous les villages, dans tous les hameaux, affaiblissaient l'empire au-dehors, paralysaient le pouvoir au dedans, rendaient l'administration périlleuse et difficile. Les juges et les gouverneurs n'étaient occupés qu'à réprimer les délits et les séditions des chrétiens. Le fameux George, évêque arien d'Alexandrie, persécuteur des païens et des catholiques, avait désolé l'Égypte par ses rapines et ses cruautés. Diodore, un de ses adhérens, coupait de sa propre autorité la chevelure des enfans chevelure que l'idolâtrie maternelle laissait croître en l'honneur de quelque divinité protectrice. Le peuple lassé se souleva, massacra George, pilla sa bibliothèque, dont Julien recommanda au préfet d'Égypte de rassembler soigneusement les débris. La folie des Galiléens, dit le même prince, dans sa lettre à Artabius, a presque tout perdu.

Julien, qui n'aurait pu reconnaître la vérité chrétienne parmi des hommes qui ne s'entendaient pas sur la nature du Christ, put donc croire qu'il supprimerait à la fois tous les maux, en étouffant toutes les sectes sous l'ancien culte : erreur d'un juge préoccupé qui prit les effets pour la cause, qui ne vit que l'extérieur des troubles, qui ne fut frappé que du mouvement à la surface et n'aperçut pas l'idée immobile reposant au fond de ces troubles. Une révolution était accomplie, un changement opéré dans l'espèce humaine.

LE PAPILLON.

(Ces vers inédits sont de M. le comte de MAISTRE, auteur du *Lépreux*, de la
Cité d'Aost.)

Colon de la plaine éthérée,
Aimable et brillant papillon,
Comment de cet obscur donjon
As-tu su découvrir l'entrée ?
A peine, entre ces noirs créneaux,
Un faible rayon de lumière
Jusqu'en mon cachot solitaire
Pénètre à travers les barreaux.
As-tu reçu de la nature
Un cœur sensible à l'amitié ?
Viens-tu, conduit par la pitié,
Soulager les maux que j'endure ?
Ah ! ton aspect de ma douleur
Suspend et calme la puissance ;
Tu me ramènes l'espérance
Prête à s'éteindre dans mon cœur.
Doux ornement de la nature,
Viens me retracer sa beauté,

Parle-moi de la liberté,
Des eaux, des fleurs, de la verdure.
Parle-moi du bruit des torrens,
Des lacs profonds, des frais ombrages
Et du murmure des feuillages
Qu'agite l'haleine des vents.
As-tu vu des roses éclore ?
As-tu rencontré des amans ?
Dis-moi l'histoire du printemps
Et les nouvelles de l'aurore.
Dis-moi si, dans le fond des bois,
Quand tu traversais le bocage,
Le rossignol à ton passage
Faisait ouïr sa douce voix.
Léger enfant de la prairie,
Fuis de ma lugubre prison ;
Tu n'existes qu'une saison,
Hâte-toi d'employer ta vie.
Loin du soleil et des zéphirs,
Entre ces voûtes souterraines,
Tu voltigerais sur des chaînes
Et n'entendrais que des soupirs.
Le long de la muraille obscure
Tu cherches vainement des fleurs :
Chaque captif de ses malheurs
Y traça la vive peinture.
Fuis, tu n'auras hors de ces lieux,
Où l'existence est un supplice,
D'autre lien que ton caprice
Et d'autre prison que les cieux.
Peut-être un jour dans la campagne,
Conduit par tes goûts inconstans,
Tu rencontreras deux enfans
Qu'une mère triste accompagne ;
Vole aussitôt la consoler,
Dis-lui que son époux respire,
Que pour elle seule il soupire ;



Mais , hélas ! tu ne peux parler.
Étale ta riche parure
Aux yeux de mes jeunes enfans ;
Témoin de leurs jeux innocens ,
Plane autour d'eux sur la verdure.
Bientôt vivement poursuivi ,
De fleur en fleur va les attendre ,
Feins de te vouloir laisser prendre
Pour les conduire jusqu'ici ;
Leur mère les suivra sans doute ,
Triste compagne de leurs jeux ;
Vole alors gaîment devant eux
Pour les distraire de la route.
D'un infortuné prisonnier
Ils sont la dernière espérance ;
Les douces larmes de l'enfance
Sauront attendre mon geôlier.
A l'épouse la plus fidèle
On rendra le plus tendre époux ,
Les portes d'airain , les verroux
S'ouvriront bientôt devant elle.
Mais , ô ciel ! le bruit de mes fers
Détruit l'erreur qui me console ;
Hélas ! le papillon s'envole...
Le voilà perdu dans les airs !



CONFESSIONS

D'UN HOMME DE COUR.

(Sous le titre de *Confessions d'un homme de Cour, contemporain de Louis xv*, MM. Dusaulchoy et Charrin ont publié un ouvrage, beaucoup trop graveleux sans doute, mais fort spirituel et fort amusant. Les extraits suivans sont pris dans la seconde édition qui a paru dernièrement.)

LES CHAMPENOIS.

Un sot dicton populaire qu'on répète depuis trop long-temps, accrédita parmi le vulgaire une prévention aussi injurieuse que ridicule et peu fondée, relativement aux facultés intellectuelles des bons et laborieux Champenois. Une observation à faire, c'est que l'origine même de ce dicton prouve que, dans l'occasion, les paysans champenois sont passablement rusés. Les moutons qu'ils élèvent forment une des branches considérables de leur commerce. Afin de l'encourager, on avait jadis établi qu'il ne serait perçu de droit d'entrée sur les bêtes à laine, que quand elles seraient *au nombre de cent*. Quel moyen em-

ployèrent les paysans champenois, pour éluder le paiement de ce droit? Ils ne firent jamais entrer à la fois que *quatre-vingt-dix-neuf moutons*, au plus, et quand les commis recommençaient à compter pour trouver le centième, le conducteur du troupeau disait en riant : « Comptez tant qu'il vous plaira, ça » ne fera jamais que quatre-vingt-dix-neuf, à moins que vous » ne preniez le berger pour faire cent bêtes. »

MOLIÈRE ET LE PRÉSIDENT ROSE.

Le président Rose avait une mémoire prodigieuse et une rare facilité d'improvisation. Il le prouva un jour, devant une compagnie nombreuse, en embarrassant beaucoup Molière. Celui-ci venait de faire jouer *le Médecin malgré lui*; Rose lui dit, du ton le plus sérieux : « La chanson *qu'ils sont doux, bouteille* » *jolie!*... n'est pas de vous.—Comment! elle n'est pas de moi! » vous voulez rire, je pense? — Non, et je soutiens que vous » l'avez prise dans un auteur ancien. — C'est ce qu'il vous se- » rait difficile de prouver. — Eh bien! vous allez être satisfait : » vous avez traduit cette chanson de l'épigramme latine que » voici : *Quam dulces, amphora amœna*, etc. » Rose récite l'épigramme en entier. Molière, confondu, ne peut articuler un seul mot pour sa défense.

Le président s'amuse un instant de l'embarras du poète; enfin, il avoue qu'il vient d'improviser cette épigramme et que nul auteur ancien n'a songé à la faire.

LAFONTAINE SOMNAMBULE.

Un jour, La Fontaine invite à souper deux de ses amis; quelques instans après, il rentre chez lui, oublie d'avertir sa femme de l'invitation qu'il a faite, et même, ne se sentant pas en appétit, ayant de plus envie de dormir, il va se coucher sans dire bonsoir à personne.

À l'heure du souper, les deux amis arrivent; M^{me} La Fontaine croit d'abord qu'il n'ont d'autre intention que de faire une vi-

site. Cependant, cette visite se prolongeant, on finit par s'expliquer, et l'on rit du bon homme. « Puisqu'il est au lit, qu'il y reste, disent les convives, on soupera sans lui. » Bientôt, en effet, on se met à table.

A peine a-t-on commencé à savourer les premiers mets que la porte s'ouvre; que voit-on paraître? La Fontaine, en bonnet de nuit, en chemise, sans bas, et n'ayant qu'un simple caleçon. Les yeux ouverts et pourtant n'apercevant aucun objet, il traverse la salle à manger, entre dans son cabinet, s'y enferme, y reste une demi-heure, puis reparaît, traverse de nouveau la salle, en se frottant les mains d'un air satisfait, rentre dans sa chambre et ne revient plus.

Sa femme et ses amis sont très-curieux de voir ce que notre fabuliste a pu faire ainsi renfermé au milieu des ténèbres. Ils entrent dans le cabinet; qu'y trouvent-ils? Une fable écrite d'une encre encore toute fraîche, qui atteste qu'elle vient d'être composée. Et quelle est cette fable? l'une de celles où le langage du cœur règne de la manière la plus naturelle et la plus touchante : celle qui unit, plus que toutes les autres, la grâce et la finesse au sentiment, en un mot, la célèbre fable des *deux Pigeons*.

Ce que je vous raconte n'est point une histoire faite à plaisir; c'est une tradition fondée sur le serment de témoins qui étaient généralement reconnus pour des hommes d'honneur incapables d'en imposer.



ROUTES EN FER SUSPENDUES.

Les ingénieurs anglais poursuivent tous les jours avec une nouvelle activité la recherche des améliorations et des perfectionnemens à introduire dans le système actuel des routes à rainures. Celle que vient de faire construire sir Christophe Hawkins, de Saint-Austrell à Peutew, est un des objets les plus curieux de ce genre que l'on trouve en Angleterre. Elle commence au pont de Saint-Austrell, traverse cette petite ville et la plaine voisine toujours sur un plan incliné, et aboutit enfin au port de Peutew. Elle est toujours couverte de chariots et de voitures de roulage. On y voit quatre chariots, attachés l'un à l'autre par des chaînes, rouler depuis Saint-Austrell, où deux hommes leur ont donné une impulsion peu violente. Ces chariots sont remplis de terre de pipe et de pâte de porcelaine. Leur rapidité augmente peu à peu ; et à deux cents toises de distance elle est égale à celle d'une malle-poste lancée au galop. Pendant l'espace de deux milles, cette rapidité se soutient, mais elle diminue ensuite graduellement en approchant de Peutew. Ainsi quarante ou cinquante tonnes de pâte de porcelaine sont transportées par jour, à raison de dix lieues par heure.

Mais une modification bien plus importante vient d'être appliquée à ce système ; les routes à rainures suspendues, dont

M. Dick est l'inventeur, offrent pour résultat de nombreux avantages. La route à rainures suspendues, au lieu de faire un circuit, suivra la ligne droite d'un lieu à un autre; et le terrain au-dessus duquel elle s'élèvera, pourra être cultivé comme à l'ordinaire. La dépense de la route à rainures suspendues sera moins considérable de moitié que celle de la route à rainures pratiquées sur le sol; la pente que l'on pourra lui donner augmentera encore la rapidité du trajet; une charrette pourra faire trente milles (10 lieues) en une heure, et une malle-poste soixante milles (20 lieues) en une heure. Dans le Monmouthshire (Galles méridionale) une route à rainures à plan incliné, mobile et agissant de lui-même, vient d'être pratiquée auprès de Swansea. L'inclinaison de la route à rainures est de deux pouces par toise : elle sert de point de communication au canal de Swansea d'une part, et aux mines de charbon de terre, propriété de la compagnie Landore, d'une autre. En deux minutes, dix tonnes (200 quintaux) de charbon de terre parcourent un demi-mille, ce qui équivaut à quinze milles (5 lieues) par heure; la compagnie pourrait ainsi faire partir 300 tonnes (6,000 quintaux) de charbon en deux heures.



M. MAHIEUX.

Qui connaît M. Mahieux? Tout le monde. Qui a vu M. Mahieux? Personne. Cependant, M. Mahieux a vécu, vit, ou vivra. Depuis huit jours, on rencontre partout des privilégiés qui ont dîné la veille ou dîneront le lendemain, avec M. Mahieux, parce qu'il y a des gens qui croient que c'est un mérite personnel que d'entrevoir une célébrité, et qui tiennent à connaître une bosse, si la bosse est illustre. La meilleure preuve de l'existence actuelle de M. Mahieux, c'est l'empressement qu'on met à le rechercher, parce qu'il est à la mode. Le fait est que les Tuileries, deux fois par semaine, Tortoni, tous les matins, et, chaque soir, le balcon d'un Théâtre royal, offrent la réalité de cette création burlesco-fantastique, connue généralement sous le nom de Mahieux. Chapeau haut, pointu et tapageusement incliné, habit bleu-clair, gilet de velours, surchargé de jabots, de brillans, et de plusieurs fonds-transparens; pantalon collant chamois; force breloques, chaînes, lorgnon, et dorures; le tout d'une hauteur de quatre pieds, appuyé sur une espèce de canne à tambour-major, et surmonté d'une protubérance monticulaire : voilà l'esquisse physique de M. Mahieux. Quant au moral, Mahieux est grivois, farceur, bon enfant, partisan de la charge, même contre sa bosse; mais il est tapageur, querelleur, mauvaise tête et terrible quand il a bu : témoin sa dernière querelle avec un garde-du-corps, qui mit tout le passage

des Panoramas en rumeur. « Bon dieu! monsieur le garde-du-corps, prenez donc garde, voilà deux fois que vous rabattez mon col de chemise avec vos bottes à l'écuyère... Aye! voilà que vous me crevez les yeux avec vos breloques, à présent.... Gare à vous! ou je vous mords les genoux, bon Dieu! » Et là dessus, Mahieux reçoit un vigoureux soufflet. « Monsieur le garde-du-corps, je crois que vous m'avez touché... Mais vous n'oseriez pas recommencer, vrai Dieu! » Et pan! Mahieux reçoit un second soufflet. « Vous ne m'en donneriez pas un troisième. » Et deux autres sont appliqués. « Vrai Dieu! s'écrie alors Mahieux courroucé, je me retire, garde-du-corps, car, vois-tu, je n'aime pas les querelles. »

Depuis cette époque, l'uniforme des gardes-du-corps était antipathique à Mahieux, qui cherchait toujours des tabourets pour sauter aux yeux de ces militaires, et il est persuadé que le gouvernement ne les a licenciés que pour les soustraire à sa fureur.

Malgré un caractère aussi bien fait, Mahieux a un travers, ce qui prouve que le travers est naturel aux humains, aux grands hommes comme aux petits bossus. Celui de Mahieux est de tenir à n'être point contrefait de naissance, mais par suite d'une vicissitude humaine, et voici comment lui-même raconte ce tragique événement. « Dans mon enfance, j'avais la fureur des moineaux, et mon père avait la fureur des chats. J'élevais beaucoup de moineaux, et mon père beaucoup de chats; mais souvent il arrivait que le ventre des chats du père servait de cage aux moineaux du fils. Pour remédier à cet inconvénient, j'établis le domicile de mes volatiles sur les toits, près d'une cheminée, où j'allais les visiter. Depuis quelque temps ils commençaient à goûter le repos si nécessaire au bonheur, lorsqu'un matin j'aperçois un des chats de mon père qui emportait un de mes moineaux. Furieux, je m'élance à sa poursuite, mais le pied me glisse, je roule et tombe dans la rue, d'une hauteur de quarante-cinq pieds. A trois lignes du pavé, j'étais encore aussi gaillard qu'un Hercule, mais quand ma poitrine donna, oh! alors, il y eût un tel renfoulement

qu'il en est résulté cette grosseur que je porte encore sur le dos. »

C'est M. Mahieux, qui, tous les premiers du mois, entre une heure et deux, met une clé rougie à sa porte, pour que le créancier ponctuel se brûle les doigts avant de toucher son dû.

Quant aux femmes, oh! Mahieux les adore. Dans un atelier de modes ou de couture, Mahieux est la coqueluche de toutes les grisettes. C'est que, comme le héros de Monnier, *il est un être bien aimable*. Mais, quoiqu'il aime les femmes, il ne les promène jamais, parce qu'il n'en a pas encore trouvé d'assez robuste pour le porter suspendu au bras. Du reste, amateur consommé du beau sexe, il le dévore à travers son lorgnon. « Bon Dieu! la belle femme! quelle jambe! — Oui, Mahieux, et quelle tête donc! — La tête, ça n'est pas de ma compétence; ou, bien apportez-moi une échelle et alors nous verrons. »

C'est encore Mahieux qui, la première fois qu'il vit Talma, disait : « Vrai Dieu! c'est un bel homme le tragédien; mais c'est dommage qu'il ait les bras si courts. C'est tout au plus si ses mains lui viennent jusqu'aux genoux. »

Accessible à tout ce qu'il y a encore de bon, de beau et de généreux, après la table et le sexe, Mahieux comprend le patriotisme. On l'a vu en juillet courir les rues et les carrefours bastillés. « Vive la liberté! vive la Charte, vive Dieu! criait-il vaillamment; moi j'm'en bats l'œil, nom d'un roi! on tire à hauteur de ceinture d'homme, ça ne me regarde pas. »

Et lorsqu'il franchissait les dalles du Louvre : « Bon Dieu! s'écriait Mahieux, en traînant un pistolet d'arçon comme un grand sabre, voilà des escaliers bien mal faits, car je me marche sur les mains et me crotte les ongles. »

Mais tout fatigue, même la gloire. Aussi quand on proposa à Mahieux, couché, souffrant dans son lit de quatre pieds et demi de long, de venir faire des barricades à Rambouillet. « Ah! dit-il, laissez-moi donc, avec vos barricades, j'en ai plein le dos. »

A. A.

(*La Silhouette.*)

UN DUEL A OUTRANCE.

Un cartel fut envoyé le 1^{er} juin dernier par le Dr. Smith, au Dr. Jeffries, et accepté par celui-ci. Le jour de la rencontre était fixé au 17, et la distance réglée à huit pas. Au jour indiqué, les parties se présentèrent sur le terrain, prirent leurs stations, et échangèrent leurs feux sans se blesser. Quelques tentatives furent faites alors par les seconds pour amener une réconciliation, mais le Dr. Jeffries déclara qu'il ne quitterait le terrain qu'après avoir perdu la vie, ou donné la mort à son antagoniste. Les armes ayant été rechargées et remises aux combattans, ils firent feu pour la seconde fois, et le Dr. Smith eut le bras droit facassé. Cet événement fit suspendre le combat pour quelques instans, jusqu'à ce que le Dr. Smith ayant rallié ses forces, déclara qu'il était prêt à mourir, mais aussi qu'il voulait continuer. Les pistolets furent repris pour la troisième fois. Le Dr. Smith tenait le sien de la main gauche; il fait feu, et blesse Jeffries à la cuisse. Le combat est encore suspendu; mais bientôt Jeffries revient de la faiblesse occasionnée par la perte de son sang. Les deux champions désirent également recommencer, et s'accordent pour rapprocher les distances. Couverts de sang, ils prennent position à six pieds l'un de

l'autre. Le signal convenu était d'un à cinq; les combattans font feu au premier mot et tombent à la fois, Smith mort, atteint d'une balle au cœur, et Jeffries mortellement blessé par une balle qui lui a traversé la poitrine; ce dernier n'a survécu que quatre heures à sa blessure.

Le Dr. Jeffries ayant vu tomber son adversaire, demanda s'il était mort, et sur la réponse affirmative faite à cette question, il déclara qu'il mourait sans regrets. Il dit avant d'expirer que Smith et lui avaient été élevés ensemble et qu'ils étaient intimement liés depuis quinze ans; il ajouta que Smith était un homme instruit et d'un caractère honorable. Jeffries, au moment où cette affaire a eu lieu, était engagé par une promesse de mariage à une jeune personne aimable et très-intéressante du Mississipi. Cette circonstance paraît avoir eu quelque rapport avec le duel. La fiancée est arrivée sur le terrain pour recevoir les derniers adieux de l'objet de ses affections. Il est difficile de décrire sa douleur, ses cris frénétiques, et de peindre l'effet qu'a produit cette scène sur ceux qui en ont été témoins.

(Courrier des États-Unis.)



CHRONIQUE.

16 OCTOBRE.

Véritable baromètre de la félicité conjugale, un journal anglais publie la statistique suivante des ménages de la Grande-Bretagne. « Femmes qui ont quitté leurs maris pour suivre les amis de ces derniers, 1,262. — Maris qui ont quitté leurs femmes, 2,387. — Couples séparés d'un commun accord, 4,120. — Couples en désaccord vivant sous le même toit, 191,024. — Couples se haissant cordialement, mais cachant leur haine mutuelle, 162,320. — Couples vivant dans une complète indifférence, 510,132. — Couples supposés heureux, quoiqu'il n'en soit rien, 1,102. — Couples qu'on peut considérer comme heureux, 133. — Couples véritablement heureux, 3. » Mariez-vous donc... en Angleterre.

— Quatre mille cinquante-cinq barricades ont été construites à Paris pendant les journées de juillet. La vingtième partie du pavé de la capitale, qu'on évalue à trois millions cent vingt-cinq mille pavés, a été bouleversée. Le repavage complet a coûté deux cent cinquante mille francs.

— Dans une brochure que M. Grégoire, évêque de Blois,

vient de publier sur la *liste civile*, un calcul établit que les sommes accordées à Georges III, roi d'Angleterre, pendant son règne, eussent suffi au traitement d'un président des États-Unis, depuis la création du monde jusqu'à deux mille ans encore au-delà de l'époque actuelle. Une seule année de la liste civile de Charles X eut suffi à l'entretien de la présidence des États-Unis pendant trois cent vingt ans.

— En voyant pour la première fois la figure de Louis-Philippe, où se lit l'avenir de la France, un chef de députation s'est écrié : « Enfin voilà donc un monarque dont la figure est une *vérité*. »

— Avant-hier, sur les boulevards, un marchand, jaloux de recommander ses rasoirs à la foule béante qui l'entourait, faisait leur éloge en ces termes : « Les rasoirs que je tiens à la main ont été fabriqués dans une caverne d'Andalousie, à la lueur d'un diamant. Ils coupent aussi rapidement que la pensée et brillent comme l'étoile du matin. Enfin, placez-les sous votre oreiller en vous couchant, et le lendemain vous vous trouverez tout rasés. »

— Les Baskirs prétendent posséder des livres noirs dont le texte, disent-ils, a été composé dans l'enfer. Selon eux, les interprètes de ces livres connaissent le passé, le présent et l'avenir, et entretiennent les liaisons les plus intimes avec les démons, auxquels ils peuvent ordonner l'exécution de miracles inouïs, par exemple d'obscurcir le soleil ou la lune, de détacher les étoiles du ciel et de les précipiter sur la terre, de soulever et d'apaiser à volonté des tempêtes, des ouragans, des bourrasques; en un mot, grâce au livre noir, le pouvoir de ces interprètes est sans bornes sur le démon. Ont-ils besoin d'argent? ils le font savoir au diable, et celui-ci vole aussitôt l'or et l'argent des riches pour en remplir la cassette de son maître. Un de ces magiciens est-il possédé d'un désir amoureux? le démon tout dévoué se met en campagne, et dépose bientôt à ses pieds l'objet de sa passion, que ce soit la fille du Grand-Mogol ou la plus belle esclave du Grand-Seigneur. Lorsqu'un inter-

prête des livres voit approcher sa fin, il confie les livres noirs à celui qu'il en croit digne; et bienheureux est son successeur, puisque les démons n'ont pas le droit de s'opposer aux ordres d'un homme qui possède les livres de l'enfer.

— La femme d'un coutelier de Sheffield a été exposée en vente par son mari, à l'un des derniers marchés, et a été adjugée à une personne des environs de Bradfield pour la somme de.... cinq shilings. Les voisins du coutelier ont dit à l'acheteur que c'était encore trop cher et qu'il avait été volé.

— Il y a quelques jours que Kean, étant à Manchester, éprouva subitement une attaque d'ophtalmie si violente qu'un message fut dépêché à Londres pour faire venir M. Douchez, son ami et son médecin. M. Douchez, en arrivant, trouva Kean jouant *Richard III*, et tellement privé de la vue qu'il lui était impossible de distinguer lady Anne d'avec son cousin Buckingham. C'est à la voix seule qu'il reconnaissait les acteurs.

— L'éléphant, dont tout Paris a admiré l'intelligence au Cirque-Olympique, vient de tuer M. Baptiste Bernard, son cornac; l'animal, sans doute aiguillonné trop fort en prenant son repas, l'a saisi avec sa trompe, lancé en l'air et quand le malheureux est tombé à terre, il lui a brisé les reins par la seule pression de son pied. Plusieurs spectateurs sont accourus au secours de M. Baptiste Bernard; mais il était trop tard.

— Le ministre de l'intérieur a commandé trois tableaux pour la chambre des députés. Le premier représentera Mirabeau faisant sa célèbre réponse au grand-maitre des cérémonies; le second, Boissy-d'Anglas en présence des assassins de Ferrand; le troisième, Louis-Philippe jurant la Charte devant les chambres assemblées.

— La souscription pour les blessés des journées de juillet ouverte au *Constitutionnel*, s'élevait, au commencement d'octobre, à la somme de 773,673 fr. 26 c.

— On écrit de Genève : « Lundi, 13 septembre, quatre Anglais, méprisant les observations de leur guide, et mal-

gré la quantité de neige nouvellement tombée, persistèrent à escalader le *Col du Bonhomme*, haut de cinq mille pieds. Ils partirent de Contamine vers onze heures, légèrement vêtus, sans vivres et avec un seul guide; mais la tourmente ayant bouleversé les neiges et effacé la route, ils furent forcés à se frayer un chemin en brassant la neige jusqu'à mi-corps. L'un des quatre voyageurs, M. Auguste Campbell, âgé de 29 ans, se sentit bientôt défaillir. Le guide le prit sur ses épaules; au bout de quelque temps, on s'aperçut qu'il était expirant. Rien n'a pu le rappeler à la vie. Les mêmes causes, augmentées par le chagrin et la terreur qu'il venait d'éprouver, occasionnèrent la même défaillance chez M. Richard Breker, âgé de 19 ans, beau-frère du défunt. Transporté dans un chalet voisin, il a expiré cinq minutes après. »





THÉÂTRES.

Odéon.—Dans l'espace de quelques jours ce théâtre a connu et le malheur et le bonheur, c'est-à-dire qu'une chute et un succès sont venus, à peu de distance l'un de l'autre, apporter un aliment à la curiosité blasée des spectateurs. Une tragédie en cinq actes et en vers, le *Roi fainéant*, n'a eu qu'une soirée d'existence. Un style prétentieusement descriptif, des situations fausses, nullement motivées, des caractères mal tracés, des souvenirs historiques mal à propos rappelés, ont justifié l'extrême sévérité du public. L'auteur du *Roi fainéant* avait voulu présenter dans toute sa vérité le tableau de l'éducation d'un prince confié à des prêtres, à des hommes intéressés à tromper, à abrutir leur élève, et il faisait allusion à une éducation toute récente. A chaque instant, c'était le rejeton d'une famille justement proscrite qui se trouvait mis en scène... Le parterre l'a bien compris, mais il savait en même temps que l'auteur de ces allusions cruelles avait été un pensionné de cette famille proscrite, un défenseur de l'absolutisme, et en refusant son indulgence, en renversant l'ouvrage, il a donné à l'homme une leçon que le poète dramatique n'aurait pas dû s'exposer à recevoir.

Mais oublions un terrible revers et parlons de la réussite, celle de la *Mère et la Fille*, drame en cinq actes et en prose de MM. Mazères et Empis. Il y a bien dans leur ouvrage

des ressemblances pour le sujet, pour les détails, avec la *Mère coupable*, avec le drame de M. Scribe, *Une Faute*, mais il y a aussi une foule de situations neuves et du plus grand intérêt. C'est une peinture vraie de l'intérieur de plus d'un ménage, c'est une grande et terrible leçon offerte aux femmes, aux jeunes gens trop disposés à traiter légèrement les liens les plus sacrés, aux maris, qui trouveront dans la conduite du personnage principal un exemple à suivre pour éviter le scandale d'un procès. On pleure à la représentation de ce drame, dont le succès sera sans doute des plus productifs pour l'Odéon; tout n'y tourne pas au drame, il y a des scènes fort gaies et surtout un personnage d'une originalité fort plaisante, d'une vérité parfaite. Il est représenté avec autant de verve que de talent par M. Ferville. M. Frédérick Lemaitre a créé dans cet ouvrage son premier rôle de comédie et avec le plus grand succès. Il y a beaucoup d'avenir dans cet acteur!

Nouveautés. — Singulier résultat des révolutions d'ici-bas! Il y a trois mois, on tremblait au nom de Napoléon; il était défendu de le prononcer, presque de l'écrire, et aujourd'hui sur tous nos théâtres on met sa vie en action, on fait son éloge, on le couronne... Fermez donc la bouche aux peuples, vous voyez que leurs mémoires ne sont ni ingrates, ni oublieuses!

Dans cette suite d'ouvrages que va nous offrir les actions de l'homme extraordinaire qui nous a gouvernés, le théâtre des Nouveautés s'est placé au premier rang. C'est l'enfance de Napoléon qu'il nous rappelle, c'est l'écolier de Brienne que nous voyons à quinze ans, déjà brave, grand, généreux, laissant deviner ses projets, percer son ambition. Avec autant d'esprit que d'adresse, presque toute sa vie se trouve passée en revue, jusqu'au jour funeste qui le vit partir pour le rocher de Saint-Hélène. Grâce au récit d'un songe, à d'heureuses réticences, tout a été possible aux auteurs et ils ont obtenu un succès complet auquel ils doivent associer Mlle Déjazet d'abord, puis l'administration qui a ajouté un nouvel intérêt à l'ouvrage par une mise en scène et un spectacle des plus curieux. On ne

saurait voir quelque chose de plus piquant, de plus spirituel que Mlle Déjazet sous les traits du maître futur de l'Europe. Nous la citons en même temps que MM. Masson, de Villeneuve et Gabriel, auteurs de l'ouvrage, parce que bien certainement ces messieurs ne lui refuseront pas un bon quart dans le succès qu'a obtenu *Bonaparte à l'école de Brienne*.

Vaudeville. — Ici nous retrouvons encore Bonaparte, mais non plus écolier, non plus âgé de quinze ans. C'est le jeune homme sorti des écoles, déjà lancé dans le monde, *Bonaparte, lieutenant d'artillerie*, puis plus tard devenu consul. La physionomie a changé et ce changement a été fait avec bonheur par MM. Ernest et Duvert.

Gaité. — Dans le grand mouvement politique donné à nos théâtres, la Gaité est restée fidèle aux vieilles traditions populaires et, sous le titre du *Logeur*, elle a offert à ses habitués le tableau d'une de ces maisons nombreuses à Paris où les ouvriers de la capitale et les étrangers trouvent un gîte pour la nuit à bon marché, et, le jour, des repas dont le *Gastronome* ne publierait pas les menus bien certainement. *Le Logeur* est de MM. Emile Vander-Burch, Masson et de Villeneuve, et il a été fort applaudi, bien que la peinture ait paru un peu triviale de temps en temps. Mais avant tout il faut-être vrai, et ils l'ont été.

Ambigu-Comique. — C'est Pigault-Lebrun qui vient d'obtenir un nouveau succès à ce théâtre, ses *Dragons et ses Bénédictines*, remises à la scène avec beaucoup de soin, ont fait autant de plaisir qu'il y a quarante ans et ce n'est pas peu dire.

Cirque-Olympique. — Au Cirque on a repris le *Mariage du Capucin*, mélodrame assez amusant de Pelletier Volmerange, et joué une pièce nouvelle de M. Valory, intitulée le *Feu du bivouac*. La reprise et la nouveauté ont obtenu un succès complet.

REVUE DES MODES.

Pour ne point redouter l'attiédissement du bon goût en France, pour réprimer toutes ces terreurs qui semblent présager un hiver sans luxe et sans parures, pour être convaincu enfin que jamais la mode n'eut de plus gracieuses recherches et l'industrie de plus heureuses inventions, il suffit aujourd'hui de parcourir les magasins Sainte-Anne. En voyant ces gazes si légères, ces riches tissus, ces nuances flatteuses, il devient impossible de ne pas sentir au milieu de tant d'élémens de grâce et de succès, que l'on aura bientôt des bals, des concerts, des fêtes; car quelle est la jeune fille qui ne désirera pas paraître sous un costume de bal déjà si séduisant à l'œil, et quelle femme assez peu coquette pour ne point vouloir se parer de ce velours dont le délicieux reflet doit être si favorable à ses charmes! L'assortiment de nouveautés qui se trouve chez M. Delisle pourrait seul conjurer les plus sévères déterminations de retraite et de simplicité, et nous nous plaisons aujourd'hui à donner un premier aperçu de tout ce que l'on trouvera cet hiver dans ces brillans magasins.

Manteaux.—Toute espèce de genres de manteaux se trouvent dans les magasins Sainte-Anne. Beaucoup sont en tissus de laine

croisée sur lesquels sont brochés des dessins formant colonnes et encadrant le tour du manteau. Sur des fonds brun, solitaire, lord Byron, sont des dessins verts ou bleus ; sur des fonds bleu ou vert, des dessins bruns. On voit aussi des carreaux de différents genres, les uns en diverses nuances, les autres rouges et noirs ; ces derniers sont traversés par des lignes noires qui se croisent dans le carreau. Les manteaux les plus élégans sont à fond uni encadré tout autour dans de riches dessins imprimés en relief, d'une couleur tranchante avec celle du manteau. Ils ont de grands collets descendant en pointes très-basses sur le devant, et terminés par un gros gland. Ces collets sont attachés à une petite pélerine ronde unie qui descend jusqu'aux épaules, ce qui obvie à l'inconvénient des plis qui partant du collet engoncent toujours la tournure. Sur ces pélerines retombe un collet évasé en velours noir et découpé en pointes : quelques-uns ont ces pointes entourées d'une petite torsade d'or.

Pelisses. — Jamais il ne parut pour cet emploi une plus belle étoffe que celle que nous avons vue chez M. Delisle. C'est un tissu en soie qui a la richesse du velours et rappelle les *gros de Tours* que portaient nos ancêtres. Les dessins et les couleurs en sont parfaitement appropriés. Nous citerons particulièrement une de ces étoffes d'un fond brun avec une large raie ponceau qui est d'un effet remarquable. Ces pelisses se feront avec un très-grand collet garni d'une haute frange.

Étoffes de soirée. — Parmi les plus élégantes nouveautés pour robes parées, nous avons distingué des satins à effets de rubans, et d'autres soieries dans lesquelles des dessins mats sentremêlent avec la plus heureuse harmonie dans des dessins satinés. Les velours surtout sont remarquables par un choix de couleurs des mieux entendues pour tous les genres de toilettes. Celle dite *immortelle* est tout ce que l'on peut comprendre de plus favorable à l'élégance et à la physionomie : c'est une véritable couleur de succès.

Robes de bal. — Celles qui sont confectionnées aujourd'hui ne peuvent être regardées que comme un échantillon de tout ce

que nous verrons cet hiver; mais leur bon goût en font déjà des modèles dignes de l'élégance parisienne. Ce sont des crêpes brodés avec une diversité remarquable de dessins et de nuances, des gazes semées de bouquets brodés en soie et or d'un genre tout-à-fait neuf, et des peintures en effet d'émaux tout différent de ce que l'on a encore vu.

Robes de fantaisie. — Dans ce genre on trouve la variété la mieux entendue. Un satin transparent, aussi souple et léger que la gaze, mérite surtout d'être distingué. Puis des gazes roses et bleues, parsemées de petites étoiles brodées en soie blanche brillante, sont des articles séduisants.

Tissus de laine. — La bombazine et le chaly sont toujours les plus jolies étoffes de ce genre. Elles offrent des dessins charmans, vifs de coloris et d'une délicatesse admirable. Celles fond blanc ont une élégance d'espect qui permet même d'en faire des robes de soirée. En général ce tissu est parfait par la facilité de son emploi. Il tient aussi un rang avantageux parmi tout ce que les magasins Saint-Anne nous offrent pour cet hiver. Ce que nous en avons cité aujourd'hui suffira pour les besoins du moment, et un peu plus tard on pourra y récolter encore mille gracieuses inventions qui sont pour la société un véritable trésor, et pour M. Delisle une source inépuisable de flatteuses approbations.



MEXICO.

Mexico présente certainement l'aspect d'une des plus belles cités que l'on puisse voir. Son air est pur, ses fontaines nombreuses, et ses couvens, ses églises, et mille autres magnifiques édifices, tels que l'hôtel des mines, la caserne de l'artillerie, la Maison de ville, seraient d'une beauté remarquable, même en Europe. Le palais, qui forme un des quatre côtés de la grande place, est un immense bâtiment construit autrefois pour servir de demeure aux vice-rois espagnols; sa façade, plate et commune, en fait sans contredit la maison la plus laide de Mexico. Le président, ainsi que les ministres, y ont leur logement et leurs bureaux; elle contient toutes les salles du gouvernement, la caserne générale, les deux chambres, l'hôtel de la monnaie, puis enfin la prison des voleurs, logés sous le même toit que ceux qui les font pendre. Devant le palais du président on voit, au milieu de la grande place, le *parian*, espèce de bazar percé de mille petite rues étroites et remplies de marchands. Habits, bottes, cuirs, rubans, chapeaux, draps, couvertures, laine, toile, coton, soie, dentelle, cristaux, fer, sellerie, porcelaine, tout s'y trouve, sans compter les pauvres écrivains publics assis sur les trottoirs, qui débitent leur encre et leur style fleuri, exposés à toutes les ar-

deurs d'un brûlant soleil. Tout le monde convient que ce bâtiment déjà vieux et d'une construction ignoble, nuit à l'effet général de la place; mais le gouvernement, qui en retire quatre ou cinq mille piastres de loyer, se refuse à le faire abattre. C'est encore sur la grande place que s'élève la cathédrale avec ses deux hautes tours carrées et leurs dômes en éteignoir. L'architecture de ce monument imposant réunit la largeur du style sarrasin aux délicatesses hardies de notre architecture gothique. L'intérieur est un grand vaisseau très-élevé, avec des bas-côtés en colonnades, comme toutes les églises du monde, au milieu duquel on distingue le maître-autel et son chœur. Aux grandes fêtes, l'or, l'argent, les pierreries, la soie et le velours brillent de toutes parts, et le service divin se fait avec une richesse et une magnificence auxquelles rien en Europe ne saurait être comparé. Comme il n'y a pas une chaise dans les temples du Seigneur, le sol est planchéié afin de préserver les fidèles de l'humidité. Les hommes se tiennent debout, et les femmes, même les plus riches et les plus élégantes, sont à genoux ou accroupies sur leurs talons. A la Havane, où l'on ne trouve pas non plus de chaises dans les églises, j'ai vu les élégantes y faire porter des tapis par leurs petits nègres en grande livrée, qui restent debout derrière elles pendant la célébration de la messe.

La ville est tapissée d'images de saints et de saintes, devant lesquelles aucun habitant ne passe sans ôter son chapeau. Le clergé n'a point une puissance aussi grande que pourraient le faire croire de pareils usages; mais il est très-respecté, et jamais un homme du pays ne passe auprès d'un moine ou d'un prêtre sans le saluer, ce qui n'empêche point ces derniers de fréquenter le théâtre, les maisons de jeux, et d'avoir des mœurs assez déréglées. Au Mexique, être prêtre ou moine est un métier comme un autre; ce sont du reste les gens les plus sociables et de meilleure compagnie que j'aie connus dans ce pays.

Non loin de la grande place se trouve le marché principal,

composé de mesures, mais abondamment pourvu de toute espèce de provisions, dont une grande partie arrive jusqu'à l'entrée de la ville par un canal navigable pour de petites embarcations qui vont prendre leur chargement sur les bords des deux lacs et sur les fameux jardins flottans appelés *chinampas*. Ces chinampas sont des masses de terre supportées par des radeaux autrefois flottans, mais aujourd'hui fixés, à l'entour desquelles on circule dans de longs arbres creusés en canots, que les Indiens mettent une merveilleuse adresse à conduire. Ils y cultivent avec succès des légumes et des fleurs qu'ils portent à la ville. Tout ce qui n'est point amené par ce canal, arrive sur le dos des bons Indiens, qui, malgré leur charge, font quinze et vingt lieues, toujours au pas de course, portant leurs fardeaux suspendus sur leurs épaules au moyen d'une courroie qui entoure leur tête et repose sur leur front. Ces pauvres gens habitent de petits bourgs aux environs, et viennent vendre ainsi le matin à la ville le produit de leur culture, pour remporter les objets de nécessité qu'il achètent.

Les alentours du marché sont toujours encombrés d'une foule agitée, au milieu de paresseux, de gens ivres, ou couchés par terre, se chauffant demi-nus au soleil. Tout ce bas peuple est disputeur, hargneux, criard, adonné à l'eau-de-vie, et voleur comme les pies, je crois par nature. Ses mœurs sont corrompues au dernier point, et il ne garde aucune espèce de retenue dans ses propos ni dans ses actions, même en public. J'ai entendu quelques voyageurs le comparer aux lazzaroni de Naples, mais je doute que le cynisme de ceux-ci égale celui de nos Mexicains.

On compte dans la ville dix-sept couvens d'hommes, quoique l'on ait dispersé les hospitaliers, et chassé les jésuites; plus dix-huit couvens de femmes. Les coutumes superstitieuses du pays en font autant de riches et magnifiques établissemens. Il eût été trop long de compter les églises : leur nombre est certainement au moins de trois cents. Mexico possède aussi une école des beaux-arts, une collection précieuse d'instrumens de phy-

sique et une autre des plus beaux plâtres d'Europe ; mais il n'y a que le voyageur curieux qui sache cela, et la poussière qu'il rapporte de ces musées déserts atteste le peu de cas qu'on en fait. Par compensation , le musée d'antiquités est riche et bien tenu , comme aussi le jardin botanique , qui possède le bel arbre le *maniflor*. On prétend qu'il n'y a que deux arbres de cette espèce dans le monde. Il porte une grande fleur qui représente assez parfaitement à l'œil complaisant une griffe de diable, ce qui lui a fait donner le nom de *maniflor*, fleur de main. Nous avons aussi quelques pensions de femmes , dans lesquelles on leur enseigne avec soin à prier Dieu ou à faire des confitures , et fort négligemment à coudre , à lire et à écrire. Les hommes ont aussi quelques collèges , où ils apprennent assez superficiellement le latin , la philosophie , la théologie , le droit-canon , la morale , la médecine ; mais en général le pays manque tout-à-fait d'instruction. Les Mexicains sont heureusement nés sans doute , mais extrêmement présomptueux , et ils arriveront difficilement à une haute civilisation.

A la sortie de la ville est la magnifique promenade appelée l'Alameda. C'est un jardin bien dessiné , et orné de cinq jets d'eau ; il est fréquenté à la chute du jour , lorsqu'on revient de Bucareli , longue avenue entourée de verdure et peu distante de là , où les hommes vont caracoler à la portière des voitures. On se promène ici tous les jours , les femmes en voiture et les hommes à cheval. Un sot usage ne permet point que jamais une femme comme il faut mette le pied à terre , ce qui jette de la monotonie dans ce genre de plaisir. Il est vrai de dire qu'il en coûte si peu pour avoir un cheval , et que les Mexicains sont tellement passionnés pour l'équitation , que les mendiants eux-mêmes ne vont jamais à pied.

Durant le carême et jusqu'au mois de mai , l'Alameda est abandonnée pour une autre promenade appelée Las Vigas. Rien de plus délicieux que cette promenade un jour de fête. Que l'on se figure une allée d'un quart de lieue de longueur avec une double rangée de grands tilleuls et de beaux saules ,

où se donnent rendez-vous mille voitures chargées de femmes élégantes, et une foule de cavaliers montés sur de petits chevaux pleins d'ardeur, qu'ils manœuvrent avec une habileté parfaite. A droite, la vue s'étend sur de riantes campagnes, embellies par les pittoresques cabanes des Indiens, avec leurs rosiers sauvages et les cannes qu'ils laissent croître dans ces terrains marécageux. A gauche, le canal dont j'ai déjà parlé, couvert de canots remplis d'Indiens et de gens du peuple, qui sont allés passer la journée au milieu des chinampas, et reviennent tout couronnés de fleurs, en dansant des boléros, et en chantant au son de leurs petites guitares les originales chansons du pays. Il faut avoir passé une journée aux chinampas pour concevoir toute l'émotion que causent ces lieux si pittoresques.

Il n'y a qu'un seul théâtre à Mexico, encore est-il fort misérable. La salle a la forme d'un fer à cheval très-allongé. Les principales familles de la ville y ont indispensablement une loge où elles viennent régulièrement tous les soirs, et qui leur sert de salon, car on ne reçoit nulle part. Chacun va là faire sa cour aux dames, et personne ne prend souci de ce qui se passe sur la scène. Le parquet est séparé en hautes et basses stalles bien distinctes, que l'on peut louer pour toute l'année. On a d'assez bons ballets, montés par M^{me} et M. Pautret, tous deux Français, et des boléros et des fandangos dansés avec la lubricité primitive. Quant à l'opéra, il est de toute nullité. Lorsque Garcia vint à Mexico, il voulut établir un théâtre italien; mais après de grands efforts, il y renonça. Les Mexicains n'étaient pas encore assez civilisés pour le comprendre; il dut se résigner à alterner sur le théâtre commun, avec la comédie, la tragédie et le ballet. Mais je ne pense pas qu'il ait toujours été très-content des spectateurs, car vingt fois je les ai entendus battre le petit briquet qu'ils ont toujours dans leur poche pour allumer leur cigarette de papier, au milieu de la plus belle cavatine du *Don Juan*, du *Barbier* ou d'*Abufar*. On fume au théâtre comme partout; et je ne sache guère que l'église et les assem-

blées législatives où il ne soit pas permis de fumer. Aussi est-ce chose plaisante durant les séances des chambres, que de voir tous les membres former une procession continuelle, et perdre la moitié des délibérations pour aller satisfaire à l'irrésistible besoin de fumer. J'ai connu un indépendant qui, fuyant le champ de bataille où il venait d'être blessé à mort, accablé de fatigue et privé de nourriture depuis quarante-huit heures, ne demanda à l'homme qui le rendait à la vie ni du pain ni de l'eau, mais un cigare. Les femmes, et je parle également des femmes du monde, fument aussi, même dans les rues ou dans leurs voitures; et c'est seulement depuis quelques années que celles qui se piquent de la dernière élégance ont abandonné cet usage, ou plutôt elles se cachent pour y satisfaire.

Les Mexicaines ne sont pas jolies, mais elles sont gracieuses, élégantes et toujours chaussées avec soin; leur petit pied est charmant, et elles se distinguent surtout par leur tournure. En ville, elles sont habillées à l'espagnole, avec la mantille et la robe courte de soie noire appelée *saya*; au théâtre, à la promenade ou dans les bals, elles portent toutes les étoffes connues en Europe, et il en est plus d'une qui ne cède rien en luxe, en coquetterie, et même en bon goût, aux Parisiennes les plus merveilleuses. Elles sont toujours coiffées en cheveux, avec d'énormes peignes, et les nattes aplaties sur les tempes. Il est bien certaines grandes occasions où quelques-unes s'avisent de porter des chapeaux à la française, qui viennent à grands frais d'Europe, mais elles sont si peu accoutumées à cette coiffure bizarre, qu'elle leur donne fort mauvaise grâce. Chez elles, à quelque heure que vous leur fassiez visite, vous les trouvez toujours en déshabillé d'une propreté plus apparente que réelle, et enveloppées dans un grand *pano de rebozo*, espèce de schall long qui se fait dans le pays, et dont elles se servent pour cacher le désordre de leur toilette. Les Mexicaines ont de l'esprit naturel, ou plutôt elles prennent facilement le jargon de la société; mais il en est peu qui soient en état de soutenir une conversation sérieuse. Il faut convenir que leur éducation est

tres-négligée. Elles passent leur vie dans l'oisiveté, à caqueter et à s'occuper de chiffons. Je n'ai connu que cinq femmes à Mexico qui parlassent plus ou moins bien français. Les plus habiles savent broder; mais elles jouent toutes de la guitare, qu'elles apprennent en naissant. Au Mexique, tout le monde, jusqu'aux lépros (dernière classe du peuple), sait jouer de la guitare. Le piano commence cependant à occuper les femmes du monde.

Le costume national mexicain est d'une extrême magnificence. Il consiste en un pantalon ouvert sur les côtés à partir du genou, une veste, un manteau très-commode, ressemblant assez à une chasuble de prêtre, et un chapeau à forme basse et à bords larges, le tout brodé sur les coutures en or ou en argent, avec un tel luxe, que ces costumes coûtent jusqu'à huit ou dix mille francs. Les Indiens et les gens du peuple ont seulement un caleçon de peau et une couverture faite dans le pays, appelée *sarapa*, dont ils se drapent avec une élégance qu'environnent beaucoup de fashionables; les jambes et le corps restent nus. Pour leurs femmes, une grosse chemise décolletée, un jupon d'indienne avec un tapalo ou mouchoir long dont elles s'enveloppent la tête, voilà tout leur accoutrement. Dans leur grande parure, cet habillement devient d'une élégance charmante. Une chemise très-fine, serrée au-dessous de la poitrine, et accusant toute la beauté de leurs formes, des manches courtes, des bracelets, de riches bas de soie à jours, des souliers de satin blanc, des jupons blancs bien brodés, avec des franges de couleur, laissant voir leurs belles jambes et leurs jolis pieds, dont elles sont très-vaines. Durant les temps plus froids, l'étoffe légère est changée contre un tissu de laine qui se fait dans le pays, tout bigarré des couleurs les plus saillantes et les plus vives. Quelques-unes vont jambes nues, en conservant néanmoins les souliers de satin blanc. Les plus riches portent des robes en mousseline, en soie ou en gaze. Du reste, point de corset, rien d'apprêté. Les cheveux, séparés sur le front, viennent se renouer en tresses mêlées de rubans de taffetas rouge; un pano de

rebozo en soie est placé sur la tête, et le plus long bout se joue sur l'épaule gauche et sur le bras, où il est jeté avec grâce. Joignez à cet ensemble une figure bronzée, vive, pétillante, des yeux de feu, des cheveux noirs comme du jais, brillans comme du satin, avec une tournure de fandango, et vous conviendrez qu'il n'y a pas dans le monde entier une grisette comparable à la grisette mexicaine, surtout si vous vous laissez prendre à son gentil parler enfantin et à ses airs de naïve pétulance.

La police municipale est confiée à des alcades, mais la justice est plus boiteuse ici qu'en aucun pays du monde, et les voleurs, qui sont innombrables, ne sont pas punis assez sévèrement. La ville est gardée la nuit par des *cerenos* naïvement armés d'une hallebarde, qui peuvent être comparés pour leur vieillesse et l'inutilité de leurs lanternes aux anciens watchmen de Londres. Les meurtres sont fréquens, parce qu'un Mexicain vous tue avec indifférence, pour vous prendre un écu plus à l'aise; et lorsque sur une grande route vous rencontrez deux cavaliers, vous pouvez dire que l'un des deux est un brigand, sans crainte de vous tromper beaucoup.

Les États-Unis Mexicains ne possèdent presque aucune manufacture; les beaux-arts et l'industrie y sont tout à fait arriérés, et se ressentent du mauvais goût, enfant de l'esclavage et de la paresse, mais les habitans ont le talent inné de l'imitation et une grande facilité à apprendre ce qu'on leur enseigne. Sans aucune notion du dessin ni de l'anatomie, ils savent faire en cire des figures, des fruits et même des portraits d'une extrême perfection. On ne trouve que chez eux ces corbeilles en fils d'aloës peints et ces tableaux en plumes de colibris qui excitent notre admiration. Ce qu'ils font de mieux, c'est l'orfèvrerie, quoiqu'un peu lourde, et les broderies de toute espèce sur drap et sur cuir. Les Mexicaines portent beaucoup de bijoux, et les équipages de cheval se brodent avec un luxe extraordinaire.

La vie que l'on mène à Mexico est très-uniforme. Le matin, tout le monde s'occupe de commerce; à deux heures, on dine,

les magasins et les boutiques se ferment, la ville devient déserte, il faut dormir ou périr d'ennui; à trois heures et demie, l'activité renaît, on retourne au travail; à six heures, tout commerce cesse, chacun rentre ou va à la promenade, puis, lorsqu'arrive la nuit, au théâtre, dans les mauvais lieux ou chez soi. Point de réunion, point de soirée : personne ne reçoit. Les hommes vont jouer des sommes énormes dans les mille maisons de jeux, qu'ils préfèrent à la société des femmes; les femmes courent à leurs intrigues, et au milieu de cette agitation monotone quelques familles seulement vivent heureuses et retirées.

(*Courrier des États-Unis.*)



LE BILLET DE GARDE.

Le jour où les officiers de la 2^e Légion de la Garde nationale rendirent leur visite au Roi, Sa Majesté leur ayant fait remarquer qu'il faisait partie de cette Légion, le capitaine de la 3^e compagnie du 1^{er} bataillon, sur l'arrondissement duquel se trouve le Palais-Royal, M. Em. Dupaty a eu l'honneur d'adresser à PHILIPPE I^{er}, le billet de garde suivant :

A SA MAJESTÉ LE ROI DES FRANÇAIS.

Sire, la poésie admet quelque licence ,
Et traite avec les Rois de puissance à puissance.
Jusqu'en votre palais fidèle à mon devoir,
Je dois faire des lois respecter le pouvoir.
Sans prétendre affecter une morgue hautaine ,
C'est pour les maintenir qu'on m'a fait capitaine ,
Et l'élu de la France à l'élu du quartier
Voudra bien pardonner d'avoir fait son métier,
Surtout lorsqu'il s'agit d'une auguste recrue.
Vous ne pouvez nier avoir pignon sur rue ,
Et ceux qui , près de vous , ont eu long-temps accès ,
Assurent que toujours vous fûtes bon Français.
Vous êtes électeur, vous êtes éligible ;

Vous payez même plus que le cens exigible.
Séparé du Palais par un mur mitoyen ,
Je connais vos vertus : vous êtes citoyen.
Or, de quatre-vingt-onze une loi salutare
Veut que tout citoyen soit soldat volontaire ,
Vous , notabilité de l'arrondissement ,
Puis-je vous oublier dans mon recensement ?
Je dois , faisant monter chacun à tour de rôle ,
D'un recensé royal enrichir mon contrôle.
On se plaint qu'avec vous j'ai mis trop de délais ;
On dit que je respecte un peu trop les palais ;
Qu'à tort entre les rangs j'admets des différences ;
On m'accuse d'avoir pour vous des préférences ,
Quoiqu'il soit bien permis d'en avoir pour les Rois
Qui sur l'amour du peuple ont fondé tous leurs droits.
De votre bouche enfin cette phrase est sortie :
« De votre légion , messieurs , je fais partie. »
Sire , vos moindres mots , recueillis dans les cœurs ,
Du temps et de l'oubli sont aisément vainqueurs.
Je vous prends donc au mot , l'équité le demande.
Vous commandez à tous , mais la loi vous commande :
Souffrez que votre nom , cher à vos défenseurs ,
Soit gravé sur la liste où j'inseris mes chasseurs.
Comme ils défilèrent fièrement la parade ,
Heureux d'avoir conquis leur Roi pour camarade !
Nous vous rendrons d'ailleurs le service léger ,
Et de tours j'aurai soin de ne pas vous charger ,
Lorsque , d'un peuple brave allégeant la souffrance ,
Vous serez nécessaire au bonheur de la France.
Quand vous viendrez au poste , on vous y bénira ,
Quand vous n'y viendrez pas on vous regrettera.
Nous pourrons exempter , cet emploi me regarde ,
Un Roi qui , pour son peuple , est tous les jours de garde.
Nous vous dispenserons même d'un remplaçant ,
Lorsque l'on est aimé l'on n'est jamais absent.
Le premier grenadier d'une époque guerrière ,
D'Auvergne , après sa mort , comptait sous la bannière ;

Et quand viendra l'appel, le plus brave de nous
Dira pour vous : « Présent !... » du moins, au cœur de tous.
Voulez-vous cependant que ce mot se prononce
Sans que la compagnie à son espoir renonce ?
Joinville dans nos rangs peut remplir ce devoir ;
Il répondra pour vous, et nous croirons vous voir.

Sa Majesté a daigné se rendre au vœu exprimé par le capitaine : le prince de Joinville fait maintenant partie de la 3^e compagnie, et vient d'être porté sur les contrôles en qualité de chasseur.



LE PALAIS DE JUSTICE.

Le Palais-de-Justice est, je crois, le plus ancien des monumens de Paris, dont l'histoire fasse mention : son existence remonte au-delà du temps où vivaient les Césars. Il fut la résidence du premier et de quelques-uns des rois de la troisième race, par l'un desquels il a été rebâti ; la tradition attribue à Saint-Louis la construction de plusieurs des vastes et tristes salles que l'on nous fit traverser. Celle où siège la cour de cassation porte encore le nom de ce prince. Le Palais a été une résidence royale jusqu'en 1731, époque à laquelle il fut abandonné au Parlement par Charles VII. Le temps et le feu ont fait leurs ravages accoutumés sur ce grand et ancien édifice ; et il en est résulté des réparations qui en font aujourd'hui un monument des progrès de l'architecture depuis les premiers jusqu'aux derniers temps de la civilisation en France.

Les cuisines de Saint-Louis, à quelques pieds au-dessous du sol, avec leur architecture sarrazine ; les cachots (prisons horribles et de l'étendue la plus bornée) et la *Conciergerie* qui servit de prison jusque dans la révolution ; la salle des procureurs ou des *Pas-Perdus*, qui règne sur l'étage inférieur, et qui fut rebâtie en 1630, sur les ruines de l'ancienne salle appelée la *Table de Marbre*, et ces immenses tours rondes, coiffées de

toits coniques, que l'on dit du treizième siècle, sont encore des monumens existans du bon vieux temps, curieusement mais peu harmonieusement combinés avec de modernes embellissemens. Le béfroï, *tour carrée de l'horloge*, élevé en 1370 par Charles V, renfermait dans sa lanterne la célèbre et terrible cloche dite le *tocsin*, anciennement investie du privilège exclusif de sonner dans les cas d'état et d'annoncer la mort des rois : elle a pris une affreuse célébrité pour avoir été l'une des deux cloches qui donnèrent le signal du massacre de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572.

Jusqu'à l'année 1787, l'entrée du Palais a été aussi effrayante que ses usages. Elle consistait en deux petites portes assez semblables aux guichets d'une prison, qui s'ouvraient sur la ruelle étroite, sombre et tortueuse, nommée rue de la *Barillerie*, réceptacle d'immondices, de crimes, de misère. A présent, l'entrée de ce monument est magnifique; les bâtimens qui encombraient la rue et la place de la Barillerie ont disparu; et devant la façade rajustée à la moderne, est une cour spacieuse fermée par une belle grille de fer ornée de piques dorées comme celles des Tuileries, et remarquable par la richesse de ses détails. Au milieu de la façade, un escalier conduit à la première galerie; et les figures allégoriques et banales de la justice, de la prudence, de la force, ornent, avec des colonnes doriques, l'*avant-corps* de l'édifice. Un grand et superbe escalier nous conduisit à la grande salle ou salle des procureurs, la plus vaste de France, et qui fut rebatie et peinte en 1622 par Jean de Brosse. Si elle n'a plus cet intérêt d'une extrême ancienneté qu'elle avait comme *table de marbre*, c'est toujours une pièce imposante. Elle a deux cent vingt-deux pieds de long sur quatre-vingts de large, et se divise en deux nefs, par un rang de colonnes et d'arcades qui supportent la voûte en pierres de taille. Irrégulière dans beaucoup de détails, ce défaut lui donne le mérite d'une antiquité semi-barbare dans laquelle l'imagination trouve toujours son compte, et ne l'empêche point d'être fort majestueuse. Elle est éclairée par de grandes fenêtres aux extrémités des nefs, et

par des œils-de-bœuf dans la voûte. C'est le rendez-vous des dévots, des victimes et des ministres de l'esprit de litige. Quels groupes! et quelles lumières, quelles ombres jouent sur leurs visages! Quels sujets pour Rembrandt! quelles études pour Callot!

Sur les différentes portes qui conduisent aux différens tribunaux sont inscrits leurs noms respectifs. La plus considérable de ces cours de justice est la cour de cassation, qui se tient sur l'emplacement de l'ancienne salle de Saint-Louis. La statue de la justice, placée au-dessus de la porte entre deux lions maigres et affamés, est l'emblème de l'appétit dévorant de cette déesse trop vantée, qui, de même que le juge de la fable, avale l'huitre, et laisse l'écaille à ses cliens bafoués. Cette pièce était une salle de cérémonie du temps de Louis XII, le seigneur conjugal de notre belle duchesse de Suffolk, sœur de Henri VIII. A propos de quelque fête publique donnée à l'occasion de son mariage mal assorti, ce prince, qui pouvait être le père de sa femme, aussi bien que de son peuple, fit réparer, décorer et richement dorer cette salle. Elle fut encore repeinte et redorée par Louis XIV, dont une flatteuse représentation sculptée en bas-relief sur la cheminée, le plaçait entre la justice et la vérité, deux de ses maîtresses les plus négligées. Cet ouvrage, ainsi que le beau crucifiement d'Albert Durer, qui décorait le siège du tribunal, ont disparu. La salle des enquêtes, le tribunal de police correctionnelle, la cour d'assises ou de justice criminelle n'ont rien qui les distingue des autres tribunaux; la rareté de l'air, l'abondance de la poussière, l'obscurité et les tristes associations, sont les attributs communs à tous.

Nous apercevions çà et là, en parcourant les coins et recoins de cette enceinte, quelque pâle et maigre nourrisson des lois, griffonnant sur un haut pupitre, près de la fenêtre poudreuse d'un enfoncement creusé dans l'épaisseur du mur; les ustensiles de son *ménage* temporaire mêlés à des piles de parchemins et à de vieux in-folios.

Après notre visite aux cours de justice, si peu connues et si

dignes de l'être des étrangers, nous entrâmes au dépôt des *archives judiciaires*. La partie de l'immense bâtiment destiné à cet usage se compose de trois longues galeries ou attiques, immédiatement sous le toit et au-dessus de la *grand' salle*. L'on arrivait à ces pièces par un escalier de pierre tournant, mystérieux, presque effrayant, et leur aspect n'était pas propre à dissiper les impressions tristes que leur approche faisait éprouver. La grandeur, le silence de ce dépôt, où les témoignages des crimes et des malheurs sont conservés; l'air épais et d'une chaleur accablante que l'on respirait dans un lieu très-fermé et placé près des gouttières du curieux toit de *terra-cotta*, joints aux formidables étiquettes qui pendaient à chacun des rouleaux de parchemin entassés sur les tablettes, se combinaient pour donner à la scène un sombre et terrible caractère. Ces archives sont une immense collection de registres, classés et arrangés dans un ordre admirable, qui prouve le temps que l'on a dû employer à ce travail dans ce terrible lieu, si semblable aux *plombs* des prisons d'état de Venise.

Dans ce monde de papiers accumulés d'âge en âge, une partie des secrets de l'histoire, encore ignorée de la postérité, se trouve renfermée. Et si une seconde révolution avait lieu en France, ces témoignages précieux en faveur de la première seraient sans doute respectés; car les changemens qui pourront être opérés par un peuple éclairé et libre, n'auront point le caractère de ceux qui furent obtenus violemment par les efforts désespérés d'esclaves brisant leurs chaînes: l'esprit de ceux-ci était la destruction; les autres tendront au contraire à la conservation. Je regrettai infiniment que la fatigue et la chaleur ne me permissent pas de consacrer plus de temps au contenu de ce dépôt. De toutes parts, on voyait les registres de la tyrannie, du meurtre, de la superstition, du fanatisme, de l'injustice. Le premier papier que j'examinai était intitulé *copie du jugement de Jean Châtel, 1594*. C'était le jeune assassin du meilleur des Bourbons, que les jésuites avaient poussé à cet acte sanguinaire. « Un jeune garçon, dit Henri IV dans une

» de ses lettres si naïves, nommé Jean Châtel, fort petit et âgé
 » de dix-huit à dix-neuf ans, s'étant glissé avec la troupe dans
 » la chambre, s'avança sans être quasi aperçu, et pensant nous
 » donner dans le corps du couteau qu'il avait; le coup ne nous
 » a porté que dans la lèvre supérieure du côté droit, et nous a
 » entamé et coupé une dent. Il y a, Dieu merci, si peu de
 » mal que, pour cela, nous ne nous mettrons pas au lit de meilleur
 » leure heure. »

Le petit garçon de dix-huit ans avait été instruit, par ses parens et ses instituteurs religieux, à croire que l'hérésie était un crime irrémissible, et que, le roi n'étant pas réconcilié avec l'église véritable, il pourrait, lui Châtel, expier tous ses péchés (tous ses péchés! à dix-huit ans!), en détruisant le royal hérétique. Il parait que son tempérament ardent et mélancolique avait été encore excité par une retraite que les jésuites lui firent faire au collège de Clermont. Enfermé là, dans la *chambre de méditation*, les images épouvantables de l'enfer peintes sur les murailles, et qu'une lumière douteuse et sépulcrale rendait plus effrayantes, achevèrent d'exalter cet esprit faible et passionné. Henri en fut quitte pour la perte d'une dent; mais la victime fanatisée de la fraude monacale fut écartelée, ses parens bannis, son précepteur pendu et brûlé. La maison où naquit ce malheureux, en face du Palais-de-Justice, et dans laquelle sans doute il avait joui de la gaité insouciance de l'enfance, fut rasée; et enfin l'on chassa les jésuites du royaume par arrêt du Parlement, et ce fut le seul résultat avantageux, soit du crime, soit du châtement.

La mort horrible de ce pauvre enfant fait un étrange contraste avec l'impunité des nobles et des gentilshommes de la cour de Henri (qui s'étaient rendus souvent coupables de meurtre), et les propres attaques de ce roi sur la vie, les propriétés, la paix des citoyens qu'il avait coutume d'assaillir, dans ses folies de jeunesse, avec son cousin Henri III et d'autres *raffinés d'honneur* et nobles spadassins, faisant profession *d'assassiner pour leur compte et pour celui des autres*.

Dans ces salles se trouvaient aussi les procès de Ravaillac et de Damiens. Mêmes crimes, mêmes résultats. Les noms seuls de ces documens navraient le cœur et glaçaient le sang dans les veines. Comment se fait-il que dans ces bons vieux temps où le préjugé en faveur des rois leur attribuait une origine divine, on ait si souvent attenté à leur vie? Les premiers rois de France sont rarement morts naturellement. Et les plus adulés de ces souverains modernes périssaient violemment, ou n'échappaient qu'avec peine aux poignards des assassins!

Près des pièces du procès de Damiens est une vieille boîte contenant son habit, l'habit qu'il portait quand on l'arracha de son cachot pour être.... Mais il ne faut pas s'arrêter sur de tels sujets. Dans la même boîte était la corde avec laquelle le comte de (j'ai oublié son nom) échappa de la Bastille. Quelles singulières reliques!

Le procès de l'innocent et infortuné Calas et de sa famille, ces victimes du fanatisme, est également conservé dans ces archives. Leurs souffrances et la réhabilitation subséquente de leur honnête renommée sont des monumens de la bienveillance, du courage moral, de la charité chrétienne de Voltaire, que les calomnies des prêtres et des parlementaires, tels que ceux qui contribuèrent à l'exécution de Calas sur la roue, ne détruiront jamais. Avec de tels documens entre les mains, Voltaire pouvait bien répéter dans tous ses ouvrages et crier des bords de sa tombe : *Ecrasez l'infâme superstition*. En France elle est écrasée, et pour toujours. La vraie religion, la religion de paix, de bonne volonté, triomphe sur ses débris; car avec elle sont abolis les roues, les tortures, les images de l'enfer, les supplices cruels, opprobre d'une société civilisée, fléaux de l'humanité.

Les *instructions contre Cartouche* et quelques atroces ordonnances du facétieux héros de nos romans modernes, Louis XI, attirèrent aussi notre attention; mais, lasse de corps et d'esprit, je désirai terminer notre examen. On nous proposa alors de monter, du lieu étouffé et triste où nous étions,

sur le comble du Palais, d'où l'on découvre un panorama très-étendu, qui, pour l'intérêt moral et matériel, a bien peu de rivaux. Les vieux toits coniques du bâtiment lui-même, les antiques clochers des églises voisines, la tour du *tocsin*, celle de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, la place de Grève et le marché aux fleurs, s'apercevaient autour de nous : c'étaient des monumens de siècles passés, de même que ceux qui précédèrent le déluge; théâtres aujourd'hui des plus terribles souffrances et des plaisirs les plus simples et les plus doux ! La vue des anciennes parties de Paris, prise de ce point élevé, donne la plus juste idée de ce qu'il était au moyen âge. La domination ecclésiastique se montrait partout : les tours superbes, les clochers s'élevant sur des labyrinthes de ruelles sombres et fangeuses, étaient les images fidèles du pouvoir et de la splendeur du clergé, de la dégradation et de la misère du peuple.

De cette région de lumière, nous descendîmes par des escaliers de tourelles escarpés et tortueux, et des passages coupés dans les murs, et nous nous trouvâmes enfin, à notre grande surprise, dans la plus ancienne et la plus intéressante partie du bâtiment, la *sainte chapelle*; monument historiquement curieux, et l'un des plus beaux restes de l'art, tel qu'il était au treizième siècle.

* A l'époque florissante de la féodalité, chaque petit baron avait, dans l'enceinte de son château, une chapelle décorée de l'épithète de *sainte*. En 1242, Louis IX, dans sa piété et sa munificence, résolut de faire bâtir au centre de son palais une nouvelle *sainte chapelle*, digne des reliques sacrées qu'il avait achetées la même année de l'empereur Baudouin, au prix énorme de 100,000 francs. Il existe un catalogue de ces reliques. La plus précieuse de toutes était la couronne d'épines portée par notre Seigneur dans sa passion. Quand elles arrivèrent en France, en 1239, le roi, le comte d'Artois et un cortège royal, les conduisirent nu-pieds et processionnellement à Paris. Quand elles eurent été déposées dans leur châsse, on les plaça dans une *station* ou chapelle temporaire à l'abbaye

St-Antoine. Un édit du saint roi, qu'il commanda au clergé des différentes églises, monastères, etc., d'y porter leurs reliques, pour rendre hommage à la sainte couronne. L'ordre fut exécuté, et les prélats, les abbés, les prêtres, dans leurs plus magnifiques vêtemens, se présentèrent avec leurs châsses devant le grand autel de la station. L'abbé et les moines de Saint-Denis furent les seuls qui n'apportèrent rien, et ils donnèrent pour raison qu'ils possédaient eux-mêmes la sainte couronne. Dépouillé de ses habits royaux, les pieds nus, et n'ayant qu'une simple tunique de laine, St-Louis porta ensuite la couronne au palais royal, et la déposa dans l'ancienne chapelle de St-Nicolas, sur l'emplacement où la nouvelle chapelle existe encore. La partie supérieure de l'édifice, qui portait le nom de la sainte couronne, était réservée exclusivement au roi et à sa cour. La partie inférieure, dédiée à la Vierge, était destinée aux habitans ou serviteurs du palais; car, dans ces temps pieux mais aristocratiques, les rois, les barons, les abbés, auraient cru déroger à leurs dignités de droit divin, s'ils avaient prié Dieu sur le même sol et au même autel que les vilains.

Au seizième siècle, le vol d'un moreeau de la vraie croix dans cette chapelle, mit tout Paris en rumeur. Il se trouva que le larron était le roi (Henri III), qui avait engagé cette relique aux Vénitiens pour une somme d'argent considérable, et l'affaire en resta là.

La chapelle, telle qu'elle est maintenant, dépouillée de tous ses ornemens, est un des plus beaux et des plus nobles édifices que j'aie jamais vus. La voûte, les fenêtres peintes, les sculptures en bois de chêne, la légèreté, l'élégance de ses formes d'un véritable style arabe, paraissent une étrange anomalie pour le temps où elle a été construite.

(La France en 1829 et 1830 par lady Morgan.)



LE PÉLERIN,

LÉGENDE LORRAINE.

Or, c'était le 13 décembre de l'an de grâce 1393; il était nuit close, et la neige tombait à gros flocons. Le vent d'automne sifflait âpre et glacial; le couvre-feu sonnait au beffroi de la ville, et partout les lumières s'éteignaient. N'étaient les derniers tintemens de la cloche lente et monotone, les abois des chiens errans et les cris de l'orfraie, le calme semblait régner partout.

Cependant le riche orfèvre Robert, chambellan de sa corporation et bourgeois de la ville, ferme avec soin ses contrevents, dans la crainte qu'on ne s'aperçoive qu'il veille encore, et puis tout tremblotant, et les doigts rouges de froid, il vient s'agenouiller auprès de la cheminée au large manteau.

Assise à côté de son père, sur une escabelle de bois, la gente Alix, la perle de Nancy, à la lueur d'une lampe de cuivre suspendue aux poutres du plafond, ouvrage à grande hâte un chaperon de velours noir pour la fête du lendemain.

» Par Notre-Dame-des-Sept-Douloirs! quel froid glacial!
» Quel temps horrible! Que j'ai compassion grande des
» pources souffreteux exposés, à icelle heure, à l'ire et fureur

» du seigneur Boréus, sans abri pour passer la nuitée! »

En ce moment la bise souffla plus fort, la porte craqua, des soupirs se firent entendre, qu'on aurait achetés à grand prix dans une confrérie de pénitens noirs. »

« Octroyez céans l'hospitalité pour icelle nuit à un pource
» pèlerin. J'ai souffrance et grand' peine; le froid hibernial
» m'a saisi, si très-fort que vais à coup sûr passer de vie à trépas,
» si en pitié ne me prenez, et ne me faites recueil. »

La benoîte Alix s'empresse de tirer les verroux, et d'ouvrir l'huis qui crie sur ses gonds.

Alors entre dans la salle basse un pèlerin pâle et défait. Un chapeau à larges bords couvre à demi son visage.

Maître Robert a fait asseoir son hôte dans le grand fauteuil auprès de l'âtre; la chaleur le ranime, ses forces renaissent.... et alors, par intervalles, ses yeux noirs et perçans semblent jeter des flammes. Alix tremble en le regardant.

« Fille, avise à ce que devoirs de l'hospitalité soient promptement remplis; prépare des alimens. »

— « Gentille damoiselle, veuillez ne me servir aucuns mets
» salés; car, étant ès-mains des mécréans, ai fait vœu d'être,
» dix ans durant, sans manger nourriture salée, si donné m'é-
» tait de mirer cor une fois terre de France. »

— « Bien! bien! a répondu le bon orfèvre tout ému; sera
» fait comme postulez, seigneur pèlerin. »

Point d'alimens salés! se dit Alix; et d'étranges soupçons lui vinrent à l'esprit. Elle se rappela les récits de sa noble marraine.

« Oui, mon enfant, Satanas est friand de jolis minois.
» Souventes fois il s'introduit dans les maisons pour y causer
» des maléfices et séduire les jeunes filles. »

Sa marraine lui avait souvent dit cela.

Et puis, Alix savait que le sel étant chose sainte, les sorcières et les demons ne pouvaient en manger.

Alix s'avisait de saupoudrer de sel au lieu de farine, une tourte qu'elle avait préparée à la hâte pour l'hôte de son père.

A peine le pèlerin a-t-il approché ce mets de ses lèvres que l'expression de la rage et de la fureur se peint sur toute sa figure; ses dents s'entre-choquent avec violence, et sa gorge laisse échapper des mots inintelligibles. Il s'évanouit en un tourbillon de flammes et de fumée bleuâtre, et alors un bruit éclatant comme une mine qui saute, ébranle toute la maison.

Se signant avec respect, l'orfèvre Robert et sa fille tombent à genoux et remercient Dieu, le père, de les avoir tirés, d'une manière si mirifique, des griffes de Satan, le grand Diable d'enfer.

Le lendemain, Alix appendit nombre de chapelets merveilleusement ouivrés devant l'image de la mère de Dieu; et le riche orfèvre fit don à la chapelle de beaux écus d'or à la couronne, afin que chaque année on chantât une messe en mémoire de la délivrance miraculeuse de sa chère fille.

Et l'on montre encore à Nancy, près des anciens remparts, la maison de l'orfèvre Robert; et dans la salle basse on voit une marque noire qui n'a jamais pu être effacée; et cette marque noire, au dire des anciens du pays, désigne la place où Satan disparut.

(*L'Aigle.*)



CHRONIQUE.

23 OCTOBRE.

Un joueur de gobelets, a failli, la semaine dernière, faire couler le sang, dans Boulogne. Il avait établi son quartier-général au milieu de la rue de l'Écu; une certaine quantité de curieux s'étaient rassemblés auprès de lui, et, selon la coutume, s'étaient religieusement rangés autour de son établissement ambulante. Tout-à-coup, un Anglais vient se placer parmi les spectateurs. Comme il sortait un peu des rangs et dérangeait la symétrie ordinaire, le prestidigitateur le pria de se retirer en arrière. Cette invitation déplut au gentleman et une altercation assez vive s'ensuivit. L'Anglais alors, loin de rentrer dans les rangs, vint se placer au milieu du cercle, et sembla défier le pauvre joueur de gobelets. L'assemblée se mit en rumeur et commençait à prendre fait et cause pour ce dernier, quand deux autres Anglais vinrent également se placer dans le cercle, en faisant retentir la rue de leurs *goddem!* et le frêle appareil du charlatan, de leurs coups de poings multipliés. Malheureusement, ils laissèrent échapper quelques impertinences contre la nation française; plus malheureusement encore il se trouva là quelques Français qui les comprirent et donnèrent à l'assemblée une traduction exacte des mots proférés. Il n'en fallut pas davantage pour exciter l'indignation des assistans; on

en vint bientôt aux coups. D'autres Anglais arrivèrent, d'autres Français les suivirent, et la mêlée était devenue générale, quand enfin des gardes nationaux vinrent s'interposer et séparer les combattants, au prix de quelques coups qu'ils voulurent bien recevoir sans les rendre, pour la pacification générale.

— Dans une des batteries d'Alger, on a trouvé le canon en bronze à la volée duquel fut attaché M. Levacher, consul de France, lors du bombardement de la ville par Duquesne, en 1683. Par un rapprochement assez singulier, le vaisseau qui a rapporté cette pièce à Toulon porte le nom de *Duquesne*. Le canon, conservé comme trophée de la prise d'Alger, sera donné au port de Toulon, dont l'amiral Duperré était préfet maritime lorsqu'il fut appelé au commandement de l'armée navale d'Afrique.

— Il résulte des recherches de la commission des récompenses nationales, que les trois journées de juillet ont coûté la vie à plus de 1,200 citoyens; que 311 ont été blessés de manière à éprouver une incapacité totale de travail, et 3,564 un incapacité temporaire.

— Depuis la mort de Georges IV, les liens qui unissaient la famille royale d'Angleterre se sont beaucoup resserrés. Guillaume IV réunit fréquemment à sa table tous les membres actuels de la famille royale, au nombre de onze, chose qui ne s'était jamais vue sous le dernier règne.

— La douane de Liverpool a reçu, il y a quelques jours, une lettre contenant 2 liv. 3 shillings pour acquitter, disait l'auteur de cette lettre, un droit qu'il avait escamoté trente ans auparavant. « J'ai succombé, ajoutait-il, aux remords qui me poursuivaient. »

— On annonce, comme devant paraître incessamment à l'Opéra-Comique, un jeune comédien allemand d'un talent assez original. Ce jeune artiste n'est point chanteur et possède cependant une voix de contralto-fausset qui lui permet d'imiter les plus célèbres cantatrices italiennes. Sous le costume fémi-

nin, il a, dit-on, tout le charme et toutes les grâces d'une jolie femme.

— C'est dans les journaux anglais que les Parisiens ont appris combien l'on consommait journellement de beurre, de légumes, etc. dans les cuisines des Tuileries. Aujourd'hui, à en croire l'*Advertiser* de Manchester, l'ex-famille royale ne consomme pas moins, à Lulworth, par jour, de 400 œufs, 50 livres de poisson, 80 livres de beurre, des volailles et des lapins par vingtaines, non compris le veau, le bœuf, le mouton et la venaison, dont la consommation est incroyable.

— A l'une des dernières audiences du tribunal de police correctionnelle, l'huissier fait observer à Didion, plaignant, qu'il a ôté son habit et que ce costume n'est pas convenable. Didion répond avec fierté : « Un habit ! j'en ai pas, parce que, voyez-vous, j'suis Français, et les Suisses me l'on déchiré z'avec leurs balles, quand j'nous avons battu le 29 pour défendre la liberté z'et l'honneur. »

— Un jour, un Anglais vint chez Carle Vernet et demanda comme une faveur à cet artiste de dessiner une esquisse de cheval sur son album. Carle prit ses crayons ; le trait fut rapidement achevé : quelques minutes avaient suffi pour faire piaffer, hennir un cheval sur l'étroite feuille de vélin. L'Anglais satisfait demanda le prix du dessin. « Ving-cinq louis, dit Carle en souriant. — Vingt-cinq louis ! goddem ! vous n'avez seulement pas travaillé un quart-d'heure. — Comment ! un quart-d'heure ! s'écrie Carle à son tour : il y a trente ans que je travaille à votre cheval. » L'artiste avait raison : mais l'Anglais en fut quitte pour la peur : le peintre français refusa son or.

— Il n'y a pas long-temps qu'un autre peintre fit le portrait d'un musicien. Au moment où quelques amis agitaient la question de ressemblance, vint à entrer l'enfant du musicien, qui s'écria en présence de l'artiste. « Ah ! mon papa, tiens, voilà mon papa ! » Le peintre ne se sentit plus de joie, jusqu'à ce qu'un ami demandant à l'enfant où il trouvait la ressemblance, celui-ci répondit : « Monsieur, c'est dans le violon. »

THÉÂTRES.

Académie royale de musique. — Gâté depuis long-temps par le public, M. Scribe ne se gêne plus avec lui, et, Dieu sait quels ouvrages il nous a présentés! Cependant aucun d'eux ne saurait être comparé au nouvel opéra ou prétendu opéra pour lequel l'Académie royale vient de faire tant de dépenses. *Le Dieu et la Bayadère*, n'est autre chose que le conte de La Fontaine, *la Courtisane amoureuse*, composition plus que licencieuse, que l'on ne s'attendait guère à voir mettre en scène, avec certaines indications, certains détails bien placés dans l'original, mais peu convenables au théâtre. On s'est montré cependant fort indulgent pour ces défauts, pour ces inconvenances et, l'on ne s'est occupé que du magnifique spectacle que l'on avait déployé à l'occasion de cet ouvrage. Rien de plus gracieux, de plus voluptueux en effet que les danses des bayadères, surtout que les pas exécutés par les deux rivales entre lesquelles l'opéra se partage, c'est-à-dire par Mlles Taglioni et Noblet. Elles seules suffiraient pour donner à la production de M. Scribe toute la vogue d'un chef-d'œuvre, si M^{me} Damoreau-Cinti n'y contribuait par sa voix si pure et si fraîche, ainsi que MM. Levasseur et Nourrit. La musique de M. Auber gagne à être chantée par de pareils artistes, bien qu'on l'ait généralement trouvée gracieuse et légère.

Comédie-Française. — Autant les auteurs de la *Mère et la Fille* avaient été heureux à l'Odéon, autant ils ont été malheureux à la Comédie-Française. La *Demoiselle et la dame* est en effet bien loin de valoir leur premier ouvrage. On pouvait croire que ces messieurs avaient l'intention d'établir une opposition entre une jeune femme mariée, et ce qu'on appelle une vieille fille de trente ans; de leur différence de caractères, de conduite, il était possible de tirer quelques scènes gaies, comiques, intéressantes, mais au lieu de ces effets sur lesquels le public comptait, MM. Empis et Mazères n'ont offert que le développement très-long et très-froid d'une intrigue commune. Ils ont fait de la jeune dame une enfant bien volontaire, bien violente, bien capricieuse, et de la demoiselle un modèle de tous les talens, de toutes les vertus. Celle-ci est victime de la calomnie, de quelques mauvais propos de femmes de province, et le but de l'ouvrage est d'amener le triomphe de la *vieille fille*, innocente, mal à propos persécutée, et la conversion bien subite et bien prompte de la jeune femme par la demoiselle. Cet ouvrage, d'abord joué en cinq actes, a été assez mal accueilli au dénouement : depuis on l'a réduit à trois actes, mais il n'a pas obtenu un plus grand succès. Son principal défaut est le manque total d'action et de mouvement. Des mots heureux, des épigrammes, des plaisanteries sur les puissans du jour, sur les événemens, sur quelques travers, peuvent bien avoir leur prix dans une pièce du Gymnase dramatique, mais point dans une comédie en cinq actes et en vers, représentée sur la première scène comique de la France.

La reprise de la tragédie de *Charles IX* n'a pas été plus heureuse que la pièce nouvelle. Cette froideur de la part du public a dû étonner, car dans toutes les villes de province *Charles IX* a été reçu avec le plus grand enthousiasme. Cherchera qui voudra la cause de cette espèce d'indifférence, nous n'avons voulu constater qu'un fait assez singulier.

Variétés. — Après avoir assisté à l'enfance de Napoléon au théâtre des Nouveautés, l'avoir vu sous-lieutenant d'artillerie

et consul au Vaudeville, nous le trouvons empereur aux Variétés. MM. Dumersan et Dupin, cherchant dans sa vie quelque trait remarquable, n'ont rien rencontré de mieux que sa clémence envers le prince de Hatzfeld. Cette action, vantée avec juste raison, ne fournissait guère qu'une scène. MM. Dupin et Dumersan l'ont senti, et ils l'ont enveloppée dans une intrigue passablement nulle. Croirait-on qu'ils ont été assez mal inspirés pour paralyser même le génie comique d'Odry! Ce qui a soutenu l'ouvrage et le soutiendra, c'est l'exacte et fidèle représentation de Napoléon par M. Cazot. De tous les artistes qui représentent en ce moment l'ex-empereur, c'est bien certainement celui qui a le mieux réussi. Figure, mouvemens, démarche, il a tout reproduit avec la plus scrupuleuse exactitude. Lui seul a sauvé l'ouvrage d'une chute complète.

Ambigu-Comique. — A l'Ambigu-Comique, MM. Anicet Bourgeois et Francisque ont traité leur sujet plus en grand que leurs devanciers. Dans leur drame de *Napoléon*, ils ont esquissé avec assez de bonheur toute la carrière du grand homme. Nous le voyons successivement à Toulon, à Montereau, à Fontainebleau. Il y a des combats, des évolutions nombreuses, des couplets; mais le dernier tableau, intitulé *Souvenirs du peuple*, est ce qu'il offre de plus remarquable. Il est terminé par l'apothéose de Napoléon, admirable spectacle, fait en grand d'après le tableau de Vernet, et qui produit un effet immense. Chaque soir, la foule assiège les portes de l'Ambigu-Comique, et tout porte à croire que cette affluence durera long-temps. Vivant ou mort, Napoléon devait faire des merveilles : il remplit l'ancienne Thébaïde de l'Ambigu!!!



REVUE DES MODES.

On portera beaucoup de velours cet hiver pour redingotes habillées. Très-peu de garnitures conviennent à ce genre d'étoffe; on reviendra aux franges pour en garnir les pélerines, mais elles seront toutes à gros grains, tordues, et d'une richesse de travail qui ne permettra pas qu'elles soient imitées dans un genre commun.

Chapeaux. — Des capotes en satin sont doublées en velours. Les formes sont toujours très-basses, et la forme, bien que collant sur les oreilles, s'évase en s'arrondissant vers le milieu.

Les passes des chapeaux ont un côté beaucoup plus avancé que l'autre, ce qui leur donne un aspect incliné qui a beaucoup de grâce.

Le dessous des passes est orné de ruban ou de blonde qui, comme à l'ordinaire, passe en bandeau sur le front.

Coiffures. — Une coiffure très-généralement adoptée dans ce moment se compose d'une large natte qui forme corbeille au sommet de la tête; le milieu en est rempli par une foule de tire-bouchons.

Presque toutes les jeunes personnes ont maintenant arboré les cheveux lisses sur le front. Deux petits crochets se trouvent

sur les tempes. Deux grossses coques de cheveux sont relevées au-dessus du front par un peigne à haute galerie.

Lorsqu'on ajoute des rubans à la coiffure, on ne met guère plus que deux coques et deux bouts assez longs qui retombent d'un côté. La pose des fleurs n'est pas encore bien déterminée, mais celles que nous avons remarquées rappelaient beaucoup les chaperons de l'hiver passé.

Façon de robes.—S'il existait un changement dans la coupe des robes, ce serait dans la longueur des tailles qui semblent un peu diminuées. Jusqu'ici presque toutes les douillettes se font à dos plat, mais celles dont les devants sont marqués par de gros plis plats fixés, qui prennent depuis l'épaule en se rapprochant vers la ceinture, sont les plus avantageuses à la tournure. Les manches sont si larges du haut et retombent tellement sur les coudes, qu'elles semblent tout-à-fait détachées de l'amadis qui colle sur le bras; cette coupe emporte plus d'étoffe qu'aucune manche large. Les collets des douillettes sont carrés et rabattus; elles ont presque toutes des pélerines qu'on ajoute à volonté. Le corsage reste peu ouvert sur le devant. Le jupon ne dépasse pas la cheville; les plis ne prennent que depuis les hanches.

Étoffes nouvelles. — En citant les nouveautés qui se trouvent chez M. Delisle, nous avons omis les articles suivans :

Châtelaines, article léger imitant les bijoux.

Gazes aériennes brodées fond plein, qui, employées, font la robe la plus nouvelle et la plus distinguée.

Gazes des Indes peintes en toutes couleurs, et avec effet d'or.

Robes à (palmes) plumes, formant guirlandes brochées en or et en soie de toutes couleurs.

Robes brodées sur crêpe et gaze Saint-Valier en or et soie et velours, délicieuses par leur légèreté et leur effet tout nouveau.

Choix très grand de gazes, blonde à rubans, satin et marabout formant demi étoffe.

Satin d'Alger uni et imprimé, tissu nouveau et brillant très-solide pour robes de diners, spectacles, etc.

Satins camayeux, façonnés, chinés, pour robes habillées; satins et moires à rubans pour robes aussi parées.

Grand choix de toutes sortes d'étoffes riches, façonnées, très-nouvelles pour fourrures, etc., etc.

Velours des Indes, coutils de soie, diamantines et autres, belles étoffes unies.

Velours plains et ciselés dans les plus belles qualités, et les nuances les plus rares, très-avantageux pour le prix.

Gourgouram façonné, étoffe très-forte et très-large pour manteau.

Manteau d'Arménie, dont nous avons donné la description.

AVIS. — « Parmi les inventions les plus utiles pour la confection des *Modes*, et contre lesquelles aucun nouveau procédé ne saurait s'élever avec avantage, nous devons un suffrage particulier à la *Sparterie-Linonine*, qui, résultat d'essais nombreux et d'un travail persévérant, a atteint, dans les ateliers de M. Amable NICOLLE, une supériorité qui l'a rendue une des plus précieuses fondations de nos modes. Elle offre dans son apprêt, une imperméabilité qui résiste à l'air, à l'humidité, conserve aux chapeaux leur coupe gracieuse, et a de plus le précieux avantage d'être d'une telle élasticité qu'elle vous met à l'abri de cette pression si douloureuse que les cartons font sentir sur le front. L'emploi constant que les premières maisons de Modes distinguées de Paris font de la *Sparterie-Linonine*, est du reste un témoignage plus puissant que nos éloges, et un encouragement au zèle si bien entendu que M. NICOLLE * a apporté à cette partie si essentielle aux modistes. »

* Rue Neuve-Saint-Augustin, n° 37.



UN SEIGNEUR

du

QUATORZIÈME SIÈCLE.

« Aujourd'hui, le sire de Montbason est parti du château avec toute sa suite, à la plus belle heure du jour. Il était monté sur un cheval blanc, l'oiseau sur le poing, en grande parure, habit armorié, mi partie de rouge et de bleu. Arrivé au lieu appelé *la Table de pierre*, il s'est assis. Toute sa maison, tous ses gens, uniformément vêtus de ses livrées de drap, se sont rangés derrière lui.

Un seigneur dont les terres relèvent de Montbason, s'est présenté nu-tête, sans éperons ni épée, et s'est mis à genoux devant le sire de Montbason, qui, ayant pris ses mains dans les siennes, lui a dit : « *Vous cognoissez estre notre homme lige, pour raison de vostre chastel, et jurez à Dieu par la foy de vostre corps, que vous nous servirez comme tel contre tous ceux qui peuvent vivre et mourir, fors contre le roy nostre sire.* » Le seigneur ayant répondu « *je le jure,* » le sire de Montbason l'a baisé à la bouche et a ordonné qu'il fut dressé acte de cet hommage.

« Il s'est ensuite présenté un gentilhomme du voisinage et son fils, qui ont demandé la concession de la basse justice sur la moitié de leur grande salle du côté du couchant ; car, disaient-ils, du côté du levant, ils étaient seigneurs à plus d'une lieue. Le sire de Montbason a consenti de bonne grâce à cet abrégement de son fief.

« Ce bon gentilhomme et son fils n'avaient pas encore fini leur remerciement que le sire de Montbason a dit à un autre gentilhomme qui, en lui parlant, avait plusieurs fois mis un genou à terre : « Je le veux bien ; puisque vous trouviez votre » demeure trop éloignée du village, vous pouvez faire bâtir » une maison forte avec courtines, tourelles et fossés, mais » point de girouette, point de tours, point de donjon surtout. »

« Cependant le sire de Montbason a fait signe d'approbation à une foule de villageois qui, tout chargés de denrées et de provisions, se tenaient respectueusement à une certaine distance. Aussitôt la terre a été couverte autour de lui de blé, de volailles, de jambons, de beurre, d'œufs, de cire, de miel, de légumes, de fruits, de gâteaux, de bouquets de fleurs, de chapeaux de rose. En un moment les gens du château ont tout enlevé, et le terrain se trouvant libre et net, plusieurs tenanciers se sont approchés, les uns en faisant des grimaces, d'autres des gambades. A leur suite venait une jeune fille un peu confuse, un peu honteuse, qui s'est présentée pour faire une de ces incongruités qui, dans les écoles, font crier : « Sortez ! oh le mal élevé ! » Le sire de Montbason, au grand regret de toute l'assistance, lui a dit en riant de se retirer, qu'il la quittait sans recevoir. D'autres tenanciers sont venus, les uns baiser le verrou de la principale porte du fief dominant, les autres ont chanté une chanson gaillarde, d'autres ont eu le nez ou les oreilles légèrement tirés par le maître-d'hôtel qui a donné aussi, avec beaucoup de dextérité, quelques petits soufflets à droite et à gauche. Le sire de Montbason a ordonné qu'il fut délivré à tout le monde bonne et valable quittance.

« L'assemblée s'est alors formée en rond : « Mes amis, a dit

» le sire de Montbason, j'ai reçu trop d'argent de vous cette
» année : à mon grand regret, les amendes pour vols, que-
» relles, blessures, coups de poing, mauvaises paroles, ne
» m'ont jamais tant rendu. J'ai fait la remise des amendes pour
» adultères ou pour actions et paroles indécentes ; je ne le ferai
» plus. Je suis assez content de la manière dont les gens de mé-
» tier ont fait les corvées ; cependant il reste quelques habits
» de page qui n'ont pas été finis ; il manque un grand nombre
» de bottines pour mes gens, et un plus grand nombre m'a-t-
» on dit, sont encore à raccommoder. — Monseigneur, lui a
» répondu un pauvre homme nommé Simon, les tailleurs, les
» cordonniers et les savetiers de la terre, nous avons travaillé
» toute la semaine que nous vous devons, nous ne sommes pas
» tenus au-delà. — C'est bien, » a répondu le sire de Montba-
son qui, adressant la parole à un laboureur placé dans les der-
niers rangs, lui a crié : « Je te vois, Jacques ! avance ! viens
» ici ! j'ai trouvé en bien mauvais état la porte méridionale du
» château de Veigné. Tu sais bien que, d'après les reconnais-
» sances, ta famille est chargée de l'entretenir ; du reste, c'est
» ton affaire aussi bien que la mienne, car si l'ennemi tient la
» campagne, comme cela peut arriver, que te servira d'avoir le
» droit de te réfugier dans un fort château qui aura de mé-
»chantes portes ? » Ensuite il a dit à une bonne femme qui
n'était pas loin de lui : « Veuve Martin ! vous faites assez mal le
» guet de mon château de Sorigni ; je suis informé que vous
» dormez fort souvent au lieu de veiller ; vous ne dormez pas
» quand il faut venir prendre le blé que les anciens actes vous
» accordent pour cette garde. »

Adressant de nouveau la parole à toute l'assemblée, il a dit :
« J'ai à me plaindre de vous ; depuis quelque temps vous n'êtes
» pas très-prompts à prendre les armes quand mes trompettes
» font la proclamation de guerre, et de plus vous n'avez pas
» été toujours bien armés ; lorsqu'il s'agit de courre et de bou-
» ter feu, vous usez de ménagemens avec des amis, des con-
» naissances ou des parens qui habitent les terres des seigneurs

» avec lesquels je suis en guerre ; les autres en usent plus franchement sur mes terres : voilà pourquoi j'ai été si souvent obligé de vous faire rebâtir vos maisons ou de vous donner des indemnités. J'ai à me plaindre aussi de la négligence que vous mettez à reconnaître, devant le notaire, mes rentes et mes droits : vous savez cependant fort bien que les reconnaissances des tenanciers forment les dénombrements des seigneurs, que les dénombrements des seigneurs forment les dénombrements des provinces, que les dénombrements des provinces forment le dénombrement général du royaume, si important, si nécessaire, si indispensable. J'ai à me plaindre aussi de ce que ceux qui ont des héritages dans d'autres seigneuries vont y demeurer : il me semble que vous êtes assez bien traités dans la mienne pour que vous y fissiez feu vif. J'ai à me plaindre encore de ce que vous laissez plusieurs champs en jachère pendant plus de trois ans ; je les ferai cultiver à mon compte, j'en ai le droit, j'en userai. J'ai à me plaindre enfin de ce que vous refusez de faire crédit pour cinquante jours à mes pourvoyeurs, bien que vous y soyez tenus. Mes amis les bourgeois, je dois vous protéger et vous aimer, vous, à votre tour, vous devez m'aimer et me le témoigner. »

» Le cercle des bourgeois a fait place aux serfs, que dans les campagnes on nomme plus communément, *hommes de corps*, *hommes coutumiers*. J'ai remarqué beaucoup plus de familiarité, de cordialité entre ces bonnes gens et le sire de Montbason, qui les caressait de l'œil, de la parole et de la main. A toutes leurs demandes, il répondait : « Avec plaisir ! avec grand plaisir ! ce qui vous manquera à la maison, vous le trouverez toujours au château. »

« Le sire de Montbason s'est retiré. Tout était à peu près fini, quand un gros homme, court, replet, poussif, asthmatique, haletant est arrivé. Il venait rendre hommage, comme coureur de la seigneurie de Montbason. Il est coureur fieffé. Cette place avait été érigée en fief, en faveur de son bisaïeul,

qui était un homme nerveux, élancé, et un des meilleurs coureurs du pays.... »

« Ce soir, j'étais à me promener avec le sommelier sur les hautes galeries, lorsque nous avons aperçu plusieurs gens de la maison qui revenaient avec des charges de pieds et de langues de bœufs. Le sommelier m'a dit que c'étaient des prestations dues au seigneur de Montbason, qui a, de chaque pourcéau vendu à la boucherie, trois deniers, et de chaque bœuf ou de chaque vache, les pieds et la langue. Il a aussi, a-t-il ajouté, le droit de mesurage sur toutes sortes de denrées; le droit de bauvin sur toutes les boissons; le droit de lende sur tous les paniers de poissons ou de légumes. Il a encore bien d'autres droits, et il n'en a pas trop : nous avons au château deux grandes bouches, presque toujours ouvertes, qu'il faut presque toujours remplir, celle du four et celle de la marmite. Au bout de l'an, rien ne reste.

« Dans les fossés du château, il s'était engendré une telle quantité de grenouilles, que leurs croassemens empêchaient tout le monde de dormir. Le chambellan, en vertu des obligations et des servitudes de la terre, a ordonné aux villageois de battre l'eau durant la nuit. Depuis, le sommeil du château n'a pas été interrompu : voilà un beau droit que celui-là !

« On fait depuis quelques jours une grande pêche à la rivière de l'Indre; le sire de Montbason m'a proposé ce matin d'aller la voir. Comme nous revenions, il a été entouré par un grand nombre de villageois, précédés d'instrumens de musique et rangés deux à deux, par couples, d'un jeune garçon et d'une jeune fille, qui lui ont demandé la permission de se marier. Il la leur a accordée à tous, en leur disant : « Aimez-vous bien; » faites bon ménage ! » Ensuite un groupe nombreux d'hommes de tout âge, suivi d'un autre groupe encore plus nombreux de femmes de tout âge, sont venus lui demander encore la permission d'aller se marier dans les terres voisines. « Y a-t-il parcour ? » leur a demandé le sire de Montbason. — Oui, monseigneur ! » ont répondu toutes les voix. — Eh bien, leur a-t-il dit, allez,

» et souvenez-vous quelquefois de votre ancien seigneur. » Lorsqu'il y a *parcour* entre deux terres, les serfs des deux seigneuries peuvent se marier entre eux : les avantages et les désavantages se trouvent naturellement compensés.

« Un jeune garçon, qui était seul, est venu vers lui : « Tu es un de mes hommes, n'est-ce pas ? lui a dit le sire de Montbason. — Non, monseigneur, lui a répondu le jeune garçon ; je suis tenu en fief par un bourgeois de Tours, qui m'a permis de me faire clerc ; mais comme ce bourgeois relève de vous, il faut encore votre permission. » Le sire de Montbason m'a dit alors : « Voyez un peu ce qu'il sait. » Je l'ai interrogé sur les sept arts libéraux. Il a hésité assez souvent ; et à chaque fois, le sire de Montbason de lui dire : « Tu ferais mieux de prendre une jolie femme, comme tes camarades ; tu ferais mieux de te marier. » Alors je me suis hâté de descendre aux matières les plus faciles, sur lesquelles il a long-temps répondu sans hésiter. Le sire de Montbason, fatigué d'entendre parler latin, lui a dit. « En voilà assez. Il faut dans l'église des sacristains aussi bien que d'habiles docteurs et d'habiles cordeliers. Je t'accorde le consentement que tu me demandes. » Passe chez un de mes notaires ; qu'il dresse l'acte ; porte le moi, j'y mettrai mon sceau, et madame de Montbason y mettra le sien. »

« A ce jeune garçon ont succédé plusieurs hommes et plusieurs femmes, qui ont prié le sire de Montbason de les échanger, pour qu'ils pussent aller habiter dans d'autres seigneuries : chacun avait à côté de lui la personne contre laquelle il désirait être échangé. Le sire de Montbason a agréé toutes les propositions qui lui ont été faites et s'est retiré au milieu des remerciemens et des bénédictions.

« Une famille de serfs, qui était à partager entre lui et un de ses vassaux, s'est présentée : il y avait deux jeunes filles. Le sire de Montbason en sa qualité de haut seigneur, devait choisir ; il a laissé la plus jolie et a pris la plus robuste : « Vous n'auriez pas mieux fait, a-t-il dit, en se tournant de mon côté. —

» Pardonnez-moi, sire, lui ai-je répondu. — Oh ! pour cela,
» je n'en ferai rien, m'a-t-il répliqué, en riant et en secouant la
» tête. »

« A quelque distance était une autre famille ; il y avait le père, la mère et quelques enfans en bas âge. Le sire de Montbason s'est avancé vers ce groupe et a dit : « Je sais que ma
» tante vous a donnés à l'église de l'abbaye, je vous permets
» de sortir de mes terres, d'y vendre vos biens, pourvu que
» vous les vendiez à des hommes coutumiers ; si c'est à d'autres
» je m'en emparerai. »

« Un bon vieux homme est arrivé clopin-clopant ; aux premiers mots qu'il a dits au sire de Montbason, celui-ci lui a répondu : « Je ne puis vous accorder l'investiture du fief que
» vous venez d'acheter ; vous êtes boiteux, j'en suis fâché : »

« Le sire de Montbason en rentrant au château a trouvé sur son passage une jeune personne richement vêtue qui l'attendait : « Damoiselle Yolande, lui a-t-il dit, il faut absolument
» vous marier ; je vous ai proposé trois jeunes gentilshommes,
» beaux, grands et forts, maniant bien les armes, ayant fait
» leurs preuves aux tournois et à la barrière ; décidez-vous. Il
» est inutile que vous pleuriez. Le petit Eucher est un jeune-
» cel fort doux, mais trop fluet, trop délicat : il n'a pas été
» deux fois en sa vie aux grandes chasses de sanglier ou du
» loup. Il se tient toujours dans les salles, avec les dames, au
» milieu des ôte-vent et des chauffe-doux ; il ne pourrait servir
» votre fief, qui est un des plus importans de ma terre : il ne
» nous convient ni à vous ni à moi ; je suis votre seigneur ; je
» dois vous tenir lieu de père. » La demoiselle, voyant le sire de Montbason inexorable, s'en est allée en pleurant, en se désespérant, en criant qu'elle était malheureuse de n'être pas née simple villageoise. Elle peut, dit-on, abandonner son fief : on croit qu'elle pourra bien en prendre la résolution ; je crois qu'elle l'a déjà prise. »

(MONTEIL, *Histoire des Français des divers états.*)

LA CHAÎNE DES FORÇATS.

(Dans le tome 2^e du *Mercur des Salons* (page 169), nous avons donné quelques détails biographiques sur un jeune poète, Hippolyte Raynal, condamné pour vol à cinq années de réclusion. Témoin du ferrement de la dernière chaîne de forçats partis de Bicêtre, il exprime, dans la lettre suivante, adressée à son défenseur, le sentiment que ce spectacle lui a fait éprouver.)

Bicêtre, 14 octobre.

La scène du ferrement des condamnés qui a eu lieu aujourd'hui vous est certainement connue. Le caractère de vos fonctions vous aura imposé le devoir d'embrasser de l'œil l'entrée de l'abîme contre lequel tant de malheureux devaient implorer votre protection : je ne vous en parlerai donc que pour vous faire part de quelques remarques qui lui sont relatives.

Soit que l'esprit de philanthropie, après avoir produit diverses améliorations sur différens points du cercle pénal, n'ait pu poursuivre la noble tâche qu'il lui semblait donné d'achever, soit que le destin des condamnés aux travaux forcés ait paru ne mériter aucun égard, les formes employées dans la mise à exécution de leur peine sont, à bien peu de chose près, les mêmes

qu'au premier jour de leur établissement. Toujours même appareil de ferrure, toujours même manière de river autour d'une tête humaine, souvent brillante de jeunesse et quelquefois chauve ou blanchie par l'âge, un collier énorme, qui semblerait forgé pour assujétir le monstre le plus farouche, et cela, dans une vaste cour sans abri, quelle que soit la saison, quelque temps qu'il fasse, et sous les yeux d'une foule de personnes libres, communément poussées à cette *horrible fête* par l'unique désir de satisfaire une curiosité cruelle. Qu'ils ne prétendent point se défendre d'une telle imputation, ceux que l'on a vus chercher avidement sur chaque épaule nue le cachet de lois atroces, et s'applaudir en souriant dès qu'ils avaient pu l'y apercevoir !

Mêmes moyens de translation : à pied ou sur une charrette découverte, de sorte que le trajet, si long déjà, non seulement est une exposition continuelle, mais encore peut occasionner le retour d'une catastrophe arrivée en 1820.

Un vieillard se trouvait sur une des routes où passe la chaîne ; et, regardant d'un œil de compassion les malheureux qui la composaient, s'arrête subitement devant l'un d'eux, fixe les yeux sur lui, lui donne sa bourse, s'éloigne, et meurt de désespoir avant que son fils, qu'il avait reconnu, fût arrivé au lieu de sa destination.

Ne se demanderait-on pas pourquoi la cupidité fait chaque jour perfectionner, inventer des voitures de toutes les formes, de toutes les dimensions, pour le transport de marchandises, et pourquoi l'humanité n'inspire rien de semblable quand il s'agit d'hommes accablés sous le double fardeau du fer et des souffrances ?

Le moment du départ de tant d'infortunés est celui des réflexions déchirantes. Où vont-ils ? A la douleur, peut-être à la mort. Que sont-ils ? Les enfans d'un Dieu bon qui ne les avait point destinés à souffrir. De quoi sont-ils coupables ? D'être hommes, d'avoir eu des passions ; la plupart d'être nés de parens pauvres, méprisés, peut-être méprisables, et d'avoir

vieilli sous l'influence des vices inséparables de l'ignorance et de la misère; d'autres, victimes d'un instant de faiblesse, d'orgueil ou de désespoir, auraient été assez punis par le seul aspect du gouffre où les a précipités l'impitoyable loi. Trente ans de sacrifices à la vertu ne leur ont été comptés pour rien devant l'erreur d'un jour. Nom, famille, avenir, tout est pour jamais enseveli dans l'arrêt qui les a frappés. Il en est même qui, dépourvus de l'intelligence nécessaire pour discerner le bien du mal, vont de ce pas, et sous la verge des lois, s'instruire aux forfaits dans leur plus redoutable école. Ils ne reparaitront un jour au sein de la société que pour lui faire subir le résultat des leçons qu'elle les aura forcés de recevoir!

Ah! que répondrait cette société, si terrible dans ses châtiements, si un de ces êtres dégradés par elle, se relevant tout-à-coup de toute la hauteur de l'innocence, lui criait : « Je suis né libre ; tu t'es emparé de ma vie au premier souffle qui la révélait ; tu m'as prescrit des devoirs que je n'étais pas maître de remplir ; sans doute j'aurais refusé de vivre d'après tes principes et dans ton sein. Je tenais de mon père l'existence ; j'avais reçu du ciel une âme fière, noble et capable des plus grandes choses ; toi, que m'as-tu donné ? Cependant, pour t'arracher du pain, j'ai brisé ma tête à tes caprices, et mes membres à l'effort de te servir. J'ai grandi en proie à tous les maux, privé du charme de l'espérance ; car tu rampes devant l'opulence, fût-elle dégoûtante d'opprobre ! Mais j'avais vu le vieillard vertueux et indigent tendre vers toi des mains suppliantes, que la mort avait raidies, vides encore du secours qu'il t'avait demandé. L'âge d'une passion funeste m'a trouvé gémissant dans la livrée de l'infortune : mille regards attiraient le mien, et tous ne me rendaient que du mépris. C'est là ce qui m'a réduit au désespoir. Mon cœur saignait. J'étais dans un état de frénésie : qu'ai-je fait ? C'est toi qui me l'a appris : tu m'as jugé froidement ; maintenant tu m'assassines ; c'est tout ce que j'attendais de toi ! »

(Le Courrier des Tribunaux.)

LA VEUVE INDIENNE.

Mirzapoure, 25 décembre 1828.

«... Quand nous fûmes parvenus à l'endroit qu'on nous avait indiqué, nous trouvâmes une grande foule rassemblée. Elle attendait avec une vive impatience la décision des magistrats qui devaient permettre le sacrifice de la veuve indienne. Un long intervalle s'écoula avant que les officiers de police, porteurs de l'autorisation nécessaire pour procéder suivant l'usage, fussent arrivés.

» Pendant ce délai, tous les efforts possibles furent tentés pour décider cette malheureuse victime de l'erreur et du fanatisme à abandonner son affreuse résolution. Elle était jeune; des secours, un appui furent promis à elle et à sa famille, si elle voulait renoncer à monter sur le fatal bûcher. Elle repoussa toutes ces propositions avec dédain, mais en même temps avec douceur, et montra la ferme résolution d'accomplir son projet.

» Elle manifesta une vive satisfaction quand la permission fut arrivée. D'un pas ferme et d'un air assuré elle s'avança sur le bord du Gange où le bûcher funéraire était préparé. Une foule de dévots la suivaient et témoignaient à contempler cet effrayant

spectacle autant d'empressement qu'on en met en Angleterre à voir un combat de boxeurs.

» Parvenue au rivage, la jeune veuve accomplit la cérémonie de se baigner avec le cadavre de son époux; elle quitta ses vêtemens, distribua quelques ornemens à ses amies, et les brahmines qui l'entouraient lui donnèrent en échange des guirlandes de fleurs et des parfums dont elle se frotta les membres. Après cette purification, elle s'assit à terre près du bûcher, environnée d'une multitude de vieilles femmes et de brahmines, dont les traits expressifs et fortement tendus révélaient tout le plaisir que leur causait le courage et la résolution de leur victime.

» Il survint tout à coup un retard inattendu. Il n'y avait point assez de bois, et pendant que quelques personnes couraient en chercher, de nouvelles tentatives furent réitérées pour détourner cette femme de son cruel dessein : mais elle garda sa fermeté, sourit et se mit à chanter tandis que les vieilles femmes frappaient dans leurs mains et criaient à l'unisson. Le bûcher fut bientôt complété et entouré de fagots pour que ses souffrances fussent aussi courtes que possible.

» Le moment fatal approchait. La jeune veuve se leva, l'air calme et déterminé. Avant de monter sur le bûcher, elle en fit plusieurs fois le tour en jetant des fleurs à la multitude avide de recevoir quelque chose d'elle. Tout en accomplissant ces rites, elle chantait, accompagnée par les cris du peuple et les sons discordans des tambours et des flûtes indiennes.

» Arrivée au sommet du bûcher, elle s'assit au centre, et le cadavre de son mari, déjà tout enflé par la putréfaction, fut placé avec soin sur ses genoux. Un morceau de fiente de vache, enveloppé dans de la paille, fut donné à son beau-père qui s'élança autour du bûcher, en criant et en agitant cette paille enflammée, pendant que la victime continuait à joindre les mains, et à se réjouir, en apparence, du destin qui l'attendait.

» Les fagots, bientôt allumés en différens endroits, ne tar-

dèrent pas à produire une flamme qu'un vent violent rendit terrible et majestueuse. Pendant qu'elle s'élevait jusqu'à la victime, je l'aperçus faire un mouvement comme pour se coucher, afin que le supplice fût plus promptement terminé. Mais quelle fut ma surprise et ma joie, quand je la vis s'élancer du bûcher, et rejeter loin d'elle le corps de son époux dans une sorte de mouvement convulsif! A peine eût-elle touché la terre, qu'une bramine la saisit; telle était sa faiblesse qu'elle tomba, et, sans notre prompt intervention, elle eût été aussitôt repoussée au milieu de l'incendie.

» Comme on peut aisément le supposer, une scène de confusion fut la suite de cet incident. Nous nous ouvrimmes facilement un passage au travers de la foule, et nous eûmes la satisfaction de ramener cette pauvre victime de la superstition des bramines dans le village où elle demeure maintenant, contente, je le crois, d'avoir pu ainsi échapper à la mort *. Son dos et ses bras furent brûlés d'une manière horrible, et si l'on y ajoute la faiblesse produite par la faim, la fatigue et les angoisses des

* Cela est douteux. Les autres femmes indiennes n'ont plus certainement que du mépris pour cette pauvre veuve : elle même doit gémir tous les jours de sa faiblesse, tant à cet égard il y a de fanatisme dans les croyances religieuses de l'Inde. Peut-être serons-nous assez heureux pour fournir un jour une preuve tout-à-fait nouvelle de ce que nous avançons ici, en faisant connaître la relation d'un événement dramatique qui s'est passé dans nos établissemens français de l'Inde, il y a quelque temps. La veuve d'un bramine devait se brûler. Le procureur général, M. Moiroud, mit tout en œuvre pour empêcher le sacrifice. Il fit distribuer à la bramine et aux brames les fragmens des anciens livres sacrés, où le suicide des femmes se trouve expressément défendu. Il obtint même de ces derniers la promesse qu'une modique pension serait accordée à la veuve pour subvenir à ses besoins. Enfin, après un jour entier de résistance, après avoir lutté avec le procureur général pendant plusieurs heures d'une conversation où elle déploya une énergie et une force de raisonnement incroyable, la bramine céda : mais elle déclara en même temps qu'elle était loin d'être convaincue, qu'elle avait pour jamais perdu le bonheur et le repos, qu'elle se regardait comme déshonorée à ses propres yeux et à ceux de sa famille, et qu'elle rendait le gouvernement responsable de son avenir : « Car, ajouta-t-elle, je » reste inébranlable dans ma foi, mais j'ai voulu obéir au *roi de France*. »

P. M. DIRECTEUR.

trois jours qui précédèrent la cérémonie, on regardera son rétablissement presque comme un miracle.

» Autant que j'en ai pu juger, aucune drogue enivrante ne lui fut administrée pour l'étourdir sur le sort qui l'attendait ; son courage héroïque et déterminé depuis le commencement de la cérémonie jusqu'au moment de l'épreuve était digne d'une meilleure cause.

(Revue des Deux-Mondes.)



ODE A LA COLONNE.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

SÉANCE DU 2 OCTOBRE 1830.

Rapport sur une pétition qui demande la translation en France des cendres de Napoléon. — Ordre du jour.

I.

Oh! quand il bâtissait de sa main colossale,
Pour son trône appuyé sur l'Europe vassale,
Ce pilier souverain,
Colonne, devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument, deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain;

Quand il le bâtissait pour qu'un jour dans la ville
Ou la guerre étrangère ou la guerre civile
Y brisassent leur char,
Et pour qu'il fit pâlir sur nos places publiques
Les frères héritiers de vos noms magnifiques,
Alexandre et César!

C'était un beau spectacle ! — Il parcourait la terre
Avec ses vétérans, nation militaire

Dont il savait les noms ;
Les rois fuyaient ; les rois n'étaient pas de sa taille,
Et vainqueur, il allait par les champs de bataille
Glanant tous leurs canons.

Et puis, il revenait avec la grande armée,
Encombrant de butin sa France bien-aimée
Qu'il faisait de granit ;
Et les Parisiens jetaient des cris de joie
Comme font les aiglons, alors qu'avec sa proie
L'aigle rentre à son nid !

Et lui, poussant du pied tout ce métal sonore,
Il courait à la cuve où bouillonnait encore
Le monument promis.
Le moule en était fait d'une de ses pensées
Dans la fournaise ardente il jetait à brassées
Les canons ennemis.

Puis, il s'en retournait gagner quelque bataille ;
Il dépouillait encore, à travers la mitraille,
Maints affûts dispersés,
Et rapportant ce bronze à la Rome française,
Il disait aux fondeurs, penchés sur la fournaise :
« En avez-vous assez ? »

C'était son œuvre à lui ! — Les feux du polygone
Et la tombe et le sabre et l'or de la dragonne,
Furent ses premiers jeux ;
Général, pour hochets il prit les Pyramides ;
Empereur, il voulut, dans ses vœux moins timides,
Quelque chose de mieux !

Il fit cette colonne ! — Avec sa main romaine
Il tordit et mêla dans l'œuvre surhumaine
Tout un siècle fameux ;

Les Alpes se courbant sous sa marche tonnante ,
 Le Nil , le Rhin , le Tibre , Austerlitz rayonnante ,
 Eylau froid et brumeux !

Car c'est lui qui , pareil à l'antique Enclade ,
 Du trône universel essaya l'escalade ;
 Qui vingt ans entassa ,
 Remuant terre et cieux avec une parole ,
 Wagram sur Marengo , Champ-Aubert sur Arcole ,
 Pélion sur Ossa !

Oh ! quand , par un beau jour , sur la place Vendôme ,
 Homme dont tout un peuple adorait le fantôme ,
 Tu vins , grave et serein ,
 Et que tu découvris ton œuvre magnifique ,
 Tranquille et contenant d'un geste pacifique
 Tes quatre aigles d'airain ;

A cette heure où les tiens t'entouraient par cent mille ,
 Où , comme se pressaient autour de Paul-Émile
 Tous les petits Romains ,
 Nous , enfans de huit ans , rangés sur ton passage ,
 Cherchant dans ton cortège un père au fier visage ,
 Nous te battions des mains ;

Oh ! qui t'eût dit alors , à ce faite sublime ,
 Tandis que tu rêvais sur le trophée opime
 Un avenir si beau ,
 Qu'un jour à cet affront il te faudrait descendre ,
 Que trois cents avocats oseraient à ta cendre
 Chicaner ce tombeau !

II.

Attendez donc , jeunesse folle ,
 Nous n'avons pas le temps encor.
 Que vient-il nous parler d'Arcole ,
 Et de Wagram et du Thabor ?

IV.

Pour avoir commandé peut-être
Quelque armée, et s'être fait maître
De quelque ville dans son temps,
Croyez-vous que l'Europe tombe
S'il n'ameute autour de sa tombe
Les Démosthènes haletans?

D'ailleurs le ciel n'est pas tranquille,
Les soucis ne leur manquent pas;
L'inégal pavé de la ville
Fait encore trébucher leurs pas.
Et pourquoi ces honneurs suprêmes?
Ont-ils des monumens eux-mêmes?
Quel temple leur a-t-on dressé?
Étrange peuple que nous sommes!
Laissez passer tous ces grands hommes,
Napoléon est bien pressé.

Toute haine est-elle étouffée?
Nous songerons à l'immortel
Quand ils auront tous leur trophée,
Quand ils auront tous leur autel!
Attendons, attendons, mes frères;
Attendez, restes funéraires,
Dépouille de Napoléon,
Que leur courage se rassure,
Et qu'ils aient donné leur mesure
Au fossoyeur du Panthéon!

Ainsi, cent villes assiégées,
Memphis, Milan, Cadix, Berlin,
Soixante bataille rangées,
L'univers d'un seul homme plein;
N'avoir rien laissé dans le monde,
Dans la tombe la plus profonde,
Qu'il n'ait dompté, qu'il n'ait atteint;
Avoir dans sa course guerrière,
Ravi le Kremlin au czar Pierre,
L'Escorial à Charles-Quint;

Ainsi, ce souvenir qui pèse
 Sur nos ennemis effarés ;
 Ainsi, dans une cage anglaise
 Tant de pleurs amers dévorés ;
 Cette incomparable fortune,
 Cette gloire aux rois importune,
 Ce nom si grand, si vite acquis,
 Sceptre unique, exil solitaire,
 Ne valent pas six pieds de terre
 Sous les canons qu'il a conquis !

III.

Encor si c'était crainte austère,
 Si c'était l'âpre liberté,
 Qui d'une cendre militaire
 N'ose ensemençer la cité !
 Si c'était la vierge stoïque
 Qui proscriit un nom héroïque
 Fait pour régner et conquérir,
 Qui se rappelle Sparte et Rome
 Et craint que l'ombre d'un grand homme
 N'empêche son fruit de mûrir !

Mais non, la liberté sait aujourd'hui sa force ;
 Un trône est sous sa main comme un gui sur l'écorce,
 Quand les races de rois manquent au droit juré ;
 Nous avons parmi vous vu passer, ô merveille !

La plus nouvelle et la plus vieille ;
 Ce siècle avant trente ans avait tout dévoré.

La France guerrière et paisible
 A deux filles du même sang :
 L'une fait l'armée invincible,
 L'autre fait le peuple puissant.
 La gloire, qui n'est pas l'ainée,
 N'est plus armée et couronnée,
 Ni pavois ni sceptre oppresseur !
 La gloire n'est plus décevante,

Et n'a plus rien dont s'épouvante
La liberté, sa grande sœur.

IV.

Non, s'ils ont repoussé la relique immortelle,
C'est qu'ils en sont jaloux, qu'ils tremblent devant elle,
Qu'ils en sont tous pâlis;
C'est qu'ils ont peur d'avoir l'empereur sur leur tête
Et de voir s'éclipser leurs lampions de fête
Au soleil d'Austerlitz.

Pourtant c'eût été beau, lorsque sous la colonne
On eût senti présens dans notre Babylone
Les ossemens vainqueurs.
Qui pourrait dire, au jour d'une guerre civile,
Ce qu'une si grande ombre, hôtesse de la ville,
Eût mis dans tous les cœurs!

Si jamais l'étranger, ô cité souveraine,
Eût ramené brouter les chevaux de l'Ukraine
Sur ton sol bien-aimé,
Enfantant des soldats dans ton enceinte émue,
Sans doute qu'à travers ton pavé qui remue,
Ces os eussent germé!...

Et toi, colonne! un jour, descendu sous ta base,
Le pèlerin pensif, contemplant en extase
Ces débris surhumain,
Serait venu peser, à genoux sur la pierre,
Ce qu'un Napoléon peut laisser de poussière
Dans le creux de la main.

O merveille! ô néant! tenir cette dépouille!
Compter et mesurer les os que de sa rouille
Rongea le flot marin,
Ce genou qui jamais n'a plié sous la crainte,
Ce pouce de géant dont tu porte l'empreinte
Partout sur ton airain;

Contempler le bras fort, la poitrine féconde,
Le talon qui douze ans éperonna le monde,
Et, d'un œil filial,
L'orbite du regard qui fascinait la foule,
Ce front prodigieux, ce crâne fait au moule
Du globe impérial !...

Et croire entendre, en haut, dans tes noires entrailles,
Sortir du cliquetis des confuses batailles,
Des bouches du canon,
Des chevaux hennissans, des villes crénelées,
Des clairons, des tambours, du souffle des mêlées,
Ce bruit : Napoléon !

Rhéteurs embarrassés dans votre toge neuve,
Vous n'avez pas voulu consoler cette veuve
Vénérable aux partis !
Tout en vous partageant l'empire d'Alexandre,
Vous avez peur d'une ombre et peur d'un peu de cendre...
Oh ! vous êtes petits !...

V.

Hélas ! — hélas ! garde ta tombe !...
Garde ton rocher écumant,
Où, l'abattant comme la bombe,
Tu vins tomber tiède et fumant !
Garde ton âpre Sainte-Hélène,
Où de ta fortune hautaine
L'œil ébloui voit le revers ;
Garde l'ombre où tu te recueilles,
Ton saule sacré dont les feuilles
S'éparpillent dans l'univers.

Là, du moins, tu dors sans outrage ;
Souvent tu t'y sens réveillé
Par les pleurs d'amour et de rage
D'un soldat rouge agenouillé.

Là, si par fois tu te relèves,
 Tu peux voir, du haut de ces grèves,
 Sur le globe azuré des eaux,
 Courir vers ton roc solitaire
 Comme au vrai centre de la terre,
 Toutes les voiles des vaisseaux.

VI.

Dors, nous t'irons chercher. — Un jour viendra peut-être,
 Car nous t'avons pour Dieu sans t'avoir pour maître,
 Car notre ceil s'est mouillé de ton destin fatal;
 Et sous les trois couleurs comme sous l'oriflamme,
 Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
 Qui t'arrache à ton piédestal !

Oh ! va ! nous te ferons de belles funérailles ;
 Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles,
 Nous en ombragerons ton cercueil respecté ;
 Nous y conviendrons tout, Europe, Afrique, Asie,
 Et nous t'amènerons la jeune poésie
 Chantant la jeune liberté !

Tu seras bien chez nous ; couché sous la colonne,
 Dans ce puissant Paris qui fermente et bouillonne,
 Sous ce ciel tant de fois d'orages obscurci,
 Sous ces pavés vivans qui grondent et s'amassent,
 Où roulent les canons, où les légions passent ;
 Le peuple est une mer aussi !

S'il ne garde aux tyrans qu'abîme et que tonnerre,
 Il a pour le tombeau profond et centenaire
 (La seule majesté dont il soit courtisan),
 Un long gémissement, infini, doux et sombre,
 Qui ne laissera pas regretter à ton ombre
 Le murmure de l'Océan.

VICTOR HUGO.



CHRONIQUE.

30 OCTOBRE.

Il est des Français, dit un journal anglais, chez lesquels le langage de la politesse est tellement instinctif, qu'ils ne sauraient s'empêcher de l'employer, même dans les circonstances les plus critiques. Un gentleman anglais, qui résidait à Paris pendant la dernière révolution, reçut la visite de plusieurs Français de bonne mine, qui, après avoir frappé doucement à la porte de son appartement et avoir donné la tournure la plus polie à leur visite inattendue, demandèrent *qu'il leur fût permis de tuer quelques Suisses de la fenêtre de sa maison, très-bien située pour cela.* — Ne pouvant, en conscience, refuser une chose demandée avec tant de politesse, le gentleman fit assaut d'urbanité. « Très-volontiers, messieurs, répondit-il, et s'il vous convient même de jeter mes meubles sur les gendarmes, ne vous faites pas faute, je vous en prie. Ils sont peu modernes, comme vous voyez, et je compte m'en procurer de plus nouveaux; ainsi, messieurs, ne vous gênez pas; vous m'obligerez, parole d'honneur. »

POLICE CORRECTIONNELLE. — La fille Fauché, depuis 35 ans connue particulièrement de tous les invalides qui se sont succédés à l'hôtel, pour ses bonnes manières, sa probité et son penchant pour les liqueurs alcooliques, comparaisait accusée d'a-

voir soustrait à l'invalidé Courtaud sa montre d'argent, dont la possession remonte pour lui à l'époque de la première fédération. — Catherine Fauché s'excuse en avouant qu'elle a provoqué Courtaud à lui faire l'obligeance d'un petit verre ; mais que comme il lui a répondu n'avoir pas le sous, de fil en aiguille, elle lui a ôté sa montre devant tout un chacun, non sous le rapport du vol, et tout simplement pour la chose de la mettre en gage à l'effet de boire ensemble. « D'ailleurs, que M. Courtaud parle, ajoute-t-elle ; qu'il parle et j'aurai mon tour ; alors, nous verrons voir.... — *Courtaud* : C'est tout vu, magistrats ; c'est tout vu.... que la particulière m'a explicitement soulevé l'objet en simulant des manières caressantes.... Il n'y a là-dedans rien qui soit inférieur à la morale. J'étais bien tranquille vis-à-vis de mon petit verre, que je n'étais en société avec personne. Alors, la particulière, qui ne buvait rien, s'est approchée de moi en me disant : « Eh ! vieux lapin ! » Puis elle fit explicitement un geste. Pour lors, je lui répondis : « Ma belle, je ne suis pas un homme dont auquel que vous pensez.... » Le coup était perfectionné. Et voilà. — La fille Fauché, condamnée à un an d'emprisonnement, s'est caporalement écriée : « Eh ben ! en v'là d'une sévère, par exemple ! »

— La princesse royale de Prusse vient de se convertir à la religion réformée. Cet événement est d'autant plus important, que, par l'élévation du prince Frédéric au gouvernement à Dresde, et par la mort du duc d'Anhalt-Kœthen, le catholicisme se trouve maintenant banni de toutes les cours du Nord, sans exception.

— Voici un exemple de la finesse de plaisanterie néerlandaise : En Hollande, on a affiché cette annonce de spectacles : — « Théâtre d'Abdère. La troupe sous la direction de messieurs » d'Hogwoort et Van Veyer, étant sur son départ pour la maison des fous, donnera au bénéfice de son souffleur, *Bruxelles* » en insurrection ou le *Singe du Brabant*. Les décorations représenteront l'incendie et le pillage. M. de Potter, successeur » de Mazurier, remplira le rôle du singe. »

— Dans les dernières émeutes d'Auxerre, au sujet de la cherté des grains, un des chefs du mouvement populaire se faisait appeler l'*Empereur d'Auxerre*, publiait des proclamations, nommait un maire, promettait la viande à cinq sous, et soumettant tout à ce nouveau *maximum*, réduisait, pour joindre le plaisant au sérieux, le prix des contredanses à un sou, et celui de la barbe à deux liards.

— Deux vastes incendies viennent d'occasionner d'affreux ravages. L'un qui a éclaté à Chumla a détruit une grande partie de cette ville et a consumé de considérables approvisionnements de guerre; l'autre a réduit en cendres tout un des quartiers les plus peuplés de Constantinople.

— L'Angleterre prépare en ce moment une expédition navale, sous les ordres du capitaine Fitz-Clarence, fils du roi. Elle est destinée à examiner complètement l'archipel orientale, où l'on espère découvrir plusieurs passages intéressans pour le commerce.

— Un journal, en donnant des détails sur le dey d'Alger, dit que ce seigneur ne manque pas d'esprit et le prouve même, lorsqu'il ne fume pas. Malheureusement, cette feuille ajoute que le dey fume toujours.

— On rapporte comme certain que l'empereur de Russie a ouvert un crédit considérable à Londres, en faveur de Charles X.

— La pêche de la baleine a été particulièrement malheureuse cette année. Sur 91 navires destinés à la pêche, 38 ont recueilli cent baleines, 35 n'ont rien pris, et 18 ont été perdus.

— Plusieurs hommes bienfaisans se sont réunis en Irlande pour établir dans ce pays des colonies de pauvres, d'après le plan de celles des Pays-Bas. Il y a, dans l'Irlande, de vastes terrains non cultivés qui seront donnés en ferme aux colons pour leur assurer une existence libre. Malheureusement, la bienfaisance est aveugle, et l'esprit de parti en exclut les catholiques.

THÉÂTRES.

Il y a un vieux proverbe, qui dit : *Au dernier les bons!* Quoiqu'on l'ait bien souvent appliqué fausement, il ne faut pas le dédaigner, et jamais nous ne trouverons une meilleure occasion de le citer qu'en parlant de la pièce nouvelle que vient de donner le théâtre de la Porte Saint-Martin. Napoléon en est encore le héros ; mais les épisodes de la vie de cet homme extraordinaire, qui composent le nouveau drame, ne ressemblent en rien à ceux employés dans les ouvrages déjà représentés sur les autres théâtres de Paris. Là, il est tout puissant, il habite le palais d'un monarque qu'il a renversé en peu de jours, il commande à Schœnbrun ! Ici, il est renversé, proscrit à son tour ! Lui, qui fut le vainqueur de tant de souverains, est confiné dans une île insalubre, il meurt après une longue et douloureuse agonie, adressant à la France de derniers adieux, de derniers vœux pour sa gloire, pour son bonheur.

Cette opposition, la vue de ce changement, de cette catastrophe, produisent le meilleur effet. Le tableau de tant de gloire, de tant d'infortunes, est bien propre en effet à exciter la curiosité, à émouvoir les cœurs. Le souvenir des actions de Napoléon est encore si récent pour nous ! Dans la première partie, les auteurs l'ont rappelé avec assez de bonheur l'aven-

ture de Frédéric Stapp, de ce jeune Allemand qui avait résolu d'assassiner Napoléon, et qui refusa la grâce que lui offrait l'empereur, répétant qu'elle était inutile puisqu'il était décidé à recommencer le lendemain. Cet épisode est emprunté aux mémoires de M. de Bourrienne, ainsi qu'un grand nombre d'autres détails.

Le *Mémorial de Sainte-Hélène*, monument historique du plus grand intérêt, a été mis à contribution pour la seconde partie. L'âme de l'empereur y est plus à découvert. Il est tout-à-fait homme : il sent le prix du dévouement, de l'amitié ; il est en proie souvent à d'amères douleurs, quand il reporte ses pensées vers la France, quand il songe à son fils qu'il ne doit plus revoir, dont il ne recevra pas les embrassemens, dont il ne pourra pas guider la jeunesse ! Dans le spectacle de cette grandeur déchue, de ce père si malheureux, il y a quelque chose de déchirant qui vous attendrit, qui vous force à répandre des larmes....

Le succès de *Napoléon* ou *Schœnbrun et Sainte-Hélène* a été immense, et chaque soir cette pièce attire une affluence considérable de spectateurs. L'administration n'a rien négligé pour faire de sa représentation l'un des plus magnifiques spectacles que l'on puisse voir à Paris. La pompe militaire des premiers tableaux, l'exactitude scrupuleuse et l'exacte mise en scène des seconds, suffiraient seuls pour assurer à cette pièce une vogue aussi longue que soutenue, quand bien même le nom de Napoléon ne la protégerait pas, quand bien même les auteurs n'auraient pas placés sans cesse les mots les plus populaires, les plus généreux qui soient sortis de la bouche de l'empereur....

— A côté du drame grandiose de la Porte Saint-Martin, il est assez curieux d'avoir à placer le petit croquis qui se donne aussi tous les soirs sur le théâtre de M. Comte. *L'Ecole de Brienne* est une mauvaise et pâle copie de la pièce en vogue du théâtre des Nouveautés, mais il y a parmi les acteurs qui figurent dans cette pièce un petit bonhomme si drôle, si amu-

sant, que l'on oublie facilement toutes les inconvenances dont l'ouvrage fourmille, pour ne s'occuper que du personnage principal. Cet enfant s'appelle Berger, il est impayable avec son petit chapeau, son habit d'uniforme, ses mains derrière le dos ou ses bras croisés! Il parle de son ambition, de ses grands projets avec une assurance on ne peut plus divertissante. Cet enfant attire lui seul plus que l'ouvrage, qui est peu propre à satisfaire les parens qui ont l'habitude de conduire, par partie de plaisir, leurs enfans au théâtre de la galerie Choiseul.



REVUE DES MODES.

Robes. — On fait des robes en satin ou autres étoffes de soie, ayant un biais en velours autour du jupon; poignets et pélerine de velours.

Ces robes en satin ou diamantine, vertes, garnies d'un large ourlet de velours au-dessus duquel est un rouleau de martre, sont extrêmement élégantes.

— Des redingotes en satin noir, dont les devans sont ornés d'une large bande de velours noir, découpée en pointes garnies de blondes ou d'éfilés, et une pélerine de velours, font de charmantes toilettes de promenade.

— Des robes en alépine ou chaly uni, se font en guimpes unies avec une draperie délaçée qui est arrêtée sur l'épaule sous un bouton ou une agrafe en gros de Naples. Ces draperies, dont les plis sont faufileés, se croisent à volonté sur la poitrine et le dos, et s'arrêtent sous la ceinture.

Bonnets. — Les bonnets en applications ou dentelles ont pour garniture du devant des pointes de tulle entourées de dentelles qui s'entremêlent dans des coques de rubans; sur le côté du bonnet est un nœud formé moitié de ruban, moitié d'une bande de tulle ou dentelle : ce genre a quelque chose de très-gracieux. Les brides sont plutôt en dentelle qu'en ruban. En

général, les plus nouveaux bonnets sont très-peu chargés d'ornemens, et les nuances des rubans étant très-tendres, cette coiffure est devenue bien plus avantageuse à la physionomie.

— Les bonnets en blonde ont aussi peu de garniture sur le devant. Un des plus jolis que nous ayons vu, avait sur le front une guirlande de petites fleurs excessivement délicates, variées dans toutes les nuances.

— On porte beaucoup, sous les chapeaux, des pointes en blonde ou tulle, qui se nouent en marmotte sous le menton; ces pointes ont des barbes qui se prolongent assez pour former un nœud.

— On emploie aussi des barbes en tulle, garnies de dentelles, qui se nouent auprès de la bride du chapeau.

Lingeries. — Le luxe des broderies sur les mouchoirs de poche ne se ralentit pas; les guirlandes qui surmontent leur large ourlet, et les coins immenses qui les ornent, en couvrent presque la moitié. Le chiffre se trouve dans le milieu du mouchoir. Les dessins gothiques pour les coins sont les plus recherchés; on en voit qui représentent de vieilles cathédrales, d'antiques édifices. Les vitraux sont marqués par des points à jour, et les pierres par des points contrariés.

— On voit aussi des mouchoirs en batiste brodés en laine cachemire de plusieurs couleurs; il en est dont ces broderies sont entremêlées d'or ou d'argent.

— Pour garnir les mouchoirs à large ourlet, on emploie autant de dentelle de Dieppe que de Valenciennes.

— Sous des redingotes ouvertes, on porte des jupons en jaconas batiste très-amplés et très-froncés; au-dessus de leur large ourlet, est une simple rangée de points à jour.

— Aux manteaux de nuit, on met un large collet froncé et retombant comme les collets des manteaux; ils doivent descendre jusqu'aux coudes et sont entourés d'une haute garniture de mousseline. Un petit collet carré, également garni, rabat autour du cou.

— Pour sortir du lit, on fait des peignoirs en percale oua-

tée, doublés en mousseline et piqués comme une douillette. Un énorme collet en percale, garni de mousseline, donne à ces peignoirs l'aspect d'un manteau; ils sont d'un usage parfait pendant tous les apprêts de la toilette, et la ouate étant très-solidement glacée, soutient parfaitement le blanchissage.

— Nous avons vu des jupons, brodés en tablier sur le devant, d'un effet admirable pour être portés sous des redingotes ouvertes; une petite broderie se prolonge autour de l'ourlet.

Objets de fantaisie. — Des rubans de gaze formant six pointes séparées au milieu par un coulant d'or ou une agrafe, remplacent aujourd'hui les nœuds de rubans ou colliers de velours que l'on portait sur les chemisettes. On voit aussi de ces mêmes rosettes faites en rubans de satin bordés d'un très-petit effilé.

De nouveaux colliers en rubans sont formés autour de pointes qui figurent un collet évasé et qui soutiennent le collet de la chemisette. Le devant est fermé par un nœud.

Les plus nouvelles ceintures sont en gros grains, ayant des dessins en velours. Ceux en velours noir, sur des ceintures vertes ou lilas, sont très-jolis.

Au matin, pour faire leurs emplettes, les femmes portent des petites bourses en cachemires à palmettes, attachées à leur ceinture par un crochet d'émail.

Ensemble de Toilette. — Il n'y a pas encore ce que l'on appelle des toilettes de spectacle, encore moins des costumes de bal; le moment est ingrat pour les femmes qui attendent des modèles de parures, et nous ne pouvons citer aujourd'hui que quelques jolies mises de promenade.

Une redingote en gros d'hiver, d'un brun très-clair, s'ouvrant presque en cœur sur la poitrine, n'était attachée à la ceinture que par deux boutons qui rejoignaient tout juste les devans du jupon. Ce jupon, qui s'entrouvait graduellement vers le bas, laissant voir une robe de dessous en mousseline brodée en tablier jusqu'au haut. Elle avait un corsage brodé en guimpe qui tenait lieu de chemisette et se terminait par une ruche de

tulle. Le tour de la redingote de gros d'hiver était bordé d'une petite frange tordue; le petit schall qui rabattait sur le corsage était également garni de frange. Les manches, très-larges du haut et collantes vers le poignet terminé par un ruban boutonné, dont les deux côtés étaient bordés d'une petite frange. Avec cette toilette un chapeau en satin rose, garni de rubans de gaze blanche brochée en rose; demi-voile de blonde, boa sur le cou, brodequins en gros d'hiver pareils à la robe.

— Une autre toilette se composait d'un jupon de gros de Naples pensée, garni d'un biais de velours noir, arrêté par une torsade; un spencer de velours noir à corsage collant; ruche en blonde autour du cou; capote de satin blanc, doublée de satin pensé et ornée de rubans moitié satin blanc, moitié gaze pensée; dessous bonnet et barbes en blonde, et manchettes de blonde au bas des manches.



UNE GARDE

AU

DONJON DE VINCENNES.

Qui vive? — Garde montante. — Le mot d'ordre? — Entrez. — Nous sommes reçus par le général et le commandant, ayant, l'un, une jambe de bois, devenue un glorieux surnom; l'autre un bras de moins. Notre capitaine : — Le 2^e peloton de garde au donjon, en avant! marche!... Nous franchissons le fossé intérieur par un couloir de deux pieds de large, puis la cour du portier, fermée par deux portes en chêne, de quatre pouces d'épaisseur chacune, et revêtues d'énormes verrous. Nous voilà au pied de la tour, dans une cour de 80 pieds de long sur 40 de large. Le poste étant remplacé, les factionnaires sont posés à toutes les issues, dans l'intérieur et à l'extérieur du donjon; le reste du poste entre au corps-de-garde, petit appartement étroit, malpropre et enfumé, où dix caisses à fusil, recouvertes de cinq ou six matelas aussi sales que durs, forment notre lit de camp.

Là, tandis que quelques-uns se débarrassent de leurs ca-

IV.

11

potes et brossent leurs habits en fredonnant un air d'Auber, ou la *Parisienne*, d'autres s'occupent du déjeuner, qui arrive pièce par pièce et par intervalle, sur une table formée des poutres que deux grenadiers y ont amenées avec peine. Une composition chimique, rouge, blanche et trouble vient, sous le nom de vin, couronner l'œuvre. Ah! quel vin, que celui du portier de la tour de Vincennes! Mes chers camarades, qui devez nous remplacer, Dieu vous en préserve, et vous envoie mieux!...

Ce déjeuner que la faim assaisonne se termine au milieu de saillies, de bons mots, auxquels se joignent quelques réflexions philosophiques, occasionnées par le rapprochement de nos excellences déchues.

Il est une heure. C'est le moment où il leur est loisible de descendre dans la cour, permission dont ils n'ont encore usé que trois fois depuis qu'ils sont détenus.

Nous étions occupés à regarder l'Aboyeur, la Chauve-Souris, le Relateur et l'Éternueur (ce sont les noms de quatre pièces de canon, qui sont placées près le corps-de-garde), lorsque nous voyons se diriger vers nous le gouverneur accompagné d'un homme à la taille élégante, aux formes gracieuses, la barbe fraîchement faite, chapeau rond, cravate blanche, chemise fine à jabot, redingote brune très-propre, pantalon de piqué blanc, bas blancs et souliers bien cirés. — C'est M. de Polignac, nous dit le général. Il passe avec lui devant nous, nous salue et continue sa promenade, qui bientôt le ramène de notre côté.... Apercevant parmi nous un célèbre artiste qu'il connaît, il s'en approche, s'informe de sa santé, et entame avec lui, sur des choses indifférentes et étrangères à la politique, une conversation qui dure près d'un quart-d'heure. Il nous quitte de nouveau, va rejoindre MM. de Chantelauze, Peyronnet et Guernon qui se promènent dans l'arrière-cour.

M. de Chantelauze a une mise très-négligée, il porte une casquette; son mouchoir est devant sa bouche; il n'est point dangereusement malade comme l'ont dit plusieurs journaux. Il

souffre seulement d'un gros rhume et de quelques douleurs rhumatismales. Fatigué après quelques tours de promenade, il regagne son appartement; et M. de Guernon, M. de Peyronnet et M. de Polignac à qui le gouverneur donne le bras, viennent de notre côté.

M. de Peyronnet porte une redingote et un pantalon de drap bleu clair; sa barbe et ses cheveux sont très-longs, une cravate blanche, des bas de soie noirs.

M. de Guernon est mis plus simplement encore. Il a une redingote en castorine brune, à poches en dessus, et un pantalon de même étoffe, des bottes, un chapeau rond et une cravate noire très-mal attachée.

Le général leur explique, en notre présence, la grande supériorité que les pièces de canon de nouveau modèle qu'ils ont sous les yeux, ont sur les anciennes pièces, qui se chargeaient et se transportaient avec beaucoup moins de promptitude.

M. de Guernon dit qu'il a vu des pièces qui ressemblaient beaucoup à celles-là. La conversation roula ensuite sur l'antiquité du château. — Nous disputons hier, dit M. de Peyronnet, sur l'époque de sa construction. Messieurs, dit le général, puisque cela peut vous intéresser, je vais vous faire remettre une notice qui, sous ce rapport, pourra satisfaire votre curiosité. Et il envoie chercher cette notice qu'il leur remet. Ils le remercient, et continuent leur promenade avec lui. A peine nous avaient-ils quittés que M^e Hennequin, leur avocat, arrive, les rejoint, et paraît s'occuper avec eux de leur affaire. Pendant leurs allées et venues, un de nos grenadiers s'occupe à les croquer pour les faire lithographier.

Le brave Daumesnil, fatigué de leur faire compagnie, vient s'asseoir au milieu de nous et nous cause de nos grandeurs prisonnières. Vous voyez, messieurs, nous dit-il, qu'ils ne sont pas évadés. — Général, dit un grenadier, ces gens là ne doivent pas vous aimer. — Vous vous trompez, répond le général... ils seraient très-fâchés de changer de gardien. S'ils sont certains de ne pouvoir échapper à ma surveillance... ils savent

aussi que, placés sous la main de la justice et confiés à mon honneur, ils sont pour moi comme des êtres sacrés, et qu'ils n'ont à craindre, tant qu'ils seront ici, aucune violence, aucun mauvais traitement.

Comme je présume que vos camarades qui ne sont pas de service en ce moment peuvent désirer de voir ces messieurs, allez leur dire que je leur permets de venir cinq ou six à la fois; mais recommandez-leur bien de ne pas gêner les détenus dans leur promenade, ni de chercher à les humilier d'aucune manière que ce soit; autrement je les ferais retirer à l'instant. — Tout le monde s'est conformé à cette invitation.

Pendant que les ex-ministres se promenaient, plusieurs grenadiers ont entendu M. de Peyronnet dire : Je n'ai jamais aimé les procès, j'en ai un, mais je ne le crains pas... M^e Hennequin, en les quittant, a dit assez haut pour être entendu de nous :... Je voudrais qu'il me fût permis de m'enfermer ici avec ces messieurs, car ce sont des hommes que j'aime beaucoup. L'heure de se promener étant passée, ils ont regagné le quatrième étage du donjon.

M. de Polignac occupe la tour du Midi, vers Paris; M. de Peyronnet, celle de l'Est; M. de Chantelauze, celle du Nord, et M. de Guernon, celle de l'Ouest.

L'entrée de chacune de leur chambre est défendue par deux portes de bois de chêne, de 3 à 5 pouces d'épaisseur, et armée de deux gros verrous.

Ces portes communiquent à un appartement où ils se réunissent pour déjeuner et dîner. Ils paient pour ces deux repas au portier trente francs par jour.

L'ameublement de chaque chambre est pareil : une cheminée à la prussienne, un lit, une table en noyer, cinq à six chaises, un canapé.... M. de Guernon possède une longue lorgnette.... La principale fenêtre de sa chambre et de celle de M. de Chantelauze donne sur le cimetière du Père Lachaise.

Il n'est permis à aucun des détenus de monter sur la plateforme du donjon. Deux gardes nationaux pendant le jour, et

six pendant la nuit empêchent d'y accéder, et veillent aux portes des ministres.

Il y a en outre près d'eux un capitaine de garde et cinq agens particuliers, qui ne sortent de la tour que pour aller prendre leur nourriture. Ils sont chargés d'accompagner les personnes auxquelles la chambre des pairs permet de communiquer avec les ex-ministres.

Parmi celles que les surveillans ont ordre de laisser monter, nous avons remarqué M. de Chantelauze, M. Delaville-Léon, M. et M^{me} de Villebois, M. et M^{me} la duchesse de Guiche, M. Guernon fils, et deux ou trois autres dont les noms sont consignés sur une feuille signée Daumesnil, et placée dans le corps-de-garde.

Les détenus ont quelques livres, du papier, de l'encre. Ils lisent plusieurs journaux. Après leurs repas, ils font quelquefois une partie d'échecs, de tric-trac ou de dames.

M. de Chantelauze paraît affaibli au moral comme au physique; M. de Peyronnet laisse apercevoir, dans ses traits, une froide sévérité et un peu d'irritation, il parle peu; M. de Polignac est plus communicatif, il conserve son air de cour, il paraît calme, a le ton un peu douxereux, et ne peut pas toujours dissimuler la contrainte qu'il éprouve. Ses traits sont plus réguliers que ceux de ses compagnons d'infortune, quoiqu'on y aperçoive quelque chose de jésuite. M. Guernon montre beaucoup de fermeté; il paraît au-dessus du sort qu'il a à craindre; sa figure est peu changée, il plaisante et chante quelquefois. Dans la conversation relative aux curiosités de Vincennes, le gouverneur ayant dit qu'il n'était pas vrai que saint Louis eût rendu la justice sous un chêne, mais qu'il venait de temps à autre à Vincennes régler les différends qui s'élevaient dans les familles. — Oh! oui, ajouta M. Guernon, en riant, c'était le juge de paix de Vincennes....

Pendant notre garde, les détenus ont reçu la visite de M. et M^{me} de Guiche et de M. de Villebois, qui sont entrés et sortis du donjon et du fort avec toutes les précautions de sûreté com-

mandées par le général qui remplit ses fonctions de la manière la plus convenable sous tous les rapports.

Depuis la dernière incursion, il a donné ordre de pratiquer dans le premier mur du fossé extérieur du côté de Paris quatre ouvertures où seront placés des canons destinés à mitrailler ceux qui seraient assez fous pour s'approcher du fort avec l'intention de s'y introduire de vive force. Pour les personnes qui en connaissent l'intérieur, il est démontré que cinq cents artilleurs solides suffisent pour empêcher 50,000 hommes d'y pénétrer, et l'intrépidité du gouverneur ajoute encore à l'impossibilité d'un pareil coup de main.

(*Le Voleur.*)



NOTICE SUR BERRIÉ.

Un journal publie la notice suivante sur le nommé Berrié , auteur de la lettre sur les incendies :

« Le nommé Berrié, qui se faisait aussi appeler Despérons, a déjà deux fois été repris de justice. Après une détention de plusieurs années à Poissy, où il était enfermé pour vol, il fut arrêté en 1826, prévenu d'avoir dévalisé la chambre d'un pauvre ouvrier qui lui avait donné l'hospitalité. Sa culpabilité ayant été reconnue, il fut condamné, dans la même année, par la cour d'assises de la Seine, à 5 ans de réclusion et à l'exposition; mais ses relations avec plusieurs prêtres, notamment avec l'abbé Desmazures, lui firent, malgré l'état de récidive où il se trouvait, obtenir la remise des peines infamantes. Conduit à Bicêtre, il y fut accompagné de puissantes recommandations; on le nomma surveillant des jeunes condamnés, avec la faculté d'exercer sur eux un pouvoir presque sans bornes. C'est à cette époque qu'il établit des rapports avec Montrouge, rapports qui devinrent si fréquents, qu'on assure que Berrié, bien qu'il fût prisonnier, et que les RR. PP. et profès vinssent le visiter plusieurs fois par semaine, traversait souvent seul l'espace qui sépare la prison du couvent pour assister à des conférences. Il institua parmi les jeunes condamnés l'association connue sous le nom de *Sacré cœur*

de Jésus, et distribuait à ceux chez qui il trouvait plus de facilité pour se prêter à ses goûts et à ses desseins, des chapelets et des diplômes; enfin, c'est lui qui fit barbouiller les murs des dortoirs des enfans de ces sentences bigotes qu'on y voit encore. En 1827, il obtint une nouvelle commutation : c'est ainsi qu'on dispensait les faveurs royales sous le ministère Peyronnet! Ce Berrié avait acquis une telle influence à Bicêtre, qu'il parvint à se soustraire à toute espèce de surveillance : les réglemens de la prison n'étaient pas faits pour lui. Fort de la puissance de ses protecteurs, et sûr de l'impunité, il se livra sans frein au plus sale des vices avec les malheureux enfans qu'il régénait. Toute la prison, employés et détenus, le savaient; mais il n'y avait pas moyen de l'attaquer, parce qu'on connaissait ses liaisons intimes avec Montrouge. Cependant, en mars ou avril 1828, lorsque M. de Belleyne fut nommé préfet de police, un prisonnier, détenu maintenant à Sainte-Pélagie, fit une tentative auprès de ce magistrat pour l'éclairer sur la conduite infâme de Berrié. Cette tentative eut un plein succès; une enquête prouva les turpitudes de ce dernier; mais comme on ne voulait pas donner suite à cette révoltante affaire, on se borna à le transférer à la prison de Clairvaux. Ses puissantes recommandations l'y suivirent; il y obtint une des meilleures places, et au mois de novembre 1829, époque de la Saint-Charles, il fut complètement libéré. Voilà donc un voleur relaps commué deux fois et gracié une. On verra, en suivant ses traces, l'usage qu'il a fait de sa liberté depuis novembre 1829, époque où on l'a vu rôder plusieurs fois auprès de Montrouge et de Bicêtre.



LE VIEUX SERGENT.

(La scène se passe aux Tuileries en août 1830.)

— LE SERGENT. Comment que tu trouves la maison que nous y montons la garde? Tu ne t'as jamais trouvé dans des endroits pareils? — PACOT. Non, sergent. — Eh bien, c'est un endroit qu'est pour le présent.... présentement vacant, que ceux qui y habitaient on les a corrigés. — Oui sergent. — Que c'étaient des citoyens qu'on n'en était pas suffisamment satisfait. — Oui, sergent. — Car, moi, qui te parle, j'ai vu ici des choses qui te feraient dresser les cheveux de la tête. — Oui, sergent. — Je ne suis pas fait d'hier, afin que tu aies à le savoir. On ne sait pas ce qui peut arriver, tu peut avoir un jour à répondre là-dessus, je veux te le dire.... et voilà.... Je n'ai pas toujours été ce que je suis... J'étais simple enfant, et pas comme au jour d'aujourd'hui chevronné, décoré.... et tout ce qui s'en a suivi.... Eh bien!... pour lors..., il y avait donc ici un gouvernement.... qu'on criait pour le changer, pour qu'il ne voulait pas absolument marcher au pas.... On le fit descendre par les escaliers, et plus vite que ça.... Et un matin, là-bas, au bout du jardin, il lui est arrivé l'accident de devenir

un gouvernement — martyr qu'on l'appelle!... — ET D'UN....
— Oui sergent.

— Eh bien donc, pour lors... — Oui, sergent. — Laisse-moi donc articuler, et ne me coupe pas.... qu'il n'y a rien qui soye plus désagréable en société.... Eh bien donc, pour lors, il y eut du train long-temps. Il y en a beaucoup qui se sont en allés, quitte à revenir quand cela ne serait plus si chaud; ce qu'ils ont fait... Il y eût donc des choses... des abominations... enfin de tout... le tremblement, quoi?... Et alors, le gouvernement, c'était comme qui dirait toi et moi.... Nous autres, les troupes, nous nous couvrons de gloire et de réputation; nous usions nos souliers d'une manière tout autre.... si bien que tous ceux qu'étaient restés, ils se battaient, ils se tapaient, fallait voir... Si ce n'eût été que ça, mais ils s'envoyaient mourir... enfin les cent coups, quoi?... Aussi, voilà que c'était par trop fort de café, comme dit c'tautre : il s'en montait, il s'en tombait tous les jours : à toi à moi la paille de fer. Ça ne pouvait pas durer. Voilà, ma foi, qu'on nomme trois gouvernemens, que, parmi eux, le plus petit était un malin, qui se laisse faire, qui n'dit rien, et qui fait des deux autres ses domestiques... lui pas bête... et voilà de DEUX....

Ce farceur-là donc que je te dis qu'était bon là, et qu'entendait la manœuvre.... un farceur fini enfin... Le voilà qui dit : je veux ceci, je veux cela.... On laisse faire et on le regarde.... « Voilà qui dit, dit-il, je veux faire voir du pays aux troupes, » on le laisse faire... Nous trimons.... nous trimons dans la Pologne, Russie, et autres endroits où l'on fait des horreurs.... qu'étaient justes parce que le soldat ne connaît que son drapeau.... On avait la petite, la grande tenue, de l'argent.... des femmes.... enfin c'était le bon temps.... Les paysans qui disaient la moindre des choses, enfoncé.... Toi, toi-même t'aurais dans ce temps-là embêté les bourgeois, qui ont l'air présentement de nous faire la queue.... C'était trop beau, ça ne pouvait pas durer... V'là les autres, qui n'étaient pas flattés, qui disent : oui, mais ça ne peut pas durer ! Les v'là qui se mettent dix, vingt,

trente, soixante, deux cents contre un : en v'là de chez nous qui tirent le cordon, ouvrent la porte en manière de suisse, et v'là qu'on met mon gouvernement dedans. Et de TROIS. — Oui sergent.

— Moi, pendant ce temps-là, j'étais tranquillement au dépôt que j'étais blessé, que je puis te faire voir où; que je reviens ici ousce que nous sommes de garde et que je vois le nouveau gouvernement. Marmite renversée!.... Le gouvernement la même chose.... C'était pour lors un gros vieux, poudré, avec une queue et des épaulettes sur un habit bourgeois; il avait des guêtres plus grosses que toi et de velours encore!.. Il n'marchait pas si bien que l'autre, celui-là!... il n'marchait pas du tout!... v'là qu'on l'pose là haut sus c'te croisée.... v'là que de sa croisée mon paroissien sus son fauteuil me passait en revue... moi j'dis : *Eh bien! à la bonne heure, en v'là une sévère.* Qu'un petit jeune homme rose qu'était mon lieutenant me dit : — Vous me ferez l'amitié d'aller huit jours à la salle de police pour voir si j'y suis. Et voilà le gouvernement. — Oui, sergent.

— J'attends pas long-temps.... L'autre gouvernement r'arrive avec son petit chapeau et sa redingote grise, et voilà le gros vieux qui va se faire poudrer dans une autre garnison.... Oui, mais v'là les autres qui r'viennent, les mêmes de chez nous r'ouvrent la porte. On fait mieux qu'à encore, et voilà le gros poudré qui r'vient.... Ah! c'est pour le coup que v'là qu'il en fait aussi celui-là des bêtises,... v'là les farces qui r'commencent,... v'là l'infanterie en blanc... V'là les prêtres qui viennent manger la moitié de ma croix, tant qu'il n'y avait plus rien du tout;... v'là qu'on enlève encore le goût du pain au pauvre monde... Ça allait bien;... v'là aussi les régimens d'officiers qui viennent nous relever. Nous, on nous met à la porte de dehors... La garde nationale, on l'envoie là-bas pour garder les commodités... On ne dit rien, on se laisse faire;... v'là le vieux poudré qui s'en va rejoindre mon grand-père!... Et de QUATRE. — Oui, sergent.

— V'là donc son remplaçant qui vient prendre sa chaise. C'est pas encore un fort, celui-là ! Il a un enfant qu'est pas beau, qui fait des grimaces pendant la parade, et qui n'est pas solide sur l'école du peloton. C'est égal. On ne dit rien encore, et la ligne non plus... Ça n'va pas mieux, ... ça ne va pas plus pire.... Mais v'là qu'ils envoie un de ces matins la garde faire l'exercice à feu dans Paris... La chose de rire!... Le bourgeois lui! ça l'embête, ça te le trouble;... il se fâche... V'là la garde qu'embêtait la ligne qui s'met à embêter le bourgeois, le bourgeois embête la garde et y envoie des pavés sur les reins, et ça vous lui brise les pompons. Finalement, la garde est extréminée, et la ligne a l'estime de la nation et le gouvernement est enfoncé... Voilà de CINQ. — Oui, sergent.

— Pour lors nous obtenons un sixième gouvernement, qui a l'air de se promener à pied en bourgeois avec son parapluie; que son fils a été à l'école nationale, et qu'il a l'approbation du militaire et du civil; qu'ils ont donné des poignées de main fraternelles à la patrie et qu'on a supprimé les quatre pointes de Saint-Louis, et qu'il n'y a plus que les cinq de c'te croix-là, qu'on en touchera le revenu régulier : pour lors, tout est rentré dans l'ordre, et que nous pouvons voir le gouvernement et son épouse comme je te vois.... — Oui, sergent, c'est fameux!

Eugène MORISSEAU.
(*La Caricature.*)



LES NUBIENS.

M. Rigo, peintre, membre de l'institut d'Égypte, avait entrepris une suite d'études sur la nature et sur les hommes de ce pays. La caravane de Nubie qui était au Caire à cette époque, présentait à cet égard une occasion heureuse; les individus qui la composaient habitent des terres assez avancées dans l'intérieur de l'Afrique. Le conducteur de la caravane, Abd-el-Kérim, était remarquable par la force du caractère nubien, empreint sur sa physionomie. M. Rigo résolut de le peindre, et entreprit de l'attirer chez lui; il n'y réussit qu'en dépensant beaucoup d'argent. Après une négociation longue et souvent rompue, Abd-el-Kérim vint dans l'atelier de M. Rigo, sous l'escorte de dix à douze de ses compatriotes, et avec toutes les précautions d'un homme qui est persuadé qu'on l'attire dans un piège; pourtant on le rassura un peu, et on le détermina à congédier sa garde; alors M. Rigo se mit en devoir de le peindre de grandeur naturelle.

Le Nubien parut content de l'esquisse au crayon; il montrait avec son doigt les parties du dessin et les parties correspondantes de son visage, en disant : *Taibe* (bien); mais quand l'artiste y eut mis la couleur, l'effet fut bien différent; Abd-el-Kérim n'eut pas plutôt jeté les yeux sur cette peinture, qu'il se

rejeta vivement en arrière, en poussant des hurlemens d'effroi. Il fut impossible de le calmer; la porte de l'atelier ayant été ouverte, il s'enfuit à toutes jambes, et dit dans le quartier, qu'il venait d'une maison où l'on avait pris sa tête et la moitié de son corps.

Quelques jours après, M. Rigo introduisit dans son atelier un autre Nubien, qui servait de portier dans une des maisons de l'institut. Il ne fut pas moins effrayé, à la vue des peintures, que son compatriote Abd-el-Kérîm; il courut conter à tous les portiers du voisinage qu'il avait vu chez un Français un grand nombre de têtes et de membres coupés. Ses confrères se moquèrent de lui, et se réunirent au nombre de six pour vérifier le fait. Il n'y en eut pas un qui ne fût saisi d'effroi en entrant dans l'atelier, et aucun ne voulut y demeurer.

M. Rigo a peint une jeune femme du même pays, amenée au Caire par Abd-el-Kélim. Il a fallu employer l'autorité pour la résoudre à se laisser peindre. A mesure que le peintre achevait de faire la tête ou le bras, elle lui disait : « Pourquoi prends-tu ma tête? pourquoi m'ôtes-tu mon bras? Elle paraissait persuadée que toutes les parties de son corps, dont l'image était transportée sur la toile, allaient se dessécher.



CHRONIQUE.

6 NOVEMBRE.



On sait que le feu roi Georges IV tenait beaucoup à relever sa bonne mine par l'élégance et le luxe de ses habits. Jamais garde-robe de roi ne fut plus riche. Guillaume IV en a fait don à trois des pages de son frère, qui l'ont mise aux enchères publiques : on estime la valeur de ce présent à quinze mille livres sterling (environ trois cent soixante-cinq mille francs). Le tout a été transporté de Windsor à Londres sur six grands chariots, et exposé pendant plusieurs jours dans deux salles séparées ; l'une contenait les costumes de luxe, tels que le manteau royal, les uniformes, un habit qui avait appartenu à Henri V, et une écharpe de dentelle qui provient de la reine Marie-Antoinette, et qui s'est vendue cent cinquante guinées. Les badauds de Londres ont encore admiré, dans la seconde salle l'énorme quantité d'habits plus simple, de gilets, de bas, de souliers et de bottes. Georges IV faisait, à ce qu'il paraît, collection de fouets et de cravaches ; il en a laissé deux cents, qu'un spéculateur a acheté en bloc au prix de cent cinquante livres sterling. Hamlet, le jouailler, a acquis toutes les cannes à pomme d'or, en nombre à peu près égal. Un seul manteau,

doublé d'ermine, a été payé deux cent vingt livres sterling, par lord Chesterfield; on estime qu'il en avait coûté quatre fois autant à sa défunte majesté.

Heureux le peuple dont le monarque peut dire, comme le philosophe, en entendant parler de tant de luxe : Que de choses dont je n'ai pas besoin !

Le Garde National.

— Holy-Rood est la seule résidence royale du vieux royaume d'Écosse qui soit encore debout. A Perth, à Linlithgow, à Craigmillar, tous les châteaux habités par les Stuarts ne sont plus que des décombres. Holy-Rood atteste aussi, par les ruines qui l'avoisinent, que les fureurs civiles et religieuses ne l'ont pas respecté, et sa chapelle même n'est plus qu'une enceinte sans toiture. — Rien n'est triste comme ce palais solitaire au pied de la montagne où s'arrête la vieille ville d'Édimbourg. Depuis long-temps le faubourg dont il fait partie a été déserté par la noblesse pour la ville neuve. — L'intérieur d'Holy-Rood est plein de tristes souvenirs. Depuis Marie Stuart jusqu'à Charles-Édouard, tous les princes qui y ont passé finirent leurs jours sur l'échafaud ou dans l'exil. Tous ces portraits des rois fabuleux d'Écosse, vrais fantômes dans l'histoire, retracent à l'imagination autant de scènes de terreur. — Ce fut en 1793 que le comte d'Artois et ses deux fils vinrent pour la première fois à Holy-Rood. Un des tableaux qui ornaient leur appartement représente l'infortuné Charles I^{er}, et Jacques II fut le dernier prince de cette race qui l'habita avant de monter sur le trône. — Quels rapprochemens pour la pensée des nouveaux hôtes de l'antique château !

— Il y a quelque temps qu'un moissonneur des environs de Parme avala, pendant son sommeil, une couleuvre qui s'était réfugiée dans sa bouche. A force de remèdes, on parvint à lui extirper cet hôte dangereux, mais par un jeu bizarre de la nature, cet homme se trouva, à la suite de ces opérations, possesseur d'une voix de basse taille de la plus grande beauté. Il est aujourd'hui chantre à la cathédrale de Bologne, et ses appoin-

temens dépassent de beaucoup les honoraires d'un professeur de l'université.

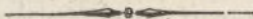
— Un calculateur de la *Quotidienne* a fait la recherche et donne le détail de ce que la révolution française a coûté d'hommes depuis 1789 jusqu'en 1815. Le total se monte à 25,709,139 hommes tués dans les combats, dans les émeutes, ou par la guillotine. Il y a eu aussi 62,889 incendies, conspirations ou insurrections.

— A Richemont, aux États-Unis, les quakers ont substitué aux airs sur lesquels ils chantaient leurs prières, les airs de *la Marseillaise*, du *Réveil du peuple*, etc. C'est encore un hommage que l'impassibilité de ces austères évangélistes a voulu offrir au républicanisme monarchique de notre révolution.

— Walter-Scott va prochainement publier deux ouvrages nouveaux. Le premier est un roman pris dans l'histoire du Bas-Empire, intitulé *Robert de Paris*. Le second est une nouvelle série des *Contes d'un grand-père à son arrière petit-fils*, tirés de l'histoire de France.

— Le voyageur Buckingham et le célèbre astronome Holmann se sont quittés à Londres, se souhaitant une bonne santé, et se donnant rendez-vous à Calcutta. De là tous deux partiront bras dessus bras dessous pour faire le tour du monde. — M. Buckingham est philanthrope, M. Holmann est aveugle; on sent tout l'intérêt qu'offrira le résultat de cette expédition.

— Il y a quelques soirs, au Palais-Royal, certain observateur des galeries remarqua à travers les vitres d'un café qu'une paire de lunettes d'argent était restée sur une table inoccupée. Alors il entre pour mettre à profit ses observations. — Que veut monsieur? demande un garçon. — Ma foi, mon cher, *je vais voir*, répond l'amateur, en posant effrontément sur son nez les bécicles délaissées.



THÉÂTRES.

Le *Nègre* tel est le titre du drame ou plutôt de la pièce de vers dialoguée que vient de donner la Comédie-Française. Il y a six mois cette production nouvelle aurait peut-être fait sensation, aurait fait traiter son auteur de novateur, lui auraient valu les éloges des approbateurs d'*Othello*, d'*Hernani* et de tant d'autres chefs-d'œuvres auxquels on ne pense plus aujourd'hui. La figure, les discours surtout de son principal personnage ont presque excité le rire. En effet, c'est chose assez bizarre que ces nègres, ces Espagnols d'une époque à-peu-près idéale, faisant assaut de tirades harmonieuses, parlant comme des élèves lauréats et rappelant sans cesse d'anciennes traditions dramatiques, auxquelles on ne pense plus que dans les collèges.

C'est un vieux noir, Brutus africain, qui joue la folie pour mieux cacher ses projets de vengeance; c'est son fils, épris de la fille blanche et fraîche de son maître et buvant le poison préparé par son père pour elle et tous les blancs, mourant dans d'affreuses convulsions; c'est enfin le vieux nègre déployant jusqu'au bout un beau et grand caractère de convention, se précipitant au milieu des flots pour échapper au supplice.

Malgré bien des irrégularités, des invraisemblances, cet ou-

vrage a été applaudi, son auteur, M. Ozanneaux, auquel on doit déjà le *Dernier jour de Missolonghi*, a été nommé, mais on ne peut se dissimuler que sa pièce ne soit une bizarrerie peu capable d'exciter aujourd'hui la curiosité déjà bien revenue des tentatives de ce que l'on a bien voulu appeler la nouvelle école.

— La comédie est plus heureuse que la tragédie au théâtre de l'Odéon, voilà encore un succès qu'elle vient d'obtenir. La *Séparation*, comédie en trois actes et en prose de MM. Mélesville et Carmouche, qui a été jouée lundi dernier pour la première fois, est un des plus agréables ouvrages qu'aient produit ces deux auteurs quelquefois beaucoup trop féconds. C'est un tableau d'intérieur de ménage qui rappelle bien quelques situations connues, mais qui est rempli d'esprit, de gaieté et de détails charmans. Son succès a été complet, enlevé et il promet d'être durable. On y trouve des scènes vraies tracées avec infiniment de délicatesse. C'est la nature prise sur son fait, mais une nature coquette et de bon goût; la nature des boudoirs et des salons. Celle-là manque de peintres exacts.

— L'Opéra-Comique a enfin rompu le long silence auquel il paraissait s'être condamné, il a donné signe de vie au moment où l'on commençait à désespérer de son salut; mais malheureusement cette résurrection qui sera durable, il faut l'espérer, n'a été ni lucrative ni brillante. Le génie de M. Scribe semble avoir pâli depuis la révolution de 1830; les chutes ont remplacé les succès et, à la place des applaudissemens, le bruit aigu des sifflets a retenti aux oreilles de l'auteur à la mode.

L'*Enlèvement* ou *les Guelphes et les Gibelins*, production nouvelle que nous devons à cet auteur aidé, cette fois, de M. d'Épagny, a totalement trompé les espérances des directeurs, et, qui pis est, celles du public. C'est un roman qui n'a pas le sens commun, qui manque d'action, et, ce qui est bien plus fâcheux, de gaieté, d'intérêt. Dès le lever du rideau le spectateur prévoit le dénouement, partant de l'ennui, de la fatigue jusqu'à la dernière scène, car rien, sur la route, qui

vienne calmer son impatience, lui faire oublier au moins la longueur du chemin.

La partition de cet opéra est de M. Zimmermann. Ce nom est celui d'un professeur du Conservatoire, d'un pianiste distingué, enfin d'un savant en musique. La science est certainement une belle et bonne chose ; c'est une admirable recommandation auprès du public ; mais pas en musique cependant. Parlez-vous d'un compositeur, dites-vous qu'il est savant, soudain vous voyez les spectateurs glacés d'effroi, déconcertés. En effet, il semble que cet éloge soit la ressource de ceux qui ne savent comment louer un musicien, qui ne veulent pas désobliger par une critique, qu'il soit enfin consacré aux artistes à qui on est forcé de dénier l'originalité, la vigueur. Faire dire de soi que l'on a écrit une partition avec correction, netteté, qu'il s'y trouve des passages remarquables, c'est accepter un brevet d'honnête médiocrité. Tel a été le sort de M. Zimmermann dans ce premier essai sur la scène de l'Opéra-Comique. Si l'on a eu peu d'indulgence pour les auteurs du *poème*, on en a eu beaucoup pour le compositeur que l'on a voulu consoler de la perte d'une bataille dans laquelle il avait plus à perdre que ses alliés, puisque son contingent avait été bien autrement considérable que le leur.

— Le théâtre des Variétés a exploité avec bonheur les troubles causés par les ouvriers, il y a quelque temps, dans la capitale et dans quelques-unes des principales villes de la France. La pièce nouvelle qu'il vient de donner, véritable pochade ou tableau populaire, est intitulée : *la Coalition*. On la doit encore à l'association de MM. Mélesville et Carmouche. L'intrigue de cet ouvrage n'est pas forte, point compliquée ; c'est un *jésuite* excitant des ouvriers au désordre ; bientôt démasqué, tous ceux qu'il trompait rentrent dans le devoir ; mais il est rempli de détails vrais et amusans, de couplets écrits de verve. Au théâtre des Variétés on sait qu'il n'en faut pas tant pour réussir.

— L'administration du théâtre de la Gaîté n'ayant pas de Napoléon sous la main, s'est contentée de mettre son cocher en

scène, le brave homme qui sauva le premier consul de la machine infernale. L'auteur de cet espèce d'à-propos, M. Sauvage, a imaginé de placer notre Automédon dans une position fâcheuse, de le faire voyager à Vienne pour visiter le duc de Reichstadt et en recevoir des bienfaits.... Le fils de Napoléon paraît donc sur la scène dans ce joli costume de fantaisie que lui donnent tous les lithographes.... Voilà une innovation à laquelle certes on ne s'attendait guères.... Pas n'est besoin de dire que M. Sauvage a fait de son héros un personnage autrement intéressant que celui qui est façonné par M. de Metternich!

— Le Cirque-Olympique n'a donné qu'une nouveauté cette semaine, mais on en a parlé. Croirait-on, qu'au milieu de tous les sujets contemporains que les auteurs de ce théâtre pouvaient compulser, ils ont été chercher l'épouvantable forfait de l'atroce Mingrat?... Sur la scène, cette espèce de hyène, recouverte d'un habit de prêtre, se livre à son infâme passion pour une jeune femme innocente, en abuse, la poignarde, précipite son cadavre dans les flots.... Enfin, qu'on se figure ce fameux procès en action, sans ménagement, sans voile... Le public du Cirque, lui-même, a fait justice de cette monstruosité; elle est morte sous ses sifflets vengeurs du goût et des convenances outragés.



REVUE DES MODES.

Ensemble des toilettes. — Des redingotes en châly blanc uni sont d'un charmant effet au spectacle. Nous en avons vues dont le corsage était très-plissé et les manches larges et froncées au poignet; elles étaient garnies de liserés de satin blanc. Une ceinture de satin blanc se nouait sur le devant de la taille. Le collet était carré et rabattu. Un petit fichu de gaze bleue formait cravate autour du cou. Une grosse agrafe de pierreries se trouvait au milieu du nœud. Pour bracelet, un ruban de satin blanc noué sur le poignet. Un chapeau de satin pensée, garni de blondes, accompagnait cette toilette.

— Un autre demi-négligé très-distingué, remarqué aussi à l'Opéra, se composait d'une redingote en satin couleur marron, sur laquelle étaient brochés des petits bouquets en soie verte. Les manches étaient également larges vers le bas. Une chemisette de blonde rabattait sur la poitrine et était retenue au milieu du corsage par une épingle ovale, où se trouvaient enchassées plus de dix espèces de pierreries. La redingote n'était entourée que d'un large ourlet et se croisait sans se fixer sur le devant, ce qui laissait entrevoir, vers le bas, un jupon de mousseline, dont l'ourlet, très-haut, était garni, au bas, d'une petite dentelle froncée. Le chapeau était en satin blanc, doublé de sa-

tin vert. Les rubans qui en ornaient le dessus étaient en gaze verte, tandis que ceux qui se trouvaient sous l'intérieur de la passe étaient blancs et entremêlés de petites blondes.

— Des toilettes plus habillées se composaient de robes de châly à dessins sur fond blanc. Un corsage drappé et des manches de gaze blanche leur donnent beaucoup d'élégance. Nous en avons vus qui étaient portés avec des chapeaux tout à fait parés.

Nouveautés. — Une des plus gracieuses, des plus élégantes et surtout des plus légères nouveautés du moment, ce sont sans contredit les fourrures en marabouts, qui se trouvent chez M. No-tré*; bas de robe, boa, manchon, tout cela est fait en marabouts, et présente les plus charmantes garnitures possibles sur le velours ou le satin. Une innovation délicieuse serait de faire de ces garnitures en marabouts de couleur pour les porter sur des étoffes blanches.

Couleurs. — Le vert et les nuances pensées dominant dans ce moment pour les douillettes. On en voit aussi beaucoup en satin noir. La vapeur est toujours de mode pour les robes plus habillées. Quant aux manteaux, le nombre n'en est pas encore assez grand pour juger ceux qui ont la préférence; mais on en voit beaucoup de rouges, de bleus et surtout de couleurs un peu sombres, tels que gris, bruns, noisette, etc., brochés en couleurs tranchantes.

Chapeaux. — Ce que nous avons remarqué de plus nouveau en ce genre ce sont des chapeaux en velours noir, ayant la forme petite, mais très-évasée. Une double blonde blanche, formant fichu, traversait le dessus de la tête; une de ces blondes retombait un peu en voile sur une grosse rose mousseuse qui ornait le devant de la passe. Cette espèce de fichu s'arrêtait, d'un côté, au bas de la forme du chapeau, et se prolongeait de l'autre jusqu'au bord de la passe sous laquelle elle retournait et se fixait sous un nœud de ruban de gaze

* Rue du Caire, n° 7.

rose. Ce chapeau, excessivement joli, était noué par des brides en blondes.

— On a vu cette semaine plusieurs capotes en satin bleu pâle, entourées d'un demi-voile en blonde, ayant la calotte ronde, et prenant exactement la forme de la tête; elles étaient ornées d'un simple nœud de gaze.

Bonnets. — Les petits bonnets en blonde se multiplient en attendant l'adoption complète des berrets.



LA FUSILLADE.

(SCÈNE HISTORIQUE DE 1794.)

Pour le coup, citoyen représentant, voilà un Kinzerlitz qui nous arrive de la place, et qui m'a bien l'air de venir nous inviter à pomper les huiles et à gober les légumes aux dépens de S. M. impériale.

Dis donc du tyran autrichien, interrompit d'un ton rude un jeune homme dont le maintien farouche contrastait avec l'expression naturellement douce d'un visage efféminé.

C'était le représentant du peuple St.-Just qui façonnait ainsi aux manières républicaines le général en chef Charbonnier, vieux soldat plein de bonhomie et de rondeur militaire, que les vicissitudes de cette époque avaient soudainement porté des derniers rangs au commandement de l'armée de la Moselle, alors occupée du siège de Charleroy.

Citoyen général, ajouta l'arrogant proconsul, si tu ne peux parvenir à connaître la valeur de tes paroles, du moins devrais-tu savoir faire ton métier. — C'est à coups de canon que la patrie t'ordonne de recevoir ses ennemis. — Fais donc tirer sur ce parlementaire.

Charbonnier parut un moment interdit : comme t'a le pou-

voir discrétionnaire, soit ; je m'en bats l'œil ; c'est l'ordre, en avant de la jambe gauche.

Et sans plus de soucis, il allait commettre, contre le droit des gens, l'attentat qui lui était commandé, lorsque de violens murmures éclatèrent parmi les officiers témoins de cette scène.

Sans s'émouvoir, St.-Just rappelle aussitôt le faible Charbonnier et promenant de sinistres regards sur ceux qui osent improuver sa conduite : Indignes défenseurs de la nation, s'écrie-t-il, ce n'est pas d'aujourd'hui que votre patriotisme m'est suspect. Puisque vous ne rougiriez pas de souiller le camp de la liberté par la présence d'un séide du despotisme, qu'on m'amène l'Autrichien ! vous allez apprendre comment le représentant d'un peuple libre doit traiter avec l'envoyé d'un tyran.

Un officier supérieur allemand est alors introduit dans le camp suivant la formalité d'usage. Il était chargé de traiter de la reddition de Charleroi. Cet événement était un coup de fortune pour l'armée française que l'insensé représentant avait forcé de passer témérairement la Sambre. Au moment où le parlementaire présentait au général en chef la missive qui contenait les propositions du gouverneur de la place, St.-Just arrache brutalement la dépêche de ses mains, la foule aux pieds, et indiquant insolemment du geste le chemin de la ville : « Esclave, dit-il à l'officier allemand, va rapporter à ton maître que ce n'est pas des paperasses que je demande, mais la forteresse qu'il me faut sur l'heure et sans condition. »

En vain on lui répète que les ressources en matériel sont insuffisantes pour pousser les opérations du siège avec vigueur : on lui expose que les soldats sont sans vivres et sans solde ; que livrés à demi-nus et sans abris aux intempéries des nuits froides et pluvieuses de ces contrées, ils sont chaque jour moissonnés par les maladies ; on s'efforce inutilement de lui démontrer que le salut de l'armée est entièrement compromis si elle est atteinte dans cette position critique par les forces supérieures de l'Autriche et de la Hollande qui s'avançaient à la fois contre elle ; rien ne peut ramener à la raison l'opiniâtre St.-Just. Prodiges du sang

des braves, ce lâche qui n'avait jamais osé s'approcher des tranchées, ordonne, pour toute réponse, qu'une formidable batterie de mortiers soit construite à l'instant même à la tête des travaux. Si elle n'est pas prête à incendier la ville le lendemain à la pointe du jour, il jura de faire fusiller le commandant des troupes du siège et ceux de l'artillerie et du génie *.

Le caractère féroce de St.-Just était trop connu pour qu'on ne s'efforçât pas de soustraire à sa fureur les officiers dont il venait de prononcer l'arrêt. On s'empressa de réunir tous les moyens qui se trouvaient à la disposition de l'armée pour satisfaire à la volonté absurde mais toute puissante du représentant. On rassemble dans les parcs, on requiert dans les environs les pelles, les pioches et tout ce qui peut concourir à la construction de la batterie dans le court délai fixé. Le capitaine de Meras, qu'une longue expérience avait rendu expert dans toutes les branches du service de l'artillerie, est choisi pour diriger les travaux. Cet officier était un ancien chevalier de Saint-Louis retraité, qu'un patriotisme ardent avait rappelé dans les camps malgré son grand âge; la confiance et le dévouement sans bornes qu'il avait su inspirer à ses soldats le rendaient plus que tout autre capable d'accomplir la tâche difficile qui lui était imposée.

Les voitures chargées des outils qu'on était parvenu à se procurer partent à la nuit tombante, mais, par une fatalité bien déplorable, elles s'écartent de leur route et, s'étant trop approchées des murs de la place, sont surprises par une reconnaissance ennemie. De Meras attendait encore ce convoi au poste qui lui avait été assigné, lorsque St.-Just, altéré de sang, devance le jour pour reconnaître si ses ordres sont exécutés. On lui raconte les événemens de la nuit. Ni la noble contenance du vieil officier, ni la touchante anxiété de ses soldats ne peuvent

* Le général d'infanterie, Hatry; le général d'artillerie, Bollemont; et le chef de bataillon Marescot, commandant le génie. Le général Jourdan eut, au péril de sa propre vie, le courage de résister aux volontés du lâche conventionnel. (*Victoires et Conquêtes*, tome II, page 47.)

désarmer sa rage. Repoussant les preuves si palpables de la plus complète innocence, il ordonne que de Meras soit fusillé sur-le-champ, sur le terrain même où il l'accuse d'avoir conspiré contre la patrie. Dans son délire, il condamne les canonniers à casser eux-mêmes la tête blanchie du capitaine qu'ils chérissent comme un père. A cet ordre de cannibale, plus d'une carabine s'était abaissée vers St.-Just; c'en eût été fait de ce tigre, si sa trop généreuse victime ne se fut interposée entre les soldats frémissant d'indignation et le vil proconsul que l'aspect du danger avait fait passer de l'audace à la terreur la plus pusillanime.

Mais à peine se voit-il en sûreté dans le camp, que de Meras reçoit l'ordre de paraître devant lui. On conjure le brave capitaine de se soustraire par la fuite au sort qui l'attend; il répond que c'est pour mourir sous les drapeaux qu'il a soustrait au repos le peu de jours qui lui restaient encore à compter. Ses fidèles canonniers veulent le suivre; ils jurent de lui faire un rempart de leurs corps; le loyal officier leur rappelle que les preuves de dévouement qu'il leur a toujours demandées étaient leur soumission aux lois de la discipline.

Peu d'instans s'étaient écoulés depuis que de Meras s'était séparé de ses amis quand une fusillade se fit entendre. Aux armes! crient aussitôt les canonniers; ils se précipitent vers la tente du représentant; le corps sanglant de leur vieux capitaine, palpitant dans les dernières angoisses de la mort, en barre l'entrée, ils y pénètrent en poussant des cris de rage; elle était déserte. St.-Just avait prudemment préparé sa retraite. Il ne fut aperçu qu'au loin dans la plaine, fuyant de toute la vitesse de son cheval.

Cependant la vengeance de ces braves n'aurait été que différée si le ciel, dans sa justice, n'eût voulu réserver une mort infâme à une vie si criminelle. Comme il était facile de le prévoir, l'armée de la Moselle, victime de l'incapacité militaire de St.-Just, fut contrainte de lever le siège devant les forces réunies des princes de Kaunitz et d'Orange. Accablée par le nombre, elle perdit ses canons, laissa une grande quantité de pri-

sonniers, et se replia en désordre derrière la Sambre, où ses débris réunis à l'armée de la Moselle, que Jourdan conduisait à son secours, formèrent cette armée de Sambre-et-Meuse devenue depuis si célèbre dans nos fastes militaires.

C'est à cette armée qu'osa reparaître l'odieux St.-Just. Il ne s'attendait pas à y rencontrer les anciens canonniers de l'infortuné de Meras ; mais eux ne l'avaient point oublié. Un jour qu'il traversait un bois, entouré, suivant sa coutume, d'une nombreuse escorte, le cri de mort à l'assassin ! glace tout à coup son âme timorée ; une grêle de balles suivant de près la menace, joncha la terre d'innocentes victimes, mais le sanguinaire représentant sauva encore cette fois sa tête que réclamait l'échaffaud.

A. T.



DOCTRINE DE SAINT-SIMON.

Si l'on me demandait pourquoi je ne crois pas à nos génies littéraires, ou du moins pourquoi j'y crois si peu, je répondrais que c'est parce que des événemens comme ceux qui nous entourent, n'ont inspiré ni un panégyrique ni une satire passable. Nous avons bien vu des dithyrambes de collèges et des emphases ironiques, nous avons même retrouvé à son poste tout ce parnasse de circonstance dont l'enthousiasme est armé d'une si vaste fécondité, et dont la main est toujours levée sur la harpe comme l'archet d'un chef d'orchestre sur son violon; mais sauf une boutade vraiment énergique insérée dans la *Revue de Paris*, lequel de tous ces chanteurs privilégiés ou non a su être et dire quelque chose? N'y avait-il donc plus un sujet à exploiter? ou est-ce un si grand labeur que de se retirer de l'ornière des routines et de se débarrasser des lieux communs?

Eh quoi! silence sur les ridicules? silence sur tant d'agitations, de physionomies joyeuses, tristes, inquiètes, pâles de colère, gonflées de contentement; silence surtout sur ces inventions vraiment admirables, qui d'un siècle de liberté firent un siècle de doctrines; sur ces associations, sur ces jésuites de la philanthropie, sur ces compagnies d'assurance de la liberté de

l'intelligence humaine. Certes, si dans ce bon siècle, par la grâce de Dieu le dix-neuvième, Molière, ce rieur mélancolique, eût promené ses tristes regards sur la surface de cette mer mouvante qui s'agite de tous côtés; s'il eût vu ces hommes plus souples que ses Scapins, ces femmes plus *bas-bleus* que ses précieuses, ces réunions plus follement pédantes que la réception du malade imaginaire, quels personnages il aurait habillés de tous ces ridicules épars! quelles grimaces amères et mordantes il aurait fait monter sur les tréteaux! quelle satire profonde aurait paru! que de haine, que de fiel aurait bouillonné au fond de ses railleries vengeresses, plus vertes que les ironies dont Juvénal accompagna la chute du plus grand des empires!

Je l'eusse voulu descendant un beau matin rue Taitbout, se glissant humblement au milieu d'une foule panachée et de curieux éventés, résolu d'entendre paisiblement et de juger. Il entre: le voilà appuyé contre une muraille. Tout le monde attend; tout le monde se tait. Quel est, dit-il à son voisin, ce jeune homme qui se lève et se dispose à parler? — C'est le pape ***. — Le pape ***! Ecoutez.

— Chers pères, chers fils, chers frères; chères mères, chères filles, chères sœurs.... — L'orateur salue.

La société, dit-il, a commencé par l'état sauvage. La civilisation est comme une statue égyptienne, grossière par sa base, fine et déliée à son sommet...

Qu'a dit l'assistance? La phrase s'achève nonobstant.

— Ainsi nous voilà réunis encore une fois dans cette enceinte, au nom de ce philosophe....

La phrase est encore achevée, l'orateur s'échauffe:

Qu'une misérable question d'hérédité ne vienne pas arrêter la marche de l'humanité. Qu'on ne vienne pas, par le souvenir des institutions qui périssent, troubler le progrès des institutions nouvelles! L'hérédité est détruite; je la repousse du pied. Une si pauvre objection ne nous arrêtera pas, qu'elle laisse passer l'humanité!

Peut-être ici l'auditeur se retournera-t-il une seconde fois

vers son voisin, pour lui demander la signification de ces mots : Quelle fièvre agite le pape ***? — Nos principes, répond le voisin, détruisent l'hérédité : l'état possède un fonds commun à tous; avez-vous des talens, une industrie? on vous récompense selon votre mérite; vous serez riche, mais vous ne laisserez rien à vos enfans. — Et qui m'en empêchera? les cadeaux sont-ils défendus? — Non, mais l'argent n'a plus d'intérêt; cent mille francs font cent mille francs, et non pas cinq mille francs par an; vous donnerez ce que vous voudrez à qui bon vous semblera : qu'importe à l'état qui mange ce que vous avez gagné : du moment que vous ne pouvez l'augmenter? — Quoi! l'argent n'a plus d'intérêt, et la terre? — Vous ne pouvez laisser de terre.

Oh l'admirable doctrine qui défend au fils de cultiver le champ où vécut son père! au père de travailler pour son fils! L'excellente philanthropie qui arrache des entrailles de l'homme peut-être son seul lien incontestable, celui du sang! Le merveilleux raffinement de civilisation, qui ôte de la mamelle l'enfant qui tète encore, pour lui montrer ses parens riches, heureux, tranquilles, et lui dire : Tu es seul! — Et tout cela au nom de l'humanité.

Mais poursuivons.

L'homme ainsi isolé au milieu des hommes, va peut-être maudire le législateur; on lui donne une compagne. — Et s'il n'en veut pas? — Il le faut; l'individu de cette nouvelle république se compose de deux moitiés. — Et s'il ne l'aime pas, alors on lui ôtera la moitié de lui-même pour la transférer à un autre, et ainsi de suite. — Mais si par hasard le goût du célibat était à la mode?

Cependant mon épouse bien-aimée va à la chambre, elle vote; elle ergote; au tribunal elle crie, elle se bat sûrement à l'épée avec mon ennemi ou mon rival. La femme en un mot est assimilée à l'homme. Où en est maintenant le pauvre préfet de police qui lui défendit le premier de conduire un cabriolet dans les rues?

Cette doctrine plairait-elle aux femmes? Pour moi, la femme à qui elle plairait ne me plairait pas; il est vrai que chacun a ses idées; mais peut-être celui qui n'aime pas une main tachée d'huile, n'en aimerait-il pas mieux une tachée d'encre.

Peut-être aussi la nature, qui probablement n'était pas saint-simonnienne, avait eu, en donnant aux femmes une conformation différente de la nôtre, un but quelconque. J'ai ouï dire à des gens qui avaient vécu et vu le monde, que le pire de tous les monstres était une femme-homme; il était réservé à notre siècle de réformer ce que la nature a mal fait; si la femme a été jusqu'à présent un être faible et timide, si la pudeur a eu jusqu'à ce jour quelque charme, dès aujourd'hui elles porteront mous-tache. La législation nouvelle met sagement un dragon dans le lit d'un philosophe.

Irons-nous plus loin?... Céderons-nous au rire ou à l'indignation? Cet être absurde, créé par les rêves d'un cerveau malade, le suivrons-nous dans le reste de sa carrière? Le verrons-nous diacre, cardinal, évêque? Notre patience ne se lassera-t-elle pas de ces jongleries mystérieuses, de ces fantômes emmaillotés de l'attirail des cultes? Sortirons-nous enfin de la salle où retentit la moins raisonnable des mille et une doctrines dont le monde a vu la naissance et la mort, et le dégoût ne nous empêchera-t-il pas de pousser plus avant la dissection de l'homme de cette république? Le coq sans plumes de Platon était un ange auprès de la femme de Saint-Simon.

Des coteries soutiennent des coteries; comme les anneaux d'une chaîne, elles s'enlacent, s'appuient, se fortifient. Spectacle amusant en apparence, mais triste et cruel à qui marche en dehors et sans appui. Gloire à ceux qui les accablent d'éloges; tout encouragement aux coteries et aux doctrines, de quelque nature qu'elles soient, est un coup de poignard au cœur pour l'homme dont la pensée est et veut être libre, une entrave pour celui qui veut aller seul, une blessure faite à la liberté de tous.

Et quelles sont les autorités dont on s'appuie? Croyez en Saint

Simon, nous dit-on. Quels sont les gens qui parlent ainsi? Monterons-nous dans un des équipages qui encombrent la porte? suivrons-nous jusqu'au fond d'un hôtel ce panache élégant qui s'est incliné tant de fois durant la séance en signe d'approbation? pénétrons-nous au boudoir? là nous verrions des femmes à genoux et le prédicateur à la cheminée; là nous entendrions des paroles plus puritaines que la guimpe d'une nonne sucrée; là Jésus s'appelle Christ, on parle de Christ et de Jean; saint Paul est si beau, si énergique! — Mais Jean a plus d'indulgence et de douceur! — La porte s'ouvre; un homme entre; oh! mon père, dites-nous quelque parole de paix et de consolation! — On vous demande ce que vous pensez de l'immortalité de l'âme, en vous donnant une tasse de thé.

Beaucoup de gens pourront croire que nous exagérons; nous nous en rapportons à la conscience du moindre des *élus*, si cette feuille leur tombe entre les mains.

(*Le Temps.*)



UNE VISITE A BARRÈRE.

C'était, je crois m'y voir encore, par un beau soleil de septembre 1822, sur les neuf heures du matin. Ma porte s'ouvre, et trois ou quatre jeunes Anglaises entrent l'une après l'autre. Vous savez : de ces figures fraîches, fleuries, blanches et roses, qui, dans une promenade, forment de la cadette à l'ainée une espèce d'escalier, puis venait la maman, puis le papa, une belle tête de vieillard, droit et bien conservé. Je ne savais que penser de cette visite. On se place, le père me remet une lettre ; je vois qu'un de mes amis de Londres me prie d'être à Bruxelles le *Cicerone* du porteur, sir Richard Philippe, imprimeur, journaliste et membre du parlement d'Angleterre. Après les premiers complimens, sir Richard me demande si je connaissais Barrère, ajoutant qu'il désirait vivement le voir et causer avec lui. J'avais vu quelquefois Barrère au spectacle, où il était fort assidu ; mais je n'avais jamais été chez lui. Je m'informe de son adresse, et nous nous acheminons vers la rue de la Montagne. La maison était de modeste apparence. Arrivés au second étage, nous frappons à une petite porte, et nous nous trouvons en présence du fameux rapporteur du comité de salut public. Lui-même était venu nous ouvrir.

Barrère est un vieillard de taille moyenne, maigre, le teint gris et terne, l'œil vif, le sourire gracieux, d'une exquise po-

litesse, de mœurs naturellement douces. Ce dernier point vous étonne, et pourtant rien de plus vrai. La peur seule l'a fait cruel. La qualité qui le distingue par-dessus tout, c'est l'esprit. Il crée et approfondit tout; mais il résume admirablement une masse d'idées en une seule phrase, et cette phrase a presque toujours une physionomie à soi. Il n'embrassera pas les larges faces d'une question, mais il en saisira avec un rare bonheur les points et les angles. Plusieurs de ses mots ne sont que trop fameux. Dès 1789, il consignait sur le papier tous les événemens dont il était témoin. On sait que, dans la belle esquisse du *jeu de paume* de David, il est représenté prenant des notes : eh bien ! il est resté depuis dans la même attitude. C'est un homme registre. Ses mémoires, s'il en publie jamais, seront infiniment précieux, car il a eu le secret de plusieurs partis, et l'immense manuscrit de maximes politiques qu'il a déposé chez un libraire de Bruxelles, est un arsenal de pensées originales et piquantes. Dans ces dernières années, il s'est amusé à traduire de l'anglais les sonnets et poésies fugitives du Camoëns. Singulière destinée des soupîrs d'amour d'un jeune et tendre troubadour du Tage, d'être traduit en anglais par lord Strangford, âpre diplomate, et retraduit de l'anglais en français par Bertrand Barrère ! Je souscris d'avance pour une version en allemand, par M. de Metternich.

La chambre de Barrère était un chaos de livres et papiers épars ; son mobilier, un mélange indigeste de pauvretés provinciales et de brillans debris échappés au naufrage des modes du directoire. Au fond du lit, on voyait un beau tableau italien des *Amours de Leda*, chaud d'expression et de couleur ; sur la cheminée, un portrait de François I^{er} déjà vieux, par le Titien, portrait remarquable, en ce que la figure du père des lettres est, sur cette toile, celle d'un brigand des Calabres, et qu'il est ressemblant.

A peine étions-nous assis, qu'une dame d'une quarantaine d'années, qui paraissait familière dans la maison, entra et vint se placer dans un coin de la chambre, quelle ne quitta plus. Il

faut vous dire que Barrère ne comprend pas l'anglais parlé, et ne le parle pas; que, d'autre part, sir Richard ne sait pas un mot de français. Il fut donc convenu que je servirais d'interprète. « Dites à Monsieur, me dit sir Richard, que je me présente à lui avec les sentimens de vénération qui animeraient un vrai disciple de Jésus-Christ, s'il se trouvait face à face avec son maître. — Monsieur dit qu'il se présente à vous, etc. » Barrère, étonné d'un pareil compliment, hésitait à répondre; son enthousiasme, refroidi par quinze années d'anxiété, suivies de quinze années d'exil, ne pouvait se monter si vite au ton de son fanatique interlocuteur. Ces deux figures étrangères, ce dialogue par truchement, ne contribuaient pas d'ailleurs à le réconcilier avec l'originalité de notre exorde *ex abrupto*.

Cependant, au sérieux de la figure de l'Anglais, à l'impassibilité d'un traducteur juré que je m'efforçais de conserver, il se remit assez pour remercier l'insulaire de la trop haute opinion qu'il avait conçue... Prenez garde, s'écria l'Anglais en m'interrompant, ce n'est pas à l'individu Barrère que cela s'adresse, je le révère comme principe, comme représentant charnel d'une idée... — Monsieur vous révère comme principe, etc. Oh! cette fois, je n'avais plus besoin de traduire la réponse. Les yeux de Barrère passant rapidement de l'un à l'autre de nous, signifiaient avec un gros point d'interrogation : Êtes-vous ici pour vous moquer de moi? Bientôt pourtant, un regard jeté sur l'Anglais le rassura tout-à-fait; il supposait sans doute qu'il se trouvait avec un membre du club de la *tête de veau*. Je n'ose dire, à ceux qui l'ignorent, ce que c'est que le club de la tête de veau, et la conversation devint franche et animée. On discute le point de droit dans le fait du 21 janvier, les formidables exigences de l'époque, la position de la France à l'égard des puissances étrangères, et celle des Conventionnels à l'égard de la France et de leurs collègues. Enfin, il fut convenu de traiter la question plus largement, et à cet effet de se réunir le surlendemain. On se sépara amicalement, et le lieu fixé pour l'entrevue fut le salon de David.

L'ORANG-OUTANG PRÉDICATEUR.

L'orang-outang a, comme on sait, beaucoup de ressemblance avec l'homme, et possède le talent d'imiter à un très-haut degré. On raconte une anecdote fort drôle sur un animal de cette espèce, qui appartenait au père Carbasson, et qui lui était extrêmement attaché. Cet animal avait l'habitude d'accompagner son maître partout où il allait. Le révérend père l'enfermait quand il voulait se débarrasser de sa compagnie. Un jour cependant Pug (c'était le nom du singe) parvint à déjouer les précautions de son maître, et le suivant doucement par derrière jusque dans l'église où celui-ci allait officier, il fut, sans être aperçu, se placer sur le chapiteau de la chaire. Là, il attendit patiemment que le service divin commençât. Au moment où le père Carbasson monta en chaire, Pug s'élança agilement au sommet du chapiteau, puis abaissant ses regards sur son maître, il se mit à imiter chacun de ses mouvemens avec tant de gravité et d'une façon si burlesque, que la congrégation toute entière fut prise d'un sourire. Ignorant la cause de cette gaité subite, le révérend père gourmanda vivement son auditoire de l'inconvenance de sa conduite. Cependant le singe, placé au-dessus de sa tête, continuait d'imiter les poses et les gestes du prêtre. Les assistans faisaient tous leurs efforts

pour garder leur sérieux ; mais de temps en temps, le rire triomphait d'eux, et l'on voyait les muscles de leur visage s'épanouir. Cette vue échauffa la bile du prédicateur ; dans l'ardeur de sa colère, il redoublait son air et ses gestes ; tantôt il frappait à poing fermé avec violence sur le rebord de la chaire, tantôt il élevait piteusement les deux mains au ciel et branlait la tête. L'orang-outang reproduisait tout avec un sang froid vraiment divertissant. Enfin, les membres de la congrégation n'y pouvant plus tenir, partirent tous à la fois d'un bruyant éclat de rire.

Le père Carbasson demeura pétrifié de ce manque inconcevable de respect pour le saint lieu. Mais bientôt tout entier à son courroux, il allait s'élancer hors de l'église, quand quelqu'un lui montra du doigt la cause de la conduite inexplicable des assistans. En apercevant Pug, le révérend eut beaucoup de peine à garder lui-même le sérieux qu'exige le caractère sacré de ses fonctions. Les gens employés au service de l'église arrivèrent, et l'on eut bientôt chassé de la place qu'avait prise l'intru, auteur de tout le mal.

(*Lady's Magazine.*)



CHRONIQUE.

13 NOVEMBRE.

A la dernière revue du roi, une dame élégamment vêtue parvint à s'introduire dans l'enceinte du Champ-de-Mars, et malgré la pluie qui tombait, elle resta dans les files de la onzième légion pendant que le roi passait. S. M. ayant paru étonné à l'aspect de ce singulier garde nationale : « Sire, dit cette dame, je suis étrangère, et, avant de quitter la France, je voulais vous voir, et de bien près. » — Pendant tout le temps de l'inspection, le duc d'Orléans n'a point quitté sa pièce. Un canonnier qui avait naguère déjeuné avec le prince royal dans une auberge de Vincennes, se ressouvint que le jeune duc l'avait alors régala d'un petit verre : *Camarade*, lui dit-il, c'est à moi aujourd'hui à vous payer la goutte. — Oui, reprit le prince en acceptant, à charge de revanche. »

— Un nommé Rosner, chanteur d'opéra dans le duché de Brunswick, avait une femme très-jolie, ce qui lui attirait les bonnes grâces de l'ex-duc. Mais comme Rosner était fort mauvais chanteur, et que le public n'avait pas les mêmes raisons que son souverain pour lui devoir des égards, il n'était pas de soir que Rosner ne fût impitoyablement sifflé. Enfin, voyant que le vent

ne s'apaisait pas, il prit le sage parti de se retirer et en demanda la permission au grand-duc, sous prétexte de n'être point aimé du public. — Ah! quoi! c'est pour si peu de chose que vous voulez vous retirer, lui répondit celui-ci; suivez mon exemple; il n'y a pas d'être que le peuple aime moins que moi, et cependant cela ne m'empêche pas de rester. »

— On écrit de Naples que, depuis quelques jours, le Vésuve ne vomit que peu de matières bitumineuses qui s'arrêtent dans le cratère. Ce phénomène est accompagné d'une colonne de fumée et de secousses intérieures. Si le Vésuve ne se dégage pas bientôt des matières insolites qui l'obstruent, on craint prochainement un violent tremblement de terre.

— Le 15 du mois dernier, le roi et la reine de Bavière ont posé à Donaustoff la première pierre du *Walhalla*, qui doit être construit de suite sur le point le plus élevé des environs de cet endroit. Ce Panthéon pour les grands génies et les guerriers distingués d'Allemagne et de Bavière, doit réaliser, pour ainsi dire, le *Walhalla* de l'ancienne mythologie du Nord. De magnifiques préparatifs, et la réunion des personnes marquantes composant la suite de LL. MM. ont rendu tout à fait digne de son but la célébration de cette cérémonie.

— Définitivement, le roi d'Angleterre visitera l'Écosse l'été prochain. Déjà lord Gordon a donné ordre de faire confectionner 150 boucliers et de fabriquer le tartan nécessaire à l'habillement complet de 200 hommes choisis parmi les macs du Perthshire. On veut donner au roi le spectacle des évolutions et des combats dont Walter-Scott a présenté de si curieuses descriptions dans la peinture des anciennes mœurs écossaises. Dans ce cas, Charles X ira, cet été, faire un tour dans le nord de l'Europe, afin de laisser Holy-Rood à la disposition de la cour du roi d'Angleterre.

— Dans les débats d'une affaire relative à l'une de ces petites loteries populaires qui encombrement clandestinement le boulevard, le président ayant demandé au témoin si le prévenu

tenait un jeu de hasard? — Non, ma foi, répondit le témoin, c'était bien un jeu *tout neuf*.

— La petite fille appelée Joséphine Louis, que la police ombrageuse de l'ex-gouvernement avait exilée comme phénomène séditieux, est de retour à Paris. Les deux années écoulées depuis son départ n'ont en rien altéré l'originalité de ses yeux. Elle a dans l'œil droit l'exergue *Napoléon empereur*, et dans l'œil gauche *empereur Napoléon*. On peut tous les jours voir le blanc des yeux de Mlle Louis, rue Basse-Porte-St.-Denis n°. 28.

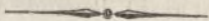
— Un journal anglais propose de traduire les initiales du roi de France S. M. T. C. par *Sa Majesté Très-Citoyenne*.

— Tout l'univers connaît déjà les opérations des banquiers Rothschild, bientôt nous allons connaître aussi leurs œuvres littéraires. Cotta, de Stuttgart, l'un des plus fameux libraires de l'Allemagne, va publier *les poésies des frères Rothschild*. Il paraît que ces messieurs font tout en famille.

— *Bombastes Furioso*, au théâtre de Sadler's Wells, fait les délices du public. Mais le second titre de cette pièce fait le désespoir des bègues. Le voici : *King of Abobacocrackoponokopizzicatocaterfelto*.

— Les Tartares du Caucase n'ont pas de mendiants parmi eux. Au lieu de rester oisifs, leurs indigens gagnent leur vie en se mettant au service de leurs co-religionnaires, soit comme domestiques, soit comme estropiés. Quant aux infirmes ou aux estropiés, ils doivent être nourris par leurs familles, et si elles n'en ont pas les moyens, c'est le clergé qui s'en charge et qui prélève pour cet objet une redevance sur toutes les successions.

— La *Gazette de Charleston* annonce la découverte d'une mine d'or dans la Caroline méridionale. On la dit si riche, qu'elle occupe déjà 500 ouvriers. Le métal est d'une pureté remarquable.



THÉÂTRES.

Sans les preuves, malheureusement trop exactes, trop historiques, qui existent, on ne pourrait croire à l'horrible tragédie qui se joua dans la ville de Loudun par l'ordre du cardinal de Richelieu. Un prêtre, de mœurs douces, d'un esprit supérieur, doué de talens peu communs à l'époque où il vivait, est tout à coup arraché aux charmes d'une vie tranquille, traîné devant un tribunal inique, accusé de sorcellerie, de magie. On prouve, c'est ce qu'il y a de plus curieux, qu'il a ensorcelé un grand nombre de sœurs ursulines dont la direction spirituelle lui était confiée, qu'il a fait un pacte avec Satan et l'accusateur public va jusqu'à montrer la copie de cet acte dont l'original, suivant lui, est aux enfers ! On n'aurait fait que rire si cette absurde parodie ne se terminait par un horrible supplice, si le malheureux Urbain Grandier, car c'est de lui que nous parlons ici, ne finissait ses jours sur un bûcher, dans d'épouvantables tourmens, après avoir été auparavant torturé de la manière la plus cruelle.

Cette suite d'événemens qui tiennent du délire et de la barbarie la plus raffinée ; ce drame presque complet où tant de passions, de haines, d'incidens sont rassemblés, ont été un appas puissant pour les romanciers, les auteurs dramatiques et

plus d'une fois les aventures du curé de Loudun et des coupables ursulines ont servi de sujet à des romans, à des chroniques qui ont toujours été accueillis avec intérêt.

Par une bizarrerie assez singulière, le drame que vient de représenter le théâtre de l'Odéon sur ce même sujet n'a pas été aussi favorablement traité, soit que le parterre connaisse peu les événemens passés, et nous serions assez tentés de croire à cette ignorance, soit qu'il ait cru devoir punir les deux jeunes gens auteurs de cette production, de quelques tentatives hardies, de quelques effets de scène auxquels on n'était pas accoutumé, il a renversé l'œuvre nouvelle, il a repoussé la tradition historique et a fait subir à Urbain Grandier un supplice auquel le pauvre curé ne devait pas s'attendre. En souvenance de ses anciens malheurs, le public aurait dû lui témoigner plus de bienveillance, plus d'intérêt.

Gymnase-Dramatique. — La révolution de 1830 a été funeste au Gymnase. Il semble que le canon de juillet ait porté un coup fatal à cette administration gâtée par de longs succès, par de continuel applaudissemens. Deux pièces nouvelles ont été données presque en même temps, et presque en même temps elles ont éprouvé des chutes complètes. Le génie de M. Scribe est tout à fait endormi.

La *Protectrice* promettait un ouvrage gai, il n'a pas tenu parole. On a trouvé que ce sujet qui permettait de si bonnes épigrammes, des plaisanteries si fines, si délicates, était pâle et surtout d'une fatigante longueur. Des lieux communs, une intrigue froide et usée lassèrent bientôt la patience des spectateurs qui ne la laissèrent pas achever le premier jour. On tenta une seconde représentation qui ne fut pas plus heureuse que la première. La *Protectrice* a disparu sans qu'on ait même été tenté de savoir qui en était l'auteur.

On a lu dans la *Revue de Paris* un proverbe de M. Scribe, intitulé *la Conversion*. C'est l'histoire d'un jeune prêtre, aux passions brulantes, jeté dans les ordres par sa famille, né pour connaître les plus doux plaisirs et forcé par son état, par ses

vœux, de vivre dans l'isolement, dévoré par des désirs qui ne lui laissent ni paix, ni trêve, qui lui font toujours rêver le bonheur là où il ne peut le rencontrer. Cette nouvelle était une sorte de plaidoyer contre le célibat des prêtres et en même temps une peinture des mœurs du clergé de Rome et de toute l'Italie.

Ce qui avait paru charmant sous le titre de *la Conversion* dans la *Revue de Paris*, ce qui avait été lu avec le plus grand empressement, n'a pas été trouvé supportable à la représentation, et le frère *Ambrosio* a éprouvé le sort de la *Protectrice*. Avec cette différence cependant que le premier de ces deux ouvrages avait été offert une seconde fois au public et que *Fra Ambrosio* a été obligé de battre en retraite dès le premier jour, et devant une formidable opposition.

Vaudeville. — Un des plus gracieux romans qui aient été publiés depuis long-temps est bien certainement celui des *Deux Fous* que l'on doit à la plume spirituelle et facile du jeune auteur qui se cache sous le nom du bibliophile Jacob. Il a imaginé une intrigue pleine d'intérêt, sur les premières amours de François I^{er} et de Diane de Poitiers, il a surtout créé un personnage délicieux, celui d'un fou du roi, d'un rival de Triboulet. La figure de ce jeune homme qui meurt misérablement, produit un merveilleux effet dans cet ouvrage et l'on ne peut s'empêcher de répandre des larmes sur sa triste destinée. Le roman a obtenu un très-grand succès et il le méritait autant sous le rapport de l'intrigue que sous celui du style et de l'intérêt.

Séduits par cette vogue, deux auteurs, MM. Dupeuty et Rocheset, ont arrangé pour la scène le roman du bonhomme Jacob; mais ils s'y sont mal pris. Ils ne sont parvenus qu'à faire d'un roman charmant, une pièce longue et froide. Ils n'ont pas su choisir les épisodes qui pouvaient produire le plus d'effet; enfin ils ont commis la faute qu'évitent rarement les auteurs qui travaillent d'après les idées des autres, ils ne se sont pas rendus intelligibles pour le public.

Leur ouvrage, qu'ils ont donné sous le titre de *le Fou du Roi* a donc été froidement accueilli, malgré l'attrait d'un début qui promettait d'être remarquable et qui l'a été. Mme Albert, naguères au théâtre des Nouveautés où elle créa plusieurs rôles nouveaux fort importants, faisait son entrée au Vaudeville par le rôle du jeune fou. Si la pièce n'a pas obtenu grand succès, l'actrice, par compensation, a été parfaitement reçue. Mme Albert est l'une des comédiennes les plus distinguées de la capitale, et elle sera toujours d'un grand secours au théâtre qui cherchera à profiter de son talent plein de verve, de sa piquante originalité.

Ambigu-Comique — Avec les souvenirs d'*Une Nuit de la garde nationale*, avec des notes prises à la représentation de la *Coalition*, aux Variétés, MM. Anicet Bourgeois et Francis, ont composé un tableau vaudeville qu'ils ont fait représenter à l'Ambigu, sous le titre de : *Une Nuit au Palais-Royal*. Ce faible ouvrage dont le dénouement a été accompagné de nombreuses marques d'improbation, n'a été remarquable que par le charlatanisme mis en usage le jour de sa première représentation. On le dédia à la garde nationale, on donna gratis une partie de la salle à quelques compagnies du quartier, et on illumina la façade du théâtre! Cet appareil inusité a peut-être fait plus de tort à la pièce que ses faibles couplets et son intrigue fort décousue.





REVUE DES MODES.

Parure. — Les modes acquièrent un nouveau charme lorsqu'elles sont portées par une princesse jeune, gracieuse et élégante; aussi nous plaisons-nous à remarquer souvent le goût qui préside aux toilettes de M^{me} la marquise de Loulé. Nous citerons aujourd'hui, parmi plusieurs costumes préparés pour le voyage qu'elle va faire au Brésil, une robe en blonde noire unie, sur laquelle sont placés de superbes dessins en application de Bruxelles; ils forment une riche guirlande au-dessus de l'ourlet et sur les manches. La petite pélerine qui rabat autour du corsage est garnie de même. Cette robe est destinée à être portée sur un satin couleur immortelle (nuance entre le rouge et l'amarante). L'aspect de cette toilette un peu bizarre a quelque chose de sévère et de distingué qui est de très-bon goût.

Toilette de fantaisie. — Dans quelques petites soirées nous avons vu cette semaine des peignoirs en crêpe rose ou blanc, porté sur des robes en satin; ils ont un collet carré rabattu, garni d'une blonde; un liseré de satin au-dessus de l'ourlet; des manches larges, froncées au poignet; un large ruban de satin, noué par devant, forme la ceinture; avec cette toilette, les petits bonnets en blonde s'yaient très-bien.

Façons de robes. — Les manches courtes seront toutes à berret comme l'hiver dernier; les manchettes en blonde, que l'on ajoutait au bas, ne sont pas encore reparues; mais en revanche, nous avons vu des robes de soirée dont le tour de la poitrine et le bas des manches étaient garnis de ruches en blonde unie; les corsages sont formés d'une quantité de plis qui partent des épaules et se réunissent en éventail sous la ceinture.

— On fait pour soirée des robes en jolies étoffes blanches, garnies d'un grand biais en peluche frisée; le corsage en cœur devant et derrière, et les jokeys sont également bordés d'un rouleau de peluche. Plus la couleur est foncée et plus elle est d'un joli effet sur le blanc; celle de nuance marron est charmante.

— On a porté des chapeaux de satin, garni de velours, avec des spencers de velours.

Chapeaux. — La couleur immortelle s'emploie beaucoup pour les chapeaux en velours; la blonde blanche y produit le plus charmant effet; on en garnit les nœuds qui ornent l'intérieur de la passe; pour ornemens, on y place que peu de coques de rubans en gage ou en satin broché.

— Au bord des capotes en satin, on supplée quelquefois au voile de blonde par une double ruche de tulle plissée à tuyaux.



ALBUM D'UN VOYAGEUR.

NAPLES, LE DEY D'ALGER.

Ve de Napoli e poi mori.

Tu as vu Naples?... tu peux mourir.

Proverbe napol.

C'est un des tableaux les plus pittoresques du monde entier que l'aspect de Naples aux yeux du voyageur arrivant par la route de Rome, alors qu'il voit apparaître tout à coup l'indolente cité, qui semble avoir glissé de la cime du mont et s'être arrêtée en amphithéâtre pour dominer le golfe et s'y bercer nonchalamment... Rien d'aussi délicieux sous le ciel, et je ne sais qu'un paysage dont la contemplation éveille dans le cœur d'aussi enivrantes émotions, d'aussi poétiques rêveries : c'est au pied des Alpes, et déjà sous le beau soleil d'Italie, la riante vallée et le lac argenté de Léman, quand du sommet des dernières montagnes du Jura, vous les voyez se dérouler vaporeux au-dessous de vous.

Oh ! que jamais je n'aie y passer de ma vie

Un autre jour encor, s'il se peut que j'oublie

L'extase où mon cœur s'abîma.

(MOORE.)

IV.

15

Mais il faut, pour bien voir ce tableau magnifique, prendre par la *Strada-Nuova*, chemin percé par Murat, et qui s'ouvre sur la gauche, au détour d'un petit temple, à environ une demi-lieue de Naples. C'est une particularité digne de remarque pour les voyageurs, car les postillons prennent volontiers l'ancienne route, qui est un peu moins longue, et vous perdez alors ce que vous ne retrouverez jamais, la première impression de ce merveilleux coup-d'œil.

Pour l'admirer plus à loisir, nous descendîmes de voiture. Sur la droite, s'élevaient en gradins les unes sur les autres et paraissaient grimper sur la montagne, les blanches maisons de la ville, entrecoupée cà et là de terraux, de jardins, de fortifications, et couronnée par le fort Saint-Elme, résidence du commandant de la place. Devant nous s'étendait au loin la surface plane et azurée du golfe sans pareil, et au milieu l'île grisâtre et montueuse de Capri. Ce tableau ravissant était de toutes parts bordé de *villas* penchées au bord du golfe, et qui semblaient faire une seule ville de la brillante Naples et de la douce Sorrente, qui ressortait comme une tache blanche au pied des montagnes bleues. Près de nous, et sourcilieux comme un génie malfaisant, le Vésuve couvrait la lave de son cratère, et immédiatement au-dessous paraissaient, au contraire, sourire des jardins et des vignobles d'une verdure éclatante. C'était une scène délicieuse, une scène à contempler rêveur des heures entières sans se fatiguer, sans se rassasier...

Mais ce n'est là qu'une des mille beautés de Naples. Vue de plus près, cette ville ne perd aucun de ses charmes. C'est une caravane de plaisirs et de fêtes, où vous trouvez à chaque pas des femmes aux regards indolens et enflammés, des hommes au teint mâle, aux cheveux noirs, de sombres lazzaroni, et partout les molles délices du *far-niente*, les bruyans éclats d'une vie toute en dehors.

La *Strada di Toledo* est ma promenade de jour, ma promenade de nuit : c'est à mes yeux un vrai bazar de costumes et de caractères; là vous pouvez parcourir tous les chapitres, toutes

les pages de la vie humaine; là seulement vous voyez, vous étudiez, vous admirez Naples. Il faudrait un volume entier pour faire ressortir tous les groupes, toutes les couleurs qui viennent s'y fondre, et je n'essaierai d'en dessiner que ce qui m'a paru le plus remarquable.

Le soir, toute la Strada étincelle de lumières; vous entendez le roulement des voitures mêlé aux bourdonnemens des piétons de toutes les classes, aux chansons joyeuses des ouvriers et aux cris des marchands de fruits ou de légumes; ici, vous voyez fourmiller la foule dans les cafés où la vaisselle d'étain circule aussi brillante que l'argent; là se ruent autour des bureaux de loterie, si nombreux à Naples, des milliers de pauvres diables qui viennent jouer leur avoir; et au milieu de tout cela vous apercevez partout les lazzaroni nonchalemment couchés sous les porches dorés des marchands de limonade à la glace. Le jour, cette Strada, longue de près d'un mille, ressemble à une vaste place de foire: la fruitière, la poissonnière, le *mellonaro*, promenant ses beaux melons d'eau; le *maccaronaro*, criant ses plats glutineux, si appétissans pour les lazzaroni; le muletier, le changeur de monnaies, le boutiquier ambulancier, l'écrivain public, les marchandes à la corbeille, les théâtres de polichinelle en plein vent, et mille autres espèces d'hommes, voilà pour la vue, et du milieu de cette foule s'élèvent des cris, des chansons, des juremens à assommer le plus grand admirateur des harmonieuses voyelles italiennes...

Pendant notre séjour à Naples, au mois d'août dernier, nous allâmes loger à l'hôtel de Vittoria, où se trouvait aussi le dey d'Alger avec sa suite. On ne saurait imaginer la curiosité qu'inspirait l'ex-pacha: la porte cochère de l'hôtel était encombrée du matin au soir de badauds napolitains qui entretenaient conversation avec les esclaves nègres, et entouraient les voitures des officiers de la suite toutes les fois qu'ils sortaient ou rentraient. La place où se trouve situé l'hôtel était continuellement couverte de curieux qui cherchaient à découvrir les nymphes du harem aux fenêtres des chambres qu'on savait leur

servir de sérail provisoire ; et toutes les belles Napolitaines , en passant dans leurs berlines ou dans leurs barouches avec des tresses longues et soyeuses , car c'était la grande mode à Naples , levaient un œil étincelant vers ces fenêtres , espérant attirer par leur beauté les regards du vieillard ottoman. Mais le fier Hussein préférait la solitude d'un appartement retiré sur le derrière de l'hôtel , où il pouvait du moins fumer son long chibouque loin des regards insultans des groupes de Giaours. J'ai eu cependant le bonheur de le voir plusieurs fois se promenant gravement sur le large balcon qui dominait la grande cour carrée de l'hôtel , conversant avec les officiers de sa suite , ou bien , au tomber de la nuit , assis les jambes croisées pour délibérer devant la porte ouverte de ce balcon , qui se trouvait par hasard en face de la mienne. Au physique , le dey est tout autre que je me l'étais figuré , et bien différent du portrait qu'en a tracé un écrivain dans un de nos recueils mensuels. C'est , dans toute la force de l'expression , trait pour trait le même homme , que le Turc qui a long-temps vendu de la rhubarbe près le cimetière de Saint-Paul , et , en vérité , je ne sais trop si ce n'est pas lui-même. Ce qu'il y a de sûr , c'est que le goût bien prononcé du dey pour l'Angleterre porte à croire que ces deux hommes avaient au moins quelque chose de commun. Sa barbe est bien couleur gris d'argent ; mais son fier turban blanc de cachemire des Indes , son caftan de velours cramoisi , son pantalon de soie verte , son poignard incrusté de diamans , son cimenterre en or ciselé n'existent que dans l'imagination pittoresque de l'élégant écrivain dont j'ai parlé. Ses doigts étaient , il est vrai , chargés de diamans magnifiques , mais son costume , loin d'être riche et brillant à faire envie aux dandys napolitains , était assez mesquin et tant soit peu sale. Il est bien certain qu'il fit vendre quelques yataghans montés en argent , et un poignard merveilleusement travaillé , objets que je fus tenté d'acheter ; mais le reste de son accoutrement n'était qu'outré et ridicule.

J'étais fort curieux de savoir où en est l'art culinaire chez

les mahométans, car je suis porté à croire que leur cuisine est passablement barbare. Du reste, je soupçonne que sa hauteesse mange à la française; mais il avait amené avec lui son chef de cuisine, homme qu'il eût été assez difficile de corrompre, et force me fut d'abandonner l'étude des ragoûts africains, et des sauces turques.

Parmi la suite du dey, se trouvent son frère, Mustapha-Effendi, son portrait vivant, mais dont les moustaches et la barbe sont un peu mieux cirées ou enduites de *henna*; puis son gendre Ibrahim-Aga, le plus bel homme de la troupe : c'est un maure à large poitrine, bien musclé, à barbe noire, élégamment taillé et incapable en apparence d'avoir commis, avant de quitter Alger, les atrocités dont on l'accuse. Mais il justifia bien sa réputation et se montra sous son véritable jour à Naples, car il allait sabrer, si la police n'était intervenue, un de ses esclaves, dont tout le crime était de s'être trompé de chambre; ainsi mentent les dehors musulmans. Nous autres Anglais, nous paraissions ce que nous sommes... Il y a aussi avec lui le rusé Ibrahim-Effendi, grand-amiral; Mustapha-Aga, général; Mohamed Loggia, grand-chancelier; et Hassan-Bey, l'homme le plus lourd, le plus mou, le plus paresseux que j'aie vu de ma vie, même parmi les mahométans.

Et maintenant que dirai-je des femmes?... Oh! quand je venais à songer qu'au dessus de ma tête il y avait un sérail, il me passait par l'esprit bien des aventures, bien des scènes des nuits arabes, des contes perses et des romances orientales... Un harem confié à la garde jalouse d'esclaves et d'eunuques glacés! Je me figurais de languissantes Géorgiennes, de tendres Circassiennes, de brunes Éthiopiennes, de voluptueuses Mauresques, toutes esclaves parce qu'elles sont belles, toutes rêvant amour et liberté. Et je me disais : Oh! que ne suis-je le prince Ahmed! que ne suis-je un derviche! que ne puis-je essayer de vous délivrer, fuir, vous dans mes bras, dans les sables où erre le chameau, cueillir avec vous la datte du désert, boire dans votre main l'eau limpide du rocher!... Puis, je son-

geais au knout, à la corde, aux noyades.... Au surplus je ne crois pas que, parmi les femmes du dey d'Alger, il y en ait une seule qui vaille les dangers d'un rapt. Elles sont au nombre de cinquante-huit, dont vingt seulement sont blanches. J'ignore si, parmi ces dernières, il se trouve une ou plusieurs de mes compatriotes. Elles étaient confiées à la garde de Hait-Pharazi, chef des eunuques.

Outre les personnages que je viens de mentionner, le dey avait à sa suite quarante-deux personnes, tant officiers qu'esclaves.

Je ne pouvais pas même dérober un coup d'œil à ses femmes, car on ne leur permettait d'autre promenade que sur le toit plat de l'hôtel, pour respirer la fraîcheur du soir, et je ne pouvais, dans cette demi-obscurité, distinguer même la couleur de leur teint. La nuit de leur départ pour la villa que le dey venait d'acheter près de Portici, je les vis bien descendre l'escalier, mais toutes tellement enveloppées dans leurs alnaïckas qu'il me fut impossible de juger de leur beauté. Je ne distinguai qu'une vieille femme laide, la mère du dey, me dit-on, puis deux jeunes enfans. Cette villa est entourée de vastes jardins fermés par de hautes murailles, où les dames peuvent folâtrer librement; aussi les Napolitains comptent-ils bien mettre à contribution les échelles de corde...

D'après ce que j'ai pu savoir, le dey, loin de regretter son ancienne grandeur, regarde sa chute comme un bienfait qui l'a soustrait à des dangers terribles et inévitables. Il possède, dit-on, des richesses immenses, et a l'intention d'appliquer une partie de sa fortune à des spéculations commerciales maritimes. Il avait eu pendant quelque temps l'idée d'aller s'établir à Leghorn.

Lorsqu'il apprit que Charles X venait d'être expulsé de la France : Allah est juste, s'écria-t-il, celui qui m'a dépouillé de mon royaume est à son tour dépouillé du sien! »

(Cabinet de Lecture.)

LE DIABLE.

(Le récit que l'on va lire est emprunté aux contes nocturnes d'Hoffmann; cette traduction, qui vient de paraître, fait suite aux contes fantastiques du même auteur, dont la verve et l'originalité germaniques ont été si favorablement accueillies en France.)

En l'an 1551, un homme d'une belle apparence se montra le soir et la nuit dans les rues de Berlin. Il portait un beau pourpoint garni de martre, de larges chausses de peluche, des souliers pointus, et sur sa tête une barette de velours avec une plume rouge. Ses manières étaient agréables, il saluait chacun poliment, mais surtout les femmes et les jeunes filles; et il avait coutume de leur adresser des discours flatteurs et agréables.

— Madame, disait-il aux femmes de rang, commandez à votre très-humble serviteur, si vous portez quelque désir en votre cœur, il se dévouera pour accomplir vos volontés.

Et aux jeunes filles : — Que le ciel vous donne un époux qui soit digne de vos vertus et de votre beauté!

Il se conduisait avec autant de courtoisie envers les hommes,

et il n'était pas étonnant que chacun aimât l'étranger et vint à son aide, lorsqu'il se trouvait dans quelque cas sans pouvoir avancer ou trouver son chemin; car bien que fort grand et d'une taille avantageuse, il boitait d'un pied et il était forcé de s'appuyer sur une béquille. Lorsque quelqu'un lui tendait la main, il s'élançait avec lui à plus de six pieds de haut et retombait à douze pas de là, ce qui ne surprenait pas peu les gens; et plus d'un bourgeois s'en trouva fort mal, mais l'étranger s'excusait en disant qu'avant d'être boiteux, il avait été danseur à la cour du roi de Hongrie et que dès qu'on le soutenait un peu, sa vieille habitude de cabrioler le reprenait aussitôt. Le monde s'accoutuma à ses façons, et l'on se réjouissait fort lorsqu'on voyait un conseiller, un prêtre ou quelque homme grave sauter malgré lui avec l'étranger. Quoique l'étranger semblât d'une humeur joviale, sa manière d'être changeait quelquefois d'une façon singulière. Car il lui arrivait de temps en temps de se promener la nuit dans les rues et de frapper aux portes. Si les habitans de la maison ouvraient, il se présentait devant eux couvert d'un long linceul blanc et poussait des cris lamentables. Mais le lendemain il courait s'excuser, en disant qu'il se sentait involontairement poussé à agir de la sorte, pour rappeler aux fidèles l'idée de la mort, et leur annoncer qu'il fallait songer au salut de leur âme. Alors il versait quelques larmes, ce qui touchait fort ses auditeurs.

L'étranger suivait d'un pas solennel tous les convois funéraires, et s'y comportait fort décemment, accompagnant les cantiques pieux par ses plaintes et ses sanglots. Mais si en de telles circonstances, il s'abandonnait sans réserve à la compassion et au chagrin, il déployait l'humeur la plus gaie aux noces des bourgeois qui, dans ce temps, avaient lieu à l'Hôtel-de-Ville. Là, il chantait toutes sortes de chansons d'une voix fort agréable, jouait du cistre, dansait des heures entières avec la fiancée et les jeunes filles, dissimulant fort adroitement son infirmité et gagnait les bonnes grâces de toute la compagnie : ce qui plaisait surtout aux époux, c'est qu'il ne manquait pas à

leur noce, de leur faire présent de quelque chaîne d'or et d'ustensiles précieux.

Le bruit de la piété, de la vertu, de la libéralité de l'étranger se répandit dans la ville de Berlin et vint jusqu'aux oreilles de l'électeur. Ce prince pensa qu'un homme aussi honorable devait faire l'ornement de sa cour, et lui fit demander s'il consentirait à accepter une charge. Mais l'étranger écrivit à l'électeur une lettre sur un parchemin de deux aunes de long avec de beaux caractères de cinabre par laquelle il le remerciait humblement de l'honneur qu'il lui faisait, le suppliant de le laisser jouir de la paisible vie bourgeoise qu'il menait et qui lui donnait tant de jouissance. Il avait, disait-il, choisi Berlin pour y résider, parce que, dans aucune autre ville, il n'avait trouvé autant de loyauté et de sincérité, des mœurs aussi douces et aussi agréables. L'électeur et sa cour admirèrent cette réponse.

Il arriva que dans le même temps, la femme du conseiller Walter Lutkens devint grosse pour la première fois. La vieille matrone Barbara Rolloffin prophétisa que cette jolie femme accoucherait à coup sûr d'un charmant garçon, et la joie du conseiller fut grande.

L'étranger qui avait assisté à la noce du conseiller, venait de temps en temps le voir, et il se fit ainsi qu'il se trouva un jour chez lui en présence de Barbara Rolloffin.

Dès que la vieille Barbara aperçut l'étranger, elle poussa un grand cri de joie; les rides de son visage semblèrent s'effacer tout-à-coup, ses lèvres pâles se colorer : bref, on eut dit que la jeunesse et la beauté qui lui avaient depuis long-temps fait leurs adieux venaient subitement de reparaitre.

— Ah! ah! messire écuyer, êtes vous réellement bien revenu; je vous salue de toute mon âme. Ainsi s'écria Barbara Rolloffin, et elle fut sur le point de se précipiter aux genoux de l'étranger. Celui-ci la regarda d'un air irrité, ses yeux semblaient vomir des flammes. Mais personne ne comprit ce qu'il dit à la vieille, qui se retira dans un coin, murmurant à voix basse, pâle et effarée.

— Mon cher M. Lutkens, dit alors l'étranger au conseiller, prenez bien garde qu'il n'arrive quelque mal en votre maison, et que la délivrance de votre femme se fasse heureusement. La vieille Barbara Rolloffin n'est pas aussi adroite dans son art que vous pourriez le penser. Je la connais depuis long-temps et je sais qu'elle a souvent laissé périr l'accouchée et l'enfant.

Cette rencontre produisit une profonde impression sur le conseiller et sa femme. Ils ne doutaient pas que la vieille Barbara ne se livrât à des pratiques malfaisantes; ils lui défendirent donc de revenir dans leur maison et se pourvurent d'une autre matrone.

La vieille Barbara entra dans une grande fureur, et s'écria que le conseiller et sa femme auraient à se repentir de l'injustice qu'ils lui faisaient.

L'espérance et la joie que nourrissait messire Lutkens, se changèrent en une douleur amère, lorsque sa femme au lieu d'accoucher d'un charmant garçon, mit au monde une affreuse créature. Ce monstre était d'un brun chatain; il avait deux cornes, de gros yeux, point de nez, une large bouche et une langue blanche et contournée.

Messire Lutkens gémit et se lamenta beaucoup.

— Juste ciel! s'écria-t-il, que vais-je devenir? Mon fils pourra-t-il jamais marcher sur les traces de son père? A-t-on jamais vu un conseiller avec deux cornes sur la tête?

L'étranger consola le pauvre Lutkens, comme il le put faire. Une bonne éducation opérait beaucoup de choses, lui dit-il, bien que le nouveau né ne fut pas d'une forme très-orthodoxe, il osait affirmer que ses gros yeux annonçaient beaucoup d'intelligence et que la sagesse semblait résider sur son front, entre ses deux cornes. Sans prétendre à la dignité de conseiller, il pouvait devenir un grand savant, et alors sa laideur lui servirait à merveille, et l'on ne pourrait contempler ses traits sans avoir un profond respect pour sa science.

Messire Lutkens ne pouvait se défendre d'attribuer sa disgrâce à la vieille Barbara Rolloffin qu'on avait vu assise sur le

seuil de la porte durant tout le temps de l'accouchement de sa femme. D'ailleurs, la conseillère assurait en pleurant qu'elle n'avait cessé de voir devant ses yeux la laide figure de la vieille matrone.

Messire Lutkens ne put parvenir à former une plainte juridique contre elle, mais le ciel voulut que bientôt tous les méfaits de la matrone vinssent à la lumière du jour.

Un jour, vers midi, il s'éleva un vent terrible et une violente tempête; et les gens de la ville virent la vieille Barbara élevée dans les airs, au-dessus des tours et des toits, retomber doucement dans une prairie, devant la porte de la ville.

Dès ce moment on ne put douter des rapports de la matrone avec le diable. Messire Lutkens porta sa plainte et Barbara fut arrêtée.

Elle nia long-temps avec obstination jusqu'au moment où on lui appliqua la question. Ne pouvant plus supporter cette douleur, elle avoua qu'elle était depuis long-temps en commerce avec Satan en personne et qu'elle pratiquait toutes sortes de sorcelleries. Elle avait entre autres, jeté un sort à la femme du conseiller, et, de compagnie avec deux autres sorcières, égorgé beaucoup d'enfans pour faire servir leur graisse à ses compositions magiques.

La vieille sorcière fut condamnée à être brûlée vive sur la place du Marché-Neuf.

Le jour de l'exécution venu, Barbara fut amenée en ce lieu où l'on avait construit un échafaud. Elle était accompagnée d'une foule innombrable. On lui ordonna de se dépouiller de la belle pelisse qu'elle avait jetée sur ses épaules; mais elle s'y refusa absolument et exigea qu'on l'attachât au poteau, ainsi vêtue; ce qui lui fut accordé.

Le bûcher brûlait déjà aux quatre extrémités, lorsqu'on aperçut l'étranger dont les épaules dépassaient toute la multitude, et qui jetait des regards étincelans à la vieille.

De noirs tourbillons de fumée s'élevaient dans les airs, les flammes pétillantes embrasaient déjà les vêtemens de la vieille,

lorsqu'elle s'écria : — Satan, est-ce ainsi que tu tiens le pacte que tu as fait avec moi? — A mon secours, Satan mon temps n'est pas fini.

Et tout à coup l'étranger se changea en un rat qui s'élança sous la pelisse de la vieille et l'emporta dans les airs loin du bûcher qui s'écroula et s'éteignit.

Le peuple fut saisi d'horreur et chacun vit que ça avait été le diable en personne qui était venu tromper le conseiller et tant d'honnêtes gens et de femmes vertueuses de la ville.

Tant est grande la puissance du démon dont nous préserve le ciel.



LA CONSULTATION.

UN HOTEL DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.

— Plaisanterie à part, mon cher docteur, je suis malade, et ce n'est pas sans raison que je vous ai fait venir....

— Vous avez cependant les yeux vifs....

— C'est la fièvre; je l'ai eue pendant toute la nuit....

— Ah!... Voyons votre langue?

La jeune dame montre une petite langue rouge entre deux rangées de dents blanches comme de l'ivoire.

— Oui, elle est un peu chargée au fond.... Mais vous avez déjeuné?

— Oh! rien du tout.... Une tasse de café...

— Et que sentez-vous?

— Je ne dors pas.

— Bon.

— Je n'ai pas d'appétit....

— Bien....

— J'ai des douleurs dans la poitrine, comme ça.... là....

Le médecin regarde l'endroit où madame de *** se pose la main.

- Nous verrons cela tout à l'heure....
- Et puis, docteur, il me passe des frissons par moment...
- Bien...
- J'ai des tristesses,... Il y a des momens où je pense à la mort.
- Après...
- Mais je suis fatiguée aussitôt que j'ai fait la plus petite course....
- Bon...
- Il me monte des feux à la figure....
- Ah! ah!
- Je n'ai courage à rien.... Ah! j'oubliais!... Les yeux me cuisent, et je ressens des tressaillemens dans les nerfs de la paupière de celui-là.... (Elle montre son œil gauche.)
- Nous appelons cela un *trismus*....
- Ah! on nomme cela un *trismus*! Est-ce dangereux?
- Nullement.
- Je tousse. Une petite toux sèche..... J'ai des inquiétudes dans les jambes.... Je suis sûre d'avoir un anévrisme au cœur....
- Comment vous couchez-vous?
- En rond....
- Bien. Sur quel côté?
- Oh! toujours à gauche....
- Bien... — Bon. Combien avez-vous de matelas dans votre lit?...
- Trois....
- Avez-vous un sommier?...
- De crin....
- Bon....
- Marchez un peu devant moi?... (Elle marche.)
- Ne sentez-vous pas des pesanteurs dans la synovie de vos rotules?...
- Qu'est-ce que c'est, docteur, que cette synovie?...
- Ce n'est rien. Tenez, c'est une espèce de liqueur à

l'aide de laquelle se meuvent les cartilages que vous avez au genou, là....

— Non, docteur, je n'y sens rien. Êtes-vous heureux de savoir toutes ces choses-là!... Est-ce que si j'y avais des pesanteurs?...

— Que mettez-vous sur votre tête pendant la nuit?

— Un bonnet.

— Est-il en toile ou en coton?...

— En batiste.... Mais je mets quelquefois par-dessus un foulard...

— Donnez-moi votre main.... (Il tire sa montre.)

— Ah! docteur, je n'aime pas que vous comptiez les minutes.... ça me fait peur... Ah! vous ai-je dit que j'avais des vertiges?...

— Non.

— Eh bien, j'ai manqué de tomber hier à la renverse....

— Était-ce le matin?...

— Non, c'était le soir... — Mais était-ce bien le soir?... — Oui. — Oui, c'était le soir.

— Bon...

— Hé bien, que dites-vous....

— Hé! hé!... (Silence.) Savez-vous que M. le duc de G.... est allé à Holy-Rood?...

— Non.... Ah! bah!... Est-ce bien vrai?

— Oui.... Mais je m'amuse, et j'ai deux ou trois malades bien pressés....

— Comment, docteur, vous vous en allez.... et vous ne me prescrivez rien?

— Avez-vous des nouvelles de M. le comte?

— Mon mari!... Ah! bah! est-ce qu'il pense à moi!

— Il s'amuse à Alger... Hi, hi, hi!... (Il rit.) Vous rapportera-t-il des cachemires?

— Il n'aura pas cet esprit-là... Eh bien, docteur, voilà donc tout ce que vous me dites?... Pas une petite ordonnance?... Si je prenais de l'eau de tilleul?

- Mais elle vous agace les nerfs?...
- Ah! c'est vrai! — Eh bien de l'eau de Seltz?
- Non....
- De l'orangeade?... A propos, avez-vous été entendre La-blache?...
- Mais vous savez bien que je n'ai pas une minute à moi!...
- C'est vrai! ce pauvre docteur!... Eh bien! avant de me quitter ne me prescrivez-vous pas...
- Mais je pense que vous devriez simplement vous mettre à boire de l'eau ferrée....
- Adieu, docteur....
- Je me sauve! Voici près d'une heure que je suis ici, et j'ai chez moi vingt personnes. C'est le jour de mes consultations gratuites.

(Le Docteur dans son cabinet.)

- Eh bien, qu'avez-vous?... Allons, mon homme, dépêchons-nous.
- Monsieur, j'ai les fièvres depuis un mois.
- Ce n'est rien.... Mais, oui, vous avez le fond du teint un peu altéré.... Prenez du quinquina....
- (*A une autre.*) Et vous, la mère, pourquoi êtes-vous venue?...
- Monsieur, c'est toujours mon squirre...
- Il faut aller à l'hôpital....
- Mais, monsieur, mes pauvres enfans!
- Ah! dame... Ils se passeront de vous... Si vous mourriez, il le faudrait bien.
- La femme pleure...

(*La Caricature.*)



CHRONIQUE.

20 NOVEMBRE.

Ami ou ennemi, le peuple est toujours un animal dangereux à caresser. Ainsi le roi de Hongrie, pour le quart-d'heure adoré de ses sujets, a failli devenir la victime de la manifestation de leur joie. Ce souverain renonce au monopole du tabac, qui, tous les ans lui rapportait environ vingt millions, et cette circonstance a jeté les habitans de Presbourg dans un délire qui tient de l'éternuement. A l'occasion de la fête du couronnement, qui a eu lieu le mois dernier, les rues par lesquelles passa la procession étaient tapissées avec 5,000 aunes de drap blanc, rouge et vert, qui furent après abandonnées à la populace. Le partage excita une rixe épouvantable, le sang coula en abondance et plusieurs personnes furent tuées; le drap fut arraché jusque sous les pas de la procession et souvent le roi lui-même fut en danger d'être foulé aux pieds pendant qu'il marchait vêtu de l'habit déchiré de St-Étienne, la couronne faussée sur la tête et portant le vieux sceptre rouillé dans la main. — Par compensation, et comme s'il était fort commode de ne pas pouvoir marcher sain et sauf, les habitans de Presbourg ont supplié le nouveau roi de fixer sa résidence en Hongrie.

IV.

16

— La formation du nouveau ministère est un acte de romantisme politique. Contrastes, nouveauté et intérêt de physiologie, rien n'y manque. Cependant cet événement diplomatique n'a encore amené d'autre résultat important que de faire remplacer, chaque soir, le whist par le piquet dans les salons du président du conseil. — On a aussi remarqué dans ceux du ministre de l'intérieur l'apparition de nombreuses célébrités adolescentes dans les arts et les lettres. Jusqu'alors elles étaient restées éloignées du pouvoir; elles se pressent autour de lui, aujourd'hui qu'il est représenté par une jeune capacité, sujet d'espoir et d'avenir.

— Le suicide d'un jeune homme, qui vient de se détruire après avoir dévoré dans un an une fortune énorme, confirme l'espèce de fatalité attachée à Mlle L... de l'Opéra. En effet, un prince du sang épris le premier des grâces de cette charmante actrice, fut assassiné; un maréchal, qui lui succéda, mourut d'apoplexie; un jeune officier, qui remplaça le maréchal, fut tué en duel. Renonçant désormais à l'épée, Mlle L... rentra dans le civil; mais ici mêmes malheurs : un financier ruiné perdit la raison avec sa fortune, et le dernier admirateur des charmes de Mlle L... se dépêcha vite de dépenser la sienne pour en finir avec la vie.

— Les bancs de la police correctionnelle ont revu Mme de Bellefond, princesse Abdulakan, accusée, cette fois, du vol d'un vieux parapluie. Pour toute défense, cette veuve de prince et fille de roi a dit que sa position sociale la mettant à l'abri de tout soupçon, elle n'avait pas besoin de prendre de parapluie. Mais le tribunal ne croyant pas la prévenue suffisamment garantie, l'a condamnée à rester à couvert pendant tout un mois.

— Suivant un usage septennal, deux employés chinois sont arrivés à Kiachta pour y recevoir une cargaison de missionnaires envoyés à Pékin par la Russie. L'empereur de la Chine, qui craint singulièrement les libéraux russes, a fait fouiller lesdits missionnaires pour s'assurer qu'ils ne cachaient point une

révolution. Après la visite, il leur a fait ses complimens très-sincères. — Ils n'apportaient que la peste.

— On se rappelle que ce n'est qu'en 1822, que par un acte du parlement, le combat judiciaire fut définitivement aboli en Angleterre. Les extraits suivans prouveront que la législation qui régit encore ce pays de progrès et de civilisation est une des plus bizarres anomalies de l'époque. : — « Pour priver de l'héritage un héritier universel, il faut lui léguer par testament un shilling; autrement, il pourrait réclamer toute la propriété. — Le corps d'un débiteur ne peut être saisi par ses créanciers après sa mort. — Si un homme qui épouse une femme chargée de dettes, la prend des mains du prêtre, vêtue seulement d'une chemise, il n'est pas tenu au paiement des dettes. — Le terrain sur lequel passe un convoi devient une propriété publique. — Une femme qui consent à épouser un condamné au moment où il monte à l'échafaud, le sauve de la mort. — Les propriétaires d'ânes sont obligés de leur raccourcir les oreilles, afin que leur longueur n'effraie pas les chevaux. »

— La semaine dernière, un cordonnier de Londres gagea que, dans l'espace d'une heure dix minutes, il avalerait huit livres de bœuf, huit livres de pommes de terre, deux livres de pain, quatre bouteilles et demie de bière et un quart de pinte de gin. Des gageures considérables furent faites sur le champ. Il se mit en besogne à trois heures, et avant quatre heures tout était dévoré.

— Une virtuose de notre Opéra montrait ses cachemires à une jeune débutante, et lui en faisant l'historique, comme un général dénombrant les dépouilles de l'ennemi : celui-ci, disait-elle, est anglais; celui-là est russe; cet autre est espagnol; en voici un suédois.... — Comme l'industrie a fait des progrès, reprit la novice : il y a vingt ans, tous les cachemires venaient de l'Inde.

THÉÂTRES.

Opéra-Comique. — Qui n'a lu, au temps de son enfance, les *contes*, les *conseils*, les *avis* de M. Bouilly? Ces livres sont la ressource des mères de famille! Grâce à eux on trouve de la morale toute faite, des exemples de vertu tracés avec toute la bénignité d'une âme sensible. Très-souvent aussi les auteurs dramatiques, imitant la conduite des mères de famille, cherchaient dans ces nouvelles des sujets de pièces de théâtre. Plus d'une fois elles ont été mises à contribution et le *Dragon de Vincennes*, histoire fort touchante d'une jeune fille mal élevée, qui se corrige ensuite, n'a pas été des dernières à paraître sur la scène.

Ce fut au Vaudeville qu'on le transporta. La délicieuse madame Perrin y remplissait le rôle du petit dragon et y était parfaite de mauvais ton et de mutinerie. Le vaudeville vient d'être métamorphosé en opéra et transporté à la salle Ventadour. L'intrigue en a été quelque peu changée : c'est aujourd'hui un vaudeville à grande dimension, mais non un opéra comique. La musique, qui est parfois gaie et légère, est le début dramatique de M. Amédée de Beauplan, grand compositeur de romances, et qui ne doit pas se plaindre de l'accueil que le public a fait à sa première partition.

Le *Petit dragon de Vincennes* a été donné sous le titre de l'*Amazone*. M^{me} Casimir représente ce personnage mieux qu'on ne l'aurait cru. Elle y a obtenu un succès qui devrait l'encourager à tenter de devenir tout à fait comédienne.

Théâtre des Nouveautés. — Il y a des gens qui prouvent quelquefois le contraire de ce qu'ils veulent dire : c'est ce qui est arrivé à l'auteur de *Manette*, donnée il y a quelques jours au théâtre des Nouveautés. Il annonce l'intention de démontrer le *danger d'être jolie fille*, et point, le voilà donnant preuve claire et patente que pour une jolie fille il n'y a ni dangers ni obstacles; que pour une jolie fille, tout le monde est dévoué, aux petits soins, plein d'égards! Le public aurait ri de ce singulier résultat de la proposition avancée, si on ne lui avait présenté, à la place d'un ouvrage amusant, une édition par trop exacte des aventures de cette fameuse Alacié, *fiancée du roi de Garbe*, qui, suivant le bon La Fontaine

. Par huit maris passa
 Avant que d'entrer dans la bonne;

 Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler,
 Changea huit fois de chevalier.

Le public s'est fâché, a sifflé, n'a pas voulu connaître l'auteur de cette imitation manquée d'une foule d'ouvrages déjà joués. Mais suivant les habitudes du plus grand nombre des théâtres, la pièce a été redonnée, malgré le jugement du parterre, et se traîne du mieux qu'elle peut jusqu'à nouvel ordre.

Gaité. — Lorsque tout le monde louait Napoléon, lorsque tout le monde courait assister au spectacle de sa vie entière étalée chaque soir sur sept théâtres de la capitale, le théâtre de la Gaité se permettait de plaisanter cet engouement! Il a donné mercredi une folie parade en un acte, sous le titre de *Napoléon en Paradis*, qui a beaucoup amusé ses habitués. Ce sujet est traité d'une manière un peu leste, mais aujourd'hui c'est le genre. Saint Pierre joue son rôle dans la nouvelle pièce. Por-

tier éternel du paradis, il est battu par les anges et les archanges révoltés, forcé d'ouvrir la porte à tous les braves de juillet qui électrisent les habitans du céleste séjour et les forcent à prendre la cocarde tricolore. Jusqu'à saint Pierre qui finit par arborer les couleurs nationales de France? Cette pochade qui finit par des épigrammes sur les Napoléon en vogue, et l'apothéose de l'ex-empereur a fait rire; on y a surtout entendu avec plaisir un portrait de Béranger.

AIR : *Des comédiens.*

Honneur à lui ! la chanson libre et fière
 Sur le Parnasse a droit de se ranger;
 La France encore ne compte qu'un Molière,
 La France aussi n'a qu'un seul Béranger.
 Bon citoyen, de bassesse incapable,
 Quand l'étranger, chez nous, donnait le ton,
 Il ne vint pas d'une rime coupable
 Diviniser Blücher et Wellington :
 Mais d'un parti, fameux par la démence,
 Son vers fouetta les risibles héros,
 Et son courage invoquait la clémence
 Lorsque Montrouge appelait des bourreaux.
 Ah ! l'on a dû calomnier sa vie,
 Il repoussait un régime sanglant;
 Et nul n'a droit, sans exciter l'envie,
 D'être honnête homme et d'avoir du talent.
 Tremblez caffards, son air ridiculise
 L'hypocrisie en ses pieux excès;
 Tremblez ingrats, son vers immortalise
 Les détracteurs du courage français....
 Honneur à lui ! la chanson libre et fière,
 Sur le Parnasse a droit de se ranger.
 La France encore ne compte qu'un Molière,
 La France aussi n'a qu'un seul Béranger.



REVUE DES MODES.

Ensemble de toilette. Une robe-guimpe en velours immortel, ayant une passementerie au-dessus de l'ourlet; des manches très-larges en haut et collantes en bas; ruche et manchettes de blonde; capote de satin blanc; demi-voile de blonde; écharpe de cachemire blanc : telle est une jolie toilette de visite.

— Douillette en satin mauve, garnie de larges revers en peluche mauve; pélerine de même, entourée de frange; chemisette de blonde à collet rabattu; chapeau de velours vert, orné de nœuds de rubans de gaze à lignes vertes et noires, et sur le bord une haute blonde noire.

— Robe de chaly gris à dessins ramagés verts, rouges et bruns; pélerine pareille, garnie d'une blonde noire; chapeau de velours noir, garni de blonde et de rubans de gaze verte; bottines de satin noir; boa de martre.

Façon de robes. — Sur des robes-guimpes unies on met des doubles jockeys qui se prolongent en pélerine jusqu'au bas de la ceinture. Ces jockeys sont garnis de frange, de blonde ou de broderie, ce qui donne une tournure très-cossue au corsage.

— On invente différentes garnitures pour des robes de soie

très-habillées. Nous reproduirons dans nos gravures celles qui nous ont paru les plus nouvelles. En général, ce sont beaucoup de satins ou de velours découpés qui s'appliquent au-dessus de l'ourlet.

— Les volans en blonde sont toujours les garnitures les plus riches ou de meilleur goût.

— Parmi le grand nombre de magasins les plus fréquentés par les dames élégantes, celui de M. GAGELIN (ancienne maison Versepuy *) se distingue par les chalys de tissu et des dessins les plus agréablement variés qui s'y trouvent réunis aux étoffes de soie des nuances les plus agréables. Nous citerons celle immortelle, en satin du harem; celle aventurine, en étoffe dite parisienne; celle bleu saphir, et les plus jolies nuances en rose, lilas, marron, etc. Cette maison a soigné, d'une manière particulière, les articles convenables aux robes de demi-toilette. Nous parlerons plus tard de ce qu'elle pourra offrir pour les grandes soirées. Nous y avons remarqué de superbes satins et des velours à reflets ravissans. Les dames, auxquelles nous nous adressons plus particulièrement, n'ignorent pas que M^{me} Gage-lin continue de s'occuper avec le plus grand soin de la confection de manteaux dont les tissus et la forme sont d'un goût parfait. Les collets en sont d'une peluche extrêmement fournie qui a l'aspect de la fourrure; elle est de nuance semblable aux manteaux. Nous en avons vu avec des revers également en peluche : quelques-uns ont des manches prises dans la pélerine.

* Rue Richelieu, n° 93.



LE BONNET VERT;

PAR J. MÉRY.

(Le *Bonnet vert* est l'œuvre de M. Méry, l'un de ces deux jeunes poètes, si pleins de verve et de talent, à qui nous devons la *Villeliade* et *Napoléon en Égypte*. Nous laisserons M. Méry exposer lui-même son sujet, puis viendront ensuite comme complément les deux derniers chapitres de l'ouvrage.)

Les lecteurs habituels des causes criminelles se souviendront sans doute de cet infortuné jeune homme qui fut condamné aux travaux forcés à perpétuité pour avoir assassiné une jeune femme qu'il aimait éperduement. Quelques circonstances particulières concoururent à jeter sur l'assassin cet intérêt qu'on refuse ordinairement au crime : il avait vingt-cinq ans, une figure belle et douce, des goûts d'artiste et de poète, beaucoup d'exaltation de tête, de vivacité de cœur, de chaleur d'âme, avec un penchant prononcé pour la vie de repos et d'isolement, ce qu'il est facile d'expliquer. Il était né riche; il avait passé ses premières années de jeunesse en Italie, peignant le paysage et nouant des intrigues amoureuses plutôt par imitation que par goût. Las de

courir, il se retira dans sa terre de Bourgogne avec le projet d'échapper aux passions qui le tourmentaient par quelque mariage de convenance, et la douce monotonie des habitudes de campagne. Il se fit un atelier et une bibliothèque, et s'abstint de toutes relations de voisinage, sa mère, un vieux domestique et quelques fermiers étaient ses seuls compagnons. Il semblait qu'un secret pressentiment lui révélait un horrible avenir, auquel il s'efforçait d'échapper, en donnant le change à ses passions par des travaux d'artiste, et en s'isolant d'une société qu'il redoutait vaguement.

Comme il s'affermissait dans ses résolutions de prudence, il s'éprit d'une vive passion pour une jeune orpheline qui habitait une maison voisine de la sienne. On répondit à un amour désordonné par une coquetterie d'enfant; la jalousie arriva, terrible comme dans toutes les âmes orageuses; au retour de la chasse, l'infortuné jeune homme surprit celle qu'il aimait assise sous un arbre auprès d'un rival; sa raison s'égara, il fit feu, Camille C***, c'était le nom de la demoiselle, tomba baignée dans son sang. L'assassin fut arrêté à l'instant même par des paysans et conduit dans la prison du village voisin. Camille survécut à sa blessure, et, par une de ces bizarreries inexplicables de jeune femme, elle devint amoureuse de son assassin. Il était trop tard. Le condamné fut envoyé au bagne de Toulon.

L'éditeur de ce livre a connu le malheureux Gustave, il l'a souvent visité sur le bagne flottant, il a reçu ses épanchemens et ses confidences, il a pleuré avec lui. Jamais assassin n'inspira plus d'intérêt et moins d'horreur. Dans les premiers mois de sa dure captivité, il avait appelé la philosophie à son secours, puis la résignation apathique, puis les idées religieuses, avec cette mobilité de caractère commune aux imaginations vives; enfin, ne trouvant de consolation nulle part, il s'était arrêté au suicide, remède unique dans le malheur consommé. Un seul lien l'attachait encore à la vie; sa vieille mère : elle est morte, il s'était imposé la loi de mourir.

RÉSOLUTION.

« Ma pauvre mère est morte ! c'est bien, je suis content !
 » content, puisque j'ai ri en recevant la nouvelle. Un fils pleure
 » ordinairement sa mère, c'est nature ; mais moi, je n'ai pas
 » pleuré. Mon voisin a entendu ma joie. — « L'ami, m'a t'il
 » dit, es-tu gracié, par hasard ? » Oui je suis gracié ; je serai
 » libre ce soir. — Ah ! tant mieux ! tu es un bon enfant ! —
 » Au moins, je laisse une bonne réputation au bagne ; c'est
 » quelque chose. Mais comment viennent les maladies d'in-
 » flammation, ces fièvres soudaines, ces accès de cerveau
 » qui étouffent les gens heureux au milieu d'un gai festin ?
 » N'y a-t-il que l'extrême malheur qui soit assuré contre l'apo-
 » plexie ? Faut-il toujours que le malheureux périsse de sa
 » propre main, quand la nature s'obstine à lui maintenir la
 » santé par dérision ? Je n'aurais qu'à la laisser agir, cette na-
 » ture, et elle me soignerait en bonne mère ; elle me donnerait
 » le tempéramment de ma nouvelle position ; elle rafraîchirait
 » mon sang d'air et de sommeil, comme un bienfaisant geolier
 » qui engraisse une victime pour l'échafaud. A cette heure, je
 » devrais être brisé : voyez dans les livres et les drames, comme
 » les genoux fléchissent sous le poids d'une calamité, comme
 » les évanouissemens se lient, sans transition, aux nouvelles
 » foudroyantes ? Moi, rien. Je ne sens pas mon corps ; j'ai la
 » respiration libre et fraîche, le pouls réglé... , quelques accès
 » de légers frissons ; voilà tout : il est vrai qu'avec le temps le
 » frisson devient fièvre ; mais la fièvre ne donne pas la mort.
 » Cinq jours de diète et l'hôpital, et l'équilibre est rétabli.
 » Ce n'est pas mon compte. Plus de fièvre, plus d'hôpital,
 » plus de convalescence, plus de vie enfin. J'ai fait un signe
 » au vieux Caron... il va venir. Il faut recourir à ce vieillard
 » brigand pour tous les genres d'évasion.
 » Il est monté sur le ponton avec une indifférence bien jouée ;

» il s'est entretenu long-temps avec tous mes voisins, et ne
» s'est approché de moi que comme par hasard. — Écoute,
» lui ai-je dit ! pour de l'argent, tu rends service, toi ? — Oui
» mon enfant, comme tout le monde. Est-ce que vous voudriez
» vous échapper une seconde fois ? — Non, je veux me tuer.
» — Ah c'est facile. — Peux-tu m'apporter... quelque chose
» qui tue ; voilà 20 francs ? — Merci ; quelque chose qui tue !
» mais oui ; ce que vous voudrez ; à votre choix. — Avant de
» prendre cette peine, donne-moi un conseil. Est-il facile de
» se noyer sous le ponton ? y a-t-il assez d'eau ? — Ah ! ne
» faites pas cette sottise, il y a des gens ici qui ont la rage de
» plonger un noyé ; ce n'est pas au moins par intérêt pour lui ;
» qu'est-ce que ça leur fait que vous vous noyez ! mais en atten-
» dant, ils vous sauvent, et, quand ils vous ont sauvé, l'ar-
» gousin vous donne trente coups de bâton, parce qu'il est
» défendu, par les réglemens, de se noyer. — Parlons peu,
» cherche dans ton esprit ; je veux une arme ou du poison, je
» te donne vingt-quatre heures pour me trouver une arme ou
» du poison. — Vingt-quatre heures ! c'est court ; mais enfin,
» je ferai ce que je pourrai ; il n'y aura pas de ma faute. Quant
» au poison, il faut y renoncer ; d'abord, parce qu'on vient de
» faire une ordonnance en ville contre les apothicaires qui en
» vendent ; ensuite, parce qu'on ne doit jamais se tuer avec
» du poison. Avez-vous connu le grand juif ? — Non. — Ah !
» ce n'est pas de votre temps. L'envie lui prit de se tuer, à lui
» aussi ; c'était un bon enfant : je lui procurai du vert-de-gris
» de chez le fricotier, où il y a des casseroles de cuivre ; il prit
» son vert-de-gris comme un brave ; oh ! là, hardiment,
» comme un chrétien. Deux minutes après, il tomba dans l'a-
» gonie, une agonie de cheval ; il était vert comme le pavillon
» de ce brick ; ça dura huit heures ; sa taille avait perdu au
» moins deux pieds ; voyez ce que c'est que le vert-de-gris !
» nous étions trois de ses amis à le regarder souffrir ; il nous fit
» signe de l'achever ; Borju le Ponantais, qui est un Hercule,
» un bœuf, lui appliqua son pouce ici, et l'étouffa comme un

» moineau : il faut être charitable dans ces momens. Pour en
 » revenir à vous , à présent , si j'ai un bon conseil , un conseil
 » de père à vous donner , c'est de vous couper le cou avec un
 » rasoir ; qu'en pensez-vous ? — Oui , j'accepte ; trouve un ra-
 » soir , mais bon. — Oh ! bon ; soyez tranquille , je ne voudrais
 » pas vous tromper ; je fume encore de votre argent. J'enverrai
 » chez le *barberot* un adroit *grinche* qui lui soufflera trois ra-
 » soirs pour un , et ça à la minute : vous choisirez. — Voilà
 » 20 francs encore pour ton adroit voleur. — Oh ! vous , vous
 » méritez bien qu'on vous rende service , nous boirons demain
 » à votre santé. A présent , vous êtes sûr d'avoir votre affaire.
 » Et l'estomac est-il bon , au moins ? Vous ne ferez pas la fe-
 » melle , c'est que vous m'avez l'air douillet , muscadin. Voyez ,
 » vous n'avez qu'à prendre votre rasoir , là , comme si vous
 » vouliez vous raser , et vous restez en position : vous pensez à
 » tout ce qui vous vexé ; ça monte la tête , et quand la grande
 » rage vient , crac.... — Assez , assez....

» Comme vous êtes pâle ! aie ! aie ! vous ferez quelque bêtise ,
 » une égratignure de barbier ; prenez garde. — Ne te mêle de
 » rien que d'apporter ici ce qu'il me faut. — Bien , voilà le ton
 » du brave , et votre visage s'est coloré. Je vais me mettre en
 » campagne : demain vous serez content. Au coup de cinq
 » heures , si vous me voyez paraître , préparez vous , j'aurai
 » votre affaire en poche ; si je ne viens pas , mon tour aura été
 » manqué , et vous tacherez de vivre encore un peu , en atten-
 » dant une autre occasion : est-ce compris ? — C'est compris.
 » — Si je réussis au coup de cinq heures , comptez sur moi.
 » C'est convenu....

DELIRE.

» Bien , les orages de l'équinoxe se lèvent , les vagues mugis-
 » sent dans la grande rade , le vent siffle dans les pins et les
 » cordages : les navires du port se heurtent avec des gémisse-
 » mens sourds , la pluie tombe froide comme en hiver : vive ce
 » deuil ! le ciel m'a compris , il me donne une fête digne de

» moi. Ma mère, Camille, soyez contentes, ce soir nous nous
» reverrons dans ces lieux profonds où les âmes tristes se par-
» lent avec le souffle : ce soir, il y aura du sang frais, encore
» du sang, celui de l'expiation. — Pauvre mère! je l'ai vue
» cette nuit, non pas en songe, le songe est incohérent et
» vague; c'était une horrible apparition : ma mère, assise
» dans sa chambre, avec sa noble figure de 25 ans; elle bro-
» dait un linge d'enfant devant un berceau vide, fière de sa
» maternité prochaine, comme toute jeune femme au neu-
» vième mois de son hymen. Ses amis la félicitaient en riant,
» et elle disait d'une voix timide : c'est un garçon que je de-
» mande à Dieu. Le vœu a été exaucé... C'est bien de faire
» des enfans : maudite soit la stérilité des femmes! Il faut
» que les vers du tombeau vivent. Voilà un salon bien
» illuminé; des fleurs, des fruits, des champs, un air de
» fête, des rayons sur toutes les figures; il y a de quoi, un
» enfant vient d'entrer dans la vie. Ah! qu'il sera joyeux,
» quand il sentira son bonheur d'homme! Ne suis-je pas né
» aussi comme cela, moi! né dans une alcove de cachemire
» et d'or : ma jeune mère me donnait de ses ineffables regards
» d'accouchée que Rubens a devinés; mon père était glorieux
» et caressant, de douces paroles s'échangeaient entre eux;
» ils faisaient des projets de bonheur sur mon berceau; la
» maison était pavoisée, on dansait dans le parc; on buvait
» à ma naissance; le prêtre mêlait mon nom au *memento* de
» la messe; et ce corps d'enfant a mis trente ans à grandir;
» c'est un homme aujourd'hui. Sonnez, joyeuses cloches de
» son baptême! on jettera ce soir son cadavre dans le cimetière
» des forcés!

» Oh! c'est cette pensée de la destruction, cette pensée
» bien sentie, bien méditée, qui devrait dans un seul jour
» changer l'univers en monastère ou en tombeau. Un siècle
» viendra peut-être où chacun rougira de jouer cette farce
» ridicule, qu'on nomme la vie et donnera sa démission de
» vivant, et secouera librement son fardeau avant que le

» squelette de l'agonie ne l'étouffe, en cheveux blancs, sur
» un matelas. N'est-ce pas pitié de voir cette foule étourdie
» et insoucieuse qui passe devant un corbillard, et ces mes-
» sieurs du convoi qui rient en carrosse? Qui passe là bas?
» rien, c'est un mort. Et l'on court au spectacle, on cabale
» pour un emploi, on fonde un établissement, on plante des
» chênes et des maronniers, puis on trouve en chemin la
» mort, la seule chance inévitable que les plus prévoyans
» n'aient pas prévu. Les enfans pleurent un jour, et leur
» bruyantes consolations du lendemain scandaliseraient le dé-
» funt ressuscité. Ainsi, fait-on dans les villes ces vastes hos-
» pices de foux, avec leurs cages numérotées et leur ceinture
» de tombeaux.

» Ah! malheureux! tu fais fi de la vie; y rentrerais-tu
» s'il t'était donné d'y revoir libres tous les êtres qui te sont
» chers? Voilà quel serait le monde de mon choix, si j'avais
» à recommencer la vie; pays de sauvage indépendance,
» comme il en faut aux hommes d'élite qui ne veulent pas
» signer le pacte social, qui se suffisent à eux-mêmes, qui
» manquent d'air dans notre étouffante civilisation, pays où
» l'on regarde comme non avvenu tout ce qu'ont écrit les
» sages sur l'injustice des hommes et les dégouts de la société;
» où l'on peut lire, avec un sourire de pitié, cette absurde
» comédie qui nous montre un misanthrope millionnaire,
» un misanthrope homme de cour déjà sur l'âge, s'escrimant
» pendant cinq actes mortels contre les hommes, lorsqu'il
» lui eut été bien plus noble et bien plus aisé de se taire et de
» partir pour l'Inde avec sa fortune, trente ans avant le lever
» du rideau. O dévergondage de la pensée! retombe sur ton
» escabau, forçat agonisant, ne sens-tu pas brûler sur ton
» épaule le stigmate qui t'a flétri? Lettres pesantes! leurs
» lignes de feu se détachent, en ce moment de crise, avec
» tant de relief, que je puis les lire en imagination. C'est
» l'enfer qui me pique avec cet aiguillon. Attends, attends;
» on aiguise l'arme sur la pierre; je suis à toi. Camille, ma

» mère, vous serez contentes; tout marche au gré de mes
» vœux; cinq heures sonnent, le ciel se cuivre, les éclairs
» déchirent l'horison, de larges gouttes d'eau tombent et se
» gonflent dans le bassin, les pêcheurs rentrent dans le port
» à coups de rames; deuil, deuil partout; toute poésie de
» consolation s'éteint dans la rade et sur les collines : c'est
» un jour sans lendemain. Mon Dieu! pardonnez-moi; voici
» l'horrible vieillard!.... »



ALGER, LA CASAUBA, SES TRÉSORS.

Alger est une carrière de pierre, de forme triangulaire, d'une blancheur éblouissante; assise sur un plan fortement incliné (30 à 32 degrés), dont la base est le port, et le sommet la Casauba.

Cette ville n'a d'autres communications que des ruelles étroites et tourmentées, dont la pente est adoucie par des marches de pierre espacées de cinq à six pieds.

La plupart de ces ruelles sont voûtées et tellement resserrées que, de distance en distance, on a ménagé des retraites pour que deux bêtes de somme puissent y avoir passage.

Aucune maison n'a de jour extérieur; elles sont toutes closes par de hautes murailles, et n'ont d'issue qu'une poterne basse et enfoncée, à laquelle on ne parvient souvent qu'en descendant deux ou trois degrés.

Toutes ces ruelles aboutissent vers la partie inférieure de la ville à une ruelle parallèle au port (Marina), un peu plus large que les autres, et communiquant sur un plan uni de la porte Babazoun à la porte Babaloued.

Cette ruelle transversale, que l'on pourrait nommer la rue marchande d'Alger, encombrée par des échoppes ouvertes devant chaque maison, est elle-même si étroite, que les piskeris (porteurs de fardeaux) y circulaient difficilement; et pourtant

cette rue est la seule communication de l'extérieur de la ville à la Marine.

Alger ne possède d'établissements ni de monumens d'aucun genre (la Marine exceptée); car on ne saurait décorer de ce nom les mesquines mosquées de cette ville, ni les casernes des Turcs et de Castratine, où, avec le secours du génie, nous n'avons pu qu'avec peine établir quatre cent cinquante lits pour nos malades; enfin cette ville était même dépourvue de moulins et de fours, et des recherches, faites par les diverses commissions, nous apprenaient qu'il n'existait, dans les magasins de la régence, en denrées utiles aux besoins de l'armée, que quelque peu de gruau, de sel et du blé.

La Casaba n'est point un palais; ce n'est pas même, dans nos habitudes européennes, une habitation tolérable.

C'est une enceinte informe, fermée par des murailles blanchies à la chaux, d'une hauteur prodigieuse, sans issues, sans jours, crénelée à la mauresque, et desquelles s'échappent, par de profondes embrasures sans ordre ni alignement, de longs canons, dont l'embouchure est peinte en rouge.

On ne pénètre dans ce lieu, en venant du château de l'Empereur, que par la Porte-Neuve de la ville, et après avoir suivi une longue et tortueuse ruelle, dont la largeur suffit à peine, dans quelques parties, pour le passage d'une bête de somme.

« Cette ruelle (Rapport du 18 juillet au ministre de la guerre) conduit, après quelques minutes de marche, sous un porche sombre, au centre duquel s'élève une coupe en marbre blanc, d'où coule une eau limpide.

» Ce porche grossièrement décoré de larges lignes rouges et bleues et de quelques petits miroirs, est le lieu où se tenaient les nègres qui formaient, dans le dernier tems, la garde fidèle du dey.

» Ce porche franchi, une seconde ruelle conduit d'un côté au magasin à poudre, et de l'autre à l'entrée de la cour intérieure où le dey faisait sa demeure.

» Cette cour, dallée en marbre, est carrée; elle offre, sur trois de ses côtés, des galeries soutenues par des colonnes torses.

» Sous l'une de ces galeries est une espèce de retraite, indiquée par une longue banquette couverte en drap écarlate, où le dey se tenait quelquefois. C'est dans cette cour que les négocians étaient tenus de venir déposer la cargaison de leurs navires, pour que le dey choisit lui-même le 5, le 6 ou le 10 pour cent qui lui convenait. Cette manière sauvage d'imposer le commerce avait donné naissance à des amoncellemens de denrées et de parcelles d'objets fabriqués de toute espèce, entassées pêle mèle. »

C'est encore sous cette galerie, et de plain-pied que se trouvaient les salles renfermant le trésor.

Le premier étage se compose de quatre galeries, dans l'une de ces galeries était placée une espèce de palanquin, sous lequel le dey venait entendre la musique. Ce meuble bizarre était adossé à de petites chambres où se trouvaient encore, après le départ du dey, quelques harnachemens de chevaux, etc.

L'une des galeries du premier étage communiquait à une longue galerie qui commandait la ville; et aussi, par un véritable escalier de moulin, à une galerie supérieure où venaient aboutir les quatre longues chambres, sans glaces ni tentures, mais blanchies à la chaux, qui formaient l'appartement du dey. Cette galerie supérieure conduisait, par une porte incroyablement basse, au quartier des femmes, composé de six petites pièces, clos par de hautes murailles. Ces appartemens n'obtenaient de jour que par une cour intérieure dont le sol était à la hauteur du premier étage.

D'un côté, cette triste demeure était appuyée par les canons qui commandaient la montagne dans la direction du château de l'Empereur, et de l'autre, c'est-à-dire du côté de la cour principale, par une épaisse muraille, d'où pour satisfaire la timide curiosité des femmes, on remarquait dans quelques-unes des chambres des espèces de meurtrières longues et étroites, projetées diagonalement, et desquelles l'œil sollicitait la vue de quelques pieds de la galerie supérieure où le dey venait parfois se délasser.

C'est encore dans le voisinage de l'appartement des femmes que se trouve un espace décoré du nom de jardin, et dans lequel on ne parvient, après cent détours bizarres, qu'en descendant soixante ou quatre-vingts degrés. Ce jardin encaissé dans de hautes murailles d'une blancheur éblouissante, ayant pour tout ombrage un long berceau de jasmin, était le seul lieu dont l'accès fut permis aux femmes.

Telle est cette Casaba, dans laquelle, peu d'instans après le départ du dey, la confiance aventureuse de nos soldats avaient conduit quelques militaires isolés, qui ne tardèrent pas à être rejoints par un détachement d'artillerie qui formait la tête de colonne.

Nonobstant les enlèvemens que le dey avait fait effectuer pendant vingt-quatre heures, ses appartemens et ceux des femmes recélaient encore quelques effets : des coussins brochés d'or, des cassettes élégantes, des armes, de petits tapis, des pendules, des vêtemens de femmes, etc.

La plupart de ces objets excitèrent bien moins la cupidité qu'une curiosité facile à comprendre.

Tout paraissait nouveau dans cette habitation abandonnée, dont chacun se croyait en droit de disposer en maître.

Il y eut en effet un désordre plus apparent que réel, et, je le dirai, parce que ma voix a l'autorité d'une longue expérience, jamais dans aucune de nos campagnes une ville n'a été occupée avec tant de ménagement. Pas un seul officier, pas un soldat n'a franchi le seuil de la demeure d'un Maure, d'un Turc ou d'un Juif, et la ville d'Alger n'a pas même subi la charge d'un logement militaire.

Enfin, un ordre de M. le général de l'état-major général, ayant invité chacun à remettre au trésor les objets d'or ou d'argent qui auraient pu se trouver dans les quartiers occupés, quelques versemens eurent lieu, et plusieurs personnes apportèrent des vases et des ustensiles précieux qui ont été envoyés en France, et dont la nomenclature se trouve dans l'inventaire du trésor de la régence.

(Rapport du 18 juillet) : « Au milieu de cette confusion et de ce mouvement, le kasnedji (ministre des finances) était resté impassible dans la cour principale de la Casaubas, assis sous la galerie, tenant en main les clés du trésor, et imposant par sa présence à ceux des Juifs et des Arabes qui se livraient au pillage. La commission des finances fut bientôt mise en rapport avec le kasnedji par l'un des interprètes de l'armée; elle lui adressa quelques questions qui donnèrent lieu aux réponses consignées dans le procès-verbal d'inventaire du trésor :

« 1° Le kasnedji déclare que le trésor de la régence est demeuré intact ;

« 2° Qu'il n'a jamais existé de registres constatant ni les recettes ni les dépenses faites par le trésor ;

« 3° Que les versements de fonds s'opéraient sans qu'aucun acte en constatât l'objet ou l'importance ;

« 4° Que les monnaies d'or étaient entassées pêle-mêle, sans acception de valeur, de titre ni d'origine ;

« 5° Que les sorties de fonds ne s'opéraient jamais que sur une décision du divan, et que le dey lui-même ne pouvait pénétrer dans le trésor qu'accompagné du kasnedji. »

Ces renseignemens obtenus, le kasnedji conduisit la commission à l'extrémité de la galerie, où il ouvrit la porte d'une salle basse, située diagonalement à l'entrée principale.

(Extrait de l'inventaire du trésor.)

« Cette salle était coupée vers le milieu par une cloison de trois pieds de haut, divisée en deux compartimens, contenant des *boudjoux* (monnaie algérienne de 3 fr. 60 c.)

« Cette porte ayant été refermée, et les scellés y ayant été apposés, le kasnedji ouvrit une seconde porte, formant équerre avec la première et située également sous la galerie.

« Après avoir traversé trois salles de plain-pied, il ouvrit une troisième porte donnant entrée dans une salle transversale, éclairée par une fenêtre à barreaux en fer ouverte sur la galerie.

« Cette salle transversale, de la longueur de 20 à 24 pieds

sur 8 de largeur, renfermait trois coffres formant banquettes; ces coffres contenaient des *boudjoud*, de la monnaie de billon, et l'un d'eux des lingots d'argent.

« Trois portes également espacées, s'ouvrant au moyen d'une même clé, fermaient trois pièces obscures, coupées comme la première salle par des compartimens en bois.

« La pièce du milieu renfermait les monnaies d'or jetées pêle-mêle, depuis le *roboa soltani* (3 fr. 80 c.), jusqu'à la double quadruple du Mexique (168 fr.) (Il y avait 24 millions en or.)

« Les deux caveaux latéraux renfermaient, l'un des mokos ou piastres de Portugal, le second des piastres fortes. (Il y avait en argent 24 millions et plus.)

« La commission, après s'être assurée qu'il n'y avait d'autre issue que la porte principale, referma toutes les portes soigneusement, y apposa de triples scellés, et fit placer dans la galerie un poste permanent de gendarmerie commandé par un officier.

« Elle continua les jours suivans la reconnaissance des valeurs existantes dans le trésor avec toute la publicité que comportait une opération si délicate. » (*Rapport du 18.*)

En effet, ce trésor, s'élevant à la somme de 48,683,527 fr. 94 c., a été pesé et non compté, comme on le peut croire. (Cette opération a eu lieu par les soins d'officiers d'état-major et de la trésorerie, sous la surveillance de la commission de finance, qui a employé d'une manière permanente six à huit sous-officiers d'artillerie pour fermer et clouer les caisses.)

Ces caisses, ficelées et cachetées, recevaient une série de numéros d'ordre, et étaient placés méthodiquement dans l'un des caveaux, d'où elles ne sortaient que pour être transportées au port par des militaires de corvées commandés par des officiers sous la conduite du payeur-général et des agens de la trésorerie.

(*Précis historique et administratif de l'expédition d'Afrique*, par le baron DENNÉE, intendant en chef de l'armée d'expédition.)

CHRONIQUE.

Nous avons déjà cité quelques-uns des faits mémorables de l'histoire qui se sont accomplis dans les mois de juillet. Nous ne croyons pas sans intérêt d'y ajouter la scène suivante des événemens qui ont eu lieu pendant ce mois, si singulièrement fécond en grandes catastrophes.

Le 4 juillet 1775, révolution des États-Unis d'Amérique.

Le 14 juillet 1789 fut le premier événement marquant de la révolution française.

C'est du mois de juillet 1581 que date la révolution des Provinces-Unies.

Le 27 juillet 1830, la seconde révolution française s'est accomplie.

Le 8 juillet 1397, la révolution opérée par l'union de Colmar, plaça trois couronnes sur la tête de la Sémiramis du Nord, Marguerite de Waldémar.

Le 9 juillet 1762, l'autre Sémiramis du Nord, Catherine, chasse du trône son mari, et commence son règne éclatant par un crime.

De tous les mois du calendrier, c'est dans celui de juillet qu'on a le plus livré de batailles décisives.

La bataille d'Allia, donnée le 18 juillet, mit Rome à deux doigts de sa perte.

La bataille de Tibériade, qui eut lieu le 3 juillet, fit tomber le royaume de Jérusalem au pouvoir des infidèles, et précipita Lusignan du trône.

Le 25 juillet, le baron d'Ourigna chassa les Maures du Portugal, et rendit Alphonse I^{er} roi de ce royaume.

Les espérances de Jacques II furent ruinées par la bataille de Boynes, livrée le 21 juillet. Elle assura au prince d'Orange la possession de sa couronne.

Le 8 juillet, la bataille de Pultawa renversa le pouvoir de Charles XII, roi de Suède, et prépara la toute-puissance de Pierre-le-Grand.

Le 27 juillet, Philippe-Auguste, à Bouvines, reconquit son trône ébranlé et son royaume en proie aux ennemis.

Le 22 juillet, Charles-Martel gagna sur les Sarrasins la bataille de Poitiers, qui délivra la France du joug mahométan prêt à l'écraser.

Les combats de Foronovo, Fleurus, Nerwinde, Lawfeldt, où la valeur française resta victorieuse, furent livrés au mois de juillet.

Le 2 juillet, Condé et Turenne se battirent aux portes de Paris et dans le faubourg Saint-Antoine.

Le même jour, Napoléon prit Alexandrie d'assaut.

La bataille d'Aboukir date du 3 juillet 1799; celle des Pyramides, du 25 juillet 1798.

La bataille de Wagram, dont les résultats furent si importants, appartiennent à la même époque.

Enfin, c'est pendant le mois de juillet que la régence d'Alger, vaincue par les armes françaises, a payé le prix des longues insultes que les pirates avaient prodiguées aux chrétiens.

Le 27 juillet 1790, Robespierre et Marat soulevèrent contre l'assemblée nationale et la cour la population de Paris.

Le 18 juillet 1795, Robespierre condamné à mort par ses collègues monta sur l'échafaud.

(*Corsaire.*)

— Un progrès sensible vient d'être fait dans l'art de solliciter, art que tout le monde professe aujourd'hui. La semaine dernière, un solliciteur désolé de n'avoir pu parvenir jusqu'au ministre de l'intérieur, apprend en questionnant les huissiers que son excellence va se rendre chez le Roi. Une voiture était en effet dans la cour, le postulant va s'embusquer dedans, disant au cocher que M. de Montalivet lui a dit de l'y attendre. Quelques minutes après, le ministre se présente, et croit, en voyant la place occupée, prendre la voiture d'un autre pour la sienne; mais le solliciteur le rassure du ton le plus bienveillant, et lui explique que, sachant combien les momens de son Excellence sont précieux à l'état, il se serait fait un crime de négliger un moyen de les économiser. Néanmoins il paraît que la rapidité des chevaux ministériels a rendu l'audience trop courte au gré du postulant; car, lorsqu'arrivé au Palais-Royal, M. de Montalivet descendait de voiture, on a remarqué un homme qui le tirait par le pan de son habit.

— L'ameublement que le dernier roi d'Angleterre avait fait poser à Windsor, a été acheté presque en entier sur le continent par son maître-d'hôtel et un tapissier, au prix de cinq millions. Aussi leurs comptes vont ils être sévèrement examinés. Un seul buffet est porté pour la somme de 240,000 fr.; encore était-il d'un si mauvais goût, que le roi le fit enlever presque aussitôt qu'il fut déballé. Les sommes que ce monarque somptueux a dépensées sont incalculables. Parmi les costumes qu'il n'eut jamais occasion de porter, on a trouvé celui de chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. L'habit complet est du plus beau satin blanc, et tellement surchargé d'or et de garnitures, qu'il a coûté la somme de 50,000 fr.

— La semaine dernière a vu célébrer le double mariage de M. Casimir Delavigne et de son frère, M. Germain Delavigne. Un journal avance, qu'à cette occasion, le roi fit à l'auteur des *Messéniennes* l'offre d'une place importante; mais que le poète accompagna son refus de la réponse suivante: « Sire, j'ai, depuis puis long-temps, l'honneur d'être votre ami; votre conduite

» sera sans doute pour moi le sujet de fréquens éloges ; je ne
 » veux pas qu'on puisse les croire payés. »

— A Paris, en province, le *ré* de Delbois était vanté sans cesse par les musiciens des chapitres et des théâtres. Pour faire connaître toute la puissance de ce *ré*, Delbois, par une belle nuit d'été, se porta sur le sommet de Montmartre, et de là commença la stance musicale adressée à ses auditeurs perchés sur l'église St-Denis. Un pari était ouvert ; après le dernier coup de minuit, le ténor chanta trois fois, fit sonner son *ré*, qui parcourut l'espace et trois fois arriva à l'oreille des parieurs pour leur annoncer qu'ils avaient perdu. — Le ténor Delbois doit être un descendant de ces Normands qui vinrent autrefois chanter les litanies sur Montmartre, et dont les bruyantes oraisons firent trembler le roi qui les entendait de son palais de la Cité.

— Les talens réunis de Lablable et de M^{me} Malliband ont triomphé de la rancune du faubourg St-Germain. Aux représentations du *Barbier*, la salle des Italiens offre peu de lacunes sociales.

— Il existe maintenant à Alburgh (état du Vermont) une femme, âgée seulement de 82 ans, qui a quatre cent trente-sept enfans, petits-enfans, arrières petits-enfans et enfans de ceux-ci, tous vivans.

— La cour de justice de Brême vient enfin de condamner à mort la veuve Gottfried. Cette femme, rivale de la fameuse marquise de Brainvilliers, portant la mort dans sa famille, avait empoisonné jusqu'à quatorze personnes, et son procès trainait depuis cinq ans.

— Celui que les *Saint-Simonistes* appellent notre maître, était le comte de Saint-Simon, né le 17 avril 1761, et mort dans un état voisin de l'indigence le 19 mars 1825. — *Levez-vous, M. le comte, vous avez de grandes choses à faire !* telles étaient les paroles uniformes par lesquelles, depuis l'âge de 17 ans, le maître se faisait réveiller chaque matin.

THÉÂTRES.

Théâtre de l'Odéon. — Les romantiques commencent à se montrer : on les avait cru morts tout à fait en juillet dernier, lorsque le positif reprenait la place de l'idéal, mais grande était cette erreur ! Ils reviennent, et plus jaloux que jamais de faire approuver leurs doctrines, leur style à eux, leur poétique de convention, facile et commode comme chacun sait, car elle n'admet ni gêne ni entraves.

L'auteur qui vient de s'élancer dans la lice, est le beau-frère du chef de l'école moderne, de M. Victor Hugo. On le nomme Paul Soucher, et il a été déjà froissé sur la scène de l'Odéon par la chute d'une *Amy Robsart* qui n'a vécu *que ce que vivent les roses*, comme disait le bon Malherbe, c'est-à-dire *l'espace d'un matin*. Jaloux de réparer sa défaite, c'est sur le même théâtre qu'il s'est présenté de nouveau. *Yseult Raimbault*, tel est le titre de sa seconde tentative dramatique.

Ce qu'il y a de mieux dans cet ouvrage, c'est le plan, c'est l'intrigue, et justement parce qu'ils sont simples, sages, exempts de ces extravagances regardées comme beautés par les adeptes du genre. Quant au style, il y a dans ce drame historique un premier acte qui, à lui seul, est un modèle de poésie rocailleuse, de vers brisés, d'enjambemens extraordinaires ! Les autres ne sont pas si riches en beautés du genre.

Yseult est la fille d'un bourgeois, qui est séduite par un jeune page de Charles-le-Téméraire, puis mariée, puis veuve, car son époux tombe sous la hache du bourreau pour avoir désobéi à une loi des plus bizarres de son très-honoré maître. Charles avait défendu aux nobles toute alliance avec les bourgeois, et il punissait aussi bien de la mort celui qui épousait une *vilaine*, que celui qui se contentait d'une intrigue galante avec elle. C'est sur cette loi qu'est établie la fable d'*Yseult Raimbault*, que le public a accueillie avec bienveillance, mais sans enthousiasme.

Gymnase-Dramatique. — M. Scribe, aidé de MM. Mélesville et Bayard, vient de retremper un peu son répertoire au Gymnase, dans une comédie en deux actes qu'il a fait représenter sous le titre de *Jeune et Vieille*. C'est un rôle fait pour Mlle Jenny Vertpré, et cette actrice, comme partout, y est pétillante d'esprit, de malice et de vérité.

Jeune et vieille ! il y a dans ces deux mots toute la vie d'une femme, le premier et le dernier chapitre de son existence. On la voit au départ ; on la voit à la fin du voyage. Pour l'héroïne du nouvel ouvrage, le départ a été plein de charmes et de folies. Née un peu avant la révolution de 1789, elle se trouve jeune et jolie alors que la morale fuyait, disait-on, pour se réfugier à Coblenz, et elle donna dans les travers à la mode sous le directoire. Amans, maman trompée, puis extravagances amoureuses, enfin un mari pour faire oublier les étourderies de la jeunesse, telle a été la vie de Rose pendant le premier chapitre de son roman.

Au dernier, nous la voyons en 1830. Mais grand Dieu quelle différence ! Elle est dévote, crierde, hargneuse, congréganiste, habituée de Saint-Sulpice !.. Un de ses anciens amans lui donne une bonne leçon et la force à jeter les yeux sur son chapitre premier qui ne promettait pas un pareil dénouement. Cette bluette a fait plaisir, mais nous le répétons, principalement à cause du jeu de Mlle Jenny Vertpré.

REVUE DES MODES.

Il est de mode aujourd'hui d'aller aux réunions des Saint-Simonistes; aussi les dimanches, vers midi, voit-on descendre dans la rue Taitbout nombre de jolies femmes et d'hommes distingués. Les uns y vont pour analyser la nouvelle doctrine ou en combattre les principes; d'autres pour jouir de l'entraînement d'une élégance vraiment remarquable, ou apprécier le mérite d'une nouvelle idée présentée dans un cadre brillant; d'autres enfin s'y rendent pour être au courant de la conversation à la mode, et comprendre, autant que possible, comment la *communauté* doit un jour remplacer *l'hérédité*.... Tout cela est très-grave, très-sublime; c'est une nouvelle religion pleine de sophismes séduisants, prêchée par de jeunes apôtres dont l'éloquence chaleureuse commande, sinon la conviction, du moins l'intérêt général; mais tout cela n'empêche pas les femmes de mettre un joli chapeau et d'être enchantées de se trouver fraîches et élégantes lorsque l'heure de la prédication est arrivée. Du reste les rites saint-simoniens n'excluent pas la coquetterie ni la grâce, à en juger du moins par leur plus enthousiaste sectatrice qui, placée à chaque séance au milieu de ce nouvel aréopage, semble, par son élégant maintien, ses boucles de cheveux noirs et son joli pied, attester le pouvoir qu'exerceront tou-

jours les charmes des jolies femmes. Aussi toutes celles qui accourent aux sermons des modernes doctrinaires n'ont-elles encore rien perdu de leurs droits sur les cœurs et de leur influence sur les modes. Là, nous avons retrouvé tout ce qu'Herbault et Victorine ont inventé de plus gracieux cet hiver; nous avons reconnu ce goût qui décide l'harmonie des couleurs, deviné ce tact heureux qui fait pencher une plume ou flotter un ruban, et, autour du trépied où le nouveau prophète exhalait ses mystiques inspirations, nous avons remarqué deux ou trois cents femmes qui, par leurs regards, leurs grâces et leurs parures ne décelaient encore que les inspirations de la femme.

— La reine d'Espagne doit, à l'occasion de ses relevailles, assister à un bal donné à l'Hôtel-de-Ville (*casa del Ayuntamiento*.) Mme de *** a envoyée à Paris ses diamans pour être montés en épis. Son costume sera ainsi composé : Couronne formée de douze ou quatorze têtes de plumes d'autruche rose vif. Cette couronne est ouverte pour laisser passer le haut d'une coquille lisse de cheveux et l'extrémité supérieure d'une natte oblique. Du côté gauche, cinq épis de diamans montés sur une tige arquée. Par derrière, peigne à galerie surmontée d'épis. Bandeau de diamans en biais sur le front. Robe de blonde blanche à colonnes fleuries, et, pour entredeux, ruban de gaze satinée à fleurs roses sur rose. Alternativement, un de ces rubans n'atteint que la hauteur des genoux, l'autre descendant jusqu'à un travers de main du bord de la jupe. Chaque ruban est terminé par un bouquet de trois plumes d'autruche couleur de rose. Au ruban court, ces plumes sont étagées. Ces mêmes plumes, au ruban long, sont disposées à l'anglaise, c'est-à-dire, une au milieu, une à droite, l'autre à gauche. Au corsage et sur les manches courtes, rubans en chevrons brisés : cinq au corsage, trois aux manches. Roses et épis d'argent pour bouquet de côté.

Beaucoup de satin et de moire.

Le velours ainsi que les autres étoffes, s'emploient également pour le soir ou le matin, toilette simple ou parée; la forme et



les ornemens marquent si le chapeau appartient à une toilette habillée ou négligée.

Beaucoup de chapeaux de satin se doublent de velours noir à l'intérieur.

En général, le noir s'emploie beaucoup. — Des blondes noires, bordant des rubans de satin, posés en cocarde sur un chapeau de satin ou moire, lilas ou rose, sont d'un charmant effet.

Des blondes blanches se mettent aussi à des chapeaux de velours ou satin foncé : gros bleu, scabieuse, etc. Les blondes, lorsqu'elles sont posées comme seul ornement, sont en grande quantité. — Elles se mettent alors en tous sens; autour des nœuds de ruban; derrière et dessus la forme, sous la passe.

Lingerie. — Les camisoles se font à dos froncé, retenu par une ceinture fixée. Les devants sont maintenus par la ceinture, mais n'y tiennent pas; ils retroussent de chaque côté comme un revers de redingote et continuent à retomber autour du cou en formant le collet. Les bords doivent être garnis de mousseline bordée d'un tulle à tuyaux. Les manches larges du haut, se terminent par une fente, comme si elles devaient être boutonnées. Garnies à l'envers d'une petite bande, elles se retroussent, au lieu de tomber sur la main. Nous avons déjà parlé de robes de chambre, chaudes, commodes et d'une extrême propreté, en ce qu'elles se lavent parfaitement; elles sont en percale accatée et doublée de mousseline très-épaisse. Sa ouate doit être retenue entre les deux étoffes, par des piqûres très-rapprochées, comme on fait aux bonnets d'enfans. Elles ont une grande pélerine, tombant aux coudes, comme celle d'un manteau, et garnie d'une petite bande de mousseline plissée ou brodée.

Négligés. — Des douillettes en marceline de couleurs foncées, sur lesquelles on jette une grande pélerine de velours noir, et un petit bonnet en point ou application, noué par un petit fichu également en tulle appliqué, est une jolie tenue du matin.

Pour porter en négligé, les manteaux sont de couleur sombre, les capotes très-fermées, les bottines noires, le collet en batiste brodée et un grand voile de blonde noire.

Pour promenades ou visites, le plus élégant négligé est une redingote en velours noir, fermée seulement sur le devant par des nœuds de satin; ruche en blonde autour du cou; capote en satin blanc ou saumon, doublée de rose, ornée d'un seul nœud de gaze et entourée d'un voile de blonde; bottines de satin noir.



MÉMOIRES D'UN MÉDECIN.

FRAGMENT.

Malheur! disons-nous, malheur à la femme qui survit à sa beauté!... Et nous ne songeons pas à tout ce qu'il y a d'atroce dans cet arrêt, trop souvent justifié!...

Oh! je ne crains pas de le dire; ils pleureront avec moi sur cette pensée amère, ceux-là qui ont pressenti dès l'enfance, et compris, jeunes encore, compris avant de s'user dans le monde, que c'est une source inépuisable d'amour et de douleur, qu'un cœur de femme, et que nous ne lui rendons jamais en consolations, ce qu'elle nous a donné en amour..... Pauvres femmes! elles ont des retours, des tristesses, des maladies affreuses qui nous sont étrangers à nous. Et, nous les plaignons tous; mais qu'elle est froide et stérile, cette compassion, quand elle n'est pas de l'amour? Or, combien peu d'entre nous sont capables d'un pareil amour? combien peu surtout ont rencontré dans la vie la seule femme qui pût le leur inspirer!

Et pourtant, c'est la vertu, c'est la force d'une femme, qu'un amour profondément senti, un amour aveugle comme la foi, naïf comme l'espérance. Sa main dans la main qu'elle aime vé-

ritablement, une femme marcherait sans se plaindre sur des charbons ardents... Nous avons la force active; elles ont la force passive, la résignation; et il leur appartient à elles seules de dire tout ce qu'il leur faut de courage pour supporter la mauvaise moitié de leur destinée, pour survivre à leur beauté, disons mieux, pour se survivre à elles-mêmes....

Ainsi, me disais-je tristement hier en lisant dans les mémoires posthumes d'un médecin anglais, insérés dans un des meilleurs recueils britanniques, le fragment que je vais reproduire ici aussi exactement que le permet une traduction littéraire.

« J'avais, depuis plusieurs mois, donné des soins assidus à madame St... jeune femme issue d'une famille très-distinguée, jouissant d'une fortune considérable, mariée depuis quelques années seulement, et rongée de la plus affreuse maladie des femmes.... d'un *cancer* au sein!... La beauté presque angélique de cette dame était relevée encore par les charmes d'un caractère singulièrement doux et rêveur; et les témoignages de reconnaissance vraie dont elle payait les soulagemens passagers dus au secours de la médecine, m'avaient inspiré pour elle un intérêt profond. Je puis affirmer que, pendant tout le temps que je lui ai prodigué des soins, jamais un mot de plainte, un murmure ou le plus léger signe d'impatience ne lui est échappé devant moi.

Un matin, je la trouvai étendue sur un sofa dans son salon de réception. Ses traits décomposés, son visage pâle et ses sourcils légèrement froncés accusaient des souffrances horribles, et, quand je lui demandai comment elle avait passé la nuit :

— Oh! docteur, me répondit-elle d'un ton calme et d'une voix tremblante, oh! j'ai eu la nuit la plus affreuse.... Quel bonheur que le capitaine St... soit loin de moi, je l'aurais rendu bien malheureux!

Et à l'instant même entra en se jouant dans le salon un charmant petit garçon aux longs cheveux blonds bouclés. C'était son premier, son unique enfant, et elle sourit en voyant ses

petits yeux bleus rayonner de la gaité vive et pétulante de l'innocence.

Je le pris sur mes genoux et lui fis de ma montre un jouet, car il allait pendre sa joie au cou de sa mère...

Et la pauvre malade, après l'avoir quelque temps contemplé avec une tristesse profonde, se couvrit tout à coup les yeux avec sa main... sa main délicate, sa main blanche et transparente comme la neige.....; et je vis des larmes couler entre ses doigts..... mais pas un mot ne sortit de sa bouche..... douleur de mère!....

Nos soins ne purent arrêter les progrès effrayans de la maladie, et il fallut enfin en venir à l'opération fatale. Le chirurgien célèbre qui la soignait avec moi lui fit part, non sans un embarras bien pénible, de sa détermination, et lui demanda si elle se sentait la force de supporter cette opération.

Elle lui répondit avec le sourire de la résignation qu'elle en avait long-temps douté elle-même, mais qu'elle avait façonné son âme à de semblables douleurs, et qu'elle s'y soumettrait, mais à ces deux conditions : que son mari, alors en mer, n'en aurait connaissance qu'après, et qu'on ne la garotterait, ni ne lui banderait les yeux pendant l'opération.

Tant de calme et de présence d'esprit ne nous permettaient pas de lui résister. Cependant M. N.... me jeta un regard de doute, mais elle le surprit; et, lui prenant la main :

— Je comprends votre pensée, docteur, lui dit-elle..... j'espère vous prouver qu'il y a dans l'âme d'une femme plus de force et de courage que vous ne voulez bien m'en supposer!

Mon collègue finit par lui accorder la dernière condition, et on fixa le jour de l'opération, autant du moins que l'état de madame St.... n'exigerait pas de retard.

Le jour fatal venu, ce ne fut pas sans émotion que je me jetai avec mon collègue dans sa voiture; j'éprouvai, il faut bien l'avouer, malgré les habitudes de ma profession, une forte commotion nerveuse quand je vis le groom placer sur le siège

de la voiture la trousse munie de tous les instrumens de chirurgie.

— Êtes-vous sûr d'avoir mis tout ce qu'il vous faut? me demanda M. N.... avec une sorte de froide gravité qui me donna un peu d'humeur.

Je lui répondis affirmativement; mais il aima mieux s'en rapporter à ses yeux, et il examina soigneusement la trousse avant de donner le signal du départ.

Il pouvait être deux heures après midi quand nous arrivâmes à la maison de campagne de madame St.... située à quelques milles de Londres. On nous fit entrer immédiatement dans la pièce où devait se faire l'opération : c'était un beau salon sur le derrière, dont les fenêtres avaient vue sur un magnifique jardin. J'avouerai encore que j'éprouvai un sentiment bien poignant en voyant la pâleur de la femme de chambre, qui se retira après nous avoir introduits; car, sans parler de l'intérêt que m'avait inspiré la malade, j'ai toujours fait mes opérations chirurgicales avec une appréhension dont une expérience de plusieurs années ne m'a pas complètement guéri.

Quand tout fut préparé pour l'opération, quand nous eûmes étalé l'odieux attirail de bistouris, d'éponges et de linges, on envoya prévenir madame St.... que tout était prêt.

M. N.... s'amusait précisément, assez mal à propos, à me railler sur l'agitation qu'accusait mon visage, quand la porte s'ouvrit et nous laissa voir madame St... suivie de ses deux femmes de chambre. Elle marchait d'un pas ferme et composant non sans effort sa physionomie. Sur ses traits pâles rayonnait un sourire, mais un sourire triste comme le soleil d'octobre.... A peine âgée de vingt-six ans, elle m'apparut alors dans tout l'éclat de la beauté, malgré la funeste influence de sa maladie. Ses cheveux, d'un brun clair, coulaient négligemment sur un cou et des épaules aussi blancs que le marbre. Ses grands yeux bleus, dont les regards s'échappaient autrefois doux et rêveurs, d'une paupière languissamment baissée, brillaient,

ouverts en rond, de cette agitation d'esprit que la volonté la plus ferme ne saurait dominer entièrement.

Ses traits étaient parfaitement réguliers, son nez et sa bouche bien dessinés, et sa figure d'une blancheur rosée demi-transparente.

Chose étrange!... et c'est un médecin, écrivain distingué, qui a fait cette observation, les femmes les plus belles sont les plus sujettes à cette horrible maladie.

Elle était vêtue d'un long peignoir de mousseline blanche, et un grand cachemire des Indes était jeté sur ses épaules.

Et c'était cette belle et naïve créature qui allait se raidir défigurée sous les déchirures glacées du bistouri.... à cette pensée, mon cœur se resserra.

Un flacon de vin de Porto était placé avec des verres sur une table dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle me fit signe de m'en approcher, et allait m'adresser la parole.

— Permettez-moi, madame, lui dis-je avec empressement, de vous offrir un verre de vin.

— Si cela peut me faire du bien, docteur, murmura-t-elle... Puis elle effleura le verre de ses lèvres, et me le remit en me disant avec une gaité franche :

— Allons, docteur, je vois que vous en avez besoin autant que moi, après tout.... Oui, docteur, continua-t-elle avec un sourire sympathique, vous êtes bien bon, vous êtes bien sensible à ma souffrance.... Puis, quand j'eus posé le verre. — Mon cher docteur, vous pardonnerez à la faiblesse d'une pauvre femme, et vous me tiendrez cette lettre que j'ai reçue hier du capitaine St... ; elle est pleine de douces paroles, de rêveries d'amour, et je veux que mes yeux se reposent sur ces lignes pour qu'il occupe seul ma pensée tandis que vous trancherez la chair qui lui appartient.

— Madame, vous voudrez bien m'excuser, mais cela vous agiterait trop.

— Vous vous trompez, répliqua-t-elle avec fermeté, cela me soutiendra, et si j'....

Si j'expire, allait-elle dire, mais sa langue resta suspendue dans sa bouche.

Alors elle remit la lettre dans ma main. La sienne était humide, froide, glacée, mais elle ne tremblait pas.

— A mon tour, madame, je vous demanderai de vous tenir la main pendant l'opération.

— Quoi ! auriez-vous peur de moi, docteur, reprit-elle avec un sourire forcé, et tout en accédant à ma demande.

Et à cet instant M. N... s'approcha de nous d'un air gaiement railleur.

— Eh bien, madame, votre tête-à-tête est-il fini ? Je ne voudrais pas vous déranger, ... il faut que vous ayez l'esprit bien disposé...

Je doute que jamais un médecin ait parlé avec autant d'aplomb et de vérité la langue de sa profession.

— Je suis prête, monsieur. A-t-on fait sortir les domestiques ? demanda-t-elle à la femme de chambre qui se trouvait là.

— Oui, madame, répondit la femme de chambre en pleurant.

— Et mon petit Henri ? ajouta-t-elle d'une voix plus basse. On lui répondit que oui.

— Alors donc je suis prête, répliqua-t-elle en s'asseyant dans la chaise qui lui était destinée.

— Aussitôt un des aides dérangea son schall de dessus ses épaules ; et elle défit elle-même son peignoir autant que cela était nécessaire, avec une présence d'esprit admirable. Puis M. N... la fit se poser sur le coin de la chaise, appuyer son bras gauche sur le dossier, et porter ses regards sur l'épaule droite. Elle me donna sa main droite, et je tâchai de lui tenir devant les yeux avec ma main gauche la lettre de son mari, pour me rendre à ses désirs. Alors elle me sourit doucement, comme pour me donner l'assurance de son courage ; et il y avait quelque chose de si angélique dans le regard de ses grands yeux bleus que je crus que mon cœur allait se briser... Oh ! je n'ou-

blierai de ma vie ce sourire si doux qui errait encore sur ses lèvres, quand elle arrêta ses yeux sur la lettre pour ne les en ôter qu'après avoir senti le dernier coup de bistouri...

Le talent reconnu de M. N... pouvait seul me rassurer, et je ne vis pas sans être ému commencer l'opération. A la première incision, madame St... éprouva le frisson par tout le corps, et une effrayante pâleur se répandit sur ses joues. Il me tardait de la voir s'évanouir, afin qu'on pût faire au moins la première partie de l'opération tandis qu'elle serait dans l'état d'insensibilité. Mais elle n'eut pas un seul instant de faiblesse; ses regards demeurèrent tristement fixés sur la lettre de son bien-aimé, et elle ne fit pas un mouvement, elle ne jeta pas un cri, et poussa à peine quelques soupirs étouffés au milieu des souffrances les plus aiguës. Seulement quand on eut appliqué la dernière compresse, est-ce tout, docteur? dit-elle d'une voix faible.

— Oui, madame, répondit-il; et nous allons maintenant vous porter dans votre lit.

— Non, non, reprit-elle, je puis marcher, je vais essayer. Et elle allait se lever; mais M. N... lui fit observer que le mouvement pourrait lui être funeste: elle se laissa porter sur sa chaise dans son lit.

Elle ne fut pas plutôt couchée qu'elle s'évanouit, et demeura si long-temps dans cet état, que M. N... approcha un miroir de ses lèvres, craignant que ses efforts de courage n'eussent épuisé toutes ses forces vitales. Mais elle revint à elle, et, au moyen d'une potion calmante, nous lui procurâmes un sommeil de quelques heures

Elle guérit après une longue convalescence, et je lui continuai mes visites jusqu'à deux et trois fois par jour, tant qu'elle fût en état d'aller prendre l'air de la mer, en attendant l'arrivée du capitaine St...

La dernière fois que je la vis, elle me fit une observation qui, de long-temps, ne sortira de ma mémoire.

Comme elle parlait, avec toute la délicatesse de langage

d'une femme bien née, de la manière cruelle dont elle se voyait défigurée, je lui fis valoir toutes les consolations qu'une flatterie, bien permise en pareil cas, me suggérait pour la consoler.

— Mais, docteur, mon mari ! dit-elle tout-à-coup, et la rougeur lui monta au visage. — Puis après un instant de silence, elle ajouta : Je crois que St... m'aimera encore !

(*Blackwood's Magazine.*)

(Cabinet de lecture.)



LES MENUISIERS INVISIBLES.

(Extrait d'un ouvrage publié à Londres, sous le titre *Bernard's Retrospections on the Stage*, 1830.)

« M^{me} Hunn, mère du célèbre homme d'état Georges Canning, se maria trois fois; d'abord à M. Canning, ensuite à M. Reddish, acteur tragique de Drury-Lane, dont elle embrassa la profession, et enfin à M. Hunn, respectable négociant de Plymouth. En contractant ce dernier mariage, elle avait renoncé au théâtre; mais la mort de M. Hunn la laissant sans aucune ressource, elle se vit contrainte de reparaitre sur la scène. L'été dernier, elle faisait partie de la troupe tragique de Plymouth. A son arrivée dans cette ville, elle me pria de lui chercher un logement qui fut à la fois décent et d'un prix modique. Symmonds, charpentier machiniste et menuisier du théâtre dont j'avais la direction, possédait une maison dans le voisinage de notre salle; mais comme le bruit courait qu'elle était hantée par des fantômes nocturnes, les locataires l'avaient successivement abandonnée, et depuis six ou sept mois elle était vacante. Cette circonstance déterminâ Symmonds à offrir le lo-

gement gratuit à M^{me} Hunn, à la condition toutefois qu'elle serait censée lui payer son loyer, espérant par là mettre un terme aux contes que l'on débitait sur sa maison et qui lui causaient un si grand préjudice. M^{me} Hunn, femme pleine de courage et inaccessible à des craintes superstitieuses, accepta cette offre. Le jour même de son emménagement, elle voulut vérifier par elle-même sur quel fondement s'appuyaient les bruits singuliers qui couraient sur la maison du menuisier. Le soir, quand la servante et ses enfans furent couchés, et qu'elle eut la certitude qu'ils dormaient, elle alluma deux bougies, les plaça sur sa table, prit un livre et s'assit en attendant l'apparition des malins esprits, s'il en existait. Je ne prétends point analyser ses impressions durant ces momens d'attente; mais on pardonnerait à l'homme le plus hardi de céder en pareille circonstance au pouvoir de l'imagination et de ressentir une sorte de terreur secrète en se voyant ainsi seul à l'heure de minuit, au milieu des ombres et du silence.

Au-dessous du premier étage qu'habitait M^{me} Hunn, se trouvait la boutique du menuisier; elle était fermée en dedans par des verroux et des barres de fer, mais elle avait une porte dérobée donnant sur l'escalier de la maison, par où les ouvriers sortaient le soir; cette porte ne fermait qu'au loquet. Il n'y avait pas une demi-heure que M^{me} Hunn avait commencé sa lecture quand elle entendit des coups sourds et répétés dans l'atelier. D'abord un sifflement aigu et prolongé simula le bruit que fait un rabot. Ce n'était encore que le prélude du concert diabolique qui se préparait. Bientôt tous les outils du menuisier y firent leur partie. La scie, avec son cri rauque, remplaçait les accords du violoncelle; la voix crieuse du rabot et de la lime représentaient les sons du fifre aigu, et la mesure était marquée par les coups cadencés du marteau. Rien ne manquait à ce concert, c'était un charivari infernal, un chaos confus de tous les sons que sont susceptibles de rendre les différens outils d'un menuisier. On eut dit que tous les ouvriers défunts de l'atelier se débarrassant de leur linceul, revenaient prendre place à l'é-

tabli et exécuter quelque grand morceau de menuiserie pour sa majesté le Roi des Enfers. M^{me} Hunn voulut s'assurer de la cause véritable d'un tel tintamarre ; c'est une curiosité dont bien peu de femmes à sa place auraient donné l'exemple. M^{me} Hunn pose donc sans bruit son livre sur la table, ôte ses souliers afin que ses pas ne soient pas entendus, prend une lumière, ouvre la porte et écoute. Le concert diabolique avait pris une nouvelle vigueur, les sons partaient toujours du même endroit. Elle descendit avec précaution, évitant de faire le moindre bruit, sa main se posa sur le loquet de la porte dérobée de l'atelier. Au moment où elle allait le lever, le sabbat redoubla ; les sons étaient tels qu'elle ne pouvait douter qu'ils fussent produits par les mains d'hommes occupés à travailler. Elle ouvre, elle entre et regarde autour d'elle. Tout est calme et silencieux, les outils sont rangés à leur place, elle n'aperçoit pas même l'ombre d'un ouvrier. Se défiant de ce premier coup-d'œil, elle pénètre plus avant dans la boutique, tourne autour des établis, examine les fermetures des portes et des fenêtres, et ne trouve aucune trace du désordre dont l'atelier semblait un instant auparavant le théâtre. Elle craint d'avoir été la dupe de son imagination et remonte chez elle. Mais le bruit recommence, dure encore une demi-heure environ et cesse enfin totalement. Après s'être vainement fatiguée à en chercher la cause, M^{me} Hunn prit le parti d'aller se coucher.

Ce fait extraordinaire que je rapporte comme une preuve du caractère ferme et courageux de cette dame, est à la connaissance de plus de cent personnes de la ville de Plymouth et l'on peut le tenir pour certain. Quelque appareil monté et caché dans la boiserie a-t-il servi à jouer cette farce ? C'est ce que nul n'a jamais pu savoir. Le lendemain matin, les souvenirs de ce qui s'était passé la nuit précédente parurent si étranges à M^{me} Hunn, qu'avant d'en parler à ses enfans et à ses amis elle résolut de répéter une seconde fois l'expérience. Entre onze heures et minuit le tapage recommença. M^{me} Hunn fit la même épreuve que la veille et le résultat fut le même. Le jour suivant

elle informa le maître de la maison et moi de tout ce qui s'était passé et nous proposa de vérifier le fait. J'acceptai volontiers ; quant au menuisier, il ne parut pas très-disposé à être des nôtres. Cependant il consentit à veiller avec M^{me} Hunn la nuit suivante. A l'heure accoutumée, le charivari recommença. Quand M^{me} Hunn ouvrit sa porte, le menuisier se décida non sans beaucoup de peine à descendre avec elle dans l'atelier ; mais avant d'y entrer, la frayeur saisit le pauvre homme à un tel point qu'il prit ses jambes à son cou et s'élança rapidement dans la rue par la porte d'entrée de la maison.

Une autre femme eut quitté cet appartement. M^{me} Hunn y resta tout l'été. Le propriétaire n'exigea pas d'elle le prix du loyer. Chaque nuit les hôtes invisibles de l'atelier revenaient à leur besogne sans jamais y manquer. Le tapage durait une demi-heure environ. Il se répéta tant de fois que M^{me} Hunn finit par s'y habituer. « M. Bernard, me disait-elle, il est bien » vrai que l'habitude est une seconde nature, si je n'entendais » plus les menuisiers travailler vers minuit, j'aurais peur : je » croirais qu'ils vont monter chez moi. »



DE LA SORCELLERIE.

(Sous le titre de *Tableau historique, analytique et critique des sciences occultes*. M. Ferdinand Denis, auteur des *scènes de la nature sous les tropiques*, et de plusieurs autres ouvrages justement estimés, a publié dernièrement un petit volume, dont la lecture, pleine d'intérêt, est en même temps fort instructive; on en jugera par le morceau que nous citons. L'ouvrage appartient à la collection des traités composant l'*Encyclopédie portative*, et se vend rue du Jardinnet-Saint-André-des-Arts, n° 8.)

On pourrait définir la sorcellerie l'art d'opérer des merveilles par le secours du démon; mais en prenant presque toujours ce merveilleux en mauvaise part. Le moyen âge a vu naître une espèce d'agent intermédiaire entre le magicien et le sorcier proprement dit : c'est l'enchanteur qui peut opérer quelquefois des prodiges secourables, tandis qu'on ne doit guère en attendre de ceux qui se sont voués corps et âme à l'enfer. Il est à remarquer cependant que les sorciers ont toujours exercé une espèce de médecine diabolique à laquelle ont eu souvent recours les gens du peuple.

Tout le monde sait que les sorciers, après avoir fait un pacte avec Satan, sont obligés d'aller lui rendre hommage à certaines assemblées connues sous le nom de *sabbat*. Le sabbat

doit remonter à une certaine antiquité, puisque saint Augustin en fait déjà mention. Quelques antiquaires donnent au sabbat et même aux *danses féeriques*, si fameuses dans l'Écosse, une origine peu connue, mais qui nous semble parfaitement expliquer le but primitif de ces assemblées mystérieuses célèbres surtout en France. Les peuples d'origine celtique, disent-ils, attribuaient à la lune une grande influence sur toutes les parties de la terre. Le sixième jour du croissant, s'il faut s'en rapporter à Plinie, était appelé par eux le jour qui guérit tout, et dans ce jour respecté de la pleine lune, ils sortaient de leurs demeures toute la nuit, pour honorer l'astre favorable par des danses et par des chants. L'usage était de se rendre à ces assemblées religieuses avec des flambeaux allumés, qu'on déposait sur le bord des fontaines, auprès d'un arbre chargé de feuillage, et quelquefois encore sur une pierre consacrée, comme si l'on avait voulu rendre ainsi un mystérieux hommage aux clartés célestes qui faisaient pâlir les feux de la terre. Cet usage se perpétua d'âge en âge, malgré les rites du paganisme introduit dans les Gaules, malgré les cérémonies du culte chrétien qui leur succédèrent. Voués à leur ancienne religion, persévérans dans leurs usages, les Druïdes continuaient de tenir leurs assemblées malgré les défenses expresses des canons de l'Église; enfin un capitulaire de Charlemagne parut qui ordonnait irrévocablement l'abolition des promenades nocturnes où l'on venait par respect pour la tradition, renouveler un religieux hommage à l'astre vénéré de nos ancêtres. Un autre capitulaire déclarait sacrilège tout curé qui ne s'opposait point à ce culte des objets de la nature. Ainsi que cela devait arriver, ces défenses impérieuses excitèrent le zèle de quelques anciens sectateurs du druidisme. Alors on vit se renouveler plus que jamais ces mystérieuses solennités où les anciens dieux étaient adorés à la lueur des flambeaux. C'était dans les campagnes les plus désertes, souvent au sein des montagnes qu'on allait offrir des sacrifices et qu'on remit en honneur d'antiques usages que le peuple traita de cérémonies magiques, parce qu'elles étaient

étrangères aux rites qu'il pratiquait. Les adorateurs de Teutatès reçurent les noms de sorciers. Les assemblées nocturnes où ils honoraient la nature, devinrent un horrible sabbat, où Satan répandit son esprit de vertige sur ceux qui lui rendaient hommage. Les danses sacrées qui terminaient ordinairement ces réunions religieuses servirent merveilleusement les récits que la haine dictait. Les jeunes Druïdesses, vêtues de longues robes blanches, qu'on avait vues durant les nuits dans la campagne, devinrent des magiciennes ou des fées que le peuple implorait et qu'il redoutait tour à tour. Il faut l'avouer, de toutes les origines du sabbat, celle-ci nous semble la plus poétique et la plus vraisemblable.

Le sabbat se tient presque toujours dans quelque lieu solitaire, sur les montagnes ou dans les forêts. C'est ordinairement le jeudi ou le mercredi que Satan rassemble ses affidés. Il le fait au moyen d'un signe qui apparaît dans les airs et que les sorciers ont seuls le pouvoir de distinguer (c'est ordinairement un mouton qu'il charge de son terrible message.) Tout le monde sait que de temps immémorial les sorciers et les sorcières se rendent au sabbat sur un manche à balai; mais ce qu'on ne sait pas si généralement, c'est que sur cette singulière monture il faut répéter à plusieurs reprises *emen étan, emen étan*, ce qui veut dire en langage diabolique *ici et là, ici et là* et que probablement, sans cette formule importante, le voyage ne s'opérerait pas aussi facilement. On va également au sabbat monté sur un bouc ou même en se contentant de prononcer certaines paroles, ou bien encore en s'oignant de diverses pommades mystérieuses. Il est probable que cette onction a pu, par absorption, causer de graves désordres dans l'économie animale de certains individus, exciter vivement leur imagination et faire croire à quelques malheureux qu'ils avaient réellement assisté au sabbat.

La composition des outils magiques qui produisaient un si grand effet n'est pas restée secrète : Cardan et Porta en donnent la recette. Il paraît qu'on employait de leur temps à cet

usage le *solanum somniferum*, la jusquiame et l'opium dont les effets sont généralement connus. Les mystères de l'autre de Trophonius s'expliquent d'eux-mêmes, quand on se rappelle que les initiés étaient préalablement frottés d'une pommade analogue à celle dont il a été fait mention. Rien enfin ne peut être allégué contre l'expérience de Gassendi relative aux effets prodigieux des onctions magiques. Elle est d'autant plus curieuse dans son extrême simplicité, qu'elle explique une foule d'adresses déplorables faites par les sorciers du moyen âge devant la justice. Notre philosophe ayant fait tomber dans un sommeil léthargique quelques paysans, au moyen d'une pommade dans laquelle il entraînait de l'opium, et qui devait, leur avait-on dit, les transporter dans une assemblée infernale, on eut à leur réveil un récit complet de ce qu'ils avaient vu au sabbat, et même le détail des impressions qu'ils y avaient ressenties. Il est presque inutile de rappeler ici l'histoire du *chef des assassins* et les effets mystérieux qu'il produisait, par certains breuvages ou par des onctions, sur l'imagination en délire de ceux qui se soumettaient à ses volontés.

Plusieurs démonographes racontent gravement ce qui se passe au sabbat : ils nous disent comment après avoir rendu hommage à Satan qui apparaît presque toujours sous la forme d'un bouc, on se livre à des danses impudiques ; comment encore on assiste à des festins où les mets les plus délicats sont des crapauds, de la chair de pendu ou des petits enfans morts sans avoir été baptisés. D'autres fois on blasphème contre Dieu, on singe les cérémonies de l'Église en baptisant des crapauds habillés de velours, ou en disant la messe du diable. Il suffira d'ajouter que toutes les infamies sont racontées le plus sérieusement du monde d'après les divers récits des sorciers eux-mêmes. Les démonographes ont poussé si loin l'exactitude que Wierus nous a conservé le dénombrement de la monarchie infernale. Belzébut est l'empereur de toutes les légions de l'enfer ; il a sous lui sept rois qui sont Bael, Pursan, Byleth, Paymon, Bélial, Asmoday ou Asmodée, Zapan ; ces sept rois ré-

guent aux quatre points cardinaux; ils ont sous eux vingt-trois ducs, dix comtes, onze présidents, grand nombre de chevaliers des noms desquels nous ferons grâce au lecteur. Mais ce n'est point tout, les forces de l'empire de Belzébut se composent de 6,666 légions formées chacune de 6,666 démons, tous dévoués au tourment de l'espèce humaine.

Il faut ou que les plaisirs du sabbat eussent bien de l'attrait pour ceux qui les avaient goûtés, ou que les effroyables légions de Belzébut n'effrayassent guère les sorciers, s'il est vrai que l'on comptât à Paris, du temps de Charles IX jusqu'à 30,000 malheureux s'occupant de sorcellerie. Les bûchers brûlans perpétuellement n'effrayaient point cette multitude d'insensés ou d'imposteurs et ils avouaient pour la plupart devant les juges, les absurdités qui sont consignées dans Wierus et dans Bodin. Ce dernier, jurisconsulte si habile cependant, nous a conservé les quinze chefs d'accusation qui servaient à envoyer au bûcher les malheureux entachés de sorcellerie et dont le moindre, selon lui, mérite la *mort exquise* : 1° Ils renient Dieu; 2° ils le blasphèment; 3° ils adorent le diable; 4° ils lui vouent leur enfans; 5° ils les lui sacrifient avant qu'ils soient baptisés; 6° ils les consacrent à Satan dès le ventre de leur mère; 7° ils lui promettent d'attirer tous ceux qu'il pourront à son service; 8° ils jurent par le nom du diable et s'en font honneur; 9° ils commettent des incestes; 10° ils tuent les personnes, les font bouillir et les mangent; 11° ils se nourrissent de charognes et de pendus; 12° ils font mourir les gens par le poison et les sortilèges; 13° ils font crever le bétail; 14° ils font périr les fruits et causent la stérilité; 15° enfin ils ont copulation charnelle avec le diable. Ces imputations ne seraient que des extravagances dignes de pitié, si l'on n'avait la certitude que les accusés convenaient pour la plupart des crimes dont on les accusait. Il faut donc mettre absolument sur le compte d'un dérangement dans l'économie des facultés intellectuelles, cette épidémie de sorcellerie dont on trouve partout des traces au seizième siècle.

IV.

CHRONIQUE.

4 DÉCEMBRE.

La basilique de Saint-Jean de Latran , à Rome , vient d'être profanée par un de ces actes de barbarie dont les annales de la jalousie offrent de rares exemples. Un Italien a poignardé sa maitresse aux pieds des autels parce qu'il avait vu près d'elle un jeune homme qu'il a supposé plus heureux que lui. L'assassin est parvenu à s'échapper ; mais en fuyant , il a indiqué du geste à son rival , que c'est à lui qu'il immolait cette jeune femme palpitante. — Le cardinal Pacca , doyen du sacré collège , a ordonné que par une nouvelle consécration et par des exercices expiatoires on purgerait Saint-Jean-de-Latran de cet homicide , accompagné de circonstances trop atroces pour être publiées.

— La passion toute mâle et énergique de miss W*** fait en ce moment le sujet des conversations dans les salons de Londres. Sir M**, capitaine des gardes , faisait sa cour à miss W*** , jeune et jolie dame , et l'on croyait leur mariage très-prochain , quand le capitaine vit miss N*** dont la beauté le rendit infidèle. Tourmentée de soupçons d'abord , mais ensuite bientôt confirmées dans ses craintes , miss W*** envoya un cartel à sa rivale , assignant heure et lieu , et expliquant la cause d'un pa-

reil procédé. Aussi alarmée au moins que quiconque ne toucha épée de sa vie, miss N*** s'adressa au magistrat du quartier, qui cita devant lui les parties, et ne pouvant les concilier, exigea de miss W*** une caution de 200 livres sterling pour sûreté qu'elle laisserait miss N*** tranquille. Mais la jeune Anglaise qui paraît aimer avec un bien louable acharnement, ne pût songer à son cautionnement, quand elle apprit que sa rivale allait, avec sa tante, partir pour la campagne, accompagnée du capitaine. Elle monte en voiture et se fait conduire chez miss N***, on lui dit qu'elle est sortie, mais elle déclare qu'elle l'attendra toute la journée; et, pour le prouver, elle renvoie ses chevaux, puis reste dans sa voiture, les yeux fixés sur la maison. La nouveauté du procédé attira les voisins, la foule s'assembla, et la tante de miss N*** ayant été quérir le magistrat, miss W*** fut mise de force dans un fiacre et conduite au bureau de police de Marlborough-Street, où elle fut condamnée à donner caution. Ayant refusé de s'y soumettre, elle a été envoyée à la maison de correction, séjour bien propre au repos des passions en général, et de l'enthousiasme en particulier.

— M. Moreau de Jonnés a fait à l'Académie l'histoire des voyages de l'horrible maladie qui, sous le nom de choléramorbus, désole les provinces de l'empire russe. Ce fléau fut introduit en Perse, en 1829, par les relations du golfe arabe avec Bombay. Il disparut pendant l'hiver, mais au retour du printemps il étendit ses ravages des provinces persanes voisines de la mer Caspienne dans les provinces russes du Caucase. Bientôt il atteignit Astrakan, à l'embouchure du Volga, et remontant ce fleuve, il pénétra dans l'intérieur de l'empire. En moins de trois mois, cette maladie pestilentielle s'est étendue dans douze gouvernemens, dont une surface de 46,500 lieues carrées dépasse celle de l'Allemagne, de la France et des Pays-Bas réunis. En soixante jours, elle a franchi l'intervalle de 350 lieues qui sépare Astrakan de Moscou, et enfin dans cette ville, elle a atteint, en 34 jours, 3,542 habitans, dont 1,701 ont succombé.

THÉÂTRES.

Théâtre-Français. — *Les Trois Chapeaux, la Matinée d'un grand Seigneur*, 1760, tels sont les différens titres qui ont été successivement donnés à une comédie en un acte et envers représentée à la Comédie-Française avec un succès remarquable. Cet ouvrage, première production dramatique de M. Alexandre de Longpré, est un tableau fort amusant des mœurs du bon temps que regrettent certaines gens, c'est-à-dire qu'il rappelle d'une manière aussi gaie que piquante l'immoralité de la cour à l'époque où les Pompadour, les Dubarry régnaient et sur la France et sur la cour de Louis XV. Les personnages que M. de Longpré a mis en scène sont amusants et vrais, et s'il a eu encore à nous offrir l'aventure d'un mari trompé, au moins l'a-t-il fait d'une manière neuve et originale. *Les Trois Chapeaux*, chose rare pour une comédie en un acte, attirent à la Comédie-Française.

Gymnase-Dramatique. — Le Gymnase vient d'obtenir un grand, un brillant succès; un succès qui promet d'être lucratif et d'autant plus que l'on s'en occupe beaucoup, qu'il est l'objet d'une vive controverse. Nous voulons parler du *Collège de **** ou *Souvenirs de Suisse en 1794*. C'est le trait du roi régnant, professant dans un obscur collège de la Suisse, la langue française et la géographie, pour trouver des moyens d'existence lorsqu'il était obligé de fuir la France dont le gouvernement le proscrivait. La ressemblance de M. Gonthier avec S. M. Louis-Philippe est extraordinaire et quand même la pièce ne serait pas aussi bien conduite, aussi intéressante qu'elle l'est, cette singularité suffirait pour lui faire obtenir la vogue. *Les Souvenirs de Suisse en 1794* sont de MM. Masson, de Villeneuve et Leuwen. Ce jeune trio a remporté un succès à la Scribe.

REVUE DES MODES.

Nous avons vu cette semaine un joli trousseau destiné à une cour étrangère, et dont la richesse et l'élégance nous rappellent quelque chose de ces toilettes de féeries où figurent de jeunes et belles princesses resplendissantes d'or et de pierreries. Sur ce dernier point, il n'y aurait pas besoin d'en appeler à la fiction, car la jolie personne à laquelle sont destinées toutes ces gracieuses richesses possède la jeunesse, les grâces et les titres qui accomplissent un modèle séduisant. Sa robe de présentation, son manteau, sa coiffure, ont un luxe parfaitement en harmonie avec la jeunesse et la fraîcheur de ses traits. Rien de mieux entendu que cette première toilette composée d'une robe en tulle blanc brodée en argent, d'un manteau d'une superbe étoffe rose, brodé en argent, et d'une coiffure formée de marabouts blancs entremêlés de fleurs roses qui seront accompagnés de superbes diamans et de grandes barbes de blonde.

Une autre toilette de velours épinglé bleu de ciel, ayant au-dessus de l'ourlet des ornemens en perles blanches, et une ceinture également en perles qui forme ruban et descend à la hauteur du genou, est d'un goût exquis.

Une autre robe de soirée est en superbe étoffe blanche

garnie d'un haut volant de blonde. Une mantille et des sabots de blonde.

D'autres robes, dont la disposition des garnitures est de la plus gracieuse invention, complètent ce charmant trousseau qui doit briller sous peu de jours à la cour de Bavière, et prouvera au moins à l'étranger qu'il n'est point arrivé de fâcheuse révolution dans nos modes. C'est encore M^{me} Michel qui récoltera ce nouveau suffrage en ayant signalé son bon goût dans l'exécution de ces jolies toilettes. Nous profiterons de cette circonstance pour réparer l'erreur faite dernièrement pour le numéro de son adresse, qui est rue Richelieu, n. 87.

— Aux réceptions du soir, chez les ministres, on voit beaucoup de toilettes en chaly fond blanc ou de couleur semé de dessins orientaux, ou de bouquets nuancés, ou de guirlandes formant colonnes. Elles sont portées avec de larges manches de blonde ou de crêpe lisse, et ont un corsage à draperies ou orné d'un revers découpé en dents de loup. On porte, avec cette toilette, beaucoup d'écharpes en gaze blanche brodées en couleur; et le plus souvent elle est accompagnée d'un bérêt de velours noir ou d'un petit chapeau de velours noir.

D'autres toilettes, aperçues dans ces mêmes cercles, se composent de robes en velours ou satin couleur immortelle ou vert émeraude. On leur donne une forme demi-parure qui tient entre la redingote et la robe. Elles sont décolletées, couvertes sur le devant, et laissent apercevoir un jupon de gros de Naples blanc. Là, nous avons vu aussi des robes en gaze palmyrienne blanche, semée de bouquets de pensées brodés en soie de couleur à la tête de l'ourlet; pour seul ornement une torsade en soie de mêmes nuances que les bouquets. Manches courtes, bérêts ayant au bas du poignet une torsade. Nous donnerons dans notre premier numéro le modèle des formes demi-parures que nous avons cité.

— On porte, aux soirées de ce genre, beaucoup de bonnets en blonde. Les plus élégans sont formés par une seule grande écharpe froncée au sommet de la tête et soutenue sur le devant

par une guirlande de fleurs : un petit rouleau de satin marque le tour de la tête, et les deux bouts de l'écharpe retombent en barbe sur les épaules.

— Les turbans sont aussi simples que possible; la grâce en fait le seul mérite. Très peu sont encore surmontés des aigrettes et des oiseaux de paradis qui font le luxe de ces sortes de coiffure.

— Les écrans à manivelle, que l'on pose sur les cheminées, sont de bois citron ou de bois blanc, avec chiffres et incrustations en bois amaranthe. Sur le taffetas qui forme le milieu, est peint, pour l'ordinaire, un clair de lune.

— Les socques sont devenus un objet de luxe : une semelle de liège, doublée en cuir, est recouverte de velours. Des brides de peluche, garnies de ressorts élastiques, ont un fermoir d'acier bronzé ou de fer verni.

MODES D'HOMMES.

Redingotes. — Nous n'avons pas aujourd'hui de grands détails à donner sur ces articles; les remarques que nous avons à faire se rattachent à leur confection. Les principales sont, qu'aux redingotes croisées on doit veiller à ce que les devants boutonnent l'un sur l'autre avec précision, que le bord des basques croise d'une distance égale du haut en bas, que les poches placées sous les pattes des hanches se ferment exactement et soient fermées par deux boutons, que les doublures de basque couvrent les poches des plis et celles du devant.

Habits. — Quelques habits se font à collets moins larges, beaucoup sont couverts en velours.

Toutes les couleurs sont de mode; celles qui dominent le plus sont le vert russe ou le noir. Les habits sont très-peu garnis; les boutonnieres se font avec des cordonnets de Paris très-fins.

Gilets. — Les étoffes de soie dominent toujours ainsi que les velours façonnés ou épinglés couleur bleu ou violet foncé.

On remarque quelques gilets croisés ; mais généralement la coupe de ce genre de gilet n'est pas très-élégante , elle a besoin d'être modifiée. Les revers sont presque tous trop étroits du haut , quelques tailleurs rapportent les revers comme aux habits.

Vêtemens d'enfans. — Un grand nombre de demandes nous ayant été adressées pour des dessins d'enfans, nous avons fait nos dispositions pour en donner des modèles dans le numéro prochain.





LA PEINE DU TALION.

J'ai connu deux aventuriers de profession, gens de courage l'un et l'autre, mais fort dissolus, qui, dans leur jeunesse, s'étaient voués au parti royaliste. Ils s'en éloignèrent sous quelque prétexte, firent ensemble un voyage, et ne tardèrent pas à reparaître pleins d'un nouveau zèle. La guerre allait, il est vrai, recommencer dans les provinces de l'Ouest, et cette circonstance pouvait favorablement expliquer leur retour. On les accueillit assez bien d'abord, mais certains propos, certains bruits qui coururent alors, et plus encore peut-être le singulier empressement qu'ils mettaient à revoir les chefs éveillèrent dans le parti de justes soupçons. On redoubla de soins et de vigilance, on épia leurs moindres démarches, et l'on acquit enfin la triste certitude qu'ils appartenaient à la police. D'un autre côté, pour mieux couvrir toute cette intrigue, l'ordre fut donné de les jeter en prison, ce qui se fit avec un grand éclat. Mais, comme on l'avait prévu d'avance, il trouvèrent bientôt le moyen d'en sortir, à l'aide de prétendues fausses clés, entraînant avec eux dans leur fuite un jeune officier royaliste, qu'ils n'arrachaient à la mort que pour en faire l'aveugle instrument de leurs trahisons. Séduit en effet par de trompeuses apparences et par le soin même qu'on avait mis à le sauver, le jeune royaliste devint

leur plus ferme appui. Il les vantait aux siens, leur ouvrait toutes les portes, les initiait à tous les secrets : heureux âge où l'on ne croit point à la main qui verse le poison ! Cependant le danger était imminent, la trahison marchait tête levée ; il fallait en finir. On se prépare dès-lors à punir les coupables, on les enlace dans leurs propres filets, et toutefois on se garde bien d'en avertir le jeune royaliste dont le cœur n'était point encore instruit à dissimuler de pareils desseins. Chaque jour plus impatiens, les deux espions venaient enfin d'obtenir le rendez-vous si long-temps attendu. Tous les obstacles étaient levés, le chef leur avait écrit de sa propre main. On leur donne un guide, et ils partent à la nuit fermante. Jaloux peut-être de faire voir l'habitude qu'il avait du pays, le jeune royaliste ouvrait la marche, ses deux compagnons le suivaient, venait ensuite le guide, son bonnet de laine sur la tête et un grand bâton blanc à la main. C'est ainsi que vont toujours l'un après l'autre les paysans du Bocage, lorsqu'ils se rendent le dimanche à la messe ; formant le long des étroits sentiers qui bordent les haies, comme les anneaux d'un vaste serpent. Les quatre voyageurs poursuivaient leur route en silence, quand le guide les arrêtant brusquement, fit signe de son bâton qu'il fallait changer de chemin. « Mais, dit le jeune royaliste, par » où donc nous faites-vous prendre ? je n'ai point encore vu la » Croix-de-Travers, ni les grands chênes qui conduisent au » château. — Au château ! au château ! répéta le guide en se » couant la tête ; ce n'est pas sous la tuile qu'il faut aujourd'hui » chercher nos messieurs ; les chiens ont éventé le gîte. Nous » allons traverser la bruyère et descendre dans le sentier de la » Roche noire au grand moulin ; je réponds de vous jusque-là. » Il se mit en même temps à marcher et on le suivit. Cependant, comme la lune répandait alors sur la bruyère une vive clarté, les voyageurs, pour n'être point aperçus, firent un assez long détour et se jetèrent dans les bois jusqu'à la rivière.

Le moulin, d'un aspect assez sauvage, se trouvait au bas de la colline, caché dans les replis du vallon. On y arriva par une

petite prairie bordée de saules, et couverte de larges pommiers qui l'environnaient d'une ombre profonde. « Maître Pierre, dit » le guide en ouvrant la porte, voilà de la compagnie que je » vous amène. » Et le meunier ne parut ni surpris ni embarrassé; mais, continuant à caresser un petit enfant qui jouait entre ses jambes, il invita les étrangers à prendre des sièges autour du feu. Ses deux fils entrèrent en ce moment, firent une légère inclination et causèrent bas avec le guide. « Je sais, » reprit le meunier, ce que veulent ces messieurs; tout-à- » l'heure ils seront satisfaits; nous avons quelqu'un là-haut » qui va descendre souper. » Le couvert était en effet dressé à quelques pas en arrière, et l'on se retourna vers la table en réservant toutefois au milieu une place d'honneur. Le jeune royaliste prit la sienne à côté, les deux étrangers furent mis en face, entre maître Pierre et ses fils. Le guide et un valet de moulin se placèrent au bout; les femmes servaient.

Il y avait dans l'un des angles de cette salle basse un petit escalier de bois qui conduisait à l'étage supérieur. Une porte s'ouvre au haut, et tout à coup on voit descendre celui qu'on appelait le *chef*, lestement vêtu, un bandeau de soie noire sur la tête, et une paire de pistolets à la ceinture. Tout le monde se lève alors; mais, sur un léger signe qu'il fait de la main, chacun reprend sa chaise en silence. Il va droit à sa place et, jetant sur les deux étrangers un regard sévère: « Vous sollicitez depuis long-temps, leur dit-il, cette entrevue; vous m'avez demandé à toute la terre; vous êtes venus jusqu'ici me chercher; on ne saurait mettre plus de persévérance dans ses desseins. Cependant vous ne l'ignorez pas, l'échafaud réclame ma tête, je suis un objet de malédiction; amis ou ennemis, malheur à ceux qui m'approchent. Vous êtes-vous avant de partir, préparés à la mort? » Le jeune royaliste allait, en ce moment, vanter le zèle et les prouesses de ses deux compagnons; mais son chef le fait taire d'un seul regard, puis mêlant à ses paroles un sourire terrible: « Eh bien! messieurs

» les voyageurs, quelles nouvelles nous apportez-vous de Paris? La chair de l'homme s'y vend-elle toujours au poids de l'or? Serait-il vrai que vous auriez promis plus qu'il n'est en votre pouvoir de tenir? » Et quoique ce discours fut assez clair, personne n'osa rompre le silence, non pas même le jeune royaliste dont l'esprit commençait à s'éclairer d'un doute horrible.

Pâles et interdits, les deux espions tenaient les yeux baissés sur la table et ne parurent se ranimer qu'à l'instant où, sur l'ordre du chef, on les força de quitter leurs habits. Des plaintes leur échappèrent, et même de timides reproches; mais à quoi bon? Déjà l'on venait de trouver dans une poche secrète la preuve de leur lâche perfidie, des ordres et des instructions de la haute police. Alors ils voulurent se jeter à genoux; on les retint sur leurs sièges : ils implorèrent la miséricorde du chef; peine inutile. « Non, non, leur dit-il; recommandez votre âme à Dieu. Vous ne me voyez maintenant que parce que vous ne devez jamais revoir ceux qui vous ont envoyé vers moi. » Et au signal qui fut donné, maître Pierre, étendant sur l'un des espions sa large main, le précipita vers l'entrée souterraine d'une cave où l'attendaient le guide et le valet. L'autre, moins résigné, s'abandonnait à son désespoir, et cependant essayait encore de nouvelles supplications, lorsque Pierre revint avec ses fils le saisir à table. Alors du fond du caveau sortirent de sourds gémissemens et des cris lamentables : mais déjà l'eau captive avait été lancée du haut de son vaste réservoir; déjà la roue du moulin commençait à tourner sur elle-même avec fracas; et l'on n'entendit bientôt plus, comme une effroyable tempête, que le bruit du torrent impétueux, et le tonnerre des meules qui ébranlait tout l'édifice.

Je n'ai rapporté cette sanglante tragédie, parmi tant d'autres meurtres dont la peinture ne serait pas moins terrible que pour donner une image fidèle de la justice que se font les partis, sans toge ni rabat. Les vengeances qu'exerce le parti vaincu

sont d'autant plus terribles qu'il ne saurait jamais frapper à demi. Alors les fureurs du pouvoir provoquaient ces cruautés secrètes, le sang coulait au fond des cabanes comme dans les villes; la France entière était aux mains des fossoyeurs, chaque faction avait ses poids et sa balance pour peser la vie de l'homme; et Dieu sait si on la trouvait légère!

(Mœurs politiques.)

(Par DUMÉNIL.)



LE VISIONNAIRE.

(Un nouvel ouvrage de Walter Scott vient d'être publié à Londres ; *Letters on demonology and Witchcraft*, tel est son titre. Nous en extrayons le morceau suivant, en attendant que la traduction complète soit offerte au public.)

Un homme d'un certain rang, que soignait habituellement le docteur Grégory, fit appeler un jour ce médecin pour le consulter sur une affection extraordinaire dont il était atteint.

« J'ai pour habitude, lui dit-il, de dîner à cinq heures. A six heures précises, il m'arrive une visite qui me fait bien souffrir. Dès que cette heure sonne, la porte de ma salle à manger s'ouvre toute grande ; une vieille sorcière semblable celles qui tenaient sabbat autrefois dans les bruyères de Forres, entre ; elle s'avance, l'œil et le visage en feu avec toutes les démonstrations de l'indignation et de la rage, puis s'élance sur moi en prononçant quelques mots dont sa volubilité m'empêche de comprendre le sens, et me frappe avec violence de son bâton. Je tombe alors de ma chaise privé de sentiment et je demeure plus ou moins de temps dans cet état. Il ne s'écoule pas un seul jour que je n'aie cette appari-

» tion. » Le docteur Grégory demanda au malade si jamais il avait invité quelqu'un à dîner avec lui pour être témoin de cette visite étrangère. « Jamais lui répondit celui-ci; la nature » de l'affection qui me tourmente est si singulière et tient de si » près à quelque dérangement de cerveau, que j'ai toujours » craint d'en parler. — Eh bien, lui dit le docteur, si vous le » permettez, je dînerai aujourd'hui tête à tête avec vous, et » nous verrons si votre maudite vieille viendra se mettre en » tiers de la partie. » Le malade accepta la proposition avec reconnaissance; car il s'attendait à être plaisanté plutôt que plaint par le docteur. L'heure du dîner arriva, le docteur Grégory attribuant la maladie de son hôte à une grande exaltation nerveuse, chercha, par cette supériorité et cette variété brillante de conversation qui lui étaient propre, à occuper et à distraire agréablement l'attention du malade pour l'empêcher de songer à l'approche du moment fatal qu'il envisageait avec tant de terreur. Il réussit au-delà de son espoir : l'heure tant redoutée s'avancait presque sans que le malade s'en aperçût. Il y avait tout lieu de croire qu'aucun accident fâcheux n'en marquerait le passage. Mais à peine le timbre de la pendule a-t-il retenti six fois, que le propriétaire de la maison s'écria d'une voix alarmée : « Voilà la vieille sorcière ! » et tomba de sa chaise évanoui. Le docteur l'ayant saigné, demeura convaincu que les accès périodiques auxquels il était sujet, n'avaient point d'autre cause qu'une disposition permanente à l'apoplexie. « Mes visions, lui dit le malade quand il fut revenu à lui, ont commencé il y a deux ou trois ans. C'était alors un gros chat » dont la présence me tourmentait; il venait et disparaissait » sans que je susse par où ni comment. A la fin pourtant la » vérité se fit jour; j'acquis la certitude que le chat n'existait » pas réellement et que son apparition provenait soit d'une » altération quelconque dans les organes, soit d'une aberration » malade de mon esprit. Je n'avais cependant aucune aversion pour les chats; je ne ressemblais pas à ce brave chef » écossais dont le visage prenait successivement toutes les

» teintes quand un animal de cette espèce entrait dans son
» plaid ou dans les pièces où il se trouvait même à son insu.
» J'aime le chat au contraire ; je m'habituai tellement au reste
» à la présence de l'animal imaginaire qui venait me visiter ,
» que la chose finit par me devenir tout à fait indifférente. Au
» bout de quelques mois, le chat fut remplacé par un fantôme
» d'une espèce plus relevée ou au moins d'un extérieur plus
» imposant. C'était un huissier revêtu de riches habits brodés,
» les cheveux attachés avec art, l'épée au côté et le chapeau
» sous le bras comme pour une cérémonie où paraîtrait le lord
» lieutenant d'Irlande, le lord haut commissaire du Kirck ou
» tout autre personnage d'un rang distingué. Lorsque je mon-
» tais les escaliers de ma maison ou de celle d'une autre, cet
» huissier ne manquait jamais de prendre le pas devant moi
» afin de m'annoncer. Je le voyais même quelquefois se mêler
» aux personnes qui remplissaient le salon où je me trouvais ;
» mais les assistans ne semblaient pas s'apercevoir de sa pré-
» sence et il devint bientôt évident pour moi que seul j'étais
» témoin des honneurs que cet être imaginaire paraissait si dé-
» sireux de me rendre. Cette nouvelle apparition ne fit pas
» grande impression sur moi quoiqu'elle m'inspirât quelques
» craintes par la fâcheuse influence qu'elle pouvait avoir sur
» ma raison ; elle ne dura qu'un temps. En effet, après quel-
» ques mois d'existence, le fantôme de l'huissier se retira pour
» faire place à un autre fantôme non moins horrible à la vue
» qu'à la pensée ; c'était l'image de la mort elle-même, un
» *squelette* enfin !.. Seul ou en compagnie, continua le mal-
» heureux visionnaire ; ce dernier fantôme est sans cesse de-
» vant moi. Je me suis cent fois répété qu'il n'avait rien de
» réel ; que l'image présente à mes yeux ne pouvait être cau-
» sée que par une exaltation malade du cerveau ou quelque
» trouble survenu dans les organes visuels. Mais que peuvent
» toutes ces réflexions lorsque l'emblème et le présage de la
» mort est là devant mes yeux, lorsque moi qui respire, moi
» qui habite encore cette terre, je me vois le compagnon d'un

» habitant des tombeaux ? La science, la philosophie, la religion sont impuissantes pour guérir une telle maladie et quoi-
» que je ne croie point à la réalité du fantôme qui me pour-
» suit, je ne puis manquer de succomber aux cruelles émotions
» que sa vue me cause. »

Le docteur reconnut avec douleur que l'imagination de son malade était très-fortement frappée. Il le fit mettre au lit et commença à lui adresser différentes questions sur les circonstances de l'apparition, espérant le faire tomber dans tant de contradictions et d'incohérences que son bon sens naturel reprendrait le dessus et qu'il pourrait alors combattre lui-même avec plus de succès les impressions fantastiques qui agissaient si puissamment sur son cerveau. « Ce squelette, lui dit le docteur, vous semble donc être toujours là sous vos yeux ? — Il est malheureusement dans ma destinée, répondit le malade, de ne pas le perdre un seul instant de vue. — Ainsi reprit le médecin, dans ce moment même, vous le voyez ? — Sans doute. — Et dans quel endroit de la chambre ? — Immédiatement au pied de mon lit. Les rideaux y sont entr'ouverts ; eh bien ! le squelette me paraît placé dans l'espace vide qui les sépare. — Puisque vous convenez que cette vision n'est qu'une illusion, vous sentez-vous assez de courage et de fermeté pour chercher à vous assurer par vous-même de votre erreur, pour vous lever et aller vous placer dans l'endroit même qui vous semble occupé par le fantôme. » Le pauvre homme soupira et fit de la tête un signe négatif. « En ce cas, reprit le docteur, nous allons faire l'expérience d'une autre manière. » Disant cela, il quitta le siège qu'il occupait, et fut se placer lui-même au pied du lit entre les deux rideaux à demi-tirés. Là il demanda au malade s'il voyait encore le spectre. « Pas entièrement, répondit celui-ci, parce que votre corps est entre lui et moi ; mais j'aperçois son crâne qui dé-
» passe un peu votre épaule. » On dit qu'à cette réponse qui indiquait avec tant de précision la place que le spectre imagi-

naire occupait derrière lui, le savant docteur ne put s'empêcher de reculer de quelques pas.

Le docteur eut recours à de nouveaux moyens pour déterminer la cause véritable de la maladie et tâcher de la guérir; mais sans aucun succès. La mélancolie du malade s'accrut de jour en jour et il mourut sans avoir pu se soustraire un seul instant aux cruelles apparitions qui le poursuivaient.

Ceci est un triste exemple de la mortelle influence que l'imagination peut exercer sur la santé du corps même lorsque des terreurs fantastiques ne peuvent abuser la raison de celui qui les ressent. Le malade du docteur Grégory succomba à ses terreurs imaginaires; mais comme on tint secret les effets singuliers par lesquels elles se manifestaient, ni ses souffrances dernières, ni sa mort, n'altérèrent la réputation de prudence et de sagesse dont il avait joui, à si juste titre, tout le temps de sa vie.



LES SOUPERS DE PASSY.

Il y eut une terreur dans la terreur. On l'a dit, c'est vrai, lorsque, par exemple, Danton, Camille-Desmoulins, Hérault-Sechelles furent envoyés au tribunal révolutionnaire, tous trois grands coupables de modérantisme; Danton surtout, lui le créateur de ce tribunal qui allait le juger.

Oh! alors ce fut le temps de la désolation pour l'art culinaire. Robespierre mangeait à son déjeûner des œufs frais ou du fromage de Neufchâtel; il dinait avec une soupe d'oseille, deux côtelettes et des haricots blancs. Saint-Just, Couthon, Lebas, vous les eussiez vu, comme nos paysans d'aujourd'hui, étendre sur leur pain du beurre de Bretagne et de l'oignon cru. Quelle triste époque pour la gastronomie! Ne voulant être ni aristocrate, ni factieux, ni immoral, on se mettait au régime, on imitait l'exemple que donnaient les *incorruptibles*.

Toutefois un culte persécuté, quelque cruelle que soit la persécution, n'est pas tout à coup abandonné entièrement, anéanti par la violence. Il se trouve des lieux cachés, des catacombes, où le Dieu tombé est en secret, mais fidèlement servi par ses constans et intrépides adorateurs. Souvent même ceux qui l'insultent, qui l'accablent d'outrages au grand jour, se réservent la nuit pour mieux le fêter.

Barrère était bien terrible à la tribune; ses discours ont ébranlé la chaumière du Vendéen, terrassé d'épouvante le prêtre qui disait la messe dans les caves; Barrère vota la mort d'Hébert, par amour de la *vertu* (elle avait été mise à l'ordre du jour, la vertu s'entend); il se montra partial à faire revivre Lycurgue dans les comités; mais si Robespierre, qui l'*estimait*, l'avait surpris à sa maison de Passy, dans la société d'Amar et de Vadier, comme il aurait soudain ouvert ses yeux gris, relevé son gros et large nez, secoué la poudre de ses ailes de pigeon, et sous la présidence de Couthon, dénoncé à la Convention les corrompus et les corrupteurs Barrère, ci-devant noble, Amar et Vadier. Belle occasion pour lui de payer le rapport sur la mère Catherine et le Chartreux Don Gesle!

Et c'eut été justice. — Le soir, à la lueur de vingt bougies, autour d'une table servie somptueusement les trois Conventionnels retrouvaient Athènes, ayant tonné le matin, à Lacédémone, contre le luxe, les *muscadins*, les œufs au jus et les pâtes d'Italie. Splendide était la salle du festin : vaisselle d'argent, coupes de vermeil, vins rouges de Bourgogne, Champagne qui pétillait et sonne la joie, propos badins, femmes qui doucement sourient, qui mollement se balancent sur la chaise, dont les épaules étalent aux regards des veines bleues à travers une peau blanche et fine.... tout était là. — A la porte du manoir, il est vrai, venait battre furieux le flot populaire, rougissant les murs du sang et des débris de têtes fracassées dont le maître avait signé la proscription.... Mais au-dedans.... au-dedans, fronts sereins, figures riantes; d'abord le calme d'un dîner qu'on attaque, puis l'admiration pour le faisan doré qu'on sert avec les plumes sur la tête et sa queue brillante; puis les conversations tumultueuses, ivresses des sens, délire que donnaient mesdames T...., P...., B...., déesses de la liberté, jeunes, belles, séduisantes à ravir, compatissant aux faiblesses humaines.

De ces plaisirs Néron eût été jaloux, Néron, ce grand maître en volupté, qui brûlait Rome pour mieux respirer le parfum

de la rose. — Le vin alimentait la joie et prolongeait la veille. La nuit passait courte et rapide.... oublié de tout.... et le *Moniteur* imprimait la longue liste des condamnés; table sanglante et quotidienne qu'il offrait fidèlement aux lecteurs, comme aujourd'hui la hausse ou la baisse; et l'échaffaud se dressait pour toute la journée du lendemain, et dans la prison retentissaient les imprécations des hommes, les cris plaintifs des mères, les pleurs des jeunes filles.... Qu'importe!.... le Chambertin est suave et frais.... Belle T...., tes regards tuent de bonheur.... Ma poitrine est brûlante.... Qu'on m'apporte des glaces parfumées de citron... Amis, l'Orient blanchit, partons, voici le jour.

Ils courent aux comités; pâles et défaits de la débauche de la nuit, signent la mort d'André Chénier et de l'auteur des *Mois*, et à la tribune de la Convention ils disent :

« Le révolutionnaire véritable est simple dans ses mœurs,
 » modeste dans ses habitudes. Il vante la vertu, non parce
 » qu'il veut se faire une réputation, mais parce qu'il la pratique,
 » parce qu'il sait qu'elle fait le bonheur du citoyen et la
 » gloire de la patrie. Il est chaste et réservé dans ses discours,
 » parce que la licence des paroles décèle une âme corrompue;
 » il n'aime pas le vin, parce qu'il perd la raison; il n'aime pas
 » les bals, parce qu'ils amollissent; le luxe dans les vêtements,
 » parce qu'il est la livrée de l'esclave des rois. Les mets les
 » moins recherchés suffisent à ses besoins, parce qu'il songe à
 » ses frères qui sont pauvres et vivent dans l'abstinence. Aux
 » jours de fête, le bœuf bouilli, une salade, des fruits, voilà ce
 » que vous trouverez sur sa table, car le révolutionnaire véritable est sobre. »

Oui, c'est le caractère essentiel du révolutionnaire. — D'où je conclus que l'étoile brillante de la gastronomie pâlit quand se lève le soleil de la révolution; mais il faut être citoyen, même avant d'être gastronome.

(*Le Gastronomes.*)

TOILETTE D'UNE DAME

IL Y A TRENTE SIÈCLES.

La considération et le respect que les Égyptiens avaient pour le beau sexe, se montrent dans les ornemens et les parures qui distinguent de préférence les momies de femmes : les cercueils de ces dernières, de même que leurs enveloppes et les objets de toilette qui les accompagnent, sont incomparablement plus beaux et plus recherchés que ceux des hommes. Mais si les riches ornemens que l'on découvre sur les premiers démontrent la partialité des Égyptiens à leur égard, ils ne prouvent pas moins que le désir de plaire dominait le beau sexe. Les femmes, à ce qu'il paraît, emportaient avec elles dans le tombeau les parures qu'elles affectionnaient le plus; et les soins donnés à leur embaumement nous les présentent souvent parées comme de leur vivant.

Voici un exemple du goût et de la toilette des dames qui vivaient trente siècles avant nous.

La surprenante régularité des formes de cette femme prouve qu'elle est descendue au tombeau à la fleur de son âge; ses cheveux étaient soigneusement arrangés; et les tresses tirées de

sa tête sont là pour le prouver : vingt épingles y étaient entremêlées, comme les fleurs le sont aujourd'hui dans les cheveux de nos élégantes. Un collier, peut-être le plus beau qu'on ait jamais découvert en Égypte, ornait son col; mais, comme si les trois rangs de petites divinités et d'amulettes en or et pierres fines qui la composent ne devaient pas suffire pour compléter la parure, deux autres colliers moins riches l'accompagnaient. Deux grandes boucles d'oreilles en or pendaient aux oreilles de cette femme, et un très-petit scarabée, ciselé en or et en forme de bague, ornait l'index de sa main gauche. Une ceinture gracieuse, également en or, en lapis-lazuli et en cornaline, serrait le milieu de sa taille; et un bracelet à double fil de petites perles en or et en pierres fines ornait son poignet gauche.

Cette surprenante momie, ainsi parée, avait été enveloppée toute nue dans des bandelettes ordinaires de toile. Dans le cercueil, et au dessous de sa tête, comme pour la soutenir, était placé un miroir métallique égyptien; près de lui se trouvait un petit coffre en terre émaillé orné de bas-reliefs; il renfermait un collier en ivoire. Le long de la momie étaient déposés une espèce de cuvette carrée en bois, trois vases d'albâtre, dont deux contenaient des parfums, et le troisième de l'antimoine pour teindre le contour des paupières.

La jeune beauté qui était si extraordinairement parée, et qui peut être placée au rang des découvertes d'antiquités les plus curieuses, se trouvait embaumée dans une attitude à peu près semblable à celle de la Vénus de Médicis.

(*Extrait des antiquités égyptiennes, par M PASSACQUA.*)



CHRONIQUE.

11 DÉCEMBRE.

Dans un moment où tous les yeux sont fixés vers la Belgique comme sur le centre du plus ardent patriotisme, c'est une remarque bizarre à faire que celle qui prouve qu'il n'y a rien de national dans ce pays. En effet, le langage est français, le gouvernement hollandais, la religion romaine, les lois flamandes, les couleurs brabançonnnes et la moitié de la population des principales villes est étrangère. Les noms de ces différentes villes sont Latins, Français, Hollandais et Allemands. Enfin, les forteresses méridionales du royaume sont bâties avec l'argent anglais, et celles du nord sont occupées par des garnisons prussiennes.

— Le général Clauzel fait marcher de front en Afrique les soins de la guerre et du plaisir. D'après ses ordres, on construit à Alger un théâtre aux frais du gouvernement, qui accorde en outre une subvention de 90,000 francs. Déjà, assure-t-on, l'entrepreneur français a reçu des offres de la part des notables du pays qui sont disposés à faire entr'eux les fonds nécessaires à cette spéculation. Le théâtre sera ouvert dans la seconde quinzaine de janvier, et les Arabes paraissent disposés à le fréquen-

ter, car, d'après leur demande, un rang de loges grillées et fermées par des rideaux sera exclusivement réservé aux dames maures et turques qui voudront voir sans être vues. Une petite difficulté restait encore, c'était le choix de la langue parlée au théâtre : les Algériens désiraient que ce ne fût point le Français ; les Français voulaient que ce ne fût point l'Arabe ; pour concilier tous les vœux, il a été décidé que l'on ne représenterait que l'opéra italien.

— Un phénomène qui peut donner beaucoup à penser aux médecins a eu lieu dernièrement à Marseille à la séance du microscope solaire. Le petit poisson qui depuis un mois sert aux expériences de la circulation du sang a fait une chute très-grave, mais dans laquelle, comme on le pense bien, il ne s'est cependant cassé aucune jambe. Le lendemain, à la grande surprise de l'expérimentateur et de nombreux témoins, quand il fût placé au foyer de l'instrument, le sang parût circuler avec sa rapidité ordinaire, mais l'effet de la peur l'avait entièrement privé de sa couleur ; il était blanc : du reste, l'animal conservait toute sa vivacité.

— La révolution n'a pas étendu ses ravages novateurs jusqu'à la galanterie parlementaire. D'après l'usage suivi jusqu'à ce jour par la chambre des pairs, les dames ne seront point admises aux séances de cette cour pendant le procès des ex-ministres. On cite plusieurs commandes de culottes et pantalons faites par quelques-unes des aimables réprouvées.

— Mlle Djeck, l'éléphant qui a fait tant de bruit à Paris l'été dernier et cet automne à Londres, qui enfin a terminé les nombreuses représentations de son amabilité par l'assassinat de son cornac, Mlle Djeck vient de s'embarquer pour New-York. Le sagace animal n'a voulu passer dans le navire qu'après avoir soigneusement éprouvé la force de la plate-forme construite pour lui servir de pont. D'abord, il posa dessus son pied mignon qu'il appuya fortement en forme d'essai ; ensuite il examina attentivement de côté et d'autre la construction, et, trouvant tout en bon état, il s'avança d'un pas ferme jusque

sur le tillac, où il prit possession du vaste boudoir qui lui était destiné.

— Dernièrement un prisonnier s'est échappé du pénitencier de l'Ouest, près Pittsburg, aux États-Unis, après avoir ouvert les portes de sa prison au moyen d'une clé qu'il est parvenu à faire avec une cuillère d'étain. Il a laissé la clé libératrice accompagnée du billet suivant : « Hiran W. Linsay présente bien ses complimens au premier et au second gardiens du pénitencier, et leur fait savoir qu'il est allé à Washington, afin d'obtenir un brevet d'invention. »

— Paganini, que nous allons enfin entendre à Paris, vient de terminer ses concerts à Francfort. Pendant son séjour dans cette ville, on a donné une parade intitulée *Nicolo Zaganini*, dans laquelle le célèbre virtuose a été parfaitement singé par un acteur nommé Just. Paganini, présent à une des représentations, a ri de très-bon cœur des charges de son Sosie.

— Le temps d'épreuve commence pour la garde nationale : l'hiver est rude et l'été paraît devoir être *chaud*.

— La nomination de M. d'Argout à la marine, rappelle ce mot de Louis XV qui prétendait commencer par faire mariner tous ses ministres, afin de les empêcher de se corrompre.

— Forte de tout l'intérêt que peut inspirer le vol d'un vieux parapluie, la veuve du prince d'Abdalakam a présenté une pétition à la chambre des députés pour obtenir une pension. Suivant l'usage parlementaire, on a beaucoup ri et passé à l'ordre du jour.

— Dans la bibliothèque de l'église collégiale de Constance, on voit une chronologie du monde depuis Adam jusqu'à Constantin. Entre autres notions curieuses, on y trouve qu'Eve, pour accoucher de son premier né, fut assisté de deux sages-femmes.



THÉÂTRES.

Théâtre de l'Odéon. — On ne parle déjà plus d'une comédie en trois tableaux et en prose, représentée il y a quelques jours à l'Odéon, sous le titre de la *Nuit Vénitienne* ou les *Noces de Laurette*. Cette œuvre, dans laquelle la bizarrerie du style le disputait à des bizarreries de situations, à l'in vraisemblance de l'intrigue, était de l'un des coryphées secondaires de l'école, dite mal à propos romantique, de M. Alfred Musset, dont la fameuse ode à *la lune* est connue. La représentation de cet ouvrage a été on ne peut plus bruyante; les spectateurs du parterre ont même eu la bonté d'en venir aux mains pour la plus grande gloire de l'auteur qui cependant n'a pas profité du zèle ardent de ses amis.

Gymnase-Dramatique. — Les trois auteurs qui ont donné, au Gymnase-Dramatique, les *Souvenirs de Suisse en 1794*, MM. Masson, de Villeneuve et Adolphe de Leuwen, viennent de se continuer les historiens du Roi, sur la scène des Variétés. Sous le titre du *Moulin de Jemmapes*, ils ont rappelé un des beaux faits d'armes de la révolution et ensuite une des actions les plus honorables de la vie de Louis-Philippe : cette

pièce remplie de couplets pleins de verve a obtenu le plus grand succès.

Opéra-Comique. — *Joséphine ou le Retour de Wagram.* Des scènes bien tracées et parfaitement écrites, le pathétique de Mme Lemonnier (Joséphine), l'excellente tenue de Lemonnier (Eugène), une mise en scène des plus soignées, et par-dessus tout la ressemblance vraiment extraordinaire de Génot avec l'Empereur, ont assuré le succès de ce drame dû à l'association heureuse de MM. Gabriel et Delaboullaye. Henri, Belnie et la gracieuse Mme Pradher contribuent à l'ensemble de la représentation. La musique de M. Adolphe Adam ajoutera à la réputation de ce jeune compositeur, l'espoir de l'école moderne. *Joséphine* procure d'abondantes recettes à l'Opéra-Comique où elle fait chaque soir couler des pleurs.

Vaudeville. — Sous le titre de la *Ligue des Femmes*, le Vaudeville a donné une comédie dans laquelle on voit conspirer une foule de femmes contre la *Garde Nationale*. Ces dames se plaignent que leurs maris sont trop souvent hors de chez eux, prennent de mauvaises habitudes, se dérangent. Un bal ramène la paix entre les puissances belligérantes. Cette pièce, dont le fonds est très-léger, a obtenu du succès. Plusieurs couplets remplis de patriotisme y ont contribué. Les auteurs sont MM. Duvert et Ernest.

Cirque-Olympique. — Un des plus beaux spectacles qui aient été déployés depuis long-temps est celui du *Napoléon* de la Porte-Saint-Martin : on croyait qu'il serait difficile de faire mieux et cependant le Cirque-Olympique vient d'enchérir sur son devancier. La pièce intitulée *l'Empereur*, qu'il vient de donner, surpasse tout ce que l'on pourrait imaginer. L'auteur de cet ouvrage, qui s'est fait appeler M. Prosper, a composé dix-huit tableaux sur la vie de l'ex-empereur, en voici les différens titres qui permettront de prendre une juste idée de la pièce : le *Directoire*, *Toulon*, la *Bataille des Pyramides*, la *Machine Infernale*, *l'Opéra*, le *Couronnement*, *Madrid*, *Révolte des Moines*. *Compiègne*, le *Divorce*, *Mos-*

cou, le *Passage de la Bérésina*, *Montmirail*, *Fontainebleau*, le *Northumberland*, *Mort de l'Empereur*, les *Funérailles*, *Apothéose*! Tous ces différens tableaux sont amenés avec beaucoup de talent, surtout ceux qui ont rapport à quelques événemens militaires. On a mis à contribution plusieurs des plus beaux tableaux de nos peintres modernes. Celui du sacre, peint par David, principalement. Cette gigantesque composition est mise en action avec autant de vérité que de pompe. Un immense succès a accueilli la représentation de cet ouvrage qui est destiné à obtenir à son tour une vogue bien méritée.



REVUE DES MODES.

Il n'y a point encore de bal à citer, mais on commence à se réunir en petites soirées, ce qui nous a du moins procuré quelques costumes gracieux. L'Opéra et les Italiens sont très-sui-vis, et là, plus qu'ailleurs, nous recueillons de jolis modèles; car, enfin, la préoccupation des esprits n'exclut pas la nécessité de s'habiller, et les Françaises le feront toujours avec goût et élégance, même en dépit des circonstances.

Manteaux. — Aux promenades on ne voit plus que des manteaux. Ils sont, cette année, variés à l'infini. Des pelisses en satin noir bordées de dessins en velours noir en relief, nous ont paru de très-bon goût. Les femmes de mises très-simples, portent des manteaux en mérinos uni ayant une broderie peinte; sur des fonds grisâtres les dessins sont noirs ou macassa. Le nombre des collets à frange est égal à ceux unis.

Fantaisies. — Les pélerines en velours noir sont d'un usage si général qu'on en vend aujourd'hui de faites séparément dans tous les magasins de nouveautés.

— Il entre dans la toilette des femmes, maintenant, d'avoir des quantités de barbes en tulle brodé, avec lesquelles elles nouent leurs bonnets en guise de rubans. Souvent elles en font des cravates qu'elles nouent autour du cou.

— On porte aussi des colliers en rubans de diverses nuances. Le nœud forme une rosette de six ou huit pointes séparées au milieu par une agrafe, un coulant ou une épingle.

— De nouvelles petites mitaines sont en soie tricotée couleur de chair, ayant un bord noir autour de la main et du pouce; elles ont en dedans un petit duvet de soie.

— L'ouvrage à la mode est de se faire des pantouffles. Les plus élégantes sont en cachemire vert ou brun, brodé en or et entouré d'un petit rouleau de fourrure. Nous en avons vu en velours bleu plain, brodées en argent et garnies de cigne. Elles étaient destinées à une corbeille de noce.

— On fait des écrans en gaze métallique de toutes couleurs, sur lesquels l'on brode des bouquets ou des paysages en soie de couleur.

Corsets. — De tous les perfectionnemens, le plus utile à la toilette des femmes était sans doute celui des corsets. Leur donner toute la souplesse, la grâce et la coupe élégante qui pouvaient ajouter du charme à la taille, était une supériorité qui devait appartenir à M^{me} Cléménçon *, dont la réputation s'est répandue avec tant d'avantages depuis quelques années. Mais y joindre tout ce qui pouvait les rendre commodés et les affranchir de sujétion de ces longs lacets, et de ces ennuyeux quarts d'heure qu'il fallait employer pour les fixer sur la taille, était une perfection dont M. Josselin devait réclamer le mérite. Nous avons déjà parlé de ces corsets qui se délassent instantanément, et dont le succès est devenu général dès que l'usage en a été connu. Aujourd'hui, par la plus ingénieuse invention, M. Josselin vient de composer un mécanisme au moyen duquel le corset se trouve lacé et serré à toute espèce de degré, par la seule pression d'un petit ressort qu'il suffit de toucher pour éloigner ou rapprocher le dos du corset et le lacer entièrement sans l'aide de personne. La description de ce nouveau mécanisme serait trop inexacte pour espérer le faire com-

* Rue du Port Mahon, n° 8.

prendre ici ; aussi engageons-nous toutes les personnes qui apprécient l'importance de cette partie de la toilette, à s'en procurer des modèles. Ces corsets sont doublement précieux pour les femmes qui aiment à s'habiller seules, pour celles qui voyagent, ou qu'une santé délicate expose à se desserrer plusieurs fois dans la journée. Rien n'est plus simple et plus agréable que la manière de s'en servir, et nous ne doutons pas qu'elle ne soit généralement adoptée quand on se sera assuré qu'il ne faut pas plus de temps pour fixer son corset que pour attacher une agrafe.

M. Josselin vient aussi d'ajouter un perfectionnement à ces corsets qui se délassent instantanément, en faisant tramer pour cet usage, une étoffe dans laquelle les œillets se trouvent dans le tissu même. Rappeler le talent avec lequel M^{me} Cléménçon sait faire valoir tous ces genres de corsets, est le plus sûr moyen de consolider leur succès et de donner à nos abonnés un des avis les plus importants pour l'élégance.



L'AUTOMATE JOUEUR D'ÉCHECS

ET

L'AUTOMATE PARLANT DE M. DE KEMPELEN.

Il y a long-temps qu'on n'avait entendu parler en France du célèbre *joueur d'échecs* de monsieur de Kempelen ; mais cette admirable machine était presque oubliée ; l'auteur l'avait même en partie démontée , et peut-être n'eût-il jamais songé à la rétablir, si l'Empereur ne lui avait pas témoigné le désir de la faire voir au comte et à la comtesse du Nord , pendant le séjour que LL. AA. Impériales firent l'année dernière à Vienne. Ayant été admirée de ces augustes voyageurs autant qu'elle mérite de l'être, on se réunit pour conseiller à M. de Kempelen d'aller jouir dans les pays étrangers de toute la gloire de son invention, et l'Empereur voulut bien lui permettre de s'absenter à cet effet pendant deux ans ; c'est la circonstance à laquelle nous devons la satisfaction d'avoir vu ce chef-d'œuvre , sans contredit la plus étonnante production qui ait encore paru dans ce genre.

L'armoire à laquelle l'automate est fixé a trois pieds et demi de large, deux pieds de profondeur et deux pieds et demi

de haut ; elle porte sur quatre roulettes , au moyen desquelles elle peut être mue facilement d'un endroit à l'autre. Derrière cette armoire l'on voit une figure de grandeur humaine , habillée à la turque , assise sur une chaise de bois affermie à demeure au corps de l'armoire , et qui se meut avec elle lorsqu'on la promène dans l'appartement. Cette figure est accoudée du bras droit sur la table qui forme le dessus de l'armoire ; de la main gauche elle tient une longue pipe à la turque , dans l'attitude d'une personne qui vient de fumer. C'est avec cette main qu'elle joue lorsqu'on lui a ôté la pipe. Devant l'automate est un échiquier fixé sur la table. M. de Kempelen ouvre les portes de devant de cette armoire et sort le tiroir qui est au-dessous. L'armoire est divisée par une cloison en deux parties inégales ; celle qui est à gauche est la plus étroite , elle n'occupe guère que le tiers de la largeur , et est remplie de rouages , leviers , cylindres et autres pièces d'horlogerie ; dans celle à droite , on voit quelques roues , quelques barillets à ressorts , à deux quarts de cercle horizontaux. Le reste est rempli par une cassette , un coussin et une tablette sur laquelle on voit des caractères tracés en or. L'inventeur sort la cassette et la pose sur une petite table près de la machine ; il en fait de même de la tablette , dont l'usage sera expliqué dans la suite de cette description. Les portes de devant de l'armoire ouvertes , on ouvre encore celles de derrière , en sorte que tout le rouage reste à découvert ; on y porte de plus une bougie allumée pour en éclairer mieux tous les recoins. On lève ensuite le cafetan de l'automate , et on le rabat par-dessus sa tête , de manière à découvrir complètement sa structure intérieure , et l'on n'y voit également que des leviers et des rouages qui remplissent tout le corps de l'automate : ainsi l'impossibilité d'y cacher aucun être vivant ne saurait être portée à un plus haut degré d'évidence. Après avoir laissé le loisir de tout examiner , on referme toutes les portes de l'armoire , et on la place derrière une balustrade qui a pour objet d'empêcher les spectateurs d'ébranler la machine en s'appuyant sur elle , lorsque l'automate joue , et

de réserver pour l'inventeur une place assez spacieuse dans laquelle il se promène, s'approchant par fois de l'armoire, soit de droite, soit de gauche, sans y toucher néanmoins que pour en remonter par intervalle les ressorts. Il paraît si difficile d'imaginer quelle communication il peut y avoir entre la machine et la table, entre la machine et la cassette à laquelle l'inventeur a cependant assez souvent recours durant le jeu de l'automate, qu'on a été fort tenté de regarder cette cassette comme un hors-d'œuvre employé à distraire l'attention des spectateurs; mais M. de Kempelen assure que cette cassette est si indispensablement nécessaire au mécanisme de son automate, que sans elle il ne pourrait pas jouer, et il ajoute que, lorsqu'il publiera son secret, l'on sera convaincu de la vérité de ce qu'il avance.

Si l'automate joue de la main gauche, c'est par une distraction de l'auteur, qui ne s'en aperçut que lorsque son travail se trouva trop avancé pour qu'il fût possible de rectifier cette petite négligence. Lorsque l'automate a un coup à jouer, son bras se lève lentement, mais avec aisance, même avec une sorte de grâce, et se dirige sur la case de l'échiquier où se trouve la pièce qu'il faut mouvoir; sa main se porte sur cette pièce, ses doigts s'ouvrent pour la saisir, la prennent, la transportent et la posent à la place qui lui est destinée; la pièce posée, le bras se retire et se repose sur son coussin. Lorsqu'il est question de prendre une des pièces de son adversaire, il fait les mêmes mouvemens pour s'en saisir, la placer hors de l'échiquier, etc. A chaque coup qu'il joue, on entend un bruit sourd de rouages à peu près comme celui d'une pendule à répétition; ce bruit cesse lorsque le coup est fini, et que le bras de l'automate se retrouve sur le coussin, et ce n'est qu'alors que son adversaire peut recommencer un nouveau coup. A chaque coup de l'adversaire, il remue la tête, et semble parcourir des yeux tout l'échiquier. En donnant échec à la reine, il incline la tête deux fois; il l'incline trois fois en donnant échec au roi. Fait-on une fausse marche, il branle la tête, répare la faute et continue à jouer son coup. On

a grand soin de recommander aux personnes qui entreprennent de jouer contre l'automate d'avoir l'attention de placer les pièces juste au milieu des cases, de peur que sa main ne porte à faux et ne souffre du dommage, si l'un ou l'autre de ses doigts se trouvait appuyé sur la pièce au lieu de la saisir par le côté. La machine ne peut jouer que dix ou douze coups sans être remontée.

Lorsque tous les échecs sont enlevés, un des spectateurs place un cavalier à volonté sur une case quelconque; l'automate y porte aussitôt la main, et lui fait parcourir, en partant de cette case et en observant exactement la marche du cavalier, les soixante-quatre cases de l'échiquier sans en manquer une, et sans revenir deux fois à la même, ce qui se vérifie par les jetons que l'un des spectateurs place lui-même sur chaque case qu'a touchée le cavalier, en observant de mettre un jeton blanc sur celle d'où il part, et des jetons rouges sur toutes celles qu'il parcourt ensuite successivement. Philidor lui-même tenterait peut-être ce tour sans succès.

La partie d'échecs finie, on place sur l'échiquier la tablette dont nous avons parlé au commencement de notre description. L'automate satisfait aux questions de l'assemblée, en portant le doigt successivement sur les différentes lettres nécessaires pour énoncer ses réponses.

Nos plus grands physiciens, nos plus habiles mécaniciens n'ont pas été plus heureux que ceux d'Allemagne à découvrir l'agent employé à diriger les mouvemens de l'automate. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'aperçoit aucune trace sensible de la manière dont l'inventeur influe sur la machine, et ce qui ne l'est sûrement pas moins, c'est que la machine ne saurait exécuter une si grande multitude de mouvemens différens, dont la détermination ne pouvait être prévue d'avance, sans être soumise à l'influence continuelle d'un être intelligent. On n'a pas manqué ici comme ailleurs d'attribuer ce nouveau prodige aux merveilles du magnétisme; mais, pour détruire ce soupçon, M. de Kempelen permet à qui voudra l'essayer de pla-

cer sur la machine l'aimant le plus fort et le mieux monté, sans craindre que le mécanisme de cette étonnante machine puisse en souffrir la moindre altération.

M. de Vindisch raconte qu'en 1769, M. de Kempelen se trouvant à Vienne pour des objets relatifs à son service (monsieur Wolfgang de Kempelen, âgé de 46 ans, est gentilhomme hongrois et conseiller aulique de la chambre royale des domaines de Hongrie), il fut mandé à la cour pour assister comme connaisseur à quelques jeux magnétiques qu'un Français, nommé Pelletier, devait produire en présence de feu Sa Majesté l'Impératrice; l'entretien familial que cette auguste souveraine daigna avoir avec M. de Kempelen pendant ces jeux, ayant entraîné ce dernier à laisser échapper le propos qu'il se croirait en état de faire une machine dont les effets seraient bien plus surprenans et l'illusion bien plus complète que dans tout ce que Sa Majesté venait de voir, elle saisit aussitôt cette ouverture, et lui témoigna un désir si vif de voir cette idée se réaliser, qu'elle lui fit promettre de s'en occuper sans délai; qu'il tint parole, et compléta, dans l'espace de six mois, l'exécution entière de la machine qu'on vient de décrire, machine qui est pour l'esprit et les yeux ce qu'est pour l'oreille le *joueur de flûte* de M. de Vaucanson, mais qui nous paraît, à tous égards, bien supérieure; car, en supposant même que, l'agent secret de M. de Kempelen une fois connu, on ne soit plus surpris de l'adresse avec laquelle il en dirige tous les mouvemens, que d'admiration ne devra-t-on pas encore au mécanisme qui exécute, à la volonté de l'inventeur, dix-sept à dix-huit cents mouvemens différens, tous déterminés avec la plus grande justesse, sans aucune confusion, sans le moindre embarras, et avec toutes les apparences de la plus extrême facilité! L'automate n'est qu'un joueur de la troisième ou de la quatrième classe. On demandait au sieur Bernard, le plus digne émule de Philidor, devant une compagnie nombreuse dont était le marquis de Ximènes : « De quelle force, M. Bernard, trouvez-vous l'automate? — *L'automate est de la force de M. le marquis.* » M. de Xi-

menès a paru piqué de la comparaison, et l'épigramme, faite sans le vouloir, n'a pas manqué de courir toute la ville.

Une machine plus merveilleuse, plus étonnante encore que le *joueur d'échecs*, est une machine qui parle, et c'est des moyens de la perfectionner que M. de Kempelen s'occupe depuis quelques années. Telle qu'elle est aujourd'hui, la machine répond déjà très-clairement à plusieurs questions; la voix en est agréable et douce; il n'y a que l'R qu'elle prononce en grasseyant et avec un certain ronflement pénible, lorsqu'on n'a pas bien compris sa réponse, elle la répète de nouveau, mais avec le ton d'une humeur et d'une impatience enfantine. Nous lui avons entendu prononcer fort distinctement, en différentes langues, les mots et les phrases que voici : *papa, maman, ma femme, mon mari, à propos. Marianna, Roma, madame, la reine, le roi, à Paris, allons, Abraham; maman, aimez-moi; ma femme est mon amie*, etc. Cette machine n'a encore que la forme d'une petite caisse, de la grandeur d'une cage moyenne et couverte d'un rideau; à l'un des côtés tient un soufflet d'orgue, et à chaque réponse l'inventeur est obligé de passer la main sous le rideau pour en faire jouer les différens ressorts et les différens clapets, suivant les mots que la machine doit articuler. Lorsqu'il l'aura portée au degré de perfection dont il la croit susceptible, il se propose de lui donner pour revêtement extérieur la figure d'un enfant de cinq à six ans, les sons qu'elle produit étant fort analogues à la voix de cet âge. M. de Kempelen lui-même ne regarde cette machine que comme une ébauche, il est bien loin de la croire ou de l'annoncer comme achevée.

(Extraits des *Lettres de M. Charles Gottlieb de Vindisch*,



CONTRE LA PEINE DE MORT.

AU PEUPLE DU 19 OCTOBRE.

Vains efforts ! périlleuse audace !
Me disent des amis au geste menaçant,
Le lion même fait-il grace
Quand sa langue a léché du sang ?
Taisez-vous ! ou chantez comme rugit la foule !
Attendez pour passer que le torrent s'écoule
De sang et de lie écumant !
On peut braver Néron , cette hyène de Rome !
Les brutes ont un cœur ! le tyran est un homme :
Mais le peuple est un élément,
Élément qu'aucun frein ne dompte ,
Et qui roule semblable à la fatalité ;
Pendant que sa colère monte
Je'ter un cri d'humanité,
C'est au sourd Océan qui blanchit son rivage
Jeter dans la tempête un roseau de la plage ,
La feuille sèche à l'ouragan !
C'est aiguïser le fer pour soutirer la foudre ,
Ou poser pour l'éteindre un bras réduit en poudre
Sur la bouche en feu du volcan !

Souviens-toi du jeune poète,
 Chénier ! dont sous tes pas le sang est encore chaud,
 Dont l'histoire en pleurant répète
 Le salut triste à l'échafaud.
 Il rêvait, comme toi, sur une terre libre,
 Du pouvoir et des lois le sublime équilibre ;
 Dans ses bourreaux il avait foi !
 Qu'importe ? il faut mourir, et mourir sans mémoire :
 Eh bien, mourons, dit-il ; vous tuez de la gloire !
 J'en avais pour vous et pour moi !

Cache plutôt dans le silence
 Ton nom qu'un peu d'éclat pourrait un jour trahir !
 Conserve une lyre à la France,
 Et laisse-les s'entre-haïr ;
 De peur qu'un délateur à l'oreille attentive
 Sur sa table future en pourpre ne t'inscrive
 Et ne dise à son peuple-roi :
 C'est lui qui disputant ta proie à ta colère,
 Voulant sauver du sang ta robe populaire,
 Te crut généreux : venge-toi !

Non, le dieu qui trempa mon âme
 Dans des torrens de force et de virilité,
 N'eût pas mis dans un cœur de femme
 Cette soif d'immortalité.
 Que l'autel de la peur serve d'asile au lâche,
 Ce cœur ne tremble pas aux coups sourds d'une hache,
 Ce front levé ne pâlit pas !
 La mort qui se trahit dans un signe farouche
 En vain, pour m'avertir, met un doigt sur sa bouche :
 La gloire sourit au trépas.

Il est beau de tomber victime
 Sous le regard vengeur de la postérité
 Dans l'holocauste magnanime
 De sa vie à la vérité !
 L'échafaud pour le juste est le lit de sa gloire :

Il est beau d'y mourir au soleil de l'histoire,
Au milieu d'un peuple éperdu !
De léguer un remords à la foule insensée,
Et de lui dire en face une mâle pensée,
Au prix de son sang répandu.

Peuple, dirai-je, écoute ! et juge !
Oui, tu fus grand le jour où du bronze affronté
Tu le couvris comme un déluge
Du reflux de la liberté !
Tu fus fort quand, pareil à la mer écumante,
Au nuage qui gronde, au volcan qui fermente
Noyant les gueules du canon,
Tu bouillonnais semblable au plomb dans la fournaise,
Et roulais furieux sur une plage anglaise
Trois couronnes dans ton limon !

Tu fus beau, tu fus magnanime,
Le jour où recevant les balles sur ton sein,
Tu marchais d'un pas unanime
Sans autre chef que ton tocsin ;
Où, n'ayant que ton cœur et tes mains pour combattre,
Relevant le vaincu que tu venais d'abattre,
En l'emportant tu lui disais :
Avant d'être ennemis, le pays nous fit frères ;
Livrons au même lit les blessés des deux guerres :
La France couvre le Français !

Quand dans ta chétive demeure,
Le soir, noirci du feu, tu rentrais triomphant
Près de l'épouse qui te pleure,
Du berceau nu de ton enfant !
Tu ne leur présentais pour unique dépouille
Que la goutte de sang, la poudre qui te souille,
Un tronçon d'arme dans ta main ;
En vain l'or des palais dans la boue étincelle,
Fils de la liberté, tu ne rapportais qu'elle :
Seule elle assaisonnait ton pain !

Un cri de stupeur et de gloire
 Sorti de tous les cœurs monta sous chaque ciel,
 Et l'écho de cette victoire
 Devint un hymne universel.
 Moi-même dont le cœur date d'une autre France,
 Moi, dont la liberté n'allaita point l'enfance,
 Rougissant et fier à la fois,
 Je ne pus retenir mes bravos à tes armes,
 Et j'applaudis des mains, en suivant de mes larmes
 L'innocent orphelin des rois !

Tu reposais dans ta justice
 Sur la foi des sermens conquis, donnés, reçus ;
 Un jour brise dans un caprice
 Les nœuds par deux règnes tissus !
 Tu t'élances bouillant de honte et de délire :
 Le lambeau mutilé du gage qu'on déchire
 Reste dans les dents du lion.
 On en appelle au fer ; il t'absout ! Qu'il se lève
 Celui qui jetterait ou la pierre ou le glaive
 A ton jour d'indignation !

Mais tout pouvoir a des salaires
 A jeter aux flatteurs qui lèchent ses genoux,
 Et les courtisans populaires
 Sont les plus serviles de tous !
 Ceux-là des rois honteux pour corrompre les âmes
 Offrent les pleurs du peuple, ou son or, ou ses femmes,
 Aux désirs d'un maître puissant ;
 Les tiens, pour caresser des penchans plus sinistres,
 Te font sous l'échafaud, dont ils sont les ministres,
 Respirer des vapeurs de sang !

Dans un aveuglement funeste
 Ils te poussent de l'œil vers un but odieux,
 Comme l'enfer poussait Oreste,
 En cachant le crime à ses yeux !
 La soif de ta vengeance, ils l'appellent justice :

Eh bien , justice soit ! Est-ce un droit de supplice
Qui par tes morts fut acheté ?
Que feras-tu , réponds , du sang qu'on te demande ?
Quatre têtes sans tronc est-ce donc là l'offrande
D'un grand peuple à sa liberté ?

N'en ont-ils pas fauché sans nombre ?
N'en ont-ils pas jeté des monceaux , sans combler
Le sac insatiable et sombre
Où tu les entendais rouler ?
Depuis que la mort même , inventant ses machines ,
Eut ajouté la roue aux faux des guillotines
Pour hâter son char gémissant ,
Tu comptais par centaine , et tu comptas par mille ,
Quand on presse du pied le pavé de ta ville ,
On craint d'en voir jaillir du sang !

— Oui , mais ils ont joué leur tête.
— Je le sais ; et le sort les livre et te les doit !
C'est ton gage , c'est ta conquête ;
Prends , ô peuple ! use de ton droit.
Mais alors jette au vent l'honneur de ta victoire ;
Ne demande plus rien à l'Europe , à la gloire ,
Plus rien à la postérité !
En donnant cette joie à ta libre colère ,
Va-t-en , tu t'es payé toi-même ton salaire :
Du sang , au lieu de liberté !

Songe au passé , songe à l'aurore
De ce jour orageux levé sur nos berceaux ;
Son ombre te rougit encore
Du reflet pourpré des ruisseaux !
Il t'a fallu dix ans de fortune et de gloire
Pour effacer l'horreur de deux pages d'histoire.
Songe à l'Europe qui te suit ,
Et qui dans le sentier que ton pied fort lui creuse ,
Voit marcher tantôt sombre et tantôt lumineuse
Ta colonne qui la conduit !

Veux-tu que sa liberté feinte
 Du carnage civique arbore aussi la faux ?
 Et que partout sa main soit teinte
 De la fange des échafauds ?
 Veux-tu que le drapeau qui la porte aux deux monde
 Veux-tu que les degrés du trône que tu fondes ,
 Pour piédestal aient un remords ?
 Et que ton Roi , fermant sa main pleine de grâces ,
 Ne puisse à ton réveil descendre sur tes places ,
 Sans entendre hurler la mort ?

Aux jours de fer de tes annales ,
 Quels dieux n'ont pas été fabriqués par tes mains ?
 Des divinités infernales
 Reçurent l'encens des humains !
 Tu dressas des autels à la terreur publique ,
 A la peur , à la mort , Dieux de la République ;
 Ton grand-prêtre fut ton bourreau !
 De tous ces dieux vengeurs qu'adora ta démente
 Tu n'en oublias qu'un , ô peuple ! la Clémence !
 Essayons d'un culte nouveau.

Le jour qu'oubliant ta colère ,
 Comme un lutteur grandi , qui sent son bras plus fort ,
 De l'héroïsme populaire
 Tu feras le dernier effort ;
 Le jour où tu diras : Je triomphe et pardonne !...
 Ta vertu montera plus haut que ta colonne
 Au-dessus des exploits humains ;
 Dans des temples voués à ta miséricorde ,
 Ton génie unira la force à la concorde ,
 Et les siècles battront des mains !

« Peuple , diront-ils , ouvre une ère
 » Que dans ses rêves seuls l'humanité tenta ,
 » Proscris des codes de la terre
 » La mort que le crime inventa !
 » Remplis de ta vertu l'histoire qui la nie ,

- » Réponds par tant de gloire à tant de calomnie !
 » Laisse la pitié respirer !
 » Jette à tes ennemis des lois plus magnanimes ,
 » Ou si tu veux punir, inflige à tes victimes
 » Le supplice de t'admirer !
- » Quitte enfin la sanglante ornière
 » Où se traîne le char des révolutions ,
 » Que ta halte soit la dernière
 » Dans ce désert des nations ;
 » Que le genre humain dise en bénissant tes pages :
 » C'est ici que la France a de ses lois sauvages
 » Fermé le livre ensanglanté ;
 » C'est ici qu'un grand peuple, au jour de la justice ,
 » Dans la balance humaine, au lieu d'un vil supplice,
 » Jeta sa magnanimité. »

Mais le jour où le long des fleuves
 Tu reviendras, les yeux baissés sur tes chemins,
 Suivi, maudit par quatre veuves,
 Et par des groupes d'orphelins,
 De ton morne triomphe en vain cherchant la fête,
 Les passans se diront en détournant la tête :
 Marchons, ce n'est rien de nouveau !
 C'est, après la victoire, un peuple qui se venge ;
 Le siècle en a menti ; jamais l'homme ne change :
 Toujours, ou victime, ou bourreau !

ALPHONSE DE LAMARTINE.



LE CHINCHILLA.

Nos belles compatriotes ont tant de fois admiré la finesse et la beauté de la fourrure soyeuse du chinchilla; elles s'en servent depuis tant d'années pour rehausser leur parure et se préserver des rigueurs du froid, qu'elles liront assurément avec intérêt quelques détails sur le petit animal qui la fournit, et qui, il y a un an encore, était à peine connu, malgré le commerce étendu dont il est l'objet. Ces détails sont empruntés à un ouvrage de zoologie récemment publié à Londres.

« Le chinchilla est une espèce de mulot ou de rat des champs, très-estimé pour sa riche fourrure. Son poil, aussi délié que les fils les plus tenus d'une toile d'araignée, est d'un gris cendré, lainu, très-doux, et assez long pour être filé. L'animal a six pouces de longueur du nez à l'origine de la queue. Ses oreilles sont petites et pointues. Il a le museau court, les dents semblables à celles du rat commun, et la queue d'une longueur modérée. Il vit sous terre, dans les plaines des provinces du nord du Chili, et paraît aimer beaucoup la société des individus de son espèce. Il se nourrit d'oignons sauvages et de racines de diverses autres plantes bulbeuses, qui croissent en abondance dans les contrées qu'il habite. La femelle produit deux fois par an, et chaque portée se compose de cinq à six petits. Le caractère

du chinchilla est si doux, si docile, que si l'on place un de ces animaux dans sa main, il ne cherche ni à s'échapper ni à mordre, et paraît prendre plaisir à être caressé. Le met-on dans sa poitrine, il y reste aussi tranquille, aussi immobile que dans son trou. Cette douceur extraordinaire est peut être due à une pusillanimité naturelle qui le rend fort timide. Comme il est extrêmement propre, ceux qui le prennent dans leurs mains n'ont point à craindre qu'il salisse leurs vêtemens ou qu'il leur communique une mauvaise odeur; car il ne pue pas comme les autres espèces de rats. On pourrait l'élever dans les maisons sans aucun inconvénient. Les profits que l'on retirerait de la vente de sa belle fourrure payeraient amplement les légères dépenses qu'il pourrait occasionner. Les anciens Péruviens, beaucoup plus industrieux que les habitans actuels du pays, employaient sa laine à fabriquer des petits couvre-pieds et des étoffes précieuses.

On trouve aussi le chinchilla dans le Haut-Pérou, là il est plus gros qu'au Chili; mais sa laine n'est pas toujours aussi fine ni d'une couleur aussi belle. En général, ce sont des enfans et des chiens qui vont à la chasse de ces animaux. On en prend un très-grand nombre du côté de Coquimbo et de Copiapo, et on les vend à des traitans, qui les apportent à Santiago et à Valparaiso, d'où ils sont exportés pour différens pays. Les peaux provenant du Pérou sont transportées des provinces orientales des Andes à Buenos-Ayres, ou envoyées à Lima. L'immense consommation que l'on fait de cette fourrure a, depuis quelque temps, beaucoup diminué le nombre des chinchillas. Un individu vivant de cette espèce a été rapporté, il y a peu de temps, à Londres, par le capitaine Becchey, qui en a fait don à la société zoologique.

(*Lady's Magazine.*)

CHRONIQUE.

18 DÉCEMBRE.

Les grandes choses qui se sont récemment passées sous nos yeux semblaient vainement devoir absorber toutes les sources d'intérêt, et tel qui, il y a un mois, aurait pu dire : j'ai vu la révolution de Paris, je n'ai plus qu'à mourir, s'aperçoit aujourd'hui que ses événemens prodigieux n'étaient que le prélude d'autres prodiges, et qu'il lui faut à tout prix vivre encore pour en voir le dénouement, car il y en a pour tous les goûts : de l'héroïque sur l'Atlas, du tragique à l'horizon glacé, du comique à Holy-Rood. Aussi, est-ce fort judicieusement, qu'avant hier, un élégant du balcon de l'Opéra disait : « L'avenir est si plein de dramatique pour un trimestre au moins, que, parole d'honneur, je ne conçois pas qu'on puisse se brûler la cervelle aujourd'hui. »

L'intérêt en effet est si fortement ébranlé en tant d'endroits et par tant d'émotions diverses, qu'il faut l'abandonner partout sans songer à se fixer nulle part. Ici c'est la liberté, capricieuse dans ses bonds, fatale dans ses prédilections, qui s'élance du Rhin au Mont-Blanc, et, enjambant des empires qu'elle épargne, vient séduire le brave Polonais prêt à

périr généreusement pour elle, car tout est chevaleresque chez cette nation; et à Varsovie, mille gants ont été jetés à travers les grilles des casernes russes, puis relevés et reconquis couverts de sang et de lambeaux ennemis.

— En Afrique, de nouvelles gloires occupent les Français. Des cœurs nombreux, y soupirent, dit-on, après la patrie, le général Clausel les console par des combats, par des victoires, les égaie par des proclamations napoléoniennes, qui prouvent aux conscrits que, perchés sur l'Atlas, ils peuvent y chauffer la gamelle au feu des étoiles. Mais il y a cela d'heureux pour qui s'adresse à la valeur française, qu'elle entend tous les langages, sans distinction de vétérance. Ainsi, à Dijon, on voyait il y a quelques jours, un enfant de 12 ans militaire déjà et paré qui plus est du signe de l'honneur : c'est lui qui, lors de la prise d'Alger, planta le drapeau national sur le fort de l'Empereur, malgré une blessure grave et le feu continuel de l'ennemi.

— A Rome, c'est la mort d'un souverain pontife, renommé par la douceur de son règne spirituel, et qui, par une anomalie toute temporelle, ébauche au lit de mort son premier acte politique en frappant d'anathème le cardinal Albani assez complaisant envers les Autrichiens pour les laisser occuper Ferrare.

— En Corse, vient de se déployer dans toute sa farouche pompe le spectacle de la haine et de la bravoure natives, spectacle digne de l'attention européenne pendant une heure au moins, si des intérêts trop graves ne la captivaient point. Dans ce pays, comme on sait, le meurtre paie l'insulte. Pour prix de leur vengeance deux assassins sont poursuivis par la force armée. Cernés dans une maison, ils s'y barricadent et s'y défendent. Chaque heure vient grossir le nombre de leurs ennemis; mais leur courage s'en augmente : sommés de se rendre après deux jours et deux nuits d'un continuel combat, ils répondent par de nouvelles décharges jusqu'à ce qu'enfin leur silence annonce leur mort à tous les deux.

— JOURNAUX CHEZ LES ROMAINS. — M. Andrieux dans sa

tragédie de *Brutus*, nous apprend que Brutus fut l'inventeur de la garde nationale;

Que par les citoyens la ville soit gardée.

Ce qui n'est pas moins curieux à connaître, c'est que Jules-César fut l'inventeur des journaux. (*Voy. Suétone, Vie de Jules-César.*) Ce grand homme voulut qu'un journal, contenant les actes et les discours des sénateurs, fût mis sous les yeux du public; c'était le *Moniteur* de ce temps-là. Mais cette publicité fut étouffée par Auguste, si vanté par Horace et Virgile; et, ce qu'on aura peine à croire, c'est que l'organe officiel de la république romaine fut ressuscité sous Tibère, au rapport de Tacite. Le rédacteur en chef se nommait *Junius Rusticus*. Tacite ne dit pas si l'on était obligé de fournir un cautionnement, ni s'il y avait un droit de timbre.

— RELEVÉ DES ABONNÉS DES JOURNAUX QUOTIDIENS.

	Septembre.	Octobre.
Le Constitutionnel,	14,536	14,476.
Débats,	8,580	8,830.
Le Temps,	5,200	4,794.
Le Courrier,	3,599	3,645.
Le Messager,	2,170	2,394.
Le National,	1,758	2,834.
Le Commerce,	2,555	1,525.
Le Moniteur,	1,300	1,391.
Le Globe,	1,224	1,158.
La Révolution,	345	186.
La Tribune,	238	246.
Le Patriote,	44	57.
Gazette de France,	9,229	9,407.
La Quotidienne,	4,495	4,224.
	<hr/> 53,854	<hr/> 54,267.



THÉÂTRES.

Comédie-Française. — La catastrophe de Don Carlos, fils de Philippe II, est tellement peu connue, les historiens jettent si peu de clarté sur les derniers momens de ce prince, que les poètes ont eu beau jeu pour la raconter à leur manière. Les uns ont employé le poison, d'autres le fer, pour mettre fin à ses jours, mais tous se sont accordés pour faire de leur héros un modèle de grâces, de belles qualités, de vertus même! L'histoire tient un autre langage, mais qu'importe l'histoire aux poètes dramatiques!

Un jeune écrivain qui n'avait encore rien composé pour le théâtre, vient de débiter à la Comédie-Française par une tragédie en cinq actes et en vers, sur ce sujet déjà tant de fois traité et par des maîtres : Alfieri, Otway, Schiller! Comme tous ses devanciers, notre jeune auteur a fait de Don Carlos une sorte de héros de roman, toujours amoureux de sa belle-mère, mais respectant les liens qui l'unissent à Philippe II et préférant se jeter dans la dangereuse carrière de la révolte plutôt que de manquer à ses devoirs. A cette intrigue, il a cru devoir en ajouter une autre dans laquelle il mêle l'inquisition sans doute pour justifier son titre : *Don Carlos ou l'Inquisition!* Cette horrible institution est présentée, par lui, comme cruelle,

vindicative, ne connaissant que la torture, que les supplices. Le drame nouveau ne manque pas par conséquent d'innovations dans le genre terrible; elles n'ont cependant produit aucun effet. Loin de là elles ont causé la chute de la pièce qui n'a eu qu'une seule représentation. L'auteur même n'a pas été nommé.

Cette chute n'a malheureusement été que trop méritée. Le style de l'ouvrage était sans couleur, sans énergie; il n'offrait pas même quelques vers remarquables. L'intrigue était mal conduite et la multiplicité des décorations, des changemens de scène n'avait pas peu contribué à la rendre obscure et diffuse. *Don Carlos*, bien qu'accueilli avec enthousiasme par le comité de la Comédie-Française a échoué devant le parterre : nouvelle preuve de la difficulté de bien juger un ouvrage dramatique avant sa représentation.

Opéra-Comique. — On a fait grand bruit dans ce monde de certaines découvertes fort peu importantes, et c'est à peine si l'on a parlé de celle de la langue musicale! Quelle invention méritait cependant mieux d'être annoncée, vantée, pronée!! Grâce à elle les amans de tous rangs, de tous étages, avaient un moyen de correspondre en tous temps, en tous lieux, en tous pays. Plus de difficultés, plus de crainte des argus, grâce au langage harmonieux imaginé par M. Sudre, on bravait grilles et verroux. Un violon, une flûte, un piano, une harpe, et deux amans étaient une correspondance. Quelle simplicité! *Je vous aime* était représenté par un *si bémol*; *votre amour m'enchanté*, se traduisait par une cadence perlée, etc., etc. Charmant et précieux système!! On vient de lui donner une publicité qu'il méritait depuis long-temps; on l'a développé sur la scène du théâtre de l'Opéra-Comique.

L'intrigue dont il a été le prétexte n'est pas forte, mais la musique qui l'accompagne en est légère et toujours spirituelle, Elle fait honneur au talent de M. Halevy auquel on doit déjà de gracieuses productions. Quant au poëme, que l'on a appelé *la Langue musicale*, il est de M. Gabriel et nous l'avons dit

d'une grande faiblesse. La musique heureusement lui sert d'appui.

Gymnase-Dramatique. — Le Gymnase ne s'est distingué cette semaine que par la reprise de trois anciens ouvrages et par un début qui a été fort remarquable, celui de la jolie Jenny Colon. Cette jeune actrice s'est montrée mardi dernier dans les deux rôles d'Henriette de l'*Oncle rival* et de Célestine du *Bouffe et le Tailleur*. On pouvait craindre qu'un long éloignement de la scène nuisit à Mlle Jenny Colon; tout au contraire, elle a reparu plus fraîche, plus jolie que jamais. Son succès comme comédienne et comme chanteuse plus qu'agréable n'a pas été un seul moment douteux. Dans la même soirée le public n'a pas laissé achever le tableau de la *Nuit de la Garde Nationale*, vieille pièce que l'on avait fait sous l'autre gouvernement et qu'avec quelques changemens on prétendait faire servir sous celui-ci.

Variétés. — Le théâtre des Variétés vient de donner une seconde édition de *Je fais mes farces*, dans une petite pièce intitulée le *Franc-Gamin*. Le public a trouvé l'ouvrage un peu trop lesté et l'on a eu beaucoup de peine à l'achever le jour de la première représentation. Depuis à l'aide de nombreuses coupures, il s'est un peu relevé; mais si faiblement qu'il faut tout à fait désespérer de son salut.



REVUE DES MODES.

Une des plus piquantes excursions de la mode fut celle que depuis quelques années elle osa tenter dans les riches domaines du Japon et de la Chine. Bravant toute la défaveur de ces vieux souvenirs qui nous représentaient des magots et des pagodes sur les gracieuses porcelaines de nos aïeux, nous avons été à d'immenses distances rechercher ces formes et ces dessins étrangers dont le succès n'avait besoin que d'être sanctionné par la mode. Aujourd'hui, enfin, ils sont devenus le type du bon goût; et des services du Japon et de la Chine indiquent les tables les plus élégantes. Le zèle de M. Houssaye * a sans doute beaucoup contribué à établir cette vogue, car ses magasins ont présenté, depuis plusieurs années, tout ce que les porcelaines étrangères pouvaient produire de plus curieux et de plus finement exécuté. L'approche du nouvel an est toujours pour lui une époque de succès, et il semblerait que cette fois il se soit encore surpassé dans la collection de ces charmans objets. Des services de table les plus complets, des desserts dont la fraîcheur des peintures suffirait seule à la parure d'une table, des déjeûners, des thés, où se réunissent tout ce qui est élégant et confortable, présentent un choix d'autant plus entraînant que les prix sont réellement au-dessous de la valeur de leur mérite. Mille petits objets de fantaisie, quantité de meubles en laque et en bambou, des toilettes en porcelaine remarquables par la per-

* A la Porte Chinoise, place de la Bourse.

fection de leur peinture, et tant d'autres accessoires de commodité et d'élégance, font de ces riches magasins un entrepôt de tout ce qui peut plaire et convenir à cette époque. Nous ne terminerons pas cet article sans faire une mention particulière d'une nouveauté toute originale que nous offre M. Houssaye : ce sont des garnitures complètes de cheminée en porcelaines peintes et travaillées en relief; pendules, vases, chandeliers, tout est en porcelaine, et sera du genre le plus distingué pour des ornemens de boudoirs ou de chambres à coucher. Cette nouvelle invention doit compter dans les succès de la mode.

Ensemble de Toilette. — Dans quelques soirées dansantes qui ont été données la semaine dernière, nous avons vu des robes en crêpe blanc, garnies au bas du jupon d'un biais en pluche rose ou lilas. Un petit collet retombant en schall sur le corsage, était garni d'une frange en chenille très-fine, de la couleur de la pluche; les manches courtes étaient également garnies au bas du poignet par une petite frange.

— Beaucoup de robes de bals sont en tulle, et le dessous en satin.

— Un charmant costume était composé d'une robe en gaze blanche, semée de petits bouquets dont les fleurs étaient en perles blanches, et les feuilles brodées en soie verte. Une torsade de perles blanches et de cordonnets verts marquait le dessus de l'ourlet. Le corsage en draperie croisée, garni du même genre de torsade. Pour coiffure, un bandeau de perles traversait le front, et des aigrettes à brins verts entremêlées d'épis de perles, étaient placées parmi les coques de cheveux.

— Une autre robe très-distinguée était en satin vert lumière, n'ayant pour ornement que trois bouquets en perles placées sur le devant du jupon, à la hauteur du genoux. Un bouquet de perles était attaché au corsage, sous la ceinture qui était en perles, et avait de longs bouts qui tombaient en torsade sur le devant de la robe. Dans les cheveux, une guirlande de fleurs en perles un peu inclinée sur le milieu du front.

— Enfin, pour toilettes plus simples, nous avons vu aussi

des robes en crêpe couleur immortelle, qui n'avaient au-dessus de l'ourlet que des liserés en satin pareil, mais dont le corsage uni était orné d'une double mantille de blonde, et des sabots en blonde garnissaient le bas des manches. Des parures d'or allaient parfaitement avec ces toilettes, qui étaient d'un goût tout-à-fait distingué.

— Du reste, parmi toutes les étoffes les plus élégantes pour soirées, nous avons distingué les gazes dites *cordelières* qui appartiennent aux magasins Sainte-Anne, et dont nous donnerons très-prochainement le modèle dans nos gravures. On voit aussi sortir de ces magasins beaucoup de robes en crêpe brodées qui sont d'une disposition de dessins et de nuances aussi neuve que gracieuse.

Chapeaux. — Sur des chapeaux en velours vert ou immortelle on voit des plumes blanches panachées dans les nuances du chapeau. Mais une mode bien générale est celle des plumes noires. On en place sur des chapeaux en velours ou satin noir, aussi bien que de toute autre couleur; tantôt on le pose en bouquet, tantôt on n'en met que deux assez grandes qui retombent en spirale sur un côté de la passe. Les plumes blanches sur les berrets reparaissent aussi avec faveur.

— Des capotes en satin lilas clair, doublées en velours noir et garnies d'une blonde noire, sont de très-bon goût.

— On fait beaucoup de capotes en velours épinglé bleu tendre ou rose pâle; la forme est ronde et ornée de très-peu de rubans en gaze; l'intérieur de la passe est doublé quelque fois en rubans de gaze cousus.

— Nous citerons un charmant chapeau en satin blanc, doublé de velours rose, n'ayant que trois coques de ruban de gaze blanc pour garniture et une très-haute blonde tout autour.

— Les nœuds qui ornent l'intérieur des passes se rapprochent beaucoup de la figure; on les dispose de manière à ce qu'ils forment comme une guirlande séparée en deux grosses touffes. Les rubans doivent être simples et découpés, ce qui rend cet ornement très-léger.

LE PÊCHEUR,

OU

LES DEUX NAUFRAGES.

. I doubt not.
He came alive to land.
Alon. — No, no, he's gone.
SHAKSPEARE. Tempest.

C'était en 17..., au commencement de l'automne. Je quittai l'Angleterre, emmenant avec moi mon dernier enfant, une jeune fille que j'avais nommée Hélène... C'était tout ce qui restait de cette famille de jeunes braves et de beautés à peine écloses, qui, groupés autour de moi, avaient fait le bonheur de mes veillées auprès du feu, quand je revenais de mes fréquens voyages!... Mes deux fils étaient restés sur le champ de bataille; une maladie perfide, la même maladie, avait déjà tué deux de mes filles..., et c'était pour abriter la dernière sous le beau ciel du midi que je m'éloignais encore de mon pays....

Nous abandonnâmes notre demeure en deuil avec des pensées bien amères, mais que nous n'osâmes nous avouer mutuellement, car nous ne causâmes que d'avenir. La pauvre enfant

semblait nourrir, comme une passion violente, le désir d'aller vivre dans quelque lieu isolé près de Rome ou de Naples; et, pour éviter les fatigues d'un long voyage par terre, nous nous embarquâmes à Falmouth sur un petit navire frété pour Livourne, sauf à visiter au retour la France, la Suisse et les bords du Rhin.

Causer de cet itinéraire fut pour nous une sorte de consolation pendant les premiers loisirs du voyage, car nous avions à remplir, avec toutes les distractions imaginables, le vide que la mort avait laissé dans nos cœurs dans le court espace de deux ans. Nous eûmes, pendant plusieurs jours, une traversée très-favorable, et tout semblait me porter à bénir mon heureux voyage, car ma douce malade était moins abattue, et il y avait sur ses joues légèrement rosées moins de fièvre qu'avant notre départ du Hampshire. Son cœur était moins serré, sa pensée plus libre; elle se plaisait à rester chaque jour des heures entières assise sur le pont, et, pour la première fois, elle reprit à me chanter mes romances d'affection et les airs pittoresques que je lui avait rapportés d'au-delà des mers. Il y avait surtout une ballade norvégienne que j'aimais singulièrement, et Hélène avait soin de me la chanter toujours la dernière.... L'entendre chanter aujourd'hui me serait encore, ce me semble, une bien douce chose!...

Dans la soirée du jour où nous avons laissé Marseille derrière nous, le ciel s'obscurcit, le soleil se cacha derrière une large bande de nuages noirs et épais, et le vent commença de souffler et de balayer les flots sur la mer avec un murmure sourd qui s'endormait mourant pour s'éveiller un instant après et faire entendre des sifflemens aigus. J'avais fait tant de voyages sur mer, et tant de fois observé les phénomènes météorologiques, que je prévis bien que nous allions avoir du gros temps. Je réussis à faire rentrer Hélène plutôt que de coutume dans notre cabane; puis je me mis à suivre avec inquiétude la marche des nuages et la clarté mourante du crépuscule.

Le capitaine était un homme froid, réservé, quelquefois même grossier, et je n'avais choisi son navire que pour éviter des retards que les médecins m'avaient déclarés terribles pour la santé de ma fille. L'équipage n'était composé que de Maltais et d'Espagnols, marins dont la poltronnerie et l'insubordination en mer ont passé en proverbe. Mais il était trop tard pour songer à tout cela, et le roulis était devenu tellement violent que j'avais beaucoup de peine à garder mon équilibre sur le pont. On mit toutes les voiles dehors, et aussitôt nous filâmes avec une effrayante rapidité. Tout était sombre dans cette affreuse nuit; pas une étoile ne perçait au ciel, pas un rayon terne de la lune à travers les nuages; pour toute lumière, l'écume des flots bouillonnant sur les flancs du navire, qui semblait fendre une mer de phosphore.

Déjà l'équipage, préoccupé de sa terreur profonde, ne pouvait plus ni comprendre ni exécuter les ordres du capitaine.... Ces hommes étaient là cherchant dans leurs coffres de saintes images, long-temps oubliées; puis, à genoux devant elles, et pleurant comme des enfans, ils leur votaient de riches offrandes s'ils échappaient au naufrage... Et cependant, le danger redoublait à chaque instant.

Il pouvait être minuit, lorsque le timonier jeta un cri sombre : Terre! Terre!... Cri qu'un souvenir déchirant pour mon cœur de père me viendra répéter sur mon lit de mort!!! Le timonier ne se trompait pas; nous avions suivi une fausse direction, et nous courions à toutes voiles sur une côte bordée de rochers. L'épouvante fut au comble sur le pont, vous eussiez entendu alors des cris, des juremens, et puis la confession de crimes secrets; car les flots et le vent ne parlaient pas assez haut pour couvrir la voix de ces lâches... Enfin le capitaine donna l'ordre de mettre les canots à la mer; et, tandis que l'équipage se préparait à obéir, je descendis dans la chambre pour disposer ma fille à affronter un danger désormais notre unique espérance. J'étais déjà descendu dans la cabane plusieurs fois pendant la soirée, et j'avais vu, avec un étonnement mêlé d'ad-

miration, sa présence d'esprit au milieu d'une scène si propre à bouleverser une âme de femme. Je trouvai mon Hélène tout habillée et à genoux sur les planches sales et goudronneuses du navire. En me voyant, elle se leva sans jeter un cri, sans murmurer un mot, sans faire un geste de frayeur; mais elle se laissa envelopper dans mon manteau, et porter dans mes bras sur le pont.

On venait de mettre les canots à la mer; et à peine avais-je mis le pied sur le pont que le navire s'ébranla violemment avec un bruit semblable aux déchirures lointaines des vagues..... Nous venions de toucher sur un rocher. Aussitôt les matelots se jetèrent en désordre dans les canots sans songer seulement qu'ils faisaient eau de toutes parts, car une frayeur égoïste et lâche leur avait fait perdre la tête. J'hésitai un instant à confier ma fille à ces frêles embarcations, notre unique ressource pourtant, car le vaisseau avait une large voie d'eau, et s'enfonçait à vue d'œil sous les flots, lorsque tout-à-coup une lame immense vint se briser sur nous comme une cataracte, et couvrit de sa large nappe le navire et les canots... La vague s'applatit, je me relevai avec ma fille..... Les canots avaient disparu avec l'équipage.....

Il n'y avait plus un instant à perdre; le navire s'enfonçait d'une manière effrayante. D'ailleurs la côte ne me semblait pas éloignée, et même j'avais cru voir à l'horizon une lumière poindre dans l'obscurité. Je vidai à la hâte les deux coffres les plus grands que je pus trouver, et après les avoir attachés ensemble, je les laissai glisser sur le flanc du navire et les mis à flot, car nous n'avions pas d'autre moyen de salut. Alors, sans qu'à peine un seul mot lui échappât, ma douce Hélène attachas ses bras sur mes reins, se laissa couler avec moi le long du vaisseau, non sans difficulté à cause du goudron, et nous nous abandonnâmes aux flots.

Ce qui se passa ensuite, je n'en ai pas conservé le plus vague souvenir.

Quand je revins à moi, je me trouvai étendu sur une poignée de paille, sous un vieux hangar en ruines. Hélène était auprès de moi, sauvée aussi ; mais quand je la vis là étendue, trempée d'eau, brisée, épuisée, ce ne fut qu'après un instant de réflexions que mes sens éperdus reconnurent qu'elle vivait encore. Une lampe allumée était placée près d'elle, avec un large manteau noir jeté là mystérieusement. Quelqu'un était donc venu à notre secours.... Je me penchai sur mon Hélène, je lui parlai, puis j'appuyai sur mes genoux sa tête languissante.

— Mon père, me dit-elle, je me sens mourir...

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! et personne ici, personne pour lui porter secours!...

— Je ne sais, me dit-elle d'une voix faible, mais il me semble avoir vu deux fois, depuis que je suis revenue à moi, un vieillard me regarder à travers la porte, puis laisser ici cette lampe.

Aussitôt la pensée me vint qu'il devait y avoir à peu de distance une maison habitée, et je résolus d'aller implorer du secours. Mais je me hâtai d'abord de donner quelque soulagement à Hélène..., si c'est du soulagement pour une mourante, qu'un peu de paille sous sa tête raidie, et un mauvais manteau sur des vêtemens ruisselans d'eau glacée... Ensuite, je sortis, traînant après moi l'agonie.

Les premières clartés de l'aurore sur le ciel orageux m'aiderent à discerner à peu de distance une petite hutte ou cabane, où je finis par découvrir une faible lueur, celle-là peut-être que j'avais vu poindre en mer. Autant que je pus voir, cette chaumière et le hangar où était couché ma pauvre enfant étaient les seules habitations de cette côte solitaire. Ils étaient bâtis sur un rocher élevé qui dominait la mer. Je marchai rapidement, mais il fallait bien être poussé par l'espérance, car mes membres étaient brisés, et mes blessures me faisaient horriblement souffrir. A peine cependant me rendais-je compte de

ces souffrances, toute ma pensée était à Hélène. Enfin, après avoir marché une centaine de pas, j'arrivai à la cabane.

Les cérémonies jurent avec la misère; à peine eus-je entendu le son d'une voix humaine, que, ne doutant plus que les habitants ne fussent encore levés, je tournai le loquet et j'entrai. C'était, à ce qui me sembla, une cabane de pêcheur : elle était petite, mais extrêmement propre, très-bien meublée, et un bon feu flambait dans une large cheminée au niveau de la terre. Mais si la cabane semblait promettre un asile et une hospitalité franche, il n'en était pas ainsi de la physionomie des hôtes. Près du feu étaient assis un vieillard et sa femme, proprement vêtus en habits de paysans. Il y avait dans leur physionomie une expression singulière de tristesse et de dureté. En me voyant entrer ils ne se levèrent pas et ne témoignèrent aucune surprise. Il me fallut parler français tant bien que mal pour leur exposer notre malheur.

— Nous sommes Anglais, leur dis-je, et...

— Anglais, interrompit le vieillard d'un ton sévère, ouvrant pour la première fois la bouche et s'exprimant en bon Français!... Entends-tu bien, ma femme?... Dieu soit loué! il a exaucé notre prière, et il nous sera donné d'accomplir notre vœu!... Arrière, Anglais, va demander des secours ailleurs : je n'ai pas de pitié pour toi!

— Mais, m'écriai-je avec force, je suis naufragé, je suis déchiré de blessures, j'ai perdu tout ce que j'avais, et ma fille est mourante ici près, mourante de froid, de fatigue et de meurtrissures sanglantes. De grâce, donnez-nous seulement un abri, des vêtemens secs, et vous en serez amplement récompensé aussitôt que je serai arrivé à Marseille!...

— Ce que je ne veux pas te donner, je ne te le vendrai pas, peut-être..., reprit le vieillard avec la même impassibilité? Retourne vers ta fille, te dis-je..., je t'ai retiré des flots, je t'ai donné une lumière, un manteau. Que veux-tu de plus? Arrière, retourne vers ta fille!

— Mais, au nom du ciel ! êtes-vous donc sans pitié ? n'avez-vous donc pas un cœur d'homme ?... Et vous, madame, n'avez-vous jamais été mère ?... Ah ! vous l'avez été !...

— Oui, s'écria-t-elle amèrement, en se levant et me regardant en face ; oui, j'ai été mère !.... oh ! oui, je l'ai été !.... Écoute, et tu vas voir !... Mon mari, cet homme que tu vois là, devant toi, était capitaine de marine, et commandait le plus beau navire peut-être qui soit jamais sorti du port de Marseille. Je le suivais dans ses voyages ; car, vois-tu bien, j'ai un cœur de femme..., et je partis avec lui et ma jeune enfant, une jeune fille de dix-huit ans..., belle..., ah ! plus belle cent fois que ta pâle jeune fille, et nous devions la marier au retour du voyage.... Et il arriva que nous fîmes naufrage sur la côte occidentale de votre île ; et les rochers étaient couverts de monde, et on ne mit pas un canot à la mer, et pas une planche ne fut jetée aux malheureux qui criaient au secours, et soulevaient leur tête sur l'eau, dans les dernières convulsions de l'agonie !..

De tout l'équipage, il n'y eut à se sauver que mon mari, ma Rosalie et moi. Et ils eurent pitié de nous, les Anglais..., ils eurent pitié de nous, car ils nous volèrent le peu d'argent qui nous restait, ils arrachèrent à ma fille ses bagues et ses boucles d'oreilles, brisèrent et vidèrent nos coffres, et il fallait bien souffrir tout cela ; nous n'étions que trois, nous ne savions même pas votre langue pour nous plaindre ou les supplier, et nous n'avions que des yeux pour les voir. Et ils laissèrent ma pauvre enfant pendant une heure sans connaissance sur le sable mouillé, sous l'écume des vagues, et lorsque, dans la cabane où ils nous avaient portés comme morts, ils l'apportèrent aussi meurtrie, blessée, pâle et sanglante, ce fut pour la fouiller, car c'était de l'argent qu'ils voulaient sauver des flots.... Et elle.... La tendre jeune fille.... Ma fille, vieillard, entends-tu bien ? Ils la laissèrent mourir la nuit suivante, et lui donnèrent l'hospitalité... dans leur cimetière !..

Grâce à Dieu, cependant, nous leur avons échappé tous deux ; mais ce ne fut pas par leurs secours, ils ne nous rendi-

rent pas même l'argent et les vêtemens dont ils nous avaient dépouillés. Il nous fallut demander notre route, mendier notre pain chez une nation ennemie de la nôtre, hués par les enfans mêmes, et emprisonnés par les magistrats.... Enfin nous sommes revenus... Mais nous avons fait le vœu solennel de rendre à votre nation ce que nous avons reçu d'elle, si jamais l'occasion s'en présentait.... Eh bien, ce vœu solennel, nous l'avons déjà violé cette nuit...

— Tiens, ajouta-t-elle en me donnant un paquet de hardes, voilà des vêtemens; tiens, poursuivit-elle en me présentant du pain noir et une cruche d'eau, voilà des alimens. A présent, retire-toi, vieillard.... Et quand tu seras penché sur la tête de ta fille mourante, souviens-toi de ce que je viens de te raconter.

En vain je la priai, je la suppliai : l'inexorable femme eut à peine achevé de parler, qu'elle retourna s'asseoir impassible auprès du feu, et mes prières, mes angoisses paternelles ne purent jamais lui arracher un mot de plus.

Ce fut avec la morne stupéfaction du désespoir que je sortis, et j'entendis aussitôt la porte se refermer derrière moi; et je me hâtai d'arriver avec le pain noir et les vêtemens au lit de paille, où gisait ma douce Hélène.

Mais le secours était venu trop tard, je ne trouvai plus Hélène, et quand le jour parut, il m'éclaira veillant auprès d'un cadavre.

H. F. CHORLEY, ESQ.
(*The Gem* for 1831.)





M. DE WODENBLOCK,

HISTOIRE MERVEILLEUSE.

Connaissez-vous la ville de Rotterdam? Pour peu que vous l'ayez traversé une fois seulement, vous ne pouvez manquer de vous rappeler une maison à deux étages, située au milieu du faubourg bordé par le canal qui conduit à la Haye et à Leyde. Je dis que vous ne pouvez manquer de vous rappeler cette maison, parce qu'on aura dû vous la faire remarquer comme l'ancienne demeure d'un des ouvriers les plus habiles qu'ait produits la Hollande. L'occupation habituelle de cet ouvrier était de fabriquer des instrumens de chirurgie; et il excellait, en outre, dans les ouvrages de mécanique. Personne mieux que lui ne s'entendait à réparer les injures de l'âge ou les difformités de la nature. Un homme du monde avait-il une épaule ou une hanche plus haute que l'autre, en un instant son savoir rétablissait le niveau, et bien de belles dames, grâce à lui, parvinrent à masquer, sous les dehors factices d'un embonpoint juvénile, les terribles ravages du temps. Mais la brillante réputation dont maître Turningvort jouissait dans toute la Hollande provenait particulièrement de l'art merveilleux avec

lequel il fabriquait des jambes de bois ou de liège. Et véritablement les membres artificiels sortant des mains de cet habile ouvrier avaient tant de grâce, de fini, de délicatesse, qu'en les voyant, chacun était tenté de se demander si, tout bien calculé, au lieu de trainer avec soi un pied tout couvert de cors et de durillons, ou une jambe en chair et en os enflée par la goutte, il n'était pas préférable de se servir d'une de ses jambes de bois ou de liège.

Un matin que maître Turningvort achevait de polir un coude-pied destiné à un riche personnage, il vit entrer dans son atelier un domestique qui le prie de se rendre immédiatement chez M. de Wodenblock, son maître. M. de Wodenblock était un des négocians les plus opulens de Rotterdam. Turningvort se couvrit aussitôt le chef de sa meilleure perruque, prit son chapeau à trois cornes et sa canne à pomme d'argent, et se dirigea vers la demeure du riche négociant.

M. de Wodenblock devait son opulence à lui seul, et, comme rien au monde ne lui était plus cher que sa personne, il n'entendait partager avec qui que ce fût le fruit de ses longs travaux. Quelques jours avant la visite de maître Turningvort, un de ses cousins avait poussé l'insolence jusqu'à venir lui demander l'aumône; rarement, M. de Wodenblock traitait cérémonieusement ceux de ses parens que la fortune n'avait pas favorisée, et il avait mis ce cousin à la porte avec dureté. Malheureusement pour lui, en lançant au pauvre diable un argument *a posteriori* pour lui faire descendre plus vite les marches de l'escalier, le poids de son corps s'était trouvé entraîné en avant, et il avait roulé jusqu'en bas des degrés. Étourdi par sa chute, il se crut mort un moment, mais, en revenant à lui, il vit que son accident se bornait à la fracture de la jambe droite et de trois dents.

D'abord, l'idée lui vint de poursuivre son cousin devant les tribunaux comme coupable d'une tentative de meurtre avec préméditation sur sa personne; mais, comme il était naturellement bon et généreux, charitable, il se contenta de le faire

incarcérer pour dettes, en lui laissant la consolation de penser que s'il était en prison, au moins sa femme et ses enfans conservaient leur liberté.... pour expirer bientôt de faim et de misère.

Par les soins d'un d'entiste, les trois dents jaunes et usées que M. de Wodenblock s'était cassées en tombant, furent remplacées par trois autres dents bien saines et bien blanches, arrachées à un pauvre poète qui, n'en faisant pas souvent usage, avait bien voulu les céder à raison de dix sous pièce. L'adroit dentiste s'entendait fort bien au commerce, et comme il ne voulait pas perdre sur le marché, il demanda dix louis à M. de Wodenblock pour chaque dents. Quant à la jambe cassée, le plus célèbre chirurgien de Rotterdam fut chargé de la remettre. Ce chirurgien, tout en examinant la fracture, se rappela qu'il avait justement besoin d'une jambe pour la première leçon d'anatomie qu'il devait donner à ses élèves; or, comme les cadavres étaient alors extrêmement chers, il n'eut pas la folie de laisser échapper une occasion aussi belle, il coupa avec beaucoup de soin et de dextérité la jambe de M. de Wodenblock, et l'emporta dans sa voiture. Depuis l'âge de quatorze mois, M. de Wodenblock avait l'habitude de marcher quand l'envie lui en prenait; de plus, le mouvement d'une chaise à porteur produisait sur lui un effet analogue à celui de quelques grains d'émétiques ou du mal de mer; enfin, il avait peut-être la faiblesse de tenir au moyen naturel que la providence a donné aux hommes pour se transporter d'un lieu à un autre; et tous ces motifs réunis l'avaient déterminé à envoyer chercher maître Tumingvort pour lui commander une jambe artificielle en remplacement de celle qu'il tenait de ses père et mère, et qu'un accident lui avait ravi d'une manière si cruelle.

L'artiste entra d'un air modeste dans l'appartement. M. de Wodenblock, couché sur un lit, avait la jambe gauche étendue de toute sa longueur, l'absence de la droite était dissimulée par un riche couvre-pied. « Tumingvort, dit-il, vous avez dû en-

» tendre parler de mon accident ; car il a répandu la consternation dans tout Rotterdam.... Mais ne nous arrêtons pas sur ce triste sujet. Ce que je veux de vous, c'est que vous me fabriquiez une jambe, et la jambe la plus parfaite que vous ayez jamais faite. »

Tumingvort s'inclina profondément.

« Peu m'importe le prix (Tumingvort s'incline davantage encore), pourvu que cette jambe surpasse tout ce que vous avez fait de mieux jusqu'à présent. Vos échasses de bois ne me plaisent point ; je veux une jambe de liège, légère, élastique, et dont les ressorts l'emportent en nombre et en perfection sur ceux de la meilleure montre de Genève. Je ne connais rien à votre art ; je ne puis par conséquent m'expliquer d'une manière plus précise ; mais tout ce que je sais, c'est qu'il me faut une jambe au moins aussi bonne que celle que j'avais. Vous pouvez très-bien faire ce que je désire. Mettez-vous donc à l'ouvrage ; si vous réussissez, vous n'aurez qu'à vous présenter chez moi, et je vous ferai payer sur-le-champ cent ducats. »

Tumingvort s'incline profondément de nouveau. Il assura M. de Wodenblock que le désir de lui être agréable lui ferait faire tous ses efforts pour surpasser, dans cette circonstance, les ouvrages les plus parfaits de l'industrie humaine. Il lui promit de lui livrer, sous dix jours, une jambe qui laisserait bien loin derrière elle les jambes les mieux faites et les plus agiles que la nature eût jamais données à un mortel.

De la part de maître Tumingvort, cet engagement n'était point une vaine jactance ; car, à l'habileté matérielle qu'exigeait son art, le mécanicien hollandais joignait une haute et profonde connaissance des lois de la statique et de la dynamique. Depuis longues années, il travaillait à découvrir un secret qui avant lui avait été l'objet des recherches des plus puissans génies ; ce secret, il pensait l'avoir découvert le matin même du jour où M. de Wodenblock l'avait fait demander. De même que tous ceux qui, comme lui, s'occupaient de la fabrication

des jambes artificielles, il n'ignorait pas que pour arriver à la perfection, la plus grande difficulté à vaincre était de faire entrer dans la composition d'une jambe de bois ou de liège des ressorts représentant les articulations naturelles, qui pussent remplacer convenablement l'admirable mécanisme du genou et du coude-pied, et d'obéir à la volonté. Tumingvort croyait avoir trouvé les moyens de surmonter cette difficulté, et il résolut d'appliquer sa merveilleuse découverte à la jambe destinée à M. de Wodenblock.

Le soir du sixième jour, Tumingvort se présenta devant M. de Wodenblock, qui l'attendait avec impatience. Il avait sous le bras la jambe merveilleuse soigneusement empaquetée. Au moment où, débarrassée des enveloppes qui la cachaient aux yeux, elle parut au grand jour, un sentiment d'orgueil brilla dans les regards de l'artiste. Il passa plusieurs heures à détailler, à expliquer au joyeux Wodenblock les améliorations qu'il avait fait subir au mécanisme intérieur. Toute la soirée fut employée à raisonner sur l'action des ressorts et le jeu des rouages. Et quand le moment de se retirer arriva, Tumingvort et de Wodenblock avaient épuisé toutes les formules de leur admiration pour un si bel ouvrage. Vivement pressé par M. de Wodenblock de passer la nuit là où il avait passé une soirée si agréable; Tumingvort se rendit d'autant plus volontiers aux sollicitations de son hôte, qu'il était bien aise d'assister le lendemain matin à l'essai qui serait fait de la jambe merveilleuse, et de s'assurer de la manière dont elle remplirait ses importantes fonctions.

En effet, le lendemain matin, toutes les dispositions préliminaires ayant été faites, M. de Wodenblock sortit de sa maison et se mit à marcher dans la rue, tout émerveillé de lui-même, et rendant des actions de grâces au génie de l'ouvrier qui lui avait fabriqué une jambe si parfaite. Les passans en exprimaient hautement leur admiration. On ne remarquait ni raideur, ni gêne, ni hésitation dans la démarche du négociant, et le jeu des articulations artificielles de sa jambe rem-

plaçait à s'y méprendre celui des muscles et des nerfs. Personne ne se serait avisé de soupçonner une jambe factice sous l'ample haut-de-chausses du Hollandais, et, sans le léger tremblement produit par le rapide mouvement d'une vingtaine de petites roues tournant avec célérité dans l'intérieur de la jambe, et le tictac qu'elles faisaient entendre, M. de Wodenblock lui-même aurait certainement oublié que sa personne physique n'était pas tout-à-fait aussi complète que le jour où il avait eu l'imprudence de faire usage de son pied pour adresser un gracieux adieu à son cousin.

Dans le transport de sa joie, il continua de marcher jusqu'à ce qu'il arrivât devant la maison de ville. Là il aperçut, devant la façade, au pied du grand escalier, un de ses anciens amis, M. Vanouteren. Il accéléra le pas pour aller lui souhaiter le bonjour; tous deux, quoique éloignés encore l'un de l'autre, se tendaient déjà amicalement la main. Mais au moment où M. de Wodenblock arriva près de M. Vanouteren, celui-ci fut bien étonné de le voir passer rapidement sans s'arrêter même pour lui demander comment il se portait. M. de Wodenblock n'avait pas eu l'intention de se conduire malhonnêtement envers son ami; car il s'aperçut avec le plus grand étonnement que les mouvemens et la direction de sa jambe n'étaient plus d'accord avec sa volonté. Comme d'abord l'impulsion qu'elle recevait des ressorts et des rouages intérieurs la poussait dans le sens du chemin que M. de Wodenblock voulait suivre, il ne put reconnaître qu'il cédait, sans s'en douter, à une force mécanique plus puissante que lui; aussi, dès qu'il voulut commander à cette force, la trouva-t-il rebelle.

Il aurait bien désiré s'arrêter pour causer quelques instans avec M. Vanouteren; mais la maudite jambe, ne suspendant point sa marche, il se vit contraint de la suivre. Vainement il cherchait à demeurer en place en se cramponnant aux balustrades, aux murailles, aux maisons qui se trouvaient sur son passage, la jambe diabolique le tirait alors avec tant de violence, que pour ne point se disloquer les deux bras, l'infortuné Woden-

block était forcé de lâcher prise et de continuer à courir devant lui.

Après avoir parcouru ainsi, comme un fou, toutes les rues de Rotterdam, il arriva sur les bords du canal de Leyde. Dès qu'il aperçut la maison du mécanicien, il se mit à crier au secours de toutes ses forces. Tumingvort parut à la fenêtre, ses regards étaient tout effarés. « Misérable, lui cria Wodenblock, » descends ici tout de suite! C'est donc pour me jouer un méchant tour que tu m'as fait une jambe. Cette jambe ne peut » s'arrêter une minute; depuis que j'ai quitté ma maison, elle » n'a pas cessé de m'entraîner malgré moi. Dieu seul peut » savoir où elle me conduirait ainsi... Eh bien! malheureux, » que fais-tu là la bouche béante? Descends bien vite et dé- » livre-moi de ce supplice, si tu tardes, je serai déjà bien loin » et tu ne pourras plus me rejoindre. »

Tumingvort accourut en toute hâte, pâle et hors de lui. Il était bien loin d'avoir prévu l'effet du mécanisme de la jambe. Il ne perdit pas une minute pour voler sur les pas de M. de Wodenblock, afin de l'arracher à la cruelle position où il se trouvait; cependant celui-ci, ou plutôt sa jambe, continuait sa course avec rapidité. Tumingvort étant vieux, eut beaucoup de peine à gagner du terrain sur le riche négociant. A la fin pourtant, il parvint à le saisir à bras le corps et à l'enlever, comme Hercule le géant Antée; mais cet expédient ne réussit point, car le mouvement de la jambe s'accroissant encore, l'obligea lui-même à faire cinquante pas en avant en moins d'une minute, malgré le pesant fardeau qu'il portait. Il remit alors M. de Wodenblock sur ses pieds, puis employant toute la force de ses bras, il chercha à l'arrêter en place le temps seulement de presser un petit ressort qui formait une saillie derrière la jambe. Y étant parvenu, il repoussa fortement le ressort; mais au même instant, le pauvre Wodenblock fut arraché de ses bras et emporté avec la rapidité d'un trait. Dans sa course impétueuse, il renversa en un clin d'œil huit marchandes de poissons et deux énormes Anglais. Il criait au se-

cours et poussait des gémissemens épouvantables. « Je suis » perdu! disait-il, je suis perdu! C'est le démon qui m'entraîne! » Il y a un diable dans cette jambe de liège. Arrêtez-moi, pour » l'amour de Dieu, arrêtez-moi, je n'en puis plus. Ne trou- » verai-je personne qui veuille briser cette maudite jambe? » Tumingvort! Tumingvort! tu m'as tué! »

Tumingvort lui-même était plongé dans la stupeur et la désolation. Il ne comprenait rien à ce qu'il avait fait, ou plutôt, il avait fait plus qu'il n'avait voulu. A genoux, les deux mains fortement jointes, l'œil égaré, il voyait le plus riche négociant de Rotterdam, l'homme le plus grave de toute la Hollande, courant maintenant comme un taureau en fureur le long du canal de Leyde, et jetant des cris de désespoir malgré l'épuisement d'une pareille course.

Il y a plus de vingt milles de Rotterdam à Leyde. Le soleil était encore sur l'horizon lorsque les demoiselles Backschneider, assises près de la fenêtre de leur salon, en face de l'auberge du *Lion d'Or*, prenant tranquillement leur thé, virent passer dans la rue un homme qui courait comme un dératé. La pâleur de la mort était peinte sur la figure de cet homme, sa bouche s'ouvrait avec des contorsions comme s'il cherchait à articuler quelques mots ou à reprendre haleine, et de là, sans se détourner ni à droite ni à gauche, il courait devant lui avec une rapidité extraordinaire, et il avait déjà disparu avant que les demoiselles Backschneider eussent eu seulement le temps de s'écrier. « Mais, bon Dieu! n'est-ce pas M. de Wo- » denblock, le riche marchand de Rotterdam, qui vient de » passer? Où court-il ainsi? »

Le lendemain, qui était un dimanche, les habitans de Harlem, vêtus de leurs habits de fête, se rendaient tous à l'église pour prier Dieu et pour entendre en même temps les sons ravissans de leur orgue, si renommé en Europe. Tout-à-coup, un être à forme humaine traversa comme une flèche la place du marché. Il avait le visage blanc, jaune, vert, de toutes les couleurs, les lèvres livides, les dents dé-

chaussées et les mains racornies. Muette d'horreur, la foule s'ouvrit pour lui livrer passage, et dans tout Harlem, il n'y eut pas un chrétien qui ne demeura persuadé que c'était un corps sans vie, qui, par l'effet d'une puissance surnaturelle, conservait encore la faculté de courir.

Toujours soumis à la force irrésistible qui l'entraînait, cet être horrible parut successivement dans les villes, les villages et dans les forêts de l'Allemagne. Des semaines, des mois, des années s'écoulèrent et il continua de se montrer de temps à autre en différens endroits, dans les contrées septentrionales de l'Europe. Peu à peu les habits qui le couvraient tombèrent en lambeaux, ses os se décharnèrent et ce ne fut bientôt plus qu'un squelette desséché. La jambe de liège garde seule sa forme et ses contours arrondis, et depuis lors elle n'a pas un seul instant cessé d'entraîner dans sa course rapide, le spectre hideux auquel elle est attachée.

Tumngvort avait découvert le mouvement perpétuel; et les ressorts de la jambe merveilleuse ne s'arrêteront jamais.

(*The Polar star.*)



HISTOIRE

DU

DIAMANT LE SANCY.

Ce diamant appartenait autrefois à Charles-le-Téméraire , dernier duc de Bourgogne , qui l'avait à son chapeau à la bataille de Nancy , où son armée fut complètement défaite et où il perdit lui-même la vie , en 1477. Il fut trouvé dans les dépouilles des morts , par un soldat suisse. Celui-ci le vendit à un gentilhomme français nommé Sancy. Le diamant fut conservé par la famille du gentilhomme pendant près de cent ans , jusqu'au moment où Henri III chargea un descendant de cette famille , capitaine des troupes suisses à son service , d'aller recruter de nouveaux soldats de la même nation. Chassé de son trône par une ligue que ses sujets avaient formé contre lui , le monarque dénué de ressources ne savait comment payer ses troupes. Dans cette situation critique , il emprunta le diamant appartenant à la famille de Sancy , afin de le donner en gage à la Suisse. Sancy chargea l'un de ses domestiques de le porter à sa destination. Mais l'homme et le diamant disparurent sans

qu'on pût savoir ce qu'ils étaient devenus. Le roi adressa de vifs reproches à Sancy pour avoir confié un objet d'un aussi grand prix à un valet. Plein de confiance dans la probité de son envoyé, Sancy se mit à sa recherche, il finit par découvrir que des brigands l'avaient arrêté et assassiné, et que son corps était enterré dans une forêt. Il se rendit dans cette forêt, ordonna l'exhumation du cadavre et le fit ouvrir; on trouva le diamant dans les entrailles. Le domestique l'avait avalé pour le soustraire à la rapacité des brigands. Depuis lors, le diamant a toujours été appelé *le Sancy*; plus tard il devint la propriété de la couronne d'Angleterre.

(*Lady's Magazine.*)



CHRONIQUE.

25 DÉCEMBRE.

On raconte de par le monde que , prenant en considération ses liens de collège avec un jeune homme tout-à-fait digne d'une telle faveur, l'héritier présomptif du trône recommanda particulièrement son ancien camarade au chef d'une administration importante , comme désirant beaucoup l'y voir occuper un emploi analogue à son mérite. Malheureusement, au milieu de la foule des demandes qui encombrent aujourd'hui toute avenue quelconque , le dispensateur des faveurs ministérielles perdit de vue la personne du solliciteur ainsi que la source illustre de ses protections , et, quelques jours après sa demande , le jeune homme si brillamment recommandé reçut sa nomination.... *au poste de sergent de ville!*... — Ce dernier est toujours sans emploi ; mais l'employé supérieur a payé de sa destitution une maladresse frisant d'aussi près le calembourg administratif.

— A Vienne , le diner , ce grand acte de la vie sociale , se distingue par une coutume toute allemande qui n'appartient à nul autre pays d'Europe. Le dessert couvre la table dès le commencement du repas. Les mets solides occupent le centre ; on

les enlève, mais sans toucher aux fruits, aux conserves, aux confitures. Ce qui nous semble l'accessoire est ainsi pour les Allemands la partie principale du repas. On ne sert point son voisin; on n'est point, comme en Angleterre, obligé de donner toute son attention aux désirs qu'un convive éloigné vous exprime du bout de la table. Les domestiques passent les plats d'un convive à l'autre, ce qui ménage le temps et la peine des assistans. Ensuite le repas se termine par une cérémonie toute germanique de nature à étonner un étranger : chacun salue son voisin et adresse successivement sa révérence à tous les autres convives.

— Induit en erreur par les journaux qui ont annoncé que le maréchal Soult commençait ses audiences à quatre heures du matin, un intrépide solliciteur s'est présenté une des nuits de la semaine dernière, en uniforme et par une belle averse, au ministère de la guerre bien avant le chant du coq. Après avoir long-temps troublé le silence de la rue Saint-Dominique par le bruit du marteau, le solliciteur est enfin parvenu à obtenir audience du concierge, qui à moitié endormi et faisant de sa main un parapluie à sa chandelle, est venu traiter de mauvais plaisant le principal mystifié et l'a renvoyé attendre jusqu'à huit heures pour parler au ministre.

— Mademoiselle Djeck, éléphant dont nous avons eu déjà l'occasion de vanter les charmes et les vertus champêtres, et qui servait de lest dans un bâtiment américain, vient de finir sa carrière dramatique d'une manière bien déplorable. Jetée à la mer pour sauver le navire tourmenté par une bourrasque, sa mort n'a servi à rien, car le vaisseau sombra bientôt après.

— Un appareil fort ingénieux vient d'être inventé par M. Laignel, pour le chauffage intérieur des voitures. Il consiste en un coffre de cuivre qu'une mèche de lampe entretient à une chaleur de 30 degrés, et au moyen duquel les pieds des voyageurs sont toujours chauds et secs. L'appareil est fixé à la caisse de la voiture, et ne donne ni odeur ni fumée. Toutes

les parties en sont si bien combinées, qu'une dépense d'un centime par heure suffit pour chauffer jusqu'à six personnes. Le coffre peut être également adapté au devant et au derrière des voitures, pour les cochers et les domestiques, qui sont si souvent exposés à un temps rigoureux. Qui voudra que son domestique soit gelé, lorsqu'il n'en coûtera qu'un centime par heure pour le chauffer?

— La révolution n'a pas diminué la passion du jeu. Des rapports font connaître qu'au nombre des principaux habitués de Frascati, beaucoup portent des noms historiques et occupent de hautes fonctions. On remarque même parmi eux un chantre de l'église St.-Eustache.

— En 1726, M. Desclieu fut chargé de transporter à la Martinique deux pieds de café; sa traversée se prolongeant beaucoup plus qu'on eût pu le prévoir, l'eau douce devint fort rare. Mais M. Desclieu se priva de la petite portion qui lui revenait chaque jour, pour arroser ses jeunes plantes : il en sauva une, et c'est à ce jeune pied, conservé par le sacrifice d'un peu d'eau, sacrifice si pénible sous la zone torride, que la Martinique doit la culture du café.

— Un billet d'entrée à la cour des pairs, pendant une séance du grand procès, a été payé 500 francs.



THÉÂTRES.

Variétés.— Depuis quelque temps les Saint-Simonistes sont à la mode, après être restés long-temps dans le plus profond oubli. On court à leurs séances, on cite leurs prédicateurs, on nomme leurs grands prêtres, leurs cardinaux, car parmi eux il y a toute une hiérarchie ecclésiastique d'un nouveau genre. En attendant que le règne de cette nouvelle secte passe, comme ont passé tant d'autres folies de tous genres, le ridicule qui s'en est déjà quelque peu emparé dans le monde, les suit au théâtre. La satire a appréhendé nos industrialistes au corps et les a conduits à la barre du théâtre des Variétés.

Les Saint-Simonistes de la rue des Prêcheurs, est une véritable parade dans laquelle les plaisanteries sont pour la plupart assaisonnées au gros sel, mais n'en sont pas moins amusantes et fort gaies. Odry, surtout, est admirable dans le rôle du Saint-Simoniste grand-prêtre. Son pathos, sa déclamation passionnée sont des plus divertissantes.

Le jour de la première représentation de cette folie, il paraît que quelques députations de la rue Taitbout se trouvaient dans la salle, car au dénouement, il s'éleva dans le parterre une opposition violente, dont les membres amusèrent autant par leurs cris de rage et d'indignation, que les acteurs par leurs lazzi.

L'auteur ou les auteurs de cette parade, se sont cachés sous le nom de M. St.-Nicaise.

Ambigu-Comique. — Ne sachant où aller prendre des sujets d'émotions pour des spectateurs qui en trouvent assez dans les événemens contemporains, voilà des auteurs qui, pour nous secouer un peu et comme si nous n'étions pas assez agités, nous reportent aux beaux jours de la terreur, à cette époque de la révolution française où la hache du bourreau était l'argument sans réplique des maitres du jour! Leur personnage est Robespierre!! Robespierre dont la sanglante célébrité ira effrayer les races futures. Ils ne le prennent pas dès son enfance, ils ne le montrent pas débutant à Arras dans la carrière du barreau, ils ne l'offrent pas au temps de 1789, alors que la révolution était pure d'excès; ils n'ont voulu peindre que les derniers mois de l'existence si courte de ce misérable.

Leur récit n'est pas toujours exact, toujours historique, et, ce qu'il y a de plus fâcheux pour une pièce de théâtre, pas toujours dramatique, mais au milieu du chaos d'événemens que leur pièce renferme, il y a quelques scènes, quelques tableaux dignes d'intérêt, du mouvement. On remarque entre autres la représentation de la fête à l'Être-Suprême, qui rappelle assez bien les extravagances du thaumaturge d'alors faisant décréter, par une assemblée publique, que la nation reconnaissait l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme! Il y a encore une scène de la convention nationale, qui est assez bien rendue; on doit aussi des éloges au tableau final qui représente la prise de l'Hôtel-de-Ville, l'arrestation de Robespierre et le suicide de ce sanguinaire dictateur.

Si de pareils tableaux sont capables de rendre le peuple bon et de le faire frémir à la seule pensée d'une révolution, souffrons-les, encourageons-les, mais nous ne pensons pas qu'ils soient capables de reculer les bornes de l'art dramatique. *Robespierre* est de MM. Anicet, Bourgeois et Francis.

Vaudeville. — Le Vaudeville n'est pas heureux depuis

quelque temps. Il compte plus de chûtes que de succès et cette semaine a encore vu enregistrer un acte mortuaire.

Cependant, on a lieu d'être surpris d'un si triste résultat, quand on pense que la pièce nouvelle avait pour sujet l'une des plus délicieuses chansons de Béranger! *Soldats, voilà Catin!* est le titre du nouvel ouvrage et il rappelle cette brave vivandière qui fut de toutes nos campagnes, qui prit sa part de toutes nos gloires; il la rappelle, mais ne lui ressemble guère. Autant Catin est gaie, joyeuse, sans-souci, dans la chanson; autant elle est triste, mélancolique, larmoyante dans la pièce nouvelle. Ce personnage était cependant confié à M^{me} Albert, mais il était presque impossible d'en faire quelque chose de supportable. La pauvre Catin tant applaudie, a été sifflée au Vaudeville; voilà le destin des choses de ce monde. Aujourd'hui triomphant, demain par terre. La preuve.... elle est sous nos yeux et bien claire, bien frappante; sur la scène du grand monde, comme sur celle du théâtre.



REVUE DES MODES.

Après avoir vu les cristaux, l'albâtre et le bronze se succéder avec une vogue qui chaque année s'imposait à cette époque pour les cadeaux d'étrennes, la mode a depuis quelque temps dirigé le goût vers les inventions bizarres et étrangères, et tous les objets chinois, anglais, toscans ou péruviens présentent en cet instant, dans leur assemblage original, un luxe qui répond aux caprices du jour. Les magasins de M. Leblanc *, si souvent honorés par de puissans suffrages, sont devenus aujourd'hui le plus piquant entrepôt de toutes ces productions lointaines, et offrent, sous les formes et les tissus les plus étranges, tous les objets d'art, de curiosité, de goût et de fantaisie qui peuvent embellir un salon ou être offerts en souvenir ou en étrennes. Ce sont mille objets d'utilité revêtus des formes et des ornemens dont les façonnent les peuples étrangers; ou mille charmantes fantaisies empreintes d'une originalité qui plaît à l'imagination et répond aux exigences de la mode. Il serait impossible d'entrer dans l'énumération de tant d'articles divers; et pour suppléer même aux éloges qu'ils méritent, nous nous bornerons à

* Rue Saint-Anne, n° 55, au premier.

rappeler les succès brillans qu'ont obtenus depuis plusieurs années ces intéressans magasins.

Fourrure. — La martre est toujours la fourrure préférée en général; mais le renard bleu se fait souvent apercevoir en boas et en manchons. Au spectacle, de jeunes personnes portent des boas en cygne ou en marabout blanc. Ce dernier genre de fourrure, employé sur le velours, est très-élégant, mais on préfère pour cet usage le marabout à brins gris, afin qu'il soit plus distinct du cygne.

— A la vente de la duchesse de Berri il y avait trois manchons : un en chinchilla, un en cygne et un en duvet d'esprit. Ce dernier a, dit-on, été acheté par Jenny Colon.

— On commence à voir des petits gants fourrés qui sont très-jolis. Le haut est bordé par un petit rouleau en cygne ou martre.

— Pour porter au soir sur leurs toilettes parées, les femmes les plus élégantes ont des pelisses en cachemire, à longues manches polonaises doublées en fourrure. On voit même des femmes les conserver au spectacle en les rejetant très en arrière, afin qu'on aperçoive la toilette de dessous.

— Le chinchilla n'est plus très-recherché; cependant il conserve encore sa valeur, car cette fourrure est beaucoup employée par les étrangers.

Robes. — Les modèles de nos gravures montrent tout ce qui se fait en robes. Elles ont subi très-peu de changemens jusqu'ici dans leurs formes : les manches courtes sont en berrets, doublées de tissus très-raides, afin de maintenir les plis, les corsages avec des plis en draperies ou en gerbes; on en fait aussi à la grecque, et beaucoup d'unis lorsque l'étoffe est épaisse. Ces derniers sont tous garnis en blonde ou en ruche.

— Il semble que l'on baisse un peu les garnitures du jupon. Maintenant elles prennent au-dessous du genou; ces garnitures sont toujours peu chargées. Sur du satin on emploie beaucoup de velours et sur le velours les garnitures se font en satin.

— Nous avons vu une jolie robe en velours oreille d'ours, qui

avait au-dessus de l'ourlet une petite guirlande de feuilles brodée en or mat : un seul bouquet, formant une double gerbe, était sur le devant du jupon. Ce bouquet, séparé au milieu par la guirlande, était placé diagonalement, moitié retombant sur l'ourlet, et moitié retombant sur la robe; le corsage était garni de beaucoup de blonde.

— Une autre robe en chaly blanc uni avait au-dessus de l'ourlet une guirlande, formant racine de corail, brodée en soie rouge au crochet. Le corsage en draperie était entouré d'une semblable broderie.

— Une robe en satin avait sept ou huit petits rouleaux de velours placés à la distance d'un demi-doigt au-dessus de l'ourlet. Les manches courtes formaient une certaine quantité de côtes marquées par des rouleaux de velours. Le corsage était plat, très-décolleté des épaules, et entouré d'une ruche de blonde noire; la ceinture en velours.

Lingerie. — Les redingotes ou douillettes étant maintenant presque toutes croisées sur la poitrine, on voit peu de chemisettes brodées par devant, mais en revanche leur double collet rabattu garni de fine maline et chargé de broderies au plumetis, les rend d'une simplicité très-élégante. On porte aussi beaucoup de ruches, mais elles sont presque toutes en blonde.

— Pour négligés, les bonnets en tulle, garnis en tulle festonné, sont une mode générale. Les barbes qui les nouent sont festonnés comme les garnitures. On en voit aussi de richement brodés. Excepté dans les bonnets en point ou en maline, on n'emploie pas de rubans. Un petit fichu, garni de dentelle et noué en marmotte sous le menton, est d'un joli genre.

— Quelques personnes portent encore des manchettes. Une petite dentelle posée à plat et qui dépasse le bas de la manche, est préférée aux garnitures.





TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATRIÈME VOLUME.

PREMIÈRE LIVRAISON.

	PAGES.
L'ancien et le nouveau Paris	1
Le Dey d'Alger à Naples	9
Un jour de sous-préfecture	12
La pêche à la ligne	18
Madame Catalani et Girodet	21
Chronique	24
Théâtres.	27
Revue des modes	30

DEUXIÈME LIVRAISON.

L'Etna	33
Le soldat Foubert	38
Du théâtre en France, par lady Morgan.	42
La torture	48

	PAGES
Chronique	55
Théâtres.	59
Revue des modes	62

TROISIÈME LIVRAISON.

Portrait de l'empereur Julien	65
Le papillon	74
Confessions d'un homme de cour.	77
Routes en fer suspendues	80
M. Mayeux	82
Un duel à outrance	85
Chronique	87
Théâtres	91
Revue des modes.	94

QUATRIÈME LIVRAISON.

Mexico.	98
Le billet de garde.	106
Le Palais-de-Justice	109
Le pèlerin	117
Chronique	120
Théâtres.	123
Revue des modes.	126

CINQUIÈME LIVRAISON.

Un seigneur du quatorzième siècle.	129
La chaîne des forçats.	136
La veuve indienne.	139
Ode à la colonne	143
Chronique.	151
Théâtres	154
Revue des modes.	157

SIXIÈME LIVRAISON.

Une garde au donjon de Vincennes.	161
Notice sur Berrié.	167

TABLE DES MATIÈRES.

359

	PAGES.
Le vieux sergent	169
Les Nubiens.	173
Chronique	175
Théâtres.	178
Revue des modes	182

SEPTIÈME LIVRAISON.

La fusillade.	185
Doctrine de St.-Simon	190
Une visite à Barrère.	195
L'orang-outang prédicateur.	198
Chronique	200
Théâtres.	203
Revue des modes.	207

HUITIÈME LIVRAISON.

Album d'un voyageur.	209
Le Diable.	215
La consultation	221
Chronique.	225
Théâtres	228
Revue des modes	231

NEUVIÈME LIVRAISON.

Le bonnet vert	233
Alger, la Casaubas, ses trésors.	241
Chronique.	247
Théâtres.	251
Revue des modes.	253

DIXIÈME LIVRAISON.

Mémoires d'un médecin	257
Les menuisiers invisibles.	265
De la sorcellerie	269
Chronique	274

	PAGES.
Théâtres.	276
Revue des modes.	277

ONZIÈME LIVRAISON.

La peine du Talion	281
Le visionnaire.	286
Les soupers de Passy	291
Toilette d'une dame il y a trente siècles.	294
Chronique.	296
Théâtres	299
Revue des modes	302

DOUZIÈME LIVRAISON.

L'Automate Joueur d'Échecs et l'Automate parlant de M. de Kempelen.	305
Contre la Peine de Mort.	311
Le Chinchilla.	318
Chronique	320
Théâtres.	323
Revue des modes.	326

TREIZIÈME LIVRAISON.

Le pêcheur ou les deux naufrages.	329
M. de Wodenblock.	337
Histoire du diamant le Sancy.	346
Chronique	348
Théâtres.	351
Revue des modes.	354

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.



*La toilette des Salons.
Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.
Coiffure ornée d'une petite couronne. Robe de chambre. Collier de taffeta.*

	PAGES.
Théâtres	276
Revue des modes	277

ONZIÈME LIVRAISON.

La peine du Talion	281
Le visionnaire	286
Les soupers de Passy	291
Toilette d'une dame il y a trente siècles	294
Chronique	295
Théâtres	299
Revue des modes	302

DOUZIÈME LIVRAISON.

L'Automate Joueur d'Echecs et l'Automate parlant de M. de Kempelen	305
Contre la Peine de Mort	311
Le Chinchilla	318
Chronique	320
Théâtres	323
Revue des modes	326

TREIZIÈME LIVRAISON.

Le pêcheur ou les deux naufrages	329
M. de Wodschinet	337
Histoire du diamant de Sancy	346
Chronique	348
Théâtres	351
Revue des modes	354

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

1830

Modes de Paris.

N^o 77



Le mercure des Salons:
 Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.
 Coiffure ornée d'une pointe d'Angleterre. Robe de mousseline. Collier de taffeta.



1830.

Modes de Paris

N^o 78.



Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o. 21. près le passage de l'Opéra
 Chapeau en gros de Naples des M^{mes} de M^{me} Céline, Robe en tulle de laine, Canexon de
 tulle des M^{mes} de M^{me} Minette rue de Rivoli N^o. 34.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o. 21. près le passage de l'Opéra
 Chapeau en gros de Naples. Robe en gros de Naples façon de M^{me} Etienne,
 rue St. Bonnet N^o 416. Schall Cachemire.





2



3



Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 1. Chapeau de velours. 2. Chapeau en gros de Naples. 3. Bonnet de tulle brodé des
 Modes de M^{me} Payant rue Montmartre N^o 67.



1830.

Modes de Paris.

N^o 81.



Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
Coiffure en Rabans. Robe de Satin garnie de blonde. Robe d'Enfant en
gros de Naples.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra
 Chapeau en gros de Naples, Robe en gros d'Orient. Sautoir en tulle brodé



1830.

Modes de Paris.

N^o 83.



Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de satin. Manteau en tissu de Laine broché des M^{mes} de M^{me} Gagelin.
 rue de Richelieu N^o 93.





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra
fig. 1. Manteau taillé en cercle. fig. 2. Manteau plissé à pelerine circulaire. fig. 3. Manteau à Manche et à pelerine, froncee.





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra

Coffure Exécutée par M^r. Varcève, rue Neuve des Mathurins N^o. 31. Ornée d'une Guirlande
des Miroirs de M^r. Cartier Boulevard des Capucines N^o. 2. Scène des Miroirs de la Carle d'or rue de
Richelieu. Manteau des Miroirs de M^r. Delisle rue St. Anne N^o. 46.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2 près le passage de l'Opéra
 Chapeau en Velours et satin. Redingote en gros des Indes Brodée.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N. 62, près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de Velours Redingote en Satin, Pélerine et revers en Velours.





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra

Coiffure en Crêpe ornée d'un Esprit, des M^{mes} de M^{me} Céline. 2.

Chapeau en Velours. 3. Bonnet en tulle des M^{mes} de M^{me} Minette rue de Rivoli N^o 34.

Ayuntamiento de Madrid



1830^{re}

Modes de Paris.

N^o 89^{re}



Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o. 2 près le passage de l'Opéra.
 Carban en Velours, Robe en Cachemire Bagdad des M^{rs} de M^{rs}.
 Parry rue de Richelieu N^o. 45 Antamiento de Madrid



1830

Modes de Paris.

N^o 90.



Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.

Habit à revers en drap Gilet de Casimir.

Ayuntamiento de Madrid





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o. 21. près le passage de l'Opéra
*Chapeau de Satin, Robe en gros d'Orient garnie de fourrure, Corsage montant
 ou à colleté, Manchon et Bas.*

Aguntamiento de Madrid





Le mercure des Salons.

*Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.
1^{re} fig. Pantalons en drap imperméable. 2^{me} fig. Manteau en Casimir imprimé.*

Ayuntamiento de Madrid





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N. 2. près le passage de l'Opéra
 Robe de satin garnie d'un biais en Velours. Chapeau de satin des Modes de
 Mme Aubert Meure.





Le mercure des Salons
 Boulevard des Italiens N^o 21, près le passage de l'Opéra
Brevet en Velours, Robe de Châty.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra
 Chapeau de satin doublé en velours des M^{mes} Tourlet rue de Monsigny N^o. 2.
 Redingote en gros d'Orient facon de M^{lle} Lafolle rue Thivouet N^o. 2.





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N.º 2 après le passage de l'Opéra

1 Chapeau de Satin doublé en Velours des M^{rs} de M^{me} Jaurès rue de Messigny N.º 1.

2 Chapeau de Satin des M^{rs} de M^{me} Céliane. 3. Bonnet en tulle brodé des M^{rs} de M^{me} Payant rue Montmartre N.º 167.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N.º 12, près le passage de l'Opéra.
 Portret en Velours des Modes de M^{me} Sabert Mure. Robe en Satin Royal façon
 de M^{lle} Duplessi rue Bourbon Villedieu N.º 29.



1830

Modes de Paris.

N.º 98.



Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.
Costumes d'enfants de l'âge de huit à douze ans.





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra
 Chapeau en Velours des Modes de M^{me} Aubert Mare. Plume en Chaty revers en
 pluche des Modes de M^{me} Gagelin rue de Richelieu N^o 93.

Ayuntamiento de Madrid





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Redingote à Collet et revers étroits. Gilet en velours brisé jusqu'en haut. Pantalons
 couleur soufre.

Ayuntamiento de Madrid





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra
 Chapeau de Velours des Modes de M^{me} Colano. Robe de Velours. Bas et manchettes
 en marabout des Modes de M^{me} Notre rue du Caire N^o 7.



De
Chap
des
la

1830

Modes de Paris.

N^o 102.

Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Chapeau en satin des M^{mes} de M^{me} Jouriot rue de Monsigny N^o 2. Mantoue à Palmes cachemire
 des M^{mes} de Naroy. rue de Grammont N^o 7. Chaise de bambou Chinois des M^{mes} Chinois Place de
 la Bourse N^o 29.





